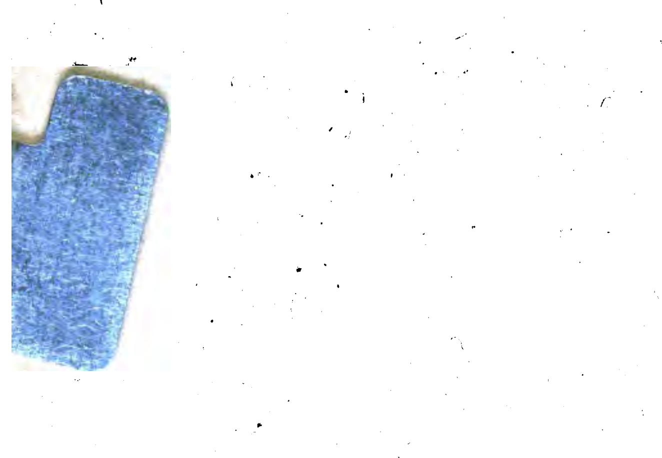
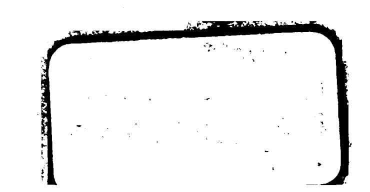
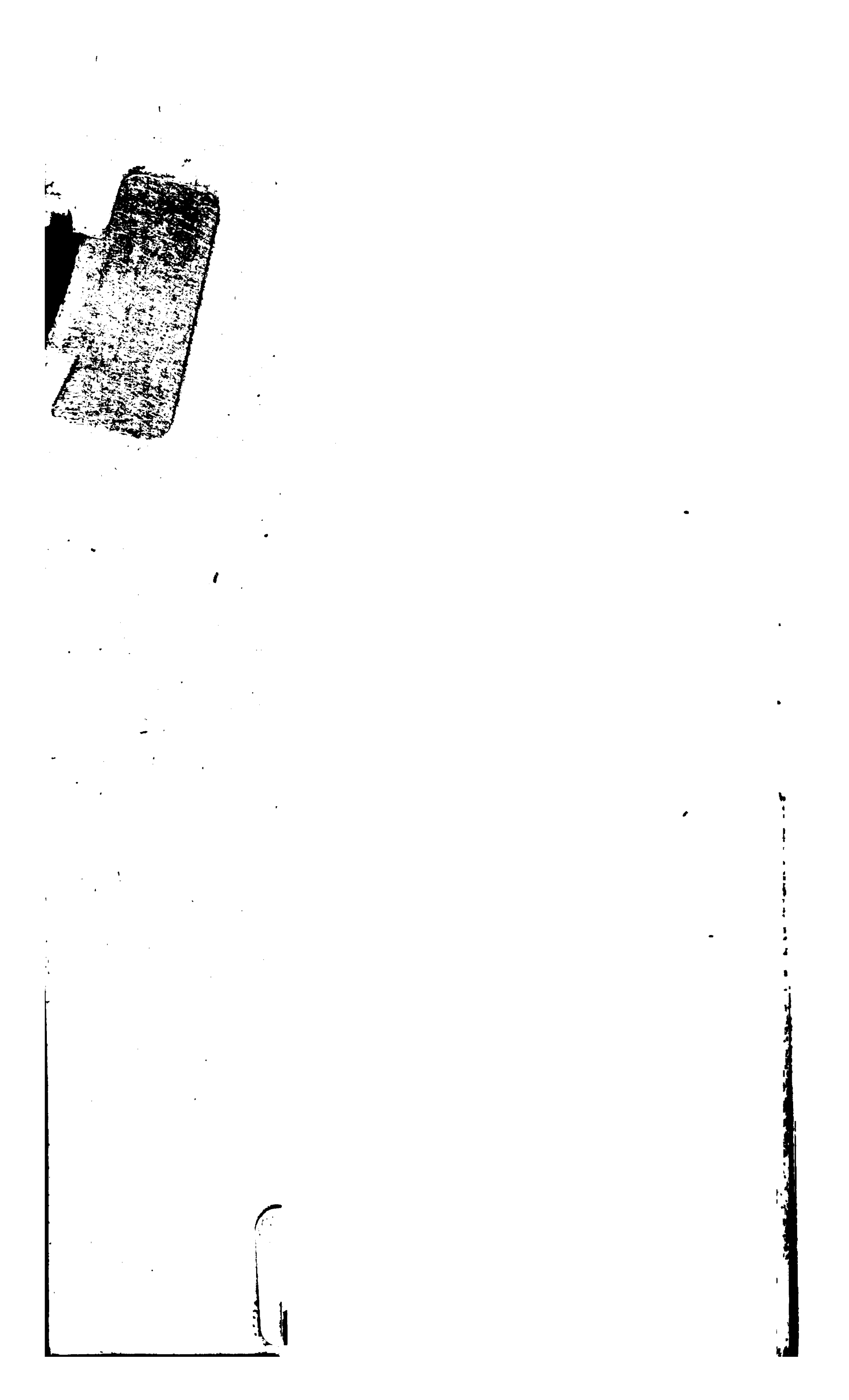
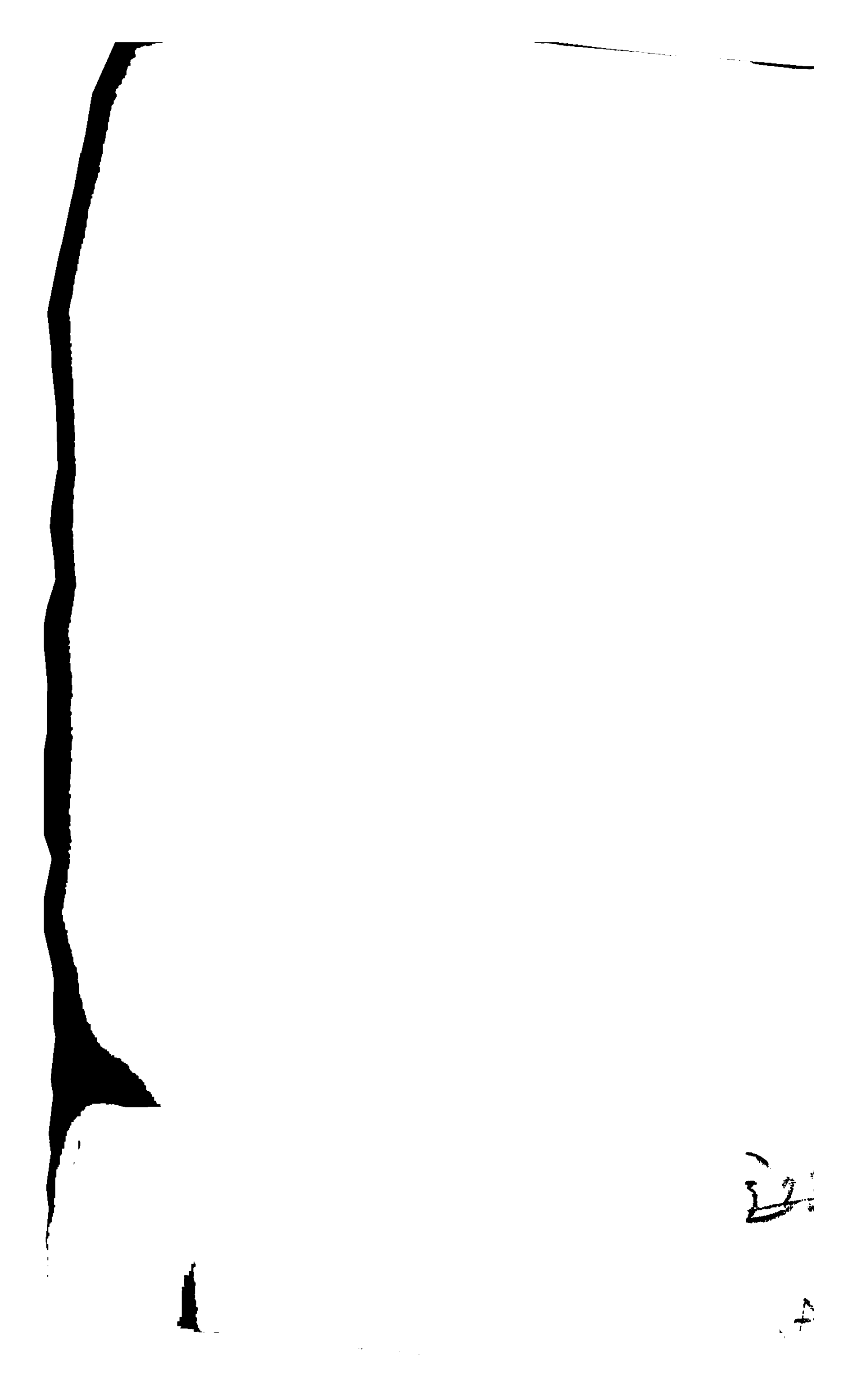








NOUVELLES ANNALES

DES VOYAGES.

Quatorzième année.

(OCTOBRE, NOVEMBRE, DÉCEMBRE 1832.)

TOME 56 DE LA COLLECTION ET 26 DE LA 2me SÉRIE.

A. PIHAN DELAFOREST,
IMPRIMEUR DE LA COUR DE CASSATION,
rue des Noyers, nº 37.

NOUVELLES ANNALES
DES VOYAGES

ET

DES SCIENCES GÉOGRAPHIQUES,

CONTENANT

DES RELATIONS ORIGINALES INÉDITES;

DES VOYAGES NOUVEAUX DANS TOUTES LES LANGUES, TRADUITS, EXTRAITS OU ANALYSÉS;

DES MÉMOIRES SUR L'ORIGINE, LA LANGUE, LES MOEURS, LES ARTS ET LE COMMERCE DES PEUPLES;

ET L'ANNONCE DE TOUTES LES DÉCOUVERTES, RECHERCHES ET ENTREPRISES QUI TENDENT A ACCÉLÉRER LES PROGRÈS DES SCIENCES GÉOGRAPHIQUES;

AVEC DES CARTES ET DES PLANCHES;

PUBLIÉES PAR

MM. EYRIÈS, DE LARENAUDIÈRE ET KLAPROTH.

TOME QUATRIÈME DE L'ANNÉE 1832.

PARIS,
LIBRAIRIE DE GIDE,
RUE SAINT-MARC-FEYDEAU, N° 20.

1832.



NOUVELLES ANNALES
DES VOYAGES
ET
DES SCIENCES GÉOGRAPHIQUES.

ILE DE BORNEO,

PAR DALTON (1).

Les Dayaks.

Dans tous les cantons de Borneo que j'ai visités, j'ai trouvé des preuves incontestables que cette île fut autrefois habitée par une race d'hommes différente de ceux qui l'occupent aujourd'hui. Je ne dirai que peu de chose des Malais, qui évidemment ne sont que des colons, et que l'on ne rencontre que le long des côtes ou comme esclaves dans l'intérieur. Sur la côte orientale, qui est la plus étendue, il y a un grand mélange de sang boughi et de sang malai; tous les radjahs et les principaux person-

(1) Dans le tome IV de l'année 1831, nous avons donné une partie de la relation de Dalton.

nages sont Boughis, et plus ou moins alliés à des familles de Celèbes; de là dérive la grande influence que ce peuple exerce sur le pays. Nul Malai, quelle que soit sa richesse, ne jouit des mêmes égards qu'un Boughi; il est toujours traité comme appartenant à une classe inférieure, notamment à Coti, où un Malai ne peut regarder ni sa personne, ni ce qu'il possède comme étant en sûreté. Partout où on les voit, ils sont employés aux travaux du genre le plus servile, ce sont de purs esclaves. Il serait peut-être difficile de trouver dans tout cet archipel une douzaine de familles qui ait des Boughis pour esclaves; ces gens refusent même ordinairement de servir de coulis ou de journaliers aux Européens, prenant pour une dégradation de travailler pour eux, quoiqu'ils les reconnaissent comme leur étant supérieurs. Un Boughi n'hésitera pas à se vendre à un Boughi; mais alors même il ne se considère pas comme esclave, et il ne permet pas que personne l'appelle ainsi; il est *karouan* et peut se racheter en remboursant la somme payée pour lui. D'un autre côté, un Malai est un *batouk batoulé*, et non-seulement esclave de son acquéreur, mais aussi de tous ses karouans.

Tous les habitans de Borneo s'accordent à reconnaître les Dayaks comme les aborigènes, les *orang benoa* du pays. Les Dayaks sont une race d'hommes toute particulière et entièrement distincte, par ses mœurs et son extérieur, de tous les habitans de la

terre. Il n'y a pas de peuple qui leur ressemble ou que l'on puisse dire avoir avec eux la moindre analogie; leurs usages et leurs mœurs sont complètement dissemblables de ceux des autres nations. Les îles de Borneo et de Celèbes sont leur patrie; on ne les rencontre pas ailleurs; au contraire, on les aperçoit partout dans ces îles, notamment à Borneo. A Pontiama et à Coti, situées aux extrémités orientale et occidentale de cette île, ils habitent à peu de distance de la côte. Il en est de même de la pointe de Salatan et de celle qui est voisine de l'île de Soulou, points extrêmes au sud et au nord et éloignés l'un de l'autre de 1,000 milles par mer. Il paraît que nulle part les Dayaks ne possèdent de terrain sur le bord de la mer; mais il est impossible de s'avancer à quelques milles dans l'intérieur sans trouver des individus de cette race singulière. Dans toutes les parties de l'île, ils offrent entre eux une ressemblance générale, il n'y a d'autre différence que celle qui résulte de la diversité des costumes et de la manière de se vêtir; mais vers le centre, dans la direction du nord, ils sont moins traitables, errent dans les bois, vont entièrement nus et vivent en sauvages, et on peut dire que sous tous les rapports ils sont dans l'état de nature.

Personne, je le crois, n'a douté jusqu'à présent que les Dayaks ne soient les aborigènes de Borneo. En admettant pour un moment ce point comme accordé, comment se fait-il que, dans les coins des mon-

tagnes les plus reculés, de même que sur toute la surface du pays, l'on aperçoit des restes de temples et de pagodes semblables à ceux que l'on trouve dans le continent de l'Inde, et portant tous les caractères et les traits de la mythologie des Hindous? Dans le pays de Waahou, à 400 milles au moins de la côte, j'en ai vu plusieurs d'un travail parfait avec toutes les figures emblèmatiques si communes dans les sanctuaires hindous. Je ne puis me tromper à ce sujet, ayant voyagé dans le Bengale, ainsi qu'à la côte de Coromandel, et dans la plus grande partie de Java où des ruines du même genre sont communes; je connais des dessins de plusieurs temples découverts dans cette île et dont l'existence a été révélée par sir T. S. Raffles, enfin des vues gravées de beaucoup de pagodes de l'Inde. La ressemblance est exacte entre les monumens, ainsi qu'entre les images et statues; elles ont à Borneo précisément les mêmes postures et les mêmes attitudes que celles de l'Inde continentale, de Java et de quelques autres îles de l'archipel oriental. J'ai examiné plusieurs centaines de statues en pierre et un grand nombre en bronze; mais ces dernières ne sont pas aussi communes, et j'ai des raisons de croire que les Dayaks les ont fondues pour en employer le métal à fabriquer des hameçons, des anneaux et d'autres objets de parure. La plupart des pagodes et des temples présentent, soit à l'intérieur, soit à l'extérieur, les caractères emblèmatiques employés par les Hindous; ils sont

en assez bon état de conservation; il y en a beaucoup qui, de même que les images, ont été brisés et mutilés par les aghis ou prêtres mahométans et leurs sectateurs les Arabes; ces fanatiques, comme ceux de toutes les religions, n'ont de tolérance que pour leurs propres absurdités.

Suivant une tradition générale dans tout ce pays, une grande partie de l'île fut, à une époque reculée, habitée par les Chinois; on cite à ce sujet des restes de leurs temples et des palais de leurs princes. Cette opinion est universelle parmi les Dayaks; je puis même dire que c'est le sentiment commun de tous ceux qui ont réfléchi sur ce sujet, en y comprenant les prêtres arabes et boughis, ainsi que le sultan de Coti.

Quant à l'opinion des Dayaks, elle ne peut avoir la moindre importance; car, à l'exception de ce qu'ils entendent raconter à d'autres, ils ignorent tout ce qui s'est passé dans le pays au-delà du cercle de leurs souverains.

Durant tous mes voyages dans les Etats de cinq radjahs dont chacun était puissant, je n'ai rencontré que trois hommes sachant écrire; c'étaient trois chefs du pays de Sedghen, auxquels un aghi avait enseigné la langue boughise, et qui étaient regardés comme des prodiges. Chez ces peuples tout est tradition; ils naissent et ils meurent sans connaître autre chose que ce qu'ils voient par eux-mêmes; c'est pourquoi toute leur science et leur instruction

dans les matières historiques relatives à leur patrie, sont dérivées des Boughis leurs voisins, qui sont des gens intelligens, et des Arabes qui pénètrent quelquefois dans leur pays.

Pour me prouver que les Chinois avaient autrefois occupé l'île, on me montra divers instrumens d'agriculture, que l'on avait déterrés à diverses époques, ainsi que des ustensiles de cuisine, pour la plupart en cuivre; mais tout cela était de forme et de manufacture indienne, et ressemblait à ce qui est encore employé présentement dans l'Hindoustan par les indigènes. On indique aussi à ce sujet les cimetières; mais quiconque a eu l'habitude de voir ceux des Chinois ne peut être induit en erreur; tous offrent manifestement des restes d'architecture et de coutumes des Hindous; plusieurs réservoirs existent encore, notamment quelques-uns de grande dimension près des principales pagodes; ce qui est une démonstration incontestable de leur origine. Si les Chinois avaient, à une époque quelconque, possédé le pays, on en verrait probablement des vestiges nombreux dans les collines voisines de leurs cimetières, puisque ce peuple choisit de préférence ces localités pour inhumer les défunts, et que ces lieux y sont nombreux et appropriés à tous les rangs. Cependant on n'aperçoit à Borneo rien qui rappelle les cimetières chinois. Ceux que l'on remarque sont près des pagodes et des réservoirs. Il faut observer à cet égard que presque

tous les personnages de la haute classe, tels que les radjahs, les panghèrans et les aghis, qui prétendent en savoir le plus sur ce sujet et sur d'autres, ne sont jamais sortis de l'île, excepté peut-être pour aller à Celèbes, où l'on ne rencontre que peu de chose qui porte le caractère chinois, et rien qui soit hindou. Les hommes même les plus instruits, tels que les aghis et les prêtres boughis qui accompagnèrent le sultan de Coti dans l'intérieur du pays, lorsque j'étais avec lui, n'étaient, à l'exception de deux, allés qu'à Java et à Poulo-Pinang, et peut-être à Achem; de sorte que, sauf ces deux hommes et moi, personne n'avait été au Bengale, ni à Madras, et par conséquent n'avait vu des constructions d'un genre nouveau que chez les Européens et les Chinois; or, comme il est certain que les premiers n'avaient jamais pu occuper l'île, il n'y avait d'autre alternative que d'attribuer à ces derniers ce qui paraissait d'origine étrangère.

Les deux Arabes dont je viens de parler avaient beaucoup voyagé; ils partageaient entièrement mon opinion, quoiqu'ils n'osassent pas l'exprimer ouvertement, puisque le sultan avait déclaré que je me trompais, et que je ne pouvais avoir sur ce sujet autant de connaissances que lui qui dérivait son instruction directement de Mahomet, avec lequel il conversait journellement. Un soir que le sultan mit la question sur le tapis devant les personnes qui l'entouraient, le cri unanime, « Qu'est-ce qui

osera contredire le favori de Mahomet sur terre ? » me ferma tout d'un coup la bouche. Il y a un point sur lequel nous pouvons tous être d'accord, c'est que depuis l'introduction de l'islamisme dans ces îles, les Dayaks sont le seul peuple qui ait été connu ou dont on ait entendu parler à Borneo.

En cherchant à connaître l'histoire ancienne de cette partie du grand archipel oriental de l'Asie, je ne sais où l'on peut trouver des renseignemens authentiques, si l'on exclut ceux des Boughis ou de la tribu errante des Arabes, qui évidemment étaient connus comme commerçant avec ces régions longtemps avant que Mahomet y envoyât le Koran. Les Boughis sont certainement le peuple le plus éclairé de ces îles. Ils conservent des documens réguliers des évènemens passés, et, dans mon humble opinion, on y peut avoir beaucoup de confiance, pour tous les sujets de cette nature, et peut-être pour tous ceux qui sont à leur portée, sauf celui de la religion ; et tout Européen qui voudra recueillir des informations sur des points historiques, aura plus de probabilité de réussir en consultant les hommes instruits de Kylaiè, de Macassar, de Wagou ou de Bòni, que ceux de toute autre partie de l'archipel, ou même de la péninsule malaïe. Je ne doute pas que l'on ne puisse rassembler plus de renseignemens certains à Celèbes et aux Moluques, qu'ailleurs sur des sujets concernant les Malais, notamment Borneo ; en effet, c'est à Macassar que la partie orien-

tale de cette île est la mieux connue, ce pays ayant été gouverné par un roi puissant qui recevait des tributs de Boni et de Wagou, long-temps après que les Portugais eurent conquis la première contrée.

Les Dayaks excellent dans l'art de préparer l'acier; comme l'on ignore en général l'habileté de ce peuple dans cette branche d'industrie, il ne sera pas hors de propos d'en dire quelque chose. Le fer que l'on trouve tout le long de la côte de Borneo est très bon; c'est ce que doit savoir quiconque a visité Pontiana ou Sambas. Mais à Bendjermassing il est encore supérieur. Les habitans emploient une méthode de le travailler qui les exempte de la nécessité d'acheter de l'acier d'Europe, excepté pour les éperons des coqs qu'ils préfèrent quand ils sont faits d'un morceau de rasoir. Mais le plus excellent fer de Bendjermassing n'égale pas celui qui a été affiné par le Dayak le plus grossier; les meilleures lames de kris des radjahs et des chefs boughis sont de la fabrique des Dayaks; et il est très singulier, quoique très réel, que plus on avance dans le pays, plus on reconnaît que les instrumens de fer ont de perfection. Le pays de Seldjé l'emporte, sous ce rapport, sur tous ceux qui sont plus près de la côte. Ses galloks ou poignards, ses éperons et ses lames de kris sont très recherchés. J'ai compté quarante-neuf forges en activité, dans le seul campong ou bourg de Marpô; mais les mandôs ou lances dont

ce chef fait usage et qu'il donne à ses guerriers favoris, viennent d'un canton plus au nord.

Des hommes qui vivent en sauvages, qui ne bâtissent des habitations d'aucune espèce, et ne se nourrissent que de fruits, de serpens et de singes, fabriquent néanmoins cet excellent fer et font ces lames que tous les Dayaks recherchent, et qui ne vont à la chasse de ces pauvres créatures que pour s'emparer de leurs lances, autant que de leur tête, quelque improbable que cela puisse paraître. Les instrumens faits du fer de ces lances coupent aisément les ouvrages de ce métal le plus pur et ceux de l'acier ordinaire. J'en ai fait l'épreuve sur plusieurs canifs qu'ils ont taillés en pièce; et un jour, ayant parié quelques roupies contre Seldjé qu'il ne couperait pas un vieux canon de fusil, il posa sans hésiter ce dernier objet sur un bloc de bois, et le hacha en morceaux sans tourner nullement le tranchant de la lame. Il me gratifia de cette arme favorite, comme du présent le plus précieux et le plus agréable; je la donnai au gouverneur de Macassar, qui, je crois, l'envoya au commissaire de Java.

Je puis citer un autre exemple de la force de ces armes. J'ai vu dans la maison du sultan de Coti trois fusils qui avaient appartenu au détachement du major Muller; la circonférence de chacun avait été entamée à plus de moitié par les lances de la bande qui avait détruit cette troupe. Ayant un jour raconté cette circonstance à Seldjé, il se mit à rire, et m'as-

sura que les lames employées dans cette occasion n'avaient pas été fabriquées avec son fer, parce qu'autrement les canons de fusil auraient été coupés entièrement à chaque coup.

Je n'ai pas besoin de parler beaucoup des sumpit (1), ils ressemblent à ceux dont on se sert dans les différentes parties de l'île; les dards sont de diverses sortes; ceux dont on fait usage à la guerre sont empoisonnés en les trempant dans une liqueur extraite d'un jeune arbre nommé *upon* par les Dayaks; leurs effets mortels sont presque instantanés. J'étais dans le canot de Seldjé, quand un homme fut frappé à la main; le poison remonta avec tant de rapidité le long du bras, qu'au moment où le coude devenait vert, le poignet était déja noir. Ce pauvre diable mourut à peu près en quatre minutes; l'odeur que sa tête exhalait était infecte. Tout homme porte sur soi une petite boîte de jus de citron; en y trempant le dard immédiatement avant de le placer dans le sumpit, le poison acquiert de l'activité; alors on le lance. Ces gens atteignent un objet à cinquante pas; ils tuent un oiseau ou un singe à cette distance. Lorsque le dard est empoisonné, ils le décochent d'une distance de cent quatre-vingt pieds, par exemple en guerre, ou contre quelque grand animal féroce qu'ils mangent rarement. Cependant je les ai vus se nourrir de la chair des bêtes tuées par des dards empoisonnés : dans ce cas-là, ils

(1) *Sumpit* tube qui sert à lancer le dard.

la font bouillir avant de la rôtir; ils disent que cette préparation enlève le poison.

Pendant ma captivité à Borneo, qui dura près de quinze mois, je reçus beaucoup de marques d'attention et de bonté de la part de divers chefs dayaks, notamment de Seldjé; je passai plusieurs mois avec lui. Je savais bien qu'ailleurs je n'étais pas en sûreté. Comme j'étais le premier et le seul Européen qu'il eût jamais vu, dès que nous nous rencontrâmes, je lui appris, par l'intermédiaire d'un interprète, parce qu'il ne savait pas un mot de malai, que j'étais venu de la part des Européens pour contracter amitié avec lui, et que j'étais sûr que ni lui ni son peuple ne me ferait de mal. Je m'empressai de parler ainsi, parce que je craignais que le sultan de Coti n'eût donné préalablement des ordres peu favorables pour moi. Seldjé répondit qu'il était incapable d'une telle conduite; mais que pour notre bonne intelligence à l'avenir, il était nécessaire que tous les gens de sa suite connussent sur quel pied nous étions ensemble, et qu'en conséquence il m'invitait à faire *sobat* avec lui. J'y consentis volontiers. Alors il sortit, et enfonça lui-même une lame dans la terre sur le tombeau de son père. C'était le signal pour une assemblée générale. Chaque chef envoya aussitôt un émissaire au radjah pour connaître son bon plaisir; on leur répondit que tous les guerriers devaient le lendemain se rassembler autour du tombeau, à midi.

Il en vint quelques milliérs; une plateforme en bambou fut élevée à peu près à douze pieds au-dessus de la sépulture; j'y montai avec Seldjé, accompagné d'un aghi ou grand prêtre. Après quelques cérémonies préliminaires, l'aghi prit une coupe d'argent pouvant contenir deux verres à peu près, puis, avec un morceau de bambou bien aiguisé, il tira du sang du bras droit du radjah, et le laissa couler jusqu'à ce que la coupe fût presque pleine. Ensuite il prit une coupe semblable, fit également une incision à mon bras au-dessous du coude, et remplit le vase de mon sang. Les deux coupes furent montrées à tout le peuple présent, qui poussa des cris de joie; l'aghi me présenta la coupe ou était le sang de Sedjé et à ce chef celle où était le mien. A un signal nous bûmes chacun ce qu'elles contenaient, au milieu des acclamations assourdissantes des guerriers et des autres. Maintenant l'aghi remplit à moitié l'une des coupes avec du sang du radjah et acheva avec le mien. Il agita le mélange avec un morceau de bambou, donna la coupe au radjah qui en but à peu près la moitié, et ensuite me la présenta; je la vidai. Les clameurs des spectateurs furent terribles. Par ce moyen le radjah et moi devînmes frères.

Cette cérémonie terminée, je fus complètement en sûreté, et je reconnus que je l'étais réellement durant tout le temps de mon séjour chez ce peuple. Cependant le sang que j'avais bu me rendit malade

pendant deux jours, je ne pouvais le rejeter de mon estomac. Le radjah, au contraire, trouva sa part délicieuse. Cette cérémonie est regardée comme une des plus importantes ; elle le fut notamment dans cette occasion où elle eut lieu entre le grand radjah et le premier Européen qui fût venu dans le pays ; elle fut suivie de fêtes brillantes, une quantité considérable de têtes fut apportée ; car c'est l'accompagnement indispensable de toutes les réjouissances. Pendant trois jours et trois nuits, le peuple, de tous les rangs, dansa autour de ces têtes, après que, suivant l'usage, on les eut fumées et qu'on en eut retiré la cervelle ; et on but une espèce de toddy (1), qui est extrêment enivrant. Ensuite les femmes qui ne boivent pas, du moins je ne l'ai pas vu, prennent soin de ces têtes.

Un Dayak ne peut épouser la fille d'un guerrier avant d'avoir préalablement pris une tête ou deux. Un des grands chefs ne permettrait pas non plus que sa fille se mariât avec quelqu'un qui n'aurait pas encore ce degré d'illustration. Lorsque quelqu'un demande à prendre une femme, sa proposition est renvoyée au radjah qui fait appeler devant lui l'amoureux et le père de la fille ; il interroge le premier sur le nombre des têtes qu'il a prises, la même question est adressée au père. Si celui-ci en peut montrer dix, il faut que le jeune homme en

(1) Le *toddy* se fait avec le jus extrait du *borassus flabelliformis*.

exhibe cinq; car, d'après le raisonnement de Seldjé, à l'époque où l'amoureux aura atteint l'âge de son beau-père, il sera probablement possesseur de dix têtes. Si le jeune homme n'en a pas cinq, il faut qu'il se les procure avant toute démarche ultérieure dans cette affaire. Alors il réunit quelques amis, prend un canot qui marche bien, quitte ce canton et n'y revient que lorsque le nombre de têtes exigé est complet. Souvent il est absent pendant dix mois avec sa troupe. Retourner sans avoir réussi, serait se vouer au mépris pour toujours. Les têtes de femmes ne sont pas comptées, mais on en ramène quelques-unes en vie, ainsi que des petits enfans, que l'on offre en présent au radjah pour le service de son épouse.

Les aventuriers dirigent leurs pas vers quelque campong ou bourg sans défense, et profitent de l'absence des jeunes gens; ils tuent les vieillards ou les pauvres pêcheurs épars, peu importe quelles têtes ils rapportent, pourvu qu'elles n'appartiennent pas à des bourgades amies du radjah. Quand ils se sont procuré le nombre requis de ces trophées, ils se hâtent de revenir dans leur canot, et envoient immédiatement la nouvelle de leur retour à l'épouse future; celle-ci se revêt de ses plus belles parures, et avec son père et ses amis s'avance à la rencontre des têtes. Elles sont toujours placées dans un endroit à mi-chemin entre la demeure des futurs conjoints, et près de la maison du radjah. A l'approche de la

jeune femme, son amoureux marche vers elle, tenant par les cheveux une tête de chaque main; la belle les prend, et il saisit les autres s'il y en a un nombre suffisant; dans le cas contraire, chacun en porte une. Alors ils dansent l'un devant l'autre, avec des gestes les plus extravagans, et aux applaudissemens du radjah et de son peuple. Après cette cérémonie, le radjah ou un guerrier de sa famille doit examiner les têtes pour s'assurer qu'elles sont fraîches; c'est pour cela qu'elles ne doivent pas être fumées ni privées de la cervelle, ce qui les empêcherait de sentir; ainsi il faut qu'elles soient dans leur état naturel, ce qui est une preuve que de vieilles n'ont pas été empruntées pour figurer dans cette occasion. J'ai souvent vu des têtes coupées depuis une semaine ou plus, et dont la puanteur m'était insupportable, mais n'avait rien de repoussant pour ces gens-là. L'honneur de la famille du père de la future étant maintenant satisfait, celui-ci demande le consentement du radjah qui l'accorde toujours. Les jeunes femmes et les enfans pris dans cette expédition sont présentés dans cette entrevue.

Un festin est préparé, les deux conjoints y mangent ensemble. Ce repas fini, l'un et l'autre sont dépouillés de leurs vêtemens, et s'asseyent tout nus à terre, et de vieilles femmes jettent sur eux des poignées de riz en répétant une sorte de prière, dont le sens est que le jeune couple puisse être aussi fé-

cond que ce grain. La nuit venue, la future accompagne son époux chez lui.

Les funérailles chez ce peuple n'offrent pas moins de singularités que le mariage. Pendant que les vieillards vivent, ils sont comblés de marques d'attention; et il en est de même long-temps après leur mort. Au décès d'un radjah ou chef, on le revêt de son habillement de guerre, et on le garde dans sa maison plus ou moins long-temps suivant son rang, mais rarement plus de six jours. Ensuite on le porte au tombeau sur une litière enveloppée de toile blanche; le corps est déposé, sans cercueil, dans un lieu préparé exprès; on place à côté de lui ses armes, notamment son bouclier, sa lance et son javelot; on y renferme également du riz, des fruits, et d'autres alimens que le défunt préférait; puis le tombeau est fermé, et on élève dessus un grand tertre, qui est entouré d'une forte palissade en bambou; on y apporte des têtes fraîches, comme le don le plus agréable au mort. Nul guerrier n'oserait paraître, devant la famille du chef, sans lui présenter au moins une tête comme témoignage de consolation; on les entasse autour de la sépulture; et on les renouvelle quelquefois pendant les deux premières années; les vieilles étant regardées comme la propriété du chef qui succède au défunt.

Le guerrier peut prendre, à sa fantaisie, la femme d'un homme inférieur, et celui-ci l'en remercie. Un chef qui a vingt têtes en sa possession

peut en user de la même manière envers celui qui n'en a que dix; cette faculté va ainsi en augmentant jusqu'à la famille du radjah, qui peut s'approprier telle femme qui lui plaît. Plus un homme a de têtes en son pouvoir, plus sa réputation de bravoure s'en accroît; et comme les enfans appartiennent au mari, l'avenir s'ouvre devant lui sous l'aspect le plus flatteur. Au contraire, un homme d'un rang inférieur ne peut jamais penser à la femme de ses supérieurs; peut-être cela n'est-il jamais arrivé.

Dans leur jeunesse, les femmes sont jolies; surtout celles de Seldjé se distinguent sous ce rapport, et sont blanches; celles qui viennent des montagnes ont les joues colorées. Elles ont une méthode d'envelopper le corps de bandages dans la jeunesse, particulièrement les hanches, ce qui les conserve dodues jusque dans la vieillesse; elles ont toujours les cuisses et les jambes tatouées plus ou moins, suivant leur rang. Les grandes dames ne sont pas peu fières de montrer aux étrangers ces marques distinctives de leur qualité, et contrastent ainsi avec les femmes de leur suite.

Les Boughis sont une engeance détestable. J'en ai connu plusieurs qui s'étaient mariés dans divers cantons du pays des Dayaks, seulement afin d'avoir des enfans, et de les vendre comme esclaves à leurs compatriotes et à d'autres; ils agissent en toute sûreté, ne craignant pas d'être découverts par ce peuple simple.

En tout je considère les Dayaks comme ayant beaucoup de bonnes qualités, au milieu de quelques-unes très mauvaises; mais ces dernières sont des vices de barbares plongés dans l'ignorance, qui ne savent pas et n'ont pas vu autre chose. Le trait le plus odieux de leur caractère est ce penchant à couper des têtes; cependant je suis persuadé qu'un commerce plus intime avec les Européens les ferait bientôt renoncer à cette coutume atroce. Un jour je saisis l'occasion de dire à Seldjé qu'il ne pouvait pas espérer de devenir l'ami des hommes blancs, tant que ses compatriotes persévéreraient dans cette pratique; il me répondit qu'ils l'abandonneraient sur-le-champ, et obéiraient en toutes choses aux Européens, s'ils avaient la chance d'être en contact avec eux, de leur porter les productions de leur pays, et de recevoir d'eux en échange les marchandises dont ils ont besoin, telles que le sel, le tabac, la toile, la verroterie, etc. D'autres radjahs, avec qui je pouvais converser en malais sans recourir à un interprète, notamment Segden, m'ont tenu le même langage.

J'espère qu'elle ne tardera pas à arriver l'époque où ces vœux pourront se réaliser. Les Européens trouveront chez les Dayaks, sans prendre beaucoup de peine pour les former, un peuple patient, obéissant et robuste; ils découvriront un vaste pays, riche en productions végétales et minérales, abondant en toutes sortes d'objets qui font la base du commerce

des pays de l'orient, et ce qui peut-être est encore plus important, ils seront connus d'une population immense qui a un besoin extrême des marchandises surabondantes de l'Europe, particulièrement de toiles et d'objets de fantaisie, que ce peuple paiera facilement avec de l'acier, des nids de salangane, de l'agar agar (1), de la poudre d'or et d'autres choses précieuses. On peut pêcher le long de la côte des trépangs, et se procurer de l'écaille de tortue en telle quantité qu'on le désire, et le meilleur rotin que l'on n'a que la peine de couper. Plus à l'ouest, à Passier, on trouve les mêmes objets avec la même abondance, en ayant égard à l'étendue du pays. Toutefois la poudre d'or est plus commune et plus fine à Passier, et s'y recueille plus facilement. Baltalifching fournit plus de cire et moins d'or. Sur la côte il y a des mines de diamans, aujourd'hui très imparfaitement exploitées. Quiconque a visité Pontiana, Slako et Sambas, doit savoir que la poudre d'or y peut être achetée au pikle (125 livres), si l'on offre en échange des marchandises convenables.

Les côtes du nord et de l'ouest de Borneo sont, je crois, peu connues; la première n'a été que peu fréquentée par les Européens. Tous les Boughis et les autres commerçans conviennent que c'est la partie la plus riche de l'île, et nous avons des preuves que sa population nombreuse fait un commerce

(1) *Agar agar* espèce de goemon qui se rapproche du *fucus saccharinus*.

très actif avec Cambodje et les îles de Soulou, ainsi que je l'ai dit plus haut.

Les Dayaks possèdent tranquillement tout l'intérieur de cette grande île, dont la surface est à peu près de 360,000 milles carrés, et si l'on peut juger de la totalité de cette contrée par Bagotta, Passier et Coti, où j'ai parcouru au moins 200 milles, je puis affirmer que, sous le rapport du climat, elle égale celles de l'Asie que j'ai vues ou dont j'ai entendu parler, et sous celui des productions, leur est supérieure.

Bagotta ou Pergottan.

Les habitans de l'Europe ne se doutent guère que plusieurs personnes des deux sexes, nées dans cette partie du monde, sont en ce moment esclaves dans l'intérieur de Borneo; ce sont des infortunés qui ont été pris par des pirates sur mer, ou ont fait naufrage sur les côtes. Quelques-uns sont au pouvoir du radjah de Bagotta, le chef le plus méprisable de toute l'île. Cinq cents Cipayes avec trois chaloupes canonnières s'empareraient facilement de son pays, et cependant on le laisse garder en captivité des Européens dont les parens pensent naturellement qu'ils sont morts depuis long-temps. Je suis enclin à croire que ce fait n'est pas connu, car bien peu d'Européens ont visité cette contrée; cependant il n'existe pas le moindre doute sur ce su-

jet, c'est-à-dire que des captifs vivent, si toutefois ils sont en vie, à une centaine de milles de la côte. J'en fus instruit, et en conséquence je me décidai à faire toutes les recherches possibles pour m'en assurer; leur résultat a été qu'il se trouve maintenant dans la maison du radjah deux femmes anglaises, plusieurs hommes de la même nation, et d'autres prisonniers, hollandais, portugais, ainsi que beaucoup de Chinois.

Ces renseignemens me furent donnés par trois chefs qui semblaient ne pas se connaître les uns les autres. Il y avait au basar quatre Bibles; des morceaux de drap avec des boutons qui y étaient attachés furent vus sur plusieurs habitans; ils avaient eu auparavant des vestes et des gilets: on pouvait remarquer aussi des portions de chemises ajoutées à d'autres parties de leurs vêtemens. Des fragmens d'instrumens, tels que longues-vues, octans, boussoles, etc., étaient à vendre au basar, avec des morceaux de vieilles voiles, de chevilles en fer, de cercles, et beaucoup d'articles du canonnier et du charpentier. Il y avait également deux pelisses, l'une de couleur lilas, l'autre gris-foncé; elles étaient taillées et faites à la dernière mode, et avaient évidemment appartenu à quelque dame de bon ton. Ayant demandé à ceux qui vendaient ces objets comment ils étaient venus en leur possession, les uns me dirent qu'ils provenaient d'un navire naufragé sur lequel on n'avait pas trouvé une créature

vivante; d'autres répondirent que les personnes auxquelles ils avaient appartenu étaient mortes à Bagotta, tandis que d'autres n'hésitaient pas à avouer qu'ils avaient été pris à des Européens amenés dans le pays et vendus comme esclaves, et que le radjah avait été le principal acheteur; que la plupart des objets exposés en vente au basar lui avaient appartenu, et se trouvaient là pour son compte; enfin que le reste était dans sa maison. Un mandour ou chef me montra des bas de femme, dont quelques-uns étaient marqués des lettres S W, deux chemises dont une était très déchirée, deux jupons de flanelle, dont un était presque neuf; le cadre d'une miniature, dont la peinture était, me dit-il, dans la maison du radjah, avec beaucoup de vêtemens d'homme et de femme. Ils avaient été cachés par ordre du radjah, quand il fut instruit de l'arrivée de deux Européens.

Ce radjah a un frère nommé Raga, qui depuis vingt ans a commis plus d'actes de piraterie et de meurtres le long de cette côte, qu'aucun autre chef: il demeure à Killè, près de Mandhaar, dans la partie occidentale de Macassar. Tous les ans il parcourt la mer avec trois à quatre prôs, et amène généralement ses prises à Bagotta, où il partage le butin avec son frère le radjah: toutefois il est bien connu dans d'autres lieux de Borneo, notamment à Coti, où en 1819 il massacra le capitaine Gravessome et la plupart des gens de son équipage. Le na-

vire et le reste de ces infortunés sont présentement à Tongarron, dans l'État de Coti.

L'an passé (1827) Raga croisait le long de la côte. Sans doute il sera de nouveau cette année, avec ses prôs, à Bagotta, en septembre ou en octobre. La nature semble avoir destiné ce lieu à être un repaire de forbans; une douzaine de rivières conduisent aux villages occupés par les habitans, et en dedans de leurs embouchures il y a une multitude de petites îles très favorablement situées pour que les indigènes puissent, par leur moyen, combattre ou s'enfuir, suivant que cela leur convient, tandis que les Européens se perdraient dans les détours de ce labyrinthe. Je pense qu'il y a cent contre un à parier qu'un navire ne pourrait, sans l'aide des habitans, trouver une issue pour gagner la mer, si une fois il était bien engagé dans la nasse. Les gens du lieu disent que même ceux des autres parties de la côte ne peuvent s'en dégager et arriver à la mer sans un pilote. Le seul plan à suivre serait de débarquer environ 200 hommes à l'entrée d'une petite rivière, au bas d'une montagne que, d'après sa forme, j'ai nommée La Selle; cette petite rivière remonte jusqu'au-delà du basar, à la maison du radjah, et commande aux principaux points du pays. On pourrait y établir une batterie armée de canons, et en peu de temps on serait maître d'un pays très fertile. Deux cents hommes, si c'étaient des Européens, seraient plus que suffisans; quand une fois

ils auraient brûlé les broussailles, ils auraient devant eux un pays ouvert, et ils n'auraient rien à craindre, pendant que deux à trois chaloupes canonnières nettoyeraient les principaux bras de la rivière. Les pirates des îles et des autres endroits, se voyant coupés des principaux points de la terre ferme, quitteraient bientôt la place.

La *Chronique de Sincapour* du 24 février 1831, en publiant ces renseignemens, ajoute : « Quand le radjah de Bagotta arriva dans cette colonie, il y a quelques mois, M. Dalton fut appelé pour confirmer l'exposé qui précède; quoique mourant, il désirait beaucoup d'être confronté avec le radjah Agli-Bota; toutefois on ne l'y invita pas. Il attesta la vérité de son exposé; mais il paraît que la simple dénégation ou parole d'un rusé Boughi fut regardée par nos gouvernans comme ayant plus de poids que le serment d'un Anglais, qui n'avait surtout, dans son état actuel, aucun motif terrestre d'imposer à la crédulité ou aux sentimens du public, en appuyant d'une affirmation solennelle un récit mensonger de ce qu'il a vu et de ce dont il a été témoin durant son séjour dans un pays barbare. Il est bon de remarquer qu'à la même époque, un ou deux Boughis ayant été interrogés, corroborèrent plusieurs faits rapportés par M. Dalton. Cependant leurs récits furent négligés, et le radjah, après qu'on lui eût adressé deux à trois questions, eut la per-

mission de partir en paix. Il y a donc bien des motifs de supposer que, par la crainte de recherches ultérieures, il a déja donné l'ordre d'égorger tout Européen qui se trouvait en son pouvoir, et de détruire tout vestige pouvant prouver qu'il y en ait jamais eu dans son pays.

Iles Celèbes.

Mamoudjou, bourg du Mandhaar.

Mamoudjou est un campong fermé de murs et très considérables, sur la côte occidentale de Celèbes. L'aspect général du pays offrait un grand contraste avec la partie de Borneo que je venais de quitter, car celle-ci est basse et presque de niveau avec la mer, tandis que l'autre est haute et montagneuse. On l'aperçoit d'environ 100 milles en mer; en approchant de la côte, on découvre de la lumière dans toutes les portions des montagnes voisines de l'Océan; elle vient des cabanes des Dayaks; car la coutume de ce peuple est toujours d'en avoir pendant la nuit.

Les habitans de l'intérieur du pays ressemblent beaucoup aux Dayaks de Borneo, ils portent à peu près le même nom, et leur physionomie ainsi que leurs usages donnent lieu de présumer que ces deux peuples ont une origine commune. Leurs petites huttes sont éparses sur le flanc des plus hautes montagnes, tout le long de la côte, mais plus nombreuses près d'un gros campong. Ces gens ne

construisent jamais leurs demeures dans les plaines ni sur un terrain uni ; on ne les voit guère dans les campong que lorsqu'ils viennent y échanger du sagou contre du sel ou des verroteries.

Ils sont un peu plus petits que les Dayaks de Borneo, et n'ont pas cet air féroce dont ceux-ci ne peuvent jamais se défaire ; comme eux ils aiment beaucoup les verroteries, et choisissent les mêmes espèces, ils s'en parent de la même manière ; enfin, le costume des deux peuples ne diffère nullement. Ils ont aussi l'usage de couper des têtes, ce que l'on peut considérer comme le trait distinctif du Dayak. Leurs armes sont à peu près les mêmes qu'à Borneo, cependant je n'ai pas aperçu chez eux le sompit, mais un peu plus avant dans l'intérieur ils l'emploient. Ils mangent les porcs, les singes et tous les animaux qu'ils peuvent attraper ; du reste, ces pauvres gens vivent entièrement de sagou. La nature leur a départi abondamment cette nourriture. Ils portent à la côte, avec quelques cocos, ce qu'ils ne consomment pas, afin de se procurer en échange du sel, qui est la seule denrée dont ils aient besoin. Les radjahs de la côte accaparent ordinairement tout ce sagou, et le paient avec du sel ou quelques verroteries. Le radjah de Mamoudjou le reçoit à un fanam (1) le cranjang ou deux fanams le pikle,

(1) Un *fanam* est suivant les lieux le cinquième, le huitième ou le douzième d'une roupie ; celle-ci vaut 2 fr. 50 c.

et l'expédie à Bombowan et à d'autres cantons de Mandhaar où le prix commun est d'une roupie le cranjang, ce qui équivaut à deux roupies le pikle.

Beaucoup de ces Dayaks sont si pauvres qu'ils n'ont pas même de quonali ou de pot pour faire cuire leur sagou, ils lui substituent une pierre plate; mais malgré leur existence misérable sur d'âpres montagnes où ils ont à peine un abri contre les pluies froides, ce sont des hommes robustes, beaux et aussi bien proportionnés que les Dayaks de Borneo, dont plusieurs tribus pourraient servir de modèle aux sculpteurs; ce sont sans comparaison les hommes les mieux faits que j'aie jamais vus. Je suis convaincu, ainsi que je l'ai dit plus haut, que ces Dayaks, du moins le long de la côte, ne sont pas aussi sanguinaires que ceux de Borneo; mais plus à l'est et dans l'intérieur, ils sont plus farouches; ce que j'ai généralement observé chez tous les habitans des pays où les diamans et les métaux précieux abondent; et dans l'intérieur il y a beaucoup d'or très pur.

Le territoire appartenant au radjah est très grand; mais son étendue sur la côte n'est peut-être pas de plus de 25 milles; là il ne produit que du sagou, des cocos, du rotin et quelques autres choses de peu de valeur; mais au sud on trouve de l'or en quantité. Le radjah, suivant les meilleurs renseignemens que j'aie pu me procurer, en reçoit environ

400 taels par an (1). S'il n'était pas si indolent, il en aurait cinq fois autant. Il a deux frères qui ont aussi des domaines. L'un d'eux que j'ai vu est un homme madré, qui s'occupe mieux que lui de ses intérêts; il retire 500 taels annuellement, et a rarement moins que cette somme chez lui. Pendant que j'étais ici, il avoua qu'il avait bien plus.

Le campong de Mamoudjou est considérable, on y compte 2500 familles. Il y a plusieurs autres petits bourgs le long de la côte. Les habitans sont excessivement pauvres, je n'en avais jamais vu qui le fussent autant; les plus gros personnages vivent plus mal que les gens de la classe la plus basse dans les autres pays. Ils disent que le riz ne croît pas dans cette partie de la côte. C'est un objet de luxe; il est principalement apporté avec sa paille de Kaïlié, lieu éloigné de plus de 200 milles; sa qualité est très médiocre. Cependant les chefs de famille ont seuls le moyen de s'en procurer; et il n'y en a qu'un petit nombre, puisque l'on calcule que deux cent cinquante familles au plus consomment du riz. Dans la maison où je demeurais, et qui appartient certainement à l'un des habitans les plus riches, le maître, sa femme et leur fille mangaient seuls du riz, encore l'épargnaient-ils; on leur en servait le matin, et cette portion durait toute la journée. Quelquefois il arrive de Passier ou de Cotï un navire chargé de riz de qualité supérieure; les

(1) Le *tael* monnaie équivaut à 7 fr. 30 c.

pauvres ne peuvent l'acheter, et les gens aisés ne le veulent pas à moins qu'il ne soit à aussi bon marché que celui de Kailié; ils ne font attention qu'au prix; le reste n'est rien pour eux. Heureusement le sagou est si abondant, que l'on peut dire que c'est une production spontanée, et il est à la portée même de l'homme le plus pauvre. Ce sagou est très grossier.

A quelques lieues au sud et au sud-est du campong de Mamoudjou, des forêts de sagoutiers s'étendent à perte de vue; elles appartiennent aux radjahs qui les afferment aux Boughis et aux principaux habitans de la côte, moyennant une rente annuelle. Ces Boughis et d'autres emploient les Dayaks à recueillir le sagou pour eux, ce qui procure de l'occupation à la plupart des gens de cette tribu; ils reçoivent en paiement de leur travail du tabac, du sel, du sucre ou des verroteries; quant au sagou, ils peuvent en prendre à discrétion. Ces bois de sagoutiers sont situés dans la vallée entre les montagnes, dans un terrain marécageux; jamais on n'en voit sur les terres hautes; j'ai pensé que ces terrains à sagoutier conviendraient au riz, et plusieurs Boughis intelligens m'ont confirmé dans cette opinion; mais ce serait une culture trop pénible pour ce peuple indolent qui n'aime pas à travailler: il n'y est pas souvent obligé, puisque pour sa subsistance ordinaire il préfère le sagou. L'arbre produit le plus dans sa dixième année; mais on en tire

parti depuis sa huitième jusqu'à sa trente-deuxième et sa trente-cinquième ; à cette époque il est complètement creux, et se gâte de sa cime à sa racine. Un sagou de dix ans a environ vingt-sept pieds de haut, et de cinq à huit pieds de tour au pied, et donne constamment sa récolte. Quand la substance comestible a trois à cinq pouces d'épaisseur, on la coupe, et cela a lieu tous les deux ou trois mois, suivant la qualité du terrain. Plus souvent on la détache, plus promptement elle pousse. C'est ce qui est prouvé par ceux de ces arbres que l'on néglige, car dans ceux qui n'ont pas été fendus la moëlle n'a pas plus de six à sept pouces d'épaisseur, tandis que dans un autre qui n'est pas éloigné de cent pieds, et que l'on ouvre tous les deux mois, elle est épaisse de quatre pouces.

Il y a plusieurs espèces de sagoutier ; quelques-unes ne donnent un produit qu'à leur seizième année. Le pays à sagou s'étend au sud et à l'est de Mamoudjou, et non à l'ouest ; car de ce côté, à Bambowan, qui n'en est éloigné que de quatre-vingts milles, il y en a très peu à moins de vingt milles de la côte, parce que c'est un objet de commerce qui donne de l'occupation à beaucoup de monde entre ces deux endroits. A Bambowan, on mange plus de riz, les Boughis y étant plus nombreux, et par conséquent il y a plus d'hommes laborieux.

Le principal objet de commerce de la pointe de Mandhara à Kaïlié est le fruit du cocotier ; tout le

pays le long de la côte, depuis le bord de la mer jusqu'aux montagnes, est couvert de ces arbres; ce qui lui donne un aspect magnifique. Le bon marché des cocos est surprenant; à Mamoudjou, on en a 200 pour une réale de deux roupies; à Kaïlié, 300 à 350 pour une réale; s'ils ont été cueillis verts, ils sont plus chers. Je donnai un fanam pour huit. Leur goût est délicieux, il surpasse l'idée que je m'en étais faite d'après ceux que j'avais tâté auparavant. La richesse et même toute la propriété de la classe la plus pauvre des habitans le long de cette côte consiste en cocos; toute la côte orientale de Borneo, où ils sont peu communs, les tire de là. A Coti un coco est rare; l'arbre y abonde, mais il ne donne pas souvent du fruit.

Indépendamment du sagou, la principale nourriture des Dayaks consiste dans les coquillages qu'ils ramassent quand la mer est basse. Aux grandes marées des nouvelles et des pleines lunes, la mer, à trois milles de Mamoudjou, se retire d'un à trois milles. A ces époques les habitans étendent leurs filets, à la descente de la marée; toute la population du campong, c'est-à-dire les femmes et les enfans, car les hommes sont trop paresseux, sortent dans leurs petites pirogues, et vont jusqu'au point où la mer s'est arrêtée; ils ramassent des crabes et toutes sortes de coquillages. Ils en chargent leurs pirogues, dans lesquelles ils rentrent au retour de la marée, et regagnent ainsi leurs demeures. Le

poisson qui se trouve pris dans les filets est vendu au radjah et aux Boughis de la haute classe; les pauvres s'en passent, car bien qu'il soit à très bon marché, ils n'ont pas le moyen d'en acheter, et ils sont obligés de se défaire de ce qu'ils ont pris, quelque mince que le prix en soit.

Les besoins des habitans de cette partie de la côte des Celèbes sont bornés au sel et au tabac; ils tirent le premier de Macassar, le second, qui est d'une qualité inférieure, de Kaïlié. Toute leur vie est employée à trouver le moyen de se procurer ces choses, et parfois un repas de riz avec un peu de sucre, mais ce sont des mets de luxe réservés pour les grandes occasions, par exemple un mariage ou la naissance d'un enfant; chacun peut y parvenir; car, indépendamment de la vente de quelques cocos, et ils ont toujours autour de leurs maisons quelques-uns des arbres qui donnent ces fruits, les femmes et les enfans font des sarongs (1). Deux personnes, suivant ce que me dit mon hôte, homme très intelligent, en fabriquent un dans un mois, qui se vend deux réaux ou quatre roupies. Le coton et les autres matières qui entrent dans la composition du sarong ne coûtent pas plus d'une demi-roupie : le reste est profit, et suffit bien à l'entretien d'une famille nombreuse, et de plus fournit au maître de la maison une roupie pour jouer, si la fantaisie lui en prend

(1) *Sarong* pièce de toile dont on fait une espèce de jupon pour les deux sexes.

acheter dix barils de poudre d'un prô de Passier. Il en donna quarante-cinq réales le baril d'un demi-pikle (62 1/2 livres); c'était de la poudre américaine. Le prix ordinaire est de 80 à 90 réales le pikle; celui des fusils de 15 réales la pièce; quand on réfléchit à ces prix là, on n'est pas surpris qu'il se fasse un commerce aussi considérable, car il en est de même sur toute l'étendue de la côte. Il n'y a pas un seul habitant qui n'ait des liaisons avec Boni ou avec quelque canton de Celèbes voisin de Macassar. Les Américains vendent leur poudre 22 et 24 piastres le pikle et leurs fusils 7 piastres la pièce. Quel profit ils font à ce prix-là, et en prenant en paiement de l'or de la meilleure qualité, au taux de 23 et 25 réales le beuncal ou tael (1)! ils le revendent à Sincapour 30 dollars ou 68 roupies javanaises.

L'un des principaux frères du radjah me dit que dans cinq jours il aurait à sa disposition 10,000 beuncals d'or, dont la moitié serait en morceaux d'un, deux à trois catties (2), si je voulais lui donner en retour des fusils, un canon fait à Palembang, de la poudre et cinq caisses d'opium; il ajouta qu'il s'engagerait à fournir en échange d'objets semblables, une quantité quelconque d'or dans un an, en morceaux de cinq à dix catties, si on les préférait aux petits ou à la poudre. Il m'assura que

(1) Le *tael* poids répond à 1 once 2 gros.

(2) La *cattie* est égale tantôt à 30, tantôt à 37 onces.

la somme d'or que lui et ses frères pourraient offrir suffirait pour payer la fourniture la plus considérable d'armes et de munitions, et que leur politique était de n'apporter au marché que ce qui était absolument nécessaire pour des achats de ce genre. Je suis persuadé qu'il parlait sincèrement, et il n'est guère douteux que l'on pourrait se procurer ici une quantité immense de l'or le plus pur, car il est abondant en quelques cantons. On a le plus grand soin de tenir les étrangers éloignés des lieux où il se trouve; ces radjahs n'auraient donc qu'à renoncer à leurs habitudes indolentes et à se joindre à leurs sujets pour le recueillir.

Quoiqu'il ne parte probablement chaque année de Mamoudjou que cinq prôs appartenant aux habitans, cependant il y a maintenant au moins 100 à 120 coyans (1) de poudre dans ce campong. Le sultan en possède 40, un autre radjah 10, et chaque petit chef plus ou moins. Elle ne peut être employée dans le territoire de Mamoudjou, puisque les habitans n'en ont pas besoin; elle est expédiée ailleurs dans des prôs de Kaïlié ou de Mandhaar; en retour, les prôs chargés de sel venant de la côte opposée de Borneo apportent régulièrement leur approvisionnement annuel, bien que considérable, il n'est jamais suffisant, comme le prouve le prix commun qui est très élevé. En effet, ces radjahs ne regardent pour la plupart leur or comme leur étant utile,

(1) Le *coyan* équivaut tantôt à 34, tantôt à 42 1/2 quintaux.

qu'autant qu'il leur donne le moyen d'acheter de l'opium pour leur usage, ainsi que des armes et des munitions de guerre pour aider leurs amis les Boughis et pour inquiéter leurs grands ennemis les Européens.

Il y a dans ce pays beaucoup de nids d'oiseaux blancs et noirs; de beaux échantillons en ont été apportés à la côte, mais les habitans sont trop paresseux pour les chercher; le radjah dit qu'ils ne connaissent pas la manière de les prendre, et pense qu'il faudrait faire venir pour cela des gens de Coti; cependant les Boughis leur enseigneront bientôt la manière de se les procurer, si on leur permet d'en faire l'essai; quelques-uns s'occupent de cette affaire. Ils tiennent la chose secrète pour plusieurs raisons; ils craignent surtout que leurs voisins blancs de Macassar ne jettent un œil de convoitise sur ce pays, si l'on peut se procurer aisément un produit si riche. Cette même disposition règne sur toute la côte, c'est le principal motif pour lequel les habitans envoient leur or à Sincapour et à Poulo Pinang, sachant que les Anglais ne viendront pas les inquiéter; mais s'ils faisaient parade de leur richesse à Macassar ou même à Java, d'une manière directe, ils s'imaginent que les Hollandais, dont l'humeur est soucieuse, pourraient faire des recherches, et ils sont sûrs que dans ce cas leur opulence s'évanouirait en grande partie. (*Asiatic journal.*)

LETTRE

SUR CORINTHE ANCIENNE ET MODERNE,

PAR

LE DOCTEUR SAMUEL G. HOWE.

Isthme de Corinthe, 29 décembre 1829.

Vous verrez par la date de cette lettre que je suis sur un des points les plus intéressans, et qui peut-être deviendra l'un des plus importans du monde; l'isthme de Corinthe a été le théâtre de tant de grandes actions et le lieu de réunion de tant d'expéditions; il a été traversé par tant d'armées de tant de nations différentes, et il a été et est encore par sa situation d'une si haute conséquence sous le rapport du commerce, que naturellement vous attendriez, de quelqu'un qui s'y trouve, une description exacte de son aspect actuel. Mais ici, de même que partout en Grèce, le champ est si vaste et si digne de considération, que l'on sait à peine par où l'on doit commencer, et quand on a entamé sa tâche, l'on est embarrassé pour la finir.

La géographie de cet isthme célèbre est bien

connue, et les recherches récentes de la commission des savans français donnera une idée plus juste de sa composition géologique que je ne suis en état de la présenter. Toutefois, je pense qu'ils se sont trompés en supposant que la partie la plus étroite de cette langue de terre est la plus convenable pour y creuser un canal; elle est réellement de deux milles plus resserrée entre Callimakhi et Coutraki qu'à l'extrémité la plus rapprochée du Péloponèse, et c'est là que les anciens avaient commencé leur canal, dont les restes sont encore visibles; mais la nature du terrain se prête mal à une semblable entreprise. Sur la côte nord-ouest de l'isthme, et à peu près à un mille du pied du mont Geranion, l'on aperçoit le commencement des travaux; ce canal devait avoir une largeur et une profondeur considérables, car il est plus bas que le golfe de Corinthe, et l'on parcourt un mille dans son lit entre deux vastes éminences formées par la terre et les pierres jetées de chaque côté; ensuite on arrive à une coupure étroite dans le roc où les marques du ciseau sont encore visibles, un escalier taillé également dans le roc est très bien conservé; un peu plus loin, après que l'on a passé d'autres ouvertures du même genre, on perd toute trace du canal, et le terrain, qui est sec et sablonneux, semble avoir présenté de plus grands obstacles.

Je dois observer ici que l'isthme est traversé, dans sa longueur, par une bande de pierres ponces pe-

santes qui est visible dans le centre, les anciens y ayant fait des excavations afin de s'en procurer quelques-unes pour leurs bâtisses. Cette bande qui a sa plus grande élévation dans le centre de l'isthme se montre dans quelques parties au-dessus du sol, et paraît s'enfoncer de chaque côté, au-dessous de la surface de la mer.

On pense généralement que les anciens abandonnèrent l'entreprise du canal de crainte que les îles de la mer Égée ne fussent submergées par l'irruption des eaux du golfe de Corinthe, qui étaient et sont communément supposées plus hautes que celles du golfe Saronique de l'autre côté; toutefois il est difficile de penser que des hommes aussi avancés qu'ils doivent l'avoir été dans la connaissance de la mécanique, n'aient pas eu les moyens de résoudre cette question d'hydraulique. Quiconque se trouve au milieu de l'isthme, et juge d'après le témoignage de ses yeux, prononcera que les eaux du golfe de Corinthe sont plus élevées que celles du golfe Saronique; mais ce fait s'explique par la nature de la pente qui du côté du premier de ces bras de mer est douce, tandis que de l'autre elle est escarpée.

La question sur la possibilité de couper l'isthme est décidée d'une manière affirmative; mais il en reste une à éclaircir, c'est celle de savoir quel accroissement le commerce de ce lieu doit recevoir avant que cette entreprise puisse être profitable : ce sujet a été très discuté; néanmoins je n'ai pas encore vu

prendre en considération une objection qui a beaucoup de force : c'est que les vents d'ouest règnent généralement dans le golfe de Corinthe, ce qui en rend la sortie difficile. J'ose affirmer que sur plus des huit dixièmes du temps, le vent qui souffle dans le golfe vient de l'ouest.

Dans toutes les parties de l'isthme, on rencontre quelques restes des ouvrages des anciens; le mur prodigieux qu'ils construisirent en travers de sa longueur, quoiqu'il n'offre aujourd'hui qu'un amas de ruines, prouve néanmoins, par la dimension et la masse immense des pierres travaillées, l'esprit d'entreprise et la puissance de ceux qui l'élevèrent. Ce mur a été réparé à différentes époques; en dernier lieu par les Vénitiens, dont l'armée forte de 30,000 hommes y fut occupée sans cesse pendant quinze jours et quinze nuits.

Les restes des villes de l'isthme sont très visibles et considérables; une vaste plate-forme en pierres, et des blocs d'énormes colonnes cannelées marquent l'emplacement du temple de Neptune; les bancs du théâtre sont en face et à droite; le stade conserve parfaitement sa figure, bien que les marbres en aient disparu. Mais quoique l'homme ait beaucoup fait pour embellir et orner ce lieu, tous ses efforts ne sont rien en comparaison de ce qui a été fait par la main de la nature. Il me serait difficile de décrire la richesse, l'étendue et la variété de la perspective dont on jouit du haut de l'Aero-Corinthe, de ma-

nière à vous en donner même une faible idée; la vue que l'on contemple de la maison où je demeure, quoique moins majestueuse et plus bornée, est une des plus intéressantes que l'on puisse imaginer. Cette maison est située sur une petite éminence au pied de la montagne qui termine l'isthme du côté du Péloponèse; à droite on aperçoit la mer Égée qui, par sa tranquillité, ressemble à un lac; on découvre Égine, Salamine et l'Attique qui la limitent de ce côté, et l'œil, se promenant sur le Citheron et le Geranion, se repose avec délices sur les cimes sourcilleuses du Parnasse, que l'on a devant soi au-delà du golfe de Corinthe; ce bras de mer se prolonge sur la gauche, et est terminé par le haut plateau de Sicyone, ainsi que par les montagnes du Péloponèse qui sont encore plus élevées. Le mont sur lequel est placé l'Acro-Corinthe n'offre pas la partie la moins frappante de ce tableau : il est solitaire, séparé du reste de la chaîne, vaste, noir, rocailleux, s'élève à une hauteur considérable; son sommet est couronné par des remparts et des murs qui ont une grande étendue; ce mont, quand ses contours se dessinent avec hardiesse sur l'horizon dans l'ouest, forme, au coucher du soleil, un des objets de la nature qui frappent le plus. Il a été la scène de tant d'actions mémorables, que le cœur bat rien qu'à la vue des ouvrages qui couvrent sa surface.

Toutefois, comme position militaire, la forte-

resse de Corinthe n'a nullement la conséquence que sans doute ont voulu lui donner ceux qui l'ont construite, si l'on en juge par l'immense étendue de ses fortifications. Le circuit de ses murs est si considérable que trois mille hommes suffiraient à peine pour en former la garnison, et il est évident par les magasins, les souterrains, les citernes et autres ouvrages de ce genre, qu'ils ont été calculés pour dix mille hommes. Il serait assez curieux de rechercher pourquoi on a construit des citernes immenses dans un lieu où l'eau abonde, et il n'est pas moins singulier que sur le sommet d'une montagne rocailleuse, qui n'a nulle liaison avec les autres, il y ait autant d'eau de source. On y compte environ trois cents puits anciens, dont plus de la moitié est encore remplie de l'eau la plus fraîche et la plus limpide.

L'artillerie de cette forteresse ne pourrait jamais empêcher une armée d'entrer dans le Péloponèse, et la place est trop éloignée de la mer de chaque côté pour pouvoir conserver ses communications par eau; de sorte qu'elle peut être aisément cernée et bloquée; aussi la disette a-t-elle été le moyen employé par les Grecs et les Turcs pour s'en emparer.

Les restes de la superbe et puissante Corinthe, quoique peu nombreux, frappent par leur contraste avec la ville moderne. Partout l'on rencontre les travaux d'un peuple nombreux et entreprenant, et l'on

contemple avec un étrange sentiment de regret les colonnes d'un temple, en voyant qu'on en a fait une partie du mur d'une maison; les fondemens des murailles des anciens édifices semblent plus durables, puisqu'ils servent à soutenir les habitations modernes, dont des centaines se sont successivement écroulées, en laissant ces constructions antiques aussi immuables que jamais.

La position de cette ville est insalubre: c'est la raison pour laquelle Corinthe ne s'est pas relevée de la destruction complète que toutes les villes ont éprouvée pendant la révolution; cet inconvénient est si grave, que je doute qu'elle puisse jamais se rétablir et redevenir ce qu'elle était il y a dix ans. Le commerce en se ranimant désignera sur l'isthme l'emplacement le plus convenable pour la cité nouvelle, et j'espère que des années futures de sécurité éloigneront les causes qui engagèrent les Grecs anciens et modernes à choisir le site actuel de Corinthe; ce motif était le voisinage de l'Acro-Corinthe, où l'on pouvait se réfugier en temps de danger. Du reste, ce n'était pas seulement le cas pour cette ville; toutes les antiques cités de quelque importance étaient placées de la même manière, excepté Lacédémone, où l'on était pénétré de ce noble sentiment que le meilleur rempart était la poitrine des hommes braves.

L'une des meilleures preuves de la véracité des anciens historiens grecs est la géographie du pays, car

on peut trouver son chemin d'un lieu à un autre en prenant pour guides Strabon et Pausanias. Ce fut la nature et non la force des institutions humaines, qui traça les lignes de division entre les différens États de la Grèce; l'étonnement que l'on ressent en lisant l'histoire de tant de républiques particulières et indépendantes dans un si petit espace, diminue quand on visite le pays; si on trouve une plaine de vingt, trente, ou cinquante milles de circonférence entourée de toutes parts de montagnes, on peut être sûr que dans l'antiquité elle formait un État; si dans quelque partie de cet espace on rencontre une éminence rocailleuse, portant encore les vestiges de remparts énormes, on peut être assuré que c'était l'Acropolis du pays, c'était la forteresse dans laquelle les habitans de la plaine faisaient entrer leurs troupeaux et se retiraient eux-mêmes dans un cas d'invasion.

Dans tous les cantons de la Grèce on découvre des traces plus ou moins parfaites de ces anciens États, et le voyageur qui est familier avec l'histoire ancienne, voit dans chaque plaine et sur chaque hauteur des objets du plus vif intérêt pour lui, quoique un autre puisse passer à côté sans se douter de leur importance. Les vestiges de Mycène, la résidence du *roi des hommes*, qui sont tout près d'ici, et que je visite souvent, surprennent par leur étendue, par la dimension énorme des blocs de pierre qui les composent, et par leur état presque parfait

de conservation. On entre dans l'Acropolis par la *Porte des Lions*, qui sont encore à leur place, et l'on contemple avec le sentiment d'un intérêt inexprimable les murailles, les masses de ruines, et les tas immenses de pierres qui marquent si distinctement la demeure d'Agamemnon, que l'on serait tenté de croire qu'il n'y a qu'un siècle qu'il l'a quittée.

NOTA. Cette lettre, tirée de l'*Américan journal of science and arts*, est adressée à M. Silliman, éditeur de ce recueil.

On peut consulter, pour Corinthe ancienne, le voyage de Pausanias, et pour la ville moderne ceux de Duloir, Spon et Wheler, Pococke, Chandler, Chateaubriand, Pouqueville, Dodwell, etc. Ce dernier a donné une vue de Corinthe. Le Roi architecte français et l'Anglais Stuart ont dessiné les ruines de cette ville célèbre. Nous croyons que M. G. Howe est le premier Américain qui ait publié des observations sur les monumens de l'ancien monde qu'il est venu visiter; ne fût-ce que sous ce rapport, elles méritaient d'être insérées dans notre recueil.

LA
PAGODE DE TRIPETTY.

Le célèbre temple de Tripetty est situé à 80 milles au nord-ouest de Madras, par 13° 46′ de latitude N., et 79° 28′ de longitude E. de Greenwich. C'est le plus fameux des sanctuaires hindous au sud du Krichena. Un Anglais, à qui ses fonctions ont procuré la facilité de recueillir les renseignemens les plus exacts et les plus authentiques sur ce temple, en a donné la description suivante :

« Tripetty est dans une vallée, vers le milieu d'une longue rangée de collines qui se dirigent à peu près du nord au sud. La ville du même nom est à 8 ou 9 milles de la pagode, et à 2 milles au plus du pied des coteaux. Du côté de la ville on ne découvre qu'un seul chemin accessible pour gravir sur les hauteurs. A des distances différentes s'élèvent trois portails (*goparras*); le dernier est au sommet de la colline. Il faut que les pèlerins passent sous chacun. De l'autre côté, que je n'ai jamais vu, il y a aussi des portes semblables. Jamais un chrétien n'a contemplé le temple, et jamais un profane musulman n'a essayé de mettre le pied sur le coteau,

dont l'aspect seul ravit tellement les Hindous, que lorsqu'à la distance de plusieurs lieues ils découvrent le rocher sacré, ils se prosternent à terre en invoquant le nom de l'idole. Un Hindou seul ose franchir le premier portail : l'accès en étant interdit aux sectateurs des autres religions, nous ne savons rien de l'apparence de la pagode et des autres bâtimens sacrés; on dit qu'ils sont d'une très belle architecture. L'idole est adorée sous mille noms différens par des fidèles qui accourent en foule de toutes les provinces de l'Inde; les principaux de ces noms sont : *Vengataramana swami* (nuisible au mal et garant du bien); *Sarina wasa swami* (ceci concerne l'habitation de Sri, la Cérès hindoue); *Sechatchella waougah*; ceci a rapport à l'habitation de Secha : Sechatchella étant le nom de la montagne, dont l'étymologie est *secha*, le roi des serpens, et *atchella*, montagne. Vichnou, dans une de ses incarnations, prit la figure d'un serpent, et se transforma en colline, qui est celle de Tripetty. L'idole vénérée dans le temple est debout, en pierre, haute de sept pieds, avec quatre bras, et représente Vichnou; une de ses mains droites tient le tchokre ou la massue de guerre; une de ses mains gauches le tchank ou la sainte coquille; l'autre main droite indique la terre, ce qui fait allusion à l'origine sacrée de la montagne; l'autre tient la feuille de nénuphar.

« L'histoire primitive de ce temple est enve-

loppée dans les obscurités de la mythologie et des fables des Hindous. Son antiquité est incontestable ; les brahmines assurent qu'il fut érigé au commencement du Cali youg, dont 4,000 ans sont déja écoulés, à ce que je crois. Cette période doit durer 5,000 ans; alors la période de l'adoration de Vichnou sur terre cessera; les Hindous attendent à cette époque la dernière et la plus glorieuse de ses incarnations, laquelle terminera les jours de contention et de travail: c'est ce qu'enseigne le Bhavi chastaram pourana.

« Le temple de Tripetty fut fondé par le radjah ou tchekrawerti Tandinam. A 12 milles de Tripetty, il y a encore un village nommé Tondimanând, et où l'on ne trouve nul vestige de magnificence. Le canton de Tandeimandalam forme aujourd'hui une partie du territoire du radjah de Calastry; mais je ne puis m'empêcher de croire qu'une portion considérable du pays appelée Tandeimandalam par les indigènes était le royaume primitif de cette dynastie, si jamais elle exista. Il est vrai que long-temps avant l'arrivée des Anglais dans cette contrée, le Tandeimandalam était purement imaginaire; néanmoins, malgré les changemens effectués par les Hindous, les Musulmans et les Anglais, dans les noms, les divisions et les districts, une vaste étendue de pays, propre à former le territoire d'un prince puissant, est connu sous ce nom des indigènes instruits et distingués des cantons

qui l'environnent, par des privilèges particuliers.

« Ce temple est célèbre par les offrandes que font à son idole les sectateurs de Vichnou. Ils y viennent de toutes les parties de l'Inde. Les princes envoient leurs vakils ou ambassadeurs présenter leurs dons, et le plus pauvre paysan qui n'a que peu de choses à offrir l'enveloppe d'un morceau de toile cirée et d'une poignée de riz teinte avec du munja, ce qui fait paraître son don beaucoup plus gros. Voici la cause de ces offrandes : l'idole, épris d'amour pour la belle Tadmavetti, fille d'Akacha, radjah de Narraïne Vannam, résolut de l'épouser : comme il avait besoin d'argent pour les dépenses du mariage, il eut recours à Couvera, le Plutus hindou. Celui-ci stipula que la somme qu'il prêtait serait rendue par des paiemens partiels faits tous les ans au souverain des pays situés entre le Palaour et le Sounoumonkei. Les fidèles viennent en grand nombre au temple pendant le Bramhatsovin, ou les neuf jours de célébration des noces; dans cette période, on fait tous les ans les deux tiers des recettes.

« Les brahmanes affirment que les princes hindous permirent que les revenus provenant de cette source fussent entièrement employés, sur le lieu, à des cérémonies religieuses; ils ajoutent que les Musulmans, sous le même prétexte, s'approprièrent le produit de ces offrandes. Durant les premières guerres que nous eûmes avec les Français, dans

cette contrée, cette source de revenus fut un des premiers fruits de nos victoires; toutefois sa légitimité peut être révoquée en doute.

« Ces offrandes (*cânicki*) se font généralement pour des motifs intéressés, et consistent en une inconcevable diversité d'objets; ce sont des morceaux d'or et d'argent, des pièces de monnaie de toutes les sortes, des sacs de roupies, des monnaies de cuivre, des épiceries, de l'assa fœtida, des cheveux coupés sur la tête de personnes vouées dès l'enfance; ils sont fréquemment présentés par une jeune et belle fille pour accomplir le vœu de ses parens. Un homme estropié donne une jambe d'argent, un aveugle un œil en or ou en argent; en un mot, on ne finirait pas si l'on voulait énumérer les différentes manières dont la superstition des Hindous se développe dans ces occasions. Les bijoux qu'une femme a portés avec fierté depuis son enfance, sont laissés volontairement par elle devant l'idole; elle arrive avec une robe chétive devant le Dieu, et offre des vêtemens magnifiques qui n'ont jamais été portés, elle enlève les parures des jambes délicates de son enfant, et espère fermement que, moyennant ces sacrifices, le Dieu qu'elle voit dans les nuages et entend dans les vents répandra ses bienfaits sur elle et sur les siens. Pour venir à Tripetty, et accomplir son objet, elle a parcouru des centaines de milles; peut-être, avant ce voyage, elle n'avait pas quitté son village ni le sein de sa fa-

mille; l'idée d'une si longue course l'aurait effrayée dans toute autre occasion. La naissance d'un fils, la réconciliation avec des ennemis, le succès contre des adversaires, l'heureuse issue d'une excursion, le mariage d'un fils ou d'une fille, les profits dans le commerce, la jouissance d'une bonne santé, enfin les évènemens contraires à ceux-là, sont au nombre des causes qui amènent à Tripetty les Hindous soit sages, soit ignorans.

« Les offrandes ne sont pas toujours présentées par la personne même qui les fait; elles peuvent être apportées par des parens, des amis ou des émissaires; elles le sont fréquemment par des gosseyns: ce sont des serviteurs du temple; leur nombre est considérable. Quelques mois avant le Bramhâtsovin, ils partent en suivant différentes directions; arrivés dans le pays où ils ont le projet de commencer leurs opérations, ils déploient le drapeau sacré, qui leur a été confié. Les Hindous se réunissent autour de cette bannière sainte, et confient leurs offrandes au gosseyn qui les porte, ou bien se chargent eux-mêmes d'aller les déposer aux pieds de l'idole. Quand il y a un nombre suffisant des fidèles réunis, le gosseyn se met à leur tête, et revient assez à temps pour l'anniversaire des noces du dieu. Les fermiers des revenus permettent généralement aux pèlerins de ne pas payer les droits en allant au temple. Rarement les gosseyns dérobent les cânicki ou dons remis à leur soin; mais sans doute ils tirent quel-

ques émolumens des fidèles qui les accompagnent, leur présence seule exemptant ceux-ci de tracasseries, de taxes arbitraires et des autres désagrémens. En cheminant, ces pèlerins répètent toutes les cinq ou six minutes le nom et les attributs du dieu : « Gov-gov-govinda Raour-raouzoou ! » Les hommes, les femmes, les enfans entonnent ce chant successivement et aussi vite qu'ils peuvent. Sur la route de Tripetty, je vis plusieurs bandes de ces pèlerins : leur présence animait le lieu, tandis que, par une étrange singularité, une légère réflexion excitait des sentimens douloureux.

Naturellement les offrandes sont très différentes entre elles; leur valeur dépasse rarement 1,000 roupies. Les adorateurs du dieu sont récompensés, à son autel, par des présens proportionnés à la libéralité qu'ils ont déployée; si le suppliant donne cent roupies, il reçoit un turban; s'il va de 100 à 500, il obtient un vêtement en soie à fleurs; au-delà des cent roupies, il a un châle, etc. Une seconde source de revenu se nomme *vertema*, c'est-à-dire présens donnés à l'idole pour son usage. N'importe que ce soient des bijoux, des tapis de chevaux, ou d'autres objets, le donneur paie au gouvernement la valeur estimée de l'offrande, avant d'obtenir la permission de faire son présent à l'idole, et la chose est gardée pour l'usage du temple. Une troisième source de revenu est appelée *ardjetam* (recettes), et se subdivise en trois classes. 1° *Abbicheykoum*

(purifications); 2° *naïvadoum* (offrandes); 3° *wahanam* (processions).

1° Abbicheykoum. Tous les vendredis de l'année, l'idole est ointe de civette, de musc, de camphre et d'autres substances odoriférantes, puis lavée avec du lait. Une opération aussi importante ne peut pas être vue pour l'amour de Dieu; aussi le fidèle, curieux d'y assister, paie ce qu'il veut dans les autres temps de l'année, mais au Bramhatsowin il donne une somme plus forte, maintenant réduite à cinquante roupies. La cérémonie de frotter, gratter et arranger le dieu pour qu'il sente bon, est nommée *poulkat*. 2° Tous les jeudis on procède au *poulenghi siva*, qui consiste à revêtir le dieu d'une robe à fleurs; il en coûte 60 roupies par tête, durant les fêtes pour y assister. 3° Le *soumala siva* est la cérémonie de parer l'idole d'un collier de fleurs; on donne 12 roupies pour jouir du plaisir d'en être spectateur, et on peut le renouveler trois cent soixante-cinq fois par an. 4° Le *sahasna marachana* désigne l'adoration quotidienne du dieu sous ses mille noms; 5 roupies sont le prix de cet acte de dévotion. 5° Le *mansoun siva* est une cérémonie imposante, celle de bercer le dieu pour qu'il s'endorme; le fidèle débourse volontiers 12 roupies pour la contempler.

« Maintenant parlons des *naïvadoums* ou offrandes. On comprend sous ce nom 1° le *permanam*, 2° le *poulivagarram*, 3° le *moudgarram*, 4° le *doddidavam*.

« Le premier est une offrande de lait, de sucre et de riz; le second, de tamarin, d'huile douce et de riz; le troisième de ghi (beurre clarifié) et de riz; le quatrième, de beurre, de lait et de riz. Le fidèle qui fait l'offrande peut, s'il le veut, préparer ces différens mets; en ce cas il ne paie que 6 roupies; mais si le sircar se charge du soin d'apprêter le régal, le dévot donne 10 roupies de plus.

« Le *bogtchanavaïdoum* ou l'offrande de dragées est préparée par le sircar; l'honneur de la présenter coûte 20 à 28 roupies.

« Le *malanavaïdoum* ou *tiroupaourah* est une grande offrande de 1,000 à 2,000 serres de riz, fournis par le sircar, et qui se paie 100 à 200 pagodes.

« L'*amantranar voutcharam* est la réunion de tout ce qui s'offre chaque jour, par conséquent il comprend une quantité moindre de chaque chose; le prix en est de 65 roupies.

« L'*oukaïpadchadi mirsa* est l'acte de présenter l'Oukaï, plante que l'on dit être particulière au coteau de Tripetty; on en est quitte pour 4 roupies.

Il ne reste plus qu'à décrire les Wahanam ou les processions de l'idole; il y en a douze: chacune est relative à une partie de la mythologie hindoue, qui concerne l'adoration de Vichnou. L'idole que l'on montre dans ces occasions est d'un métal doré et semblable à celle qui est en pierre dans le temple, celle-ci est trop paresseuse pour sortir. Le *kalpava-*

routcha wahanam est la procession de l'idole placée sous un arbre de bois doré; l'*andolecka wahanam* est la procession du dieu porté en palankin; le *secha wahanam* montre le dieu posé sur un serpent (secha); le *servah boupâlak wahanam* indique que le dieu est promené sur un trône doré; le *souriah probah wahanam* fait voir l'idole accompagnée d'un soleil doré; l'*addah arrah* est une promenade du dieu dans une salle entourée de miroirs ajustés de manière à réfléchir plusieurs fois la figure de l'idole; l'*andoulam wahanam* est une autre espèce de procession en palanquin.

« Le fidèle qui donne au dieu la peine de sortir donne 40 roupies pour sa promenade.

« Le *ghirda wahanam* est la procession dans laquelle l'idole monte un perroquet doré; le *tchandra probah* est celle de l'idole accompagnée d'une lune dorée; le *hanamantram wahanam* est celle de l'idole posée sur un figure dorée semblable à un éléphant; le *sinka wahanam* est la procession où l'idole chevauche un lion doré; enfin, le *bala secha wahanam* est la dernière procession de l'idole assise sur un serpent doré.

« L'ensemble des revenus du temple, quelle que soit leur origine, est administré et employé par le sircar ou gouvernement. Un établissement complet est entretenu et payé; une troupe nombreuse de brahmanes est défrayée et nourrie du produit de terres réservées pour cet objet, sur toute la surface du

canton voisin ; on les nomme *manniyamt*, elles ne sont assujéties qu'à un impôt très léger.

« Le temple est tenu avec splendeur; les sommes reçues par le gouvernement, dans une période de dix ans, prouvent que c'est pour lui une affaire très avantageuse. Le principal officier, appelé le tahsildar, a l'inspection générale sur tous les autres; il veille à ce que les pèlerins soient bien logés et convenablement traités, les basars ou marchés bien approvisionnés, les cérémonies accomplies exactement d'après les sommes payées, et à ce qu'il ne se commette pas d'acte de corruption, de tyrannie, ni d'oppression d'aucune espèce. Conformément à ses instructions, il adresse un rapport au receveur et à ses assesseurs sur tous les cas douteux ou importans.

« Le second officier est le cheristadar ou le principal comptable indigène qui aide le tahsildar dans ses fonctions, et surveille les comptes de recette et de dépense faites pour l'usage du temple; il a sous lui quatre goumechetas ou écrivains indigènes. Le raïsagher est un agent de police; il a pour aide un ghola et obéit au tahsildar dans toutes les matières relatives à la magistrature. Il y a des employés chargés d'avoir soin des registres, d'illuminer et de balayer la chauderie : vingt péons ou journaliers font le service de la chauderie du tahsildar; leurs gages sont d'une pagode (dix francs) par mois; ils sont sous les ordres de deux deffadars dont le salaire est

plus considérable. Durant les neuf jours des fêtes du Bramhâtsovin, le nombre des péons est augmenté, afin d'annoncer l'arrivée des pèlerins de distinction, et de maintenir l'ordre parmi la foule énorme qui remplit annuellement cette partie du pays. Nous fournissons aussi au tahsildar une escouade de péons qui rôdent sans cesse sur les coteaux, afin d'empêcher les voleurs de s'y rassembler, et une autre bande parcourt le canton voisin avec les officiers de police des villages, afin de s'assurer des personnes suspectes. Une compagnie de cipayes, commandée par un officier hindou, est mise également à la disposition du tahsildar.

« Un grenier et un magasin qui dépendent du temple, sont administrés et soignés par des employés spéciaux, sous l'inspection du tahsildar, qui veille à ce que l'approvisionnement soit fait d'une manière convenable, et à ce que les dons de toute nature soient fidèlement déposés dans le magasin.

« Quand les pèlerins ont passé par le portique d'argent (*bangla wakali*), on les fait entrer dans une cour un peu étroite; puis ils sont introduits en présence du dieu, devant lequel il y a deux vases; ils y déposent leurs offrandes, et ensuite sortent par une autre porte. A la fin du jour, les cipayes et les péons qui ont été de garde autour de ces vases sont fouillés. Les dons, n'importe leur nature, sont versés dans des sacs auxquels on appose les sceaux de la pagode, du tahsildar et du garde-magasin (*djingar*),

et qui après cela sont envoyés à la chauderie situé au bas du coteau. A la fin du mois ils sont expédiés à la chauderie de Tchandragherry, où on les ouvre ; on assortit leur contenu, on fait l'évaluation des objets, et on finit par les vendre à Veneau : mais pendant les neuf jours de fête, le receveur anglais, ou un de ses subordonnés doit rester sur le lieu, à cause de la valeur et du nombre des offrandes et de la foule des dévots; afin de veiller à ce qu'il ne se commette pas d'abus. J'ai rempli ces fonctions. La recette moyenne des dix dernières années donne par an 87,000 roupies de produit net.

« Peut-être vous vous récrierez contre ce système de pillage religieux organisé par notre gouvernement, et vous le traiterez plutôt de profane. Mais quelque étrange que cette assertion puisse paraître, il s'en faut beaucoup que vous ayez raison. Ceux qui, sans y réfléchir, se joignent aux cris insensés des détracteurs de notre gouvernement, se réjouissent intérieurement de trouver un exemple tel que celui-ci comme un échantillon de ceux qui doivent attirer la vengeance du ciel sur nos têtes. Mais examinons froidement le fait : nous verrons que les ressources de cette pagode furent légitimement employées par le gouvernement musulman ; or, pour les services rendus au prix de notre sang et de nos trésors, et au risque de perdre notre commerce sur la côte de Coromandel, une des premières récompenses, ou plutôt des chétives indemnités que nous

ayons obtenues, a été le revenu du temple de Tripetty, et nous n'avons pas cessé de le percevoir. Nous avons reconnu qu'en laissant ce sanctuaire se soutenir lui-même sur ses propres fonds, c'était ouvrir la porte aux plus grossières supercheries pour tout ce qui concernait les finances; de plus la culture des terres était entièrement dans les mains des brahmanes, qui légalement ne peuvent pas toucher une charrue; il en résultait que les autres classes de cultivateurs étaient réellement leurs esclaves. Aucun de ces derniers ne pouvait songer à prendre des terres à cens, au pied de la montagne sainte, en concurrence avec les brahmanes de Vichenou. Par conséquent les prêtres dirigeaient tout à leur fantaisie; tout le travail était attiré vers leur terrain, au détriment de ceux qui les environnaient; il en était ainsi dans toute l'étendue de la présidence de Madras. Chaque pagode de village devenait ainsi le siége de l'oppression pour ce qui l'entourait, et son action ne s'arrêtait que lorsqu'elle rencontrait celle du village voisin. Ce fut donc en politique un acte étrange, mais utile pour le pays, quand la compagnie s'empara des terres des pagodes, et accorda, en dédommagement des prestations et des fournitures; les terres passèrent dans d'autres mains que celles des brahmanes, et les richesses dont ceux-ci jouissaient exclusivement se répandent maintenant parmi les cultivateurs réels du sol; enfin les coffres de l'État se remplissent par le nouvel encouragement

donné à toutes les branches d'industrie. Nous avons assuré aux Hindous le libre exercice de leur religion; nous l'avons toléré, jamais nous ne l'avons favorisé; qu'en est-il résulté? les pagodes tombent en ruines d'un bout du pays à l'autre; les brahmanes, n'étant plus entretenus pour ne rien faire, sont négocians, soldats, et apprennent peu à peu que même la mendicité ne leur fournirait pas des moyens de subsistance. Les revenus de Tripetty diminuent graduellement, et dans quelques années cesseront naturellement. D'autres temples célèbres sont dans une pire condition.

« Le temple n'étant pas dans le cercle de mes attributions, je ne puis répondre de l'exactitude des détails que je viens de donner; toutefois je les crois fidèles; je les ai recueillis de mes conversations avec les Hindous : mais ceux-ci sont en général d'une ignorance déplorable, ou plutôt prétendent ne rien savoir quand on les entretient de ce sujet. »

EXCURSION

DANS L'INTÉRIEUR DE L'AUSTRALIE,

PAR

LE MAJOR MITCHELL, INGÉNIEUR-GÉNÉRAL.

Un déporté avait fait le récit d'une course entreprise dans le nord de la colonie, où il avait observé divers cours d'eau; en conséquence le gouvernement chargea M. Mitchell, ingénieur général, de reconnaître l'exactitude de ces avis. Cet officier partit pour cette expédition, et adressa deux rapports au gouvernement. Le premier est daté de Bellabakit, sur les rives du Nammoy, par 30° 38′ 21″ de latitude S., et 149° 30′ 20″ de longitude E. de Greenwich.

M. Mitchell, après avoir franchi la chaîne des monts Liverpool, marcha au nord, et atteignit les bords du Peel's-river, dont il trouva que le cours se dirigeait à peu près à l'ouest; il le suivit pendant 22 milles, le passa à gué à Ouallamberra, traversa la vaste plaine de Melleba, et, laissant à droite celle de Counil, qui s'étend beaucoup au

nord-est, il entra dans des monts qu'il suppose être les Hardwicke, qui courent entre l'ouest et le nord. « Ayant passé par cette gorge, dit-il, je voyageai dans un pays plat très étendu; les forêts y consistaient principalement en eucalyptus et en *acacia penduka*; ce canton fait partie d'une vallée qui incline évidemment au nord-ouest, est bornée au sud par les monts Liverpool, et au sud-ouest par les extrémités de cette chaîne. A l'ouest, à une distance de 22 milles des monts Hardwicke, il y a une montagne isolée, fort remarquable, et nommée le Beunalla; vers la partie la plus basse du pays, et dans la direction où tendent toutes les eaux, s'élève un pic rocailleux nommé le Tanghelda. Au nord les monts Ouooua, branche occidentale des Hardwicke, bornent ce vaste bassin qui renferme les plaines Liverpool; ces monts Ouooua n'ont pas une hauteur considérable. Le Peel's-river en est le fleuve principal, et reçoit dans son cours toutes les eaux de ces plaines au-dessous du confluent du Connadilly, que je regarde comme étant l'York's-river d'Oxley. Ce fleuve est très bien connu des indigènes sous le nom de Nammoy; six milles au-dessous du Tanghelda, les extrémités abaissées des chaînes environnantes aboutissent à ce fleuve, et séparent cette vallée immense du pays inconnu qui se prolonge au-delà, vers un horizon non interrompu entre l'ouest-nord-ouest et le nord-nord-ouest.

« Les montagnes au nord nous ayant semblé être impraticables, nous nous sommes déterminés à nous avancer autant vers l'ouest. En examinant le pays à 30 milles au N.-E. 1/4 N. du Tanghelda, je gravis sur une chaîne haute qui s'étend à l'ouest de celle de la côte, et dont les flancs perpendiculaires, composés de masses de trachyte (roche volcanique), s'opposèrent à ce que j'avançasse davantage, même avec des chevaux; il fut donc évident que le fleuve dont je supposais que la source se trouvait à peu près sous les 28° de latitude ne serait pas accessible, ou au moins de nulle utilité à la colonie dans cette direction; et que même dans le cas où l'on découvrirait, au-delà de cette chaîne, une rivière coulant vers les côtes du nord ou du nord-ouest, il serait important de constater si le Nammoy venait s'y joindre, la source de celui-ci étant si accessible, que j'ai pu amener mes charrettes pesamment chargées jusqu'à l'endroit où il est navigable pour des bateaux; mon camp étant sur ses bords, à 6 milles au-dessous du Tanghelda. De cette station je puis apercevoir l'extrémité de la chaîne trachytique. »

Le second rapport de M. Mitchell est daté des bords du Peel's-river, 29 février 1832. La troupe y était retournée après avoir exploré le cours du fleuve dont il est question dans le rapport précédent, et suivi d'autres rivières jusqu'au 29e degré de latitude.

« Il y avait, dit M. Mitchell, beaucoup d'arbres tombés dans le lit du Nammoy, et ses eaux étaient si basses, que les bateaux portatifs ne pouvaient pas y être employés avec avantage; je m'avançai donc par terre, dans la direction du nord-ouest, jusqu'à ce que le cours de cette rivière, en tournant plus à l'ouest, me convainquît qu'elle allait se réunir au Darling. Je quittai ainsi ses rives avec l'intention d'explorer le pays au nord, en contournant les extrémités occidentales des montagnes dont j'ai parlé dans ma première lettre, et que j'ai depuis désignées sur ma carte par les noms de monts Lindesay. Cette chaîne se termine brusquement dans l'ouest; j'entrai ensuite dans un pays ouvert qui s'étend à sa base; de là, des plaines ou plutôt un terrain ouvert, doucement ondulé, se prolongent à perte de vue dans l'ouest. Après avoir passé au-delà de ces montagnes, je marchai au nord et au nord-est, dans un canton où je cherchai le Kindeur; j'arrivai sur les bords d'une rivière coulant à l'ouest, et dont le lit était profond, large et continu : mais alors il n'y avait pas beaucoup d'eau. Les marques de débordement sur les arbres et sur les terres hautes du voisinage indiquaient que les eaux atteignaient à une hauteur très considérable. La latitude de ces lieux et la direction générale du cours de cette rivière me fit présumer que c'est celle à laquelle M. Cunningham a donné le nom de Gwydir, et qu'il traversa à 60 milles plus haut, en allant à la

baie Moreton. Je la descendis, et j'explorai le pays sur la rive gauche, dans une étendue de près de 30 milles vers l'ouest; je reconnus que son cours général se dirigeait au sud-ouest. Elle ne recevait aucun affluent de cette partie des montagnes, à gauche de ses rives, que j'avais traversée; la chaleur étant excessive, l'eau diminuait tellement, que je pus la traverser à pied. Ses bords s'étaient extrêmement abaissés, et son lit étant très resserré, n'offrait plus de cailloux; on n'y voyait que de la vase.

« Je franchis cette rivière, et je m'avançai au nord, dans la direction du méridien, jusqu'au 29° 2′ de latitude, où le plus grand cours d'eau que j'eusse encore aperçu se présenta. La terre des bords ayant peu de consistance, il y avait partout des éboulemens et des déchiremens. L'eau était bourbeuse et de couleur blanche. Des arbres déracinés et enlevés par le courant remplissaient le lit en plusieurs endroits. Une petite espèce de gade y était abondante, ainsi que deux autres espèces de poissons que nous avions prises dans le Peel, le Nammoy et le Gwydir. Autant que nous pûmes le comprendre, les indigènes nomment cette rivière Keraula.

« Je fis attacher un arbre à la cime d'un autre très grand, et je pus ainsi promener mes regards sur l'horizon, qui me parut parfaitement uni : j'espérai que nous avions à la fin découvert un fleuve coulant

au nord, et évité le Darling. En conséquence j'ordonnai de réunir les pièces du canot, et j'envoyai M. White avec un détachement chargé de descendre la rivière à une distance de quelques milles, et de la débarrasser des arbres qui l'obstruaient. M. White rencontra un chute continue de rochers, et trouva d'ailleurs le canal si obstrué par les arbres, et si tortueux, que je résolus, avant de m'embarquer sur cette rivière, si son cours se dirigeait du côté désiré, de laisser M. White avec la moitié de la troupe. Je suivis les bords du Keraula ; je trouvai qu'à un petit nombre de milles du point où je l'avais rencontré, il tournait au nord, et qu'il se réunissait au Gwydir seulement à 8 milles au-dessus du lieu où j'avais traversé celui-ci. Immédiatement au-dessous de ce confluent, qui est situé par 29° 30′ 27″ de latitude S., et 148° 13′ 20″ de longitude E., le fleuve coule vers le sud-ouest, directement vers le canton où le capitaine Stuart découvrit le Darling; je ne pus donc douter plus longtemps que ce ne fut la même rivière; ainsi je rejoignis ma troupe, et je me décidai à explorer le pays au nord.

« Le résultat de mon voyage jusqu'ici a été, je le pense, suffisant pour prouver que la ligne de partage des eaux qui coulent vers les côtes du nord et du sud de l'Australie n'est pas, comme on l'a supposé, dans la direction des monts Liverpool et Ouarrabangle,

mais s'étend du cap Byron sur la côte est, vers l'île de Dirk Hartog sur celle de l'ouest; la plus grande longueur de ce continent étant entre ces points, et à peu près à distance égale entre les lignes extrêmes des côtes septentrionales et méridionales. Le bassin de la rivière sur laquelle j'ai été doit être borné au nord par ce terrain de séparation, ou cette ligne de partage; quoique nul exhaussement ne fût visible à l'horizon, le lit de la rivière était traversé par plusieurs digues de rochers, par dessus lesquelles elle tombait, puis coulait au sud; la direction de ces rochers coupant obliquement le cours de la rivière, et étant presque parallèle à la ligne de partage des eaux, je demande la permission de dire que je ne pouvais avoir de certitude sur ce point avant de voir le cours ultérieur, si cela n'était pas évident par les observations que M. Cunningham a faites quand il a traversé cette ligne de partage, en allant à la baie Moreton. Ce voyageur, en franchissant la source de cette rivière presque sous la même latitude, mais beaucoup plus près du point où elle prend naissance, trouva que son lit était élevé de 840 pieds au-dessus du niveau de la mer; et à 45 milles plus au nord, le terrain s'élevait jusqu'à 1,700 pieds; mais immédiatement au-delà, il arriva sur les bords d'une rivière coulant au nord-ouest, et dont le lit était seulement à 1,400 pieds de hauteur absolue. Il avait traversé ce haut terrain de partage entre les parallèles des 29ᵉ et 28ᵉ degrés. Il paraît donc que

toutes les rivières que nous connaissons au nord du Merrinbidghi appartiennent au bassin du Keraula, puisque ce fleuve coule vers le sud; cette circonstance peut faire comprendre pourquoi le Macquarie et d'autres rivières situées dans des cantons bas disparaissent, parce que, tout le long des rives du Keraula, du Gwydir et du Nammoy, le pays, quoiqu'il ne soit pas marécageux, porte des marques d'inondations fréquentes: donc le débordement causé par ces rivières réunies couvre tout le pays inférieur, et reçoit le Macquarie, de sorte que nul canal ne marque son cours ultérieur.

« Il est très probable que l'on découvrira au nord un bassin recevant de la même manière les eaux de la contrée au nord de la chaîne de la côte, et que ces eaux forment un fleuve plus considérable, parce que l'angle est plus aigu entre les terres hautes qui doivent le borner au nord-est et la ligne de partage des eaux au sud.

« Je me préparai en conséquence à traverser le Keraula, espérant d'apercevoir au moins la source d'une telle rivière, et d'explorer le pays à deux degrés plus au nord, mais en inclinant un peu vers le nord-ouest. Ma tente était abattue, et je venais de lancer à l'eau mon canot portatif afin de traverser la rivière, quand M. Finch, que j'avais chargé de m'apporter une provision supplémentaire de farine, arriva avec la triste nouvelle que deux de ses hommes

avaient été tués par les indigènes, qui avaient pris la farine et s'étaient emparés de tout ce qu'il lui apportait. Ses bêtes de somme et son bétail avaient été dispersés ou étaient perdus. Force me fut donc de ne pas pousser plus loin mes excursions, puisque mon monde était déja à la ration. Le 8 de ce mois je m'éloignai du Keraula, et je m'en retournai par la route que marquait, en divers endroits, une ligne coupée au milieu d'arbrissaux touffus, et qui est maintenant ouverte; elle forme une communication assez droite dans la direction du nord-ouest, depuis Sydney jusqu'à une rivière au-delà de laquelle on pourra pousser les explorations, lorsque le gouverneur le jugera convenable.

«Les indigènes n'avaient jamais inquiété ma troupe quand je marchai en avant; je ne les voyais que lorsque j'arrivais brusquement au milieu d'eux, et alors ils s'enfuyaient. Leur première visite eut lieu à mon camp, sur les bords du Keraula, pendant que j'étais occupé à descendre le long de cette rivière; ils se comportèrent très paisiblement, mais eurent l'air très enclins à dérober. Plusieurs tribus nous suivirent quand nous revînmes sur nos pas, et jamais ne montrèrent la moindre disposition hostile. Quoique ces gens fussent en bandes de cent individus et plus, dont les mouvemens étaient parallèles aux nôtres, derrière notre ligne; il était toujours

nécessaire de nous tenir sur nos gardes, et de camper dans des positions fortes, en plaçant les charrettes de manière à nous défendre pendant la nuit.»

(*Asiatic Journal.* Septembre 1832).

BULLETIN.

ANALYSE CRITIQUE.

Portulan de la mer Noire et de la mer d'Asov ou description des côtes de ces deux mers à l'usage des navigateurs, par E. Taitbout de Marigny. Odessa, 1830, 1 vol. in-8° avec un atlas.

On pense que, bien avant l'expédition des Argonautes, des navigateurs étrangers étaient entrés dans la mer Noire, soit pour y trafiquer en faisant paisiblement des échanges avec les habitans des côtes, soit pour y exercer la piraterie; car dans ces siècles reculés, plus rapprochés de l'âge d'or que de notre temps, le métier de corsaire, bien loin d'avoir quelque chose de déshonorant, était réputé glorieux. Depuis le voyage de Jason et de ses compagnons, les Grecs, instruits des avantages que leur offrait le commerce de cette mer qu'ils nommaient Pont-Euxin et mer Pontique, ne cessèrent pas de la fréquenter. Plusieurs colonies furent fondées, notamment par Milet, ville de l'Asie-Mineure, et s'étendirent sur toutes les côtes de ce grand golfe, ainsi que sur celles du Palus-Méotide, qui lui est contigu dans le nord-est. La navigation entre le Pont-Euxin et la mer Egée devint extrêmement active, et prit un accroissement prodigieux. Les Grecs dominaient sur tout le littoral baigné par les eaux du Pont-Euxin, et y

faisaient un commerce considérable; ils en tiraient du froment, des pelleteries, de la laine, des poissons salés et des préparations, telles que le thon mariné et le caviar, du chanvre, du lin, du miel, de la cire, des troupeaux de chèvres et de brebis, des plantes médicinales, surtout de la rhubarbe, de la réglisse, des bois de construction navale et de charpente, du goudron, de la poix, du succin, enfin des esclaves.

L'importation de ceux-ci était, en Grèce, un objet très important. Tous les mois il se tenait à Athènes un marché où ils étaient vendus, et les marchands, pour en tirer le meilleur parti possible, avaient recours à tous les moyens usités de nos jours dans les lieux où les nègres sont exposés en vente. Il était nécessaire que le marché aux esclaves fût toujours bien approvisionné; car, dans les républiques de l'antiquité, on ne voyait guère des hommes libres avoir recours à un métier pour gagner leur vie; sans cesse occupés de l'exercice de leurs droits politiques et des intrigues que devait employer quiconque voulait parvenir aux places, ils abandonnaient aux esclaves les travaux manuels. L'esclavage était en quelque sorte une nécessité de l'état social de la Grèce. C'étaient des esclaves qui labouraient la terre, exploitaient les mines, travaillaient aux carrières et dans les ateliers, exerçaient les métiers, maniaient la rame sur les navires; il n'y avait pas d'autres ouvriers, ni journaliers; il n'y avait pas de domestiques libres; un Grec n'était servi que par des esclaves. Ainsi, à l'époque la plus florissante, un républicain grec représentait assez passablement le noble des siècles féodaux; quant aux esclaves, leur condition correspondait à peu près à celle des *vilains;* même difficulté d'acquérir le droit complet de cité; cette émancipation accordée même pour des services importans rendus à l'état occasionait des mur-

mures. Du reste, les esclaves, si l'on en excepte ceux qui étaient occupés aux mines d'argent, ne pouvaient se plaindre de la manière dont en général leurs maîtres les traitaient. Il est bien entendu qu'il n'est pas question ici des Spartiates qui, sous ce rapport, comme sous beaucoup d'autres, différaient des autres Grecs.

On demandait continuellement des esclaves aux côtes du Pont-Euxin : les habitans tâchaient donc de s'en procurer par tous les moyens possibles; car ils trouvaient très commode de pouvoir payer avec cette marchandise une partie de celles qu'on leur apportait et qui consistaient en vins, étoffes, outils en fer et diverses choses qui ne se trouvent que chez les peuples civilisés. Ils entreprenaient des courses dans les pays voisins et en enlevaient les hommes, les femmes et les enfans qu'ils surprenaient dans leurs foyers. Cette traite des blancs le long des côtes de la mer Noire, s'est maintenue pendant une longue suite de siècles; elle cessa graduellement sur plusieurs points, mais de nos jours même elle conserva une grande activité sur le littoral du nord et de l'est. Enfin elle y a cessé par suite des traités de paix que l'impératrice Catherine II et les empereurs Alexandre et Nicolas ont conclus avec les Ottomans en 1783, 1812 et 1829. Ces traités ont valu aux Russes la possession de la Tartarie européenne, de la Bessarabie, de la côte des Abases, de la Mingrelie et du Gouria, d'où il venait tous les ans à Constantinople une grande quantité d'esclaves des deux sexes. Ainsi l'ambition de la Russie a été utile, dans ces contrées, à la cause de l'humanité.

Elle a été également favorable au commerce de la mer Noire; il fut libre du temps des Grecs et des Romains; et dans le moyen âge sous les empereurs byzantins; alors celui que les Génois et les Vénitiens y firent, acquit la plus grande importance. La Tana aujourd'hui Asov était

l'entrepôt principal des marchandises de l'Inde et de la Chine. Mais après s'être rendu maître de Constantinople, en 1453, Mahomet II ferma les ports de la mer Noire aux peuples chrétiens. Dès lors tout commerce de leur part cessa, et trois siècles suffirent pour leur faire perdre les connaissances pratiques qui s'y rapportaient. Cependant un Français s'occupa de recueillir toutes les notions qui pouvaient le faire fleurir de nouveau. Ce fut Peysonnel, consul général de France à Smyrne; il avait été, en 1753, envoyé en Crimée en qualité de consul; placé ainsi au centre de la mer Noire, il profita de sa position pour donner plus d'étendue à des notes qu'il avait déja rassemblées à Constantinople et ailleurs dans le Levant. Il ne les publia que lorsqu'elles purent être utiles à ses compatriotes, et que le loisir dont il jouit après être revenu en France, lui permit de les rediger.

Par le traité de Kaïnardji, signé le 21 juillet 1774, entre la Russie et la Porte-Ottomane, de grands avantages furent assurés à la première de ces puissances. Ce traité et la convention explicative du 10 mars 1779, leur ouvrirent la navigation de la mer Noire dont les étrangers étaient privés depuis trois siècles. Ses navires purent entrer et commercer dans ce grand golfe et pour y arriver, passer par le canal de Constantinople. Cette faculté fut ensuite étendue à d'autres nations chrétiennes. Napoléon la fit accorder aux navires français par un traité conclu à Paris, avec la Porte-Ottomane, le 25 juin 1802.

Le rétablissement de cette ancienne navigation est un évènement très remarquable dans l'histoire moderne; il a opéré dans le commerce une grande révolution, il a été pour la Russie le germe d'une prospérité qui a toujours été en croissant depuis que les traités postérieurs à celui de Kaïnardji lui ont donné les côtes du nord et de l'est de la mer

Noire, depuis les bouches du Danube jusqu'à celles du Tchorâk, l'*Acampsis* des anciens.

En 1787, Peysonnel publia son *Traité du commerce de la mer Noire*. Cet ouvrage fit connaître les productions des pays que baigne cette mer, et les marchandises qu'il convient de donner en échange pour tirer un parti lucratif de ce négoce. Les expéditions des Français dans la mer Noire prirent peu à peu de l'essor : un négociant de Marseille, M. Anthoine y fit plusieurs entreprises. Il avait frayé cette nouvelle route à l'industrie de ses compatriotes, avant même que leurs navires pussent franchir le Bosphore de Thrace. Tous les commerçans ne furent pas aussi heureux que lui : comme les pertes qu'éprouvèrent plusieurs d'entre eux, pouvaient avoir été causées par le défaut de notions suffisantes, M. Anthoine publia en 1805, un livre auquel il ne mit pas son nom, et qui est intitulé : *Essai historique sur le commerce et la navigation de la mer Noire*. Il voulut que son expérience et les connaissances qu'il avait acquises pendant ses voyages en Russie et en Pologne et durant le cours de ses entreprises dans les ports et dans les provinces du midi de ces deux états, pussent profiter aux négocians qui suivaient la même carrière. L'extension qu'avaient prise le commerce et la navigation de la mer Noire et les évènemens qui s'étaient passés depuis la publication de son ouvrage, le déterminèrent en 1820 à en donner une nouvelle édition à laquelle il mit son nom, et qui porte le même titre que la première (1). A l'une et à l'autre était jointe une carte où se trouvent tracés, 1° la navigation intérieure d'une partie de la Russie européenne et celle de l'ancienne Pologne ; 2° le tableau de l'Europe servant à indiquer les routes que

(1) Nous en avons rendu compte dans les *Nouvelles Annales des Voyages*, t. XII, p. 173.

suit le commerce de Russie, par la mer Baltique et la mer Noire, pour les ports de la Méditerranée; 3° le plan des cataractes du Dnièpre.

Dès 1789, le Vénitien Formaléoni avait publié en italien l'*Histoire philosophique et politique du commerce, de la navigation et des colonies des anciens dans la mer Noire;* ce livre fut traduit l'année suivante en français, par d'Henin chargé d'affaires de France à Venise; il est un peu prolixe, mais il offre beaucoup de choses intéressantes.

Rien, selon cet auteur ne prouve mieux l'importance du commerce et de la navigation de la mer Noire, que le soin que prirent les anciens d'en décrire les plages. Scylax de Cariande nous a conservé, dans son Periple, ce que les premiers Grecs en avaient connu. Un autre Periple également en grec, mais anonyme, nous est parvenu; mais le plus précieux en cette langue est celui d'Adrien de Nicomédie, qui, par ordre de l'empereur Adrien, explora avec une flotte le littoral du Pont-Euxin; son ouvrage est un des monumens les plus précieux de l'ancienne géographie.

Tout cela est bon pour satisfaire la curiosité des savans; mais, malgré l'extension prodigieuse que le commerce de la mer Noire avait prise, on était entièrement dépourvu de bonnes cartes pour y naviguer avec sécurité. Les marins, dit M. Taitbout de Marigny, étaient obligés de se fier à des pilotes ignorans qu'ils embarquaient à Constantinople; de fréquens naufrages et d'autres accidens provenant de cette mauvaise direction, les maintinrent longtemps dans l'idée que cette mer était inhospitalière, et leur terreur fut si grande que l'on vit des navires n'oser y entrer qu'à la mi-mai, pour en ressortir à la fin d'août; persuadés que des courans d'une force sans égale, un grand nombre d'écueils et des tempêtes inconnues aux autres mers, rendaient les secours de l'art nautique inutiles.

Entr'autres causes qui contribuèrent à détruire ces craintes, il faut citer l'obligation dans laquelle se trouvèrent, depuis 1806, plusieurs bâtimens devenus français par la réunion des côtes de l'Adriatique à la France, de braver sans cesse les périls de la mer Noire, à laquelle ils étaient réduits, pour ne pas risquer d'être pris dans la Méditerranée par les croiseurs anglais.

La carte de la mer Noire, de Bellin (1772), quoique très défectueuse, fut long-temps l'unique ressource des navigateurs. M. Taitbout de Marigny la vit encore en 1820, à bord de quelques bâtimens. L'amirauté de Saint-Pétersbourg en fit paraître une en 1804; le lieutenant de vaisseau Boudistchev en donna une en 1807; toutes deux sont très fautives, parce qu'elles ont été construites d'après des observations astronomiques faites avec peu de soin. Arrowsmith en publia une en 1818, elle est mauvaise. Enfin le gouvernement français chargea M. Gauttier, capitaine de vaisseau de la marine royale, d'en dresser une; elle est de 1820; c'est la meilleure que l'on connaisse.

Depuis long-temps M. Taitbout de Marigny, qui exerçait à Odessa les fonctions de consul des Pays-Bas, sentait l'importance de réunir en un corps d'ouvrage les observations faites par les marins sur les côtes de la mer Noire; lui-même parcourut une partie du littoral. M. Malte-Brun parla, dans les *Nouvelles Annales des Voyages*, en 1820, d'un assez grand nombre de matériaux qu'il lui avait communiqués; M. Taitbout de Marigny allait les publier, lorsque son souverain le chargea de guider dans la mer Noire une expédition commerciale qui s'était formée sous sa protection spéciale. Cette mission lui fournit l'occasion de faire de nouvelles et nombreuses observations; jointes aux premières, elles forment l'ouvrage qui a été imprimé à Odessa. Il a reconnu avec plaisir qu'elles coïn-

cidaient avec celles de M. Gauttier. La carte de ce navigateur est reproduite en petit dans celle qui se trouve en tête de son portulan.

Après avoir, dans une introduction, décrit d'une manière sommaire l'ancien état de la navigation de la mer Noire, son état actuel, ses attérages, ses courans, sa température, les vents qui y soufflent et les variations de la boussole, il passe à la description détaillée des côtes. Ce livre ne peut être que très utile aux navigateurs qui parcourent ces parages reculés. Il offre souvent des notions historiques qui ne sont pas sans intérêt; on ne néglige pas de rappeler les noms anciens, et les particularités qui s'y rattachent: elles prouvent, comme en beaucoup d'autres cas, que les proverbes locaux sont généralement fondés sur l'observation. Les anciens avaient donné au Caucase le nom de *lit de Borée;* or, sur la côte formée par ses contreforts, les tempêtes du large sont rares; mais les vents du nord et de l'est, au contraire, se précipitent avec furie du sommet de ces monts, et font reconnaître la justesse du sobriquet antique.

Les pirateries des Tcherkesses, que nous nommons mal à propos Circassiens, duraient encore à l'époque de la publication du Portulan; M. Taitbout de Marigny avoue qu'il ignore les causes qui ont pu s'opposer à leur destruction; cependant ces forbans ne sont nullement dangereux pour un navire armé de deux pièces de canon, et monté par un équipage peu nombreux, mais brave et bien commandé.

Notre auteur avait fait paraître en 1820, à Bruxelles, un *Voyage en Circassie*, qui était accompagné de vues et de costumes du pays. L'édition en est épuisée, et une grande partie des exemplaires destinés pour Saint-Pétersbourg a fait naufrage. Une seconde édition augmentée

d'observations nouvelles recueillies dans un second voyage est prête à être publiée; elle l'aurait été à Paris, sans les causes qui ont apporté des obstacles à plusieurs entreprises de librairie. On doit souhaiter qu'elle soit imprimée. E.-s.

MÉLANGES.

Notes sur Madère.

Les rues de Funchal, capitale de l'île de Madère, sont excessivement escarpées, car elles suivent la pente d'un coteau, et sont pavées de petits cailloux posés de champ, de sorte que leurs angles sont saillans et rendent la marche très glissante; il est donc très pénible d'y monter à pied et très dangereux d'y descendre à cheval. Nous vîmes des chevaux espagnols que l'on y faisait marcher très vite dans cette direction, et nous nous attendions à chaque instant à ce que ces animaux et leurs cavaliers seraient précipités du haut en bas; mais avec une sagacité admirable, les chevaux, quand ils arrivaient à un endroit extraordinairement escarpé, plaçaient leurs pieds de derrière contre ceux de devant, et sans autre effort glissaient fréquemment dans un espace de plusieurs yards à la fois, sur le plan incliné, par la vitesse qu'ils avaient acquise. Les fardeaux sont tirés par des bœufs de petite taille, que l'on emploie généralement comme animaux de trait. Il sont attelés deux de front à un traîneau fait pour porter une barique de vin, qui est attachée avec des cordes. Un paysan muni d'une longue perche, dont l'extrémité est armée d'un aiguillon, conduit ces bœufs par une corde passée dans un trou percé

à la pointe de l'une des cornes; un autre homme marche à côté de la voiture avec un grand chiffon de toile trempé dans l'eau; il le jette de temps en temps sous le traîneau, qui est ainsi maintenu humide en passant dessus, et glisse doucement et également. Le bétail est de petite taille, d'un brun clair; le conducteur l'encourage par des cris prolongés et continuels. Ces animaux sont très doux et très dociles.

J'ai remarqué qu'il y a dans l'air des climats méridionaux quelque chose qui est favorable au blanchissage; n'ayant jamais vu la toile de coton ou de lin, après des lavages répétés, réduite à cette teinte jaune sale, si commune dans notre atmosphère froide et brumeuse; le morceau le plus usé est aussi blanc que la toile qui sort du métier.

C'était un samedi et jour de marché. Nous parcourûmes la place où il se tient, afin de connaître les productions du pays par les denrées exposées en vente. Elles consistent principalement en fruits, tels que figues violettes et vertes; bananes en grappes; pommes, poires; gros oignons rouges, et pêches; celles-ci étaient aussi dures que des pierres; on les achète toujours dans cet état de maturité imparfaite que les habitans préfèrent. Il y avait du raisin de diverses qualités, surtout à grains fort gros, d'un brun foncé, charnus; je l'avais vu cultiver dans le jardin de l'ambassade anglaise à Constantinople; il y en a un autre à petits grains, de couleur également foncée, que l'on nomme *tinto*; la grappe est quelquefois d'une telle dimension qu'elle pèse vingt livres. Mais je fus principalement frappé de la quantité de pommes de terre; elles sont très bonnes et très abondantes dans l'île. Cependant il est rare que ces deux productions végétales réussissent bien dans le même lieu; la chaleur et la sécheresse qui sont nécessaires pour murir l'une étant nuisible à l'autre. Mais dans cette

île fertile et fortunée où chaque couche d'élévation du sol offre un climat et une nature de terrain différens, toutes sortes de végétaux croissent et prospèrent ensemble.

Parmi les racines que j'observai au marché, il y avait celle de l'arum (*caladium esculentum*), la seule espèce comestible de cette famille très acre; cette qualité lui est tellement inhérente; que même cette espèce, si on la mange crue excorie la bouche. Mais les particules acres étant volatiles, se dissipent par la chaleur, en faisant cuire au four ou bouillir la racine. Je la vis cultiver dans un jardin hors la ville; un vaste espace en était couvert; la feuille était plus grande et moins pointue que celle de l'*arum maculatum;* mais elle avait l'aspect triste et repoussant de notre gouet ordinaire qui est vénéneux. On mange non-seulement la racine tubéreuse, mais aussi les feuilles de cette plante qu'on appelle chou des Indes.

L'on fait à Madère deux sortes de vin, le blanc et le rouge; le premier est trop connu pour qu'il soit nécessaire de le décrire. Il est donné par un raisin que l'on suppose avoir été originairement apporté de l'île de Cypre et planté à l'époque de la découverte de Madère du temps du prince Henri. Mais le changement de terroir et de climat a complètement changé la qualité de ce raisin, de sorte que le vin ne ressemble que par la couleur au vin moderne de Cypre. Le vin rouge ressemble au vin de Tenedos de l'Archipel, plus fort que le vin de Bordeaux, mais moins que le vin de Porto. Le raisin qui le fournit est le petit fruit brun foncé que nous avions vu au marché; il tache fortement le papier, ou toute autre substance que l'on imprègne de son jus; c'est par cette raison qu'on l'appelle *tinto*. Le terrain qui produit le meilleur vin est le plus maigre et le plus pierreux de l'île. Sous ce rapport, il ressemble à quelques-uns des vignobles des bords du Rhin où les vignes croissent

au milieu d'éclats de rochers où il y a à peine une particule de terre. La vendange se fait en septembre; elle venait de commencer quand nous sommes arrivés. On jette les grappes dans une cuve où elles sont foulées par les paysans avec leurs pieds nus; et on les y voit tout barbouillés du jus rouge, ce qui rappelle un passage de l'Écriture. Le vin n'acquiert sa maturité qu'à un certain âge, et on l'expédie généralement pour un voyage autour du monde, afin qu'il puisse plaire à nos palais anglais. On le distingue comme le vin de Bordeaux par diverses qualités plus ou moins parfaites suivant le cru qui le fournit. Le Negromale, le Verdelha et le Buse sont les plus fameux. Le produit annuel est à peu près de 30,000 pipes.

Les vers à soie furent introduits à Madère peu de temps après que le prince Henri y eut fait établir une colonie; mais quoique le mûrier soit indigène, cet essai n'a pas réussi.

(*Notes on Brazil* in 1828 and 1829, by the Rev., Walsh.)

Ferme du Brésil.

Nous étant égarés, nous arivâmes vis-à-vis d'une grande montagne conique ; il était évident que nous ne pourrions pas la franchir ; parvenus à sa base, nous nous trouvâmes au milieu d'une vaste fazenda ou ferme. Elle consistait en une maison d'habitation grande et bien bâtie et un térrain défriché de plusieurs centaines d'acres, tous en pleine culture et donnant tous les produits de la culture brésilienne. Il y avait d'abord des prairies de capim ou herbe de Guinée. Ce graminée très productif a été importé d'Angole avec les esclaves, c'est un véritable bienfait pour le Brésil. Sa feuille a deux pouces de large et un pied de long,

le chaume s'élève comme celui de la canne à sucre, à une hauteur de dix à douze pieds. On le propage par boutures, il est très vivace, prolifique, il rapporte des récoltes abondantes et successives d'un fourrage doux et succulent ; il est si fécond et si durable qu'il donne à la campagne, l'aspect d'une verdure perpétuelle dans les saisons les plus arides.

Indépendamment de ces prairies de capim, il y avait de grands champs de manioc qui ressemblaient à un bosquet de ricin, par leur large feuilles digitées sur des tiges branchues, hautes de quatre à cinq pieds. La farine de manioc ou *mandioca* est la principale nourriture dans toutes les parties du Brésil. La racine dont on la tire, offre de la similitude avec un gros panais, de forme irrégulière.

Sur un des flancs du coteau, il y avait une immense plantation de *cana* ou canne à sucre. Quand un terrain situé sur un montagne a été débarrassé du bois auquel on a mis le feu, la première culture que l'on essaye est ordinairement celle de la canne à sucre ; on la voit poussant de toutes parts ses tiges vertes à travers les cendres noires, et entre les troncs et les branchages à demi brûlés. Les premiers jets de cette plante ressemblent aux touffes d'agayé, puis les chaumes de la canne s'élancent à une hauteur de huit à neuf pieds ; dans cet état, la plantation présente un coup d'œil magnifique, elle donnait au penchant du coteau, devant nous, l'air d'un bosquet de la verdure la plus riche, disposé pour orner le terrain.

Tout auprès, sur la même pente, il y avait une plantation de cafeyers, dont le feuillage foncé et luisant faisait un contraste frappant avec le vert gai et transparent de la canne. Les arbrisseaux atteignaient à la hauteur de neuf à dix pieds, et donnaient de même l'idée d'un bosquet d'ornement ; mais différent totalement du précédent par

son aspect et son caractère, il avait quelque chose de sombre et de solitaitre. Les tiges étaient couvertes de baies d'un vert foncé qui ensuite deviennent rouges; on les cueille en février, une seconde récolte a lieu en août. Quand on les recueille, elles sont pleines d'une pulpe blanchâtre et lactescente répandue entre la membrane extérieure et la graine; on les étale sur des nattes pour sécher, jusqu'à ce que cette pulpe durcisse; alors on les porte à un moulin où toute cette enveloppe est séparée de la graine : celle-ci bien nettoyée est versée dans des sacs en nattes, dont chacun contient cinq arrobes ou cent soixante livres. Dans cet état des mulets portent le café à Rio-Janeiro, soit pour la consommation, soit pour l'exportation.

Il y avait aussi de vastes champs de millio ou maïs bordés de larges planches de *feijao preto* (haricots noirs) et quelquefois de longues rangées de bananiers aux feuillages allongés et singuliers. Dans un grand espace en friche, au milieu de cet amphithéâtre verdoyant, il y avait quatre-vingts à cent nègres des deux sexes. Des femmes avaient des enfans sur leurs dos; tous travaillaient sur un rang à ouvrir la terre avec des houes pour de nouvelles récoltes. Cet outil était une lame de fer élargie et pointue, fixée à l'extrémité d'un bâton et semblable à une pelle aplatie, formant un angle droit avec le manche auquel elle tient. Ces gens frappaient la terre avec la régularité de soldats faisant l'exercice; ils la coupaient en blocs carrés qui avaient à peu près le double de grosseur d'une brique. Un conducteur au teint bronzé, vêtu d'une veste de toile de coton et coeffé d'un chapeau de paille, préside à l'ouvrage; il est armé d'une longue baguette qui lui sert à indiquer ce qu'il faut faire et à punir les paresseux. Tout ce que j'avais devant les yeux me présentait le tableau

complet d'une ferme des régions équinoxiales où l'aspect de la nature, les productions et la manière de cultiver étaient si extraordinaires pour un Européen, que je restai quelque temps sur mon cheval, considérant avec surprise, la nouveauté de la scène, et avec plaisir la fécondité de ce beau pays, songeant à ce qu'il deviendra, quand tout y sera cultivé de la même façon.

J'eus une autre occasion de remarquer dans ce lieu, cette incroyable fécondité de la nature qui caractérise le Brésil. Il y avait sur une pelouse vis-à-vis de la venda (auberge), un grand arbre où la vie animale et végétale se déployait avec une variété infinie. La tige était percée et sillonée intérieurement, par des milliers de fourmis de couleurs et de dimensions diverses; elles formaient des colonies distinctes dans des lieux différens; toutes se mouvaient pour s'occuper avec leur activité ordinaire; des grosses branches supérieures pendaient comme autant de sacs, des nids de toutes sortes d'espèces de guêpes et de bourdons désignés sous le nom général de *maribundos*; ces insectes couvrent, comme un nuage, la partie supérieure de l'arbre, et voltigent sans cesse autour de ces cônes pendans. Beaucoup d'oiseaux divers, notamment l'amou qui est grand et noir, et d'autres plus petits, tels que le bontivis et l'oiseau-mouche qui voletaient au-dessus des fleurs, en décrivant un cercle continu, avaient construit leurs nids dans les branches menues du haut.

Le vie végétale ne montrait pas moins d'exubérance; de tous côtés pendaient des plantes parasites, des tillandsia, des stapelia, des épidendrum, et une grande variété d'autres végétaux que l'on pourrait nommer aériens, vivant sur les parties sèches du tronc, tirant seulement leur nourriture de l'atmosphère, étalant sur des tiges succulentes et transparentes leurs fleurs magnifiques et d'une couleur écarlate,

éblouissante. Cet arbre dépourvu de suc, était pénétré de vie, je comptai quinze espèces différentes d'animaux et de végétaux qui subsistaient sur ses branches flétries.

(*Notices on Brazil.*)

Production de l'Assam.

L'arbre qui donne la gomme copal se trouve dans les monts Nagah, haute chaîne qui est à 40 milles au sud du poste de Djorehath, dans l'Assam supérieur; c'est un grand arbre croissant dans les forêts; il produit une grande quantité de copal. Ces monts Nagah n'ont pas encore été visités par les Européens; et comme il existe peu de communications entre les habitans de la plaine et ceux des Nagah, qui sont grossiers et farouches, on connaît peu l'intérieur du pays de ceux-ci. Les indigènes n'exportent pas le copal comme objet de commerce.

L'arbrisseau à thé croît en Assam, dans le voisinage de Seddea, le poste britannique le plus reculé vers l'est et voisin du territoire birman. Quelques habitans de Seddea ont l'habitude de boire une infusion des feuilles séchées de cette plante, mais ils ne leur font pas subir une préparation particulière. Quoiqu'elles soient, étant fraîches, dépourvues de toute odeur, elles acquièrent, étant séchées, le parfum et le goût du thé de la Chine. La fleur de l'arbrisseau ressemble à celle du rosier blanc sauvage, mais est beaucoup plus petite.

L'arbre au caoutchouk, qui est indigène dans l'Assam, a une grande analogie avec le figuier des Banians (*ficus indica*), par sa dimension et son apparence; il acquiert une élévation de soixante à soixante-dix pieds. Si l'on fait une incision dans l'écorce, il en sort un suc blanc et lai-

teux, qui ne tarde pas à s'épaissir, et noircit lorsqu'on l'expose à l'air; si on l'enferme dans une fiole à l'instant où il est secrété, et le préserve du contact de l'air, il conserve long-temps sa fluidité, sans éprouver aucune altération visible. L'arbre est très commun dans l'Assam, et l'on peut s'y procurer une grande quantité de caoutchouk, qu'il serait facile d'employer utilement.

(*Asiatic Journal.*)

Police de la Chine.

Trop souvent les voyageurs, et même les missionnaires, oublient ce précepte de l'Evangile: Otez premièrement la poutre de votre œil, et après cela vous verrez comment vous pourrez tirer la paille de l'œil de votre frère. Ils exagèrent les défauts et les fautes qu'ils aperçoivent à la surface de la société parmi les nations étrangères, et prennent le ton de la censure la plus amère. Ces réflexions ont été suggérées par la lecture de quelques réflexions d'un journal anglais imprimé dans l'Inde. Il les fit à l'occasion d'un rapport adressé à l'empereur par le (You-chi) censeur Tchaou. Ce magistrat dénonce au souverain des abus affreux qui se commettent dans l'administration de la justice. Des magistrats mus par le désir d'être récompensés de leur activité, ont mis l'enthousiasme le plus évident à faire souffrir la torture aux accusés. L'empereur a défendu itérativement de donner la question. Les magistrats déclarent publiquement qu'ils se conforment à cette injonction, mais ils y désobéissent en secret. Quand on arrête un homme suspect ou accusé de crimes, les magistrats essaient d'abord de le séduire pour que ce malheureux s'avoue coupable. Si ce moyen ne réussit pas, ils lui font

donner la question, et redoublent les cruautés jusqu'à ce que le misérable écrive ou signe de sa main l'aveu du crime dont il est accusé. Alors on dresse l'acte qui constate le délit, on le consigne dans les registres, et l'on en fait le rapport à l'empereur, en se donnant des louanges. L'empereur ordonne que l'accusé soit envoyé au conseil des châtimens pour la suite du procès. Souvent le tribunal reconnaît l'innocence des accusés; mais ces infortunés ne peuvent survivre long-temps aux rigueurs qu'ils ont endurées. Les cruautés exercées par les magistrats locaux ne se peuvent décrire. Les agens de la police voyant l'empressement de leurs supérieurs à se faire remarquer et à obtenir de l'avancement, songent à s'enrichir. Dans les cas de meurtre et de vol, dans les affaires de dettes et les tumultes, ils cherchent à envelopper comme coupables tous ceux qui ont la plus légère liaison avec les délinquans. Ils arrêtent beaucoup de monde, afin de vendre à tous ces gens leur mise en liberté. Ceux qui n'ont rien à donner, sont emprisonnés, et quelquefois mis à la torture avant d'être menés devant les magistrats. Quelquefois, après avoir subi plusieurs examens devant ceux-ci, ils sont remis à la garde des hommes attachés à la cour, on les enchaîne de différentes manières, ils ne peuvent bouger, et n'obtiennent de sortir sous caution qu'en payant de grosses sommes. Les mauvais traitemens augmentent tous les jours à un tel degré qu'ils finissent par y succomber.

Lorsque l'on sait qu'il existe des troupes de brigands, il est sans doute convenable de faire les recherches les plus rigoureuses pour découvrir les coupables, lorsque l'on rencontre quelqu'un de suspect, et dont l'âge et la figure répondent à des signalemens donnés.

Mais il arrive souvent que la police allarme et menace sous différens prétextes des personnes qui ne sont impli-

quées en rien dans ces méfaits, qui sont connues comme possédant du bien, et étant d'un caractère timide. S'il n'est pas avéré qu'elles appartiennent au Peh-Lin-Keaou (secte proscrite), on dit qu'elles sont un reste de rebelles; aussitôt on les arrête clandestinement, on les met aux fers, on les maltraite, on les insulte. Les habitans des campagnes, hommes simples, s'effraient, abandonnent leurs biens pour être mis en liberté, et s'estiment très heureux d'en être quittes à ce prix.

J'ai appris que dans plusieurs provinces ces pratiques ont été suivies depuis que la rébellion est éteinte, et que plusieurs officiers de police ont par ces moyens acquis de la fortune. Comment les magistrats locaux n'en ont-ils pas été instruits? ou serait-ce qu'ils connivent à ces actes tyranniques.

Je présente respectueusement ce rapport à votre majesté, et je la supplie de faire prendre des mesures pour prévenir ces maux.

L'empereur a répondu: Cela est pris en considération. Le correspondant qui envoie cette pièce à l'éditeur du journal anglais, lui dit: vous conviendrez avec moi que voilà un état social bien déplorable. Mon mounchi en lisant ceci, s'écria: je savais que les choses se passaient ainsi à Canton, mais j'ignorais qu'il en fut de même dans d'autres provinces. Voilà ce qui pousse les gens à la révolte; sur dix révoltes, il y en a neuf dont le gouvernement est cause. Je crains qu'il n'y ait beaucoup de vérité dans la dernière partie de cette observation.

A ce sujet, le correspondant dit que l'administration de la justice à la Chine a été un sujet fréquent d'éloges, parce qu'on présente les faits sous un jour tel qu'il est très naturel de les louer; mais que par cette manière spécieuse d'exposer les choses on outrage la vérité de la manière la

plus révoltante, car rien de ce qu'on allègue n'a de réalité.

On peut répondre à ce personnage que si un auteur Chinois était instruit de certaines manœuvres atroces découvertes dans les ressorts secrets de la police de quelques pays, et voulait les généraliser, les faits seraient vrais, et ses conclusions fausses. Ce correspondant affirme que lorsque des abus de la police sont dénoncés au gouvernement chinois, il n'ordonne pas d'enquête pour les découvrir, et ne fait pas punir les agens s'ils sont reconnus coupables. Cependant l'édit rapporté plus haut prouve le contraire. Il est du 16 août 1805. Les transactions de la société littéraire de Bombay ont publié une traduction, et le président de cette compagnie l'a fait précéder d'une introduction dans laquelle il reconnaît que cette pièce fournit un exemple remarquable de la sollicitude du gouvernement relativement à l'état des prisons, sollicitude qui en Europe a été un des derniers fruits de la civilisation.

Climat du Brésil.

A mesure que le Brésil sera plus peuplé, la culture s'y étendra et exercera une influence avantageuse sur le climat; mais, même dans son état actuel, ce pays paraît être salubre.

A San José: pendant la *chove fria* (saison froide) et sa continuation, la sensation du froid était désagréable; le thermomètre baissa jusqu'à 64° (14° 21); le plus haut point auquel il s'éleva fut 79° (20° 87); mais il se tenait généralement à 69 et 70° (16° 43 - 16° 87); c'était pour un Anglais une chaleur de la Saint-Jean; l'effet général de l'air était rafraîchissant et délicieux. C'était ici la saison

des pluies, période mortelle dans les autres contrées équinoxiales. Pendant huit à neuf heures du jour, durant quelques semaines, jamais la chemise que j'avais sur le dos ne fût sèche; les vêtemens que j'ôtais le soir étaient humides le lendemain matin. Lorsqu'il ne pleuvait pas, ce qui arrivait très rarement, le soleil qui brillait par intervalles était brûlant. En marchant nos corps fumaient; l'humidité s'exhalait par la chaleur comme si nous eussions été dissous en vapeurs. Il n'y a pas de constitution humaine qui pût supporter en Afrique une température semblable sous la même latitude, et presque tous les Européens qui l'ont affrontée en ont été les victimes. Il n'en est pas de même au Brésil; personne n'y est affecté de cet état de l'atmosphère, qui partout ailleurs est mortel. Quant à moi, je ne me suis jamais mieux porté que lorsque je fondais au soleil ou à la pluie, de chaleur ou d'humidité.

Il me semble que les détails donnés par Giraud Barry (1) sur la salubrité de l'Irlande, à l'époque où il vit cette île, peuvent s'appliquer au Brésil dans son état actuel. Il dit, en parlant proverbialement, que c'est un pays où un médecin ne peut pas vivre, et où cependant il ne meurt jamais. Il n'y en avait pas à San José; on me dit qu'il y en avait eu deux à San Joaô d'el Rey, et que l'un d'eux avait quitté cette ville parce qu'il n'y trouvait pas de cliens, et que l'autre n'avait eu, pendant long-temps, d'autre malade que lui-même.

(1) Giraud Barry, plus connu sous le nom de *Giraldus Cambrensis* parce qu'il était gallois, naquit vers 1146 au château de Mainarpir près de Pembroke. Il embrassa l'état ecclésiastique et occupa des emplois importans. En 1184, Barry accompagna en Irlande, comme conseiller et secrétaire intime, Jean, fils de Henri II, roi d'Angleterre. Ce fut dans ce voyage qu'il recueillit les matériaux de sa *Topographia Hiberniæ*, en trois livres. Il mourut après 1220.

L'aspect varié du pays est une autre particularité qui frappe au Brésil. Dans le cours de mon voyage, je traversai six régions dont la surface était manifestement distincte sous le rapport de l'apparence, de la formation, des productions. La première était le Beira-Mor, plaine fertile qui s'étend au bord de la mer, au pied de la grande Serra ou chaîne des montagnes. Sa largeur commune est à peu près de soixante milles; à peu d'exception près, sa surface est unie; le sol en est sablonneux ou alluvial, extrêmement fertile, couvert de fazendas, et généralement bien cultivé; les forêts primitives y ont presque partout été remplacées par des plantations de bananiers, de manguiers, et autres végétaux portant des fruits comestibles; les routes y sont bordées de mimosa taillés au ciseau, comme celles d'aubepine en Angleterre. Parmi les plantes restreintes à ce territoire, et que je n'ai pas observées ailleurs, se trouvait la pomme de merveille (*momordica balsamina*) si estimée dans le Levant. Elle couvre de ses longues tiges flexibles tous les arbres et toutes les haies, et les orne de ses fleurs jaunes et de ses longues gousses orangées aussi grosses qu'un citron; quand on les touche, elles s'ouvrent avec élasticité, et les valves se repliant en dehors sur elles-mêmes, montrent dans l'intérieur des rangées de grandes semences applaties, enveloppées d'une arille ou membrane d'un écarlate éclatant, et enduites d'un fluide brillant qui, contrastant avec le jaune resplendissant de la gousse, donne à la plante, dans cet état, un aspect aussi magnifique que singulier. Les Arabes de l'Egypte et de la Palestine, et les Turcs de l'Asie mineure, font infuser ces fruits dans l'huile d'olive, qu'ils exposent au soleil jusqu'à ce qu'elle devienne rouge. Ils y trempent ensuite du coton qu'ils appliquent sur les blessures fraîches, et préfèrent ce médicament au baume de la

Mecque. Je suppose que ce végétal vient originairement du Levant, et que de même que d'autres de cette contrée de l'ancien monde, il a été importé au Brésil, où tous sont également communs; mais sa vertu comme vulnéraire n'y est pas encore connue ou appréciée.

(*Notices on Brasil.*)

Portrait des Indigènes de l'Australie. Vol de moutons.

Le 23 février 1832, Billi-Boully, Indigène, fut traduit devant la cour suprême de Sydney; il était accusé d'avoir volé quatre moutons appartenant à M. Palmer, colon du district du Hunters-river. Les dépositions prouvèrent qu'il avait fait partie d'une bande de ses compatriotes qui avait enlevé plusieurs moutons des pâturages du demandeur.

M. Therry, qui à la demande du juge entreprit la défense du prisonnier, éleva sur la juridiction de la cour une objection fondée sur ce que les aborigènes de la colonie n'étaient pas sujets de la Grande-Bretagne. Le juge, M. Dowling consentit à prendre note de l'objection, et à soumettre le cas à la cour si c'était nécessaire. C'était une question de la plus haute importance, car s'il n'y avait pas de loi en vertu de laquelle on put faire le procès à ces aborigènes, il pourrait être convenable de recourir à la législature locale.

Le révérend M. Threlkeld venu de Newcastle pour servir d'interprète à l'accusé fit les réponses suivantes aux questions des juges.

« J'ai quelque connaissance des costumes et de la langue des indigènes. Je sais que plusieurs fois des blancs leur ont enlevé leurs ghins ou épouses; deux fois j'intervins et je me présentai comme officier de police. Les noirs se sont

plaints très fréquemment à moi de ce que les blancs leur enlevaient leurs femmes pour des fins coupables. Je ne crois pas qu'ils aient supposé qu'ils eussent le droit d'user de représailles; ils ont la notion du droit de propriété; entre eux, ils ne prennent pas ce qui appartient à un autre, et ils ne profitent pas beaucoup des occasions de s'emparer de la propriété des blancs; je l'attribue à la crainte. Ils n'ont nulle connaissance des lois d'Angleterre; on les engagerait aisément pour une récompense insignifiante à dérober un mouton; je pense que pour un bout de tabac pas un d'entre eux ne refuserait de commettre ce vol; leur ignorance des conséquences qu'il entraîne les porterait à s'en rendre coupables. J'ai observé chez les indigènes une finesse remarquable; ils déploient dans leur langage une grande force de raisonnement; ils sont susceptibles d'amélioration morale, et bien plus que quelques individus de la classe inférieure parmi les Anglais. Ils montrent une habileté singulière quand ils veulent accomplir un objet; ils font une distinction entre les colons libres et volontaires, et ce qu'ils nomment les *croppies*, c'est-à-dire les prisonniers et déportés; quand ils rencontrent dans un bois un homme libre, ils ne lui font pas de mal; mais si un déporté se trouve sur leur chemin, ils le dépouilleraient probablement; en voici la raison. Lorsque Newcastle était un établissement pénal, le commandant avait l'habitude de leur donner pour récompense les habits des déserteurs qu'ils ramenaient. Je crois que d'après l'instinct naturel placé dans le cœur de l'homme, ils distinguent le juste de l'injuste. J'ai séjourné pendant dix ans dans les îles du Grand-Océan, et je pense que les indigènes de cette colonie sont aussi capables d'amélioration morale et de civilisation que ceux de ces îles qui ont fait des progrès si rapides graces aux efforts des missionnaires. Les

indigènes de plusieurs îles du Grand-Océan sont Chrétiens de nom. D'après ce que j'ai appris par mon expérience, l'opinion qui règne en Angleterre, et qui fait regarder les indigènes de cette colonie comme absolument incapables d'amélioration n'est nullement fondée : j'ai formé ma façon de penser en les comparant et les opposant aux sauvages des autres pays. Ils sont extrêmement scrupuleux sur le droit de propriété entre eux ; ils ne souffrent pas que la moindre chose, quelque insignifiante qu'elle puisse être, soit prise par quelqu'un à un autre ; ils se font des prêts entre eux, et, quoiqu'ils ne soient pas très exacts à exiger la restitution de la chose prêtée, ils comprennent parfaitement la distinction entre prêter et donner ; ils ont dans leur langue des mots différens pour chacun de ces actes. Ils ont aussi quelque notion de l'échange. Les tribus de Newcastle fabriquent des sagayes et les expédient par paquets à d'autres de l'intérieur du pays ; elles reçoivent en retour des cordes faites de la peau du ouallabi. »

M. Palmer, le demandeur, dit ensuite : « J'ignore que ce soit l'usage de donner aux indigènes les moutons malades pour qu'ils s'en nourrissent ; mais je sais qu'une fois cent vingt moutons malades furent lâchés dans les bois, à peu près à trois milles de ma propriété ; la plupart de ces animaux furent pris par les sauvages, et nulle recherche ne fut faite à ce sujet ; cette circonstance me fait regarder comme très probable qu'ils ont considéré les moutons comme n'ayant aucune valeur, et qu'ils pouvaient les prendre partout où ils en trouveraient. Il y a dix-huit mois, je n'avais jamais entendu parler de vols de moutons, mais depuis ce temps j'en ai perdu près de deux cents. »

Le docte juge dit aux jurés que d'après la dernière déposition qu'ils avaient entendue, s'ils croyaient que le pauvre accusé eût réellement pris les moutons dans l'idée

qu'ils n'avaient nulle valeur, ils devaient le faire jouir de l'avantage de la cause envisagée sous ce point de vue et acquitter ce malheureux.

Le jury le déclara non coupable.

(*Asiatic journal.*)

Anaradjahpoura ou Anaradhépoura et Mehentélé dans l'île de Ceylan.

Au mois de décembre 1828, le capitaine J. Chapman visita ces restes intéressans d'une cité jadis célèbre, comme étant le siège du bouddhisme, dans l'île de Ceylan, et la résidence du souverain. Les traditions orales que ce voyageur recueillit sur les lieux, s'accordent, d'une manière remarquable, avec les récits contenus dans les histoires écrites par des Ceylanais et intitulées *Mahavansi*, *Radjavali* et *Radjaratnacari*, dont la société asiatique de Londres doit faire paraître des traductions.

La ville d'Anaradhépoura est située dans le district de Neura Wanny, compris dans l'intérieur de l'île à peu près par 8° 15′ de lat. N. et 80° 35′ de longit. E. de Greenwich. Suivant les renseignemens fournis par les indigènes, elle conserva son rang et son importance pendant 1500 ans; période d'une longueur vraiment prodigieuse. Les seules traces qui existent aujourd'hui des édifices et des monumens magnifiques que, dit-on, elle renfermait autrefois, sont neuf temples que l'on vénère encore singulièrement, des réservoirs en ruines et des groupes de colonnes épars sur une étendue de plusieurs milles; l'un de ces temples, si l'on peut leur donner ce nom, et une enceinte contenant les arbres sacrés ou *bogahas*; un autre est appelé le temple des mille colonnes;

le reste consiste en sept dagobahs ou tertres. Ceux-ci sont des sépultures. A l'entrée intérieure du bodinwabansè ou enclos des arbres sacrés, on voit une pierre semicirculaire sur un des côtés de laquelle sont sculptées des figures d'éléphans, de chevaux, de lions et de vaches. Le *Mahavansi* dit que les quatre grandes rivières qui traversent le Dambediva, prennent leur source dans quatre cavités qui ont la forme de la bouche de ces animaux, chacune étant sur le côté d'un grand lac.

D'après l'avis du moudeliar, M. Chapman et sa troupe allèrent d'Anaradhépoura à Mehentelé, temple dans les montagnes, à une distance d'à peu près douze milles, dans la direction du nord-est. Ils suivirent pendant quelque temps, le bord du Neura Waava, beau lac; cette rive est formée par une levée longue de deux milles, très épaisse, et dans quelques endroits haute de trente pieds. Le grand dagobah ou tertre de Mehentelè a dit-on 120 coudées d'élévation, et passe pour être bâti sur un cheveu qui poussa sur le front de Bouddha, précisement au-dessus de son œil gauche; on y monte par un escalier de 200 degrés.

M. Chapman, d'après diverses autorités qu'il a consultées, pense qu'Anaradhépoura fut fondée 470 ans avant J. C; ainsi il attribue à ces restes intéressans, une antiquité de 2,300 ans.

Ce voyageur après avoir examiné avec attention et dessiné les édifices et les temples de l'île de Ramisseram, qui sont comparativement modernes, estime que les Hindous de notre temps, peuvent produire des ouvrages aussi magnifiques que ceux des siècles passés.

(*Asiatic journal*).

Almanach chinois.

L'almanach populaire chinois de 1811 diffère en plusieurs points de ceux dont on a vu la description dans le volume précédent, page 260, et qui sont publiés par le gouvernement.

Sur la première page de la couverture est collé un cartouche cramoisi représentant deux figures qui tiennent une espèce d'enseigne, avec cette inscription : *Tan koueï thang, Ta, thsiuen tiuen tiung chu* (grand calendrier complet de Tan koueï). La page du titre ou le frontispice, offre un prêtre tenant une bande où on lit les caractères : *yuh pun wan li* (volume d'un profit incalculable). Au-dessus sont écrits ces mots : « les grands caractères des sept pouvoirs gouvernans ou planetaires de Tan koueï. » A gauche, il y a la note suivante : « les dignes et honorables étrangers sont priés et suppliés d'examiner soigneusement, de reconnaître et de se rappeler l'autorité officielle de l'ouvrage. » Il y a ensuite deux sceaux officiels. A gauche se trouve la date. « Seizième année Kia khing » qui se lit aussi sur le cartouche.

Le volume, assez gros, est presque entièrement rempli d'absurdités astrologiques, d'indications pour découvrir les évènemens futurs, et de révélations sur les châtimens de l'autre monde. La quatrième et la cinquième pages présentent une espèce de table, en lettres rouges, contenant les noms de différentes divinités; et au milieu les caractères suivans, d'une grande dimension, écrits dans un carré : « *Thian kouan tsin fuh* (puissent les puissances du ciel conserver le bonheur). »

Ensuite vient ce que l'on peut en quelque sorte appeler le calendrier de l'année qui se termine par les images des quatre saisons, représentées comme des vieillards, se res-

semblant assez et vêtus de robes ornées de caractères désignant les heures. Puis on lit une ode en vers de huit syllabes, sur les quatre saisons. Après cela on remarque un système de divination qui se rapporte au corps humain dont une représention est donnée pour chaque lune de l'année; la figure est placée relativement aux points cardinaux; la tête marque le Sud, les pieds le Nord, le côté droit l'Est, le côté gauche l'Ouest, etc.

Dans le cours de l'ouvrage on voit une carte de la Chine très grossièrement exécutée; elle représente l'empire borné au Nord par la grande muraille, au Sud et à l'Ouest par la mer, à l'Est par quelque chose que la manière informe dont la carte est faite, et l'écriture illisible qui est au-dessous, empêchent entièrement de reconnaître. Les principales villes telles que Peking, Chan toung, Nan king, etc., sont distinguées par leur nom en blanc sur un fond noir.

Quelques estampes exécutées par une main différente, annoncent un haut degré de goût; les attitudes des figures sont bonnes et leurs draperies sont bien arrangées.

(*Asiatic journal.*)

Esclavage des nègres dans l'Amérique du Nord.

Etant en Virginie, le capitaine Hall vit avec surprise une sentinelle devant le capitole de Richmond. Il apprit que dans les états où la population des nègres esclaves est nombreuse, on tient toujours sur pied dans les villes une petite troupe de soldats, pour prévenir toute idée de révolte. Il existe aussi en tous ces lieux, une police active et vigilante.

« J'eus beaucoup d'occasions durant mon séjour en Virginie, dit M. Hall, d'examiner la question de l'esclavage, car je trouvais constamment les planteurs de cet état, et je

puis ajouter de tous les autres, très sincères et très communicatifs; et bien loin de se montrer susceptibles ou offensés de ce qu'on leur parlait sur ce sujet, comme on me les avait souvent dépeints, il me semblait au contraire disposés à le discuter franchement. L'obstacle essentiel qui empêche de parvenir à la vérité sur ce point et sur beaucoup d'autres, consistait moins dans la réserve des Américains que dans la difficulté que j'éprouvais à écarter l'enveloppe de préventions qui entouraient mon esprit, et qui m'inspiraient un desir constant de donner un mauvais sens à mes observations, afin que je pusse voir les choses sous le jour particulier sous lequel je présumais qu'elles devaient être examinées.

« Cette difficulté est peut-être plus grande, pour la question de l'esclavage que pour la plupart des autres, parce que nos sentimens sont si souvent en guerre avec le jugement, que la raison froide, la nécessité politique, l'usage et d'autres motifs, sont quelquefois regardés comme ne pouvant être admis, de crainte qu'on ne paraisse approuver le principe de la dégradation d'une portion de notre espèce.

« Dans les provinces septentrionales, on est frappé de l'air occupé de la population; on voit des gens courant à cheval, abattant des forêts, construisant des maisons, labourant, semant, plantant, moissonnant; mais dans la Caroline, tout le monde paraît comparativement oisif. Les blancs regardent en général comme un déshonneur de travailler, et naturellement les nègres travaillent aussi peu qu'ils le peuvent. Le climat d'une grande partie de la Caroline rend le travail des champs à peu près impossible pour les blancs; ce qui joint à l'esclavage, inspire un goût plus actif pour la chasse dans les fortês et surtout pour la politique (1).

(1) Comparez ce qui a été dit plus haut page 78.

Missions dans le grand Océan.

Une controverse s'est établie dans le journal anglais intitulé *Canton Register*, sur le résultat des travaux des missionnaires à Vahou dans les îles Sandwich. Un correspondant avait écrit que leur présence y était peu avantageuse. Un autre combat cette assertion; il dit qu'il a aussi une lettre de cette île, elle lui apprend que les missionnaires y ont des ennemis nombreux et aigris parmi les chrétiens Européens et Américains, et pense que la lettre écrite contre eux et une autre missive forgée, signée du nom de Boki, chef indigène et envoyée il y a quelques années au *Quarterly review*, partent probablement de la même plume.

Pour réfuter les accusations dirigées contre les missionnaires, il en appelle aux changemens opérés depuis un petit nombre d'années, chez les indigènes des îles Sandwich, il fait voir: « Le pauvre sauvage ivrogne, brutal, idolâtre d'une époque précédente, rendant maintenant des lois en faveur de la tempérance, de la chasteté et de l'observance du dimanche. » Il raconte que ces ci-devant sauvages ont obligé une bande de matelots à faire retraite; ces derniers avaient été secrètement encouragés par leurs officiers à assassiner une famille de missionnaire, parce que le gouvernement indigène et les parens refusaient de prostituer leurs filles à ces hommes indignes. Une cargaison entière de liqueurs spiritueuses avait été colportée de porte en porte par les ennemis des missionnaires, et un navire avait dépensé 1000 piastres pour favoriser la débauche.

L'écrivain cite le passage suivant d'une lettre reçue d'un ecclésiastique qui a long-temps séjourné dans ses régions. « Je suis heureux de dire que toutes les missions prospè-

rent au-delà de l'imagination. Dans ma dernière visite à la Nouvelle-Zélande, j'ai trouvé un changement très surprenant parmi les indigènes de cette île. Plusieurs de ces cannibales sont maintenant d'humbles disciples de l'Evangile; quelques-uns le prêchent à leurs compatriotes, et mènent une vie exemplaire. Les Européens qui viennent chez eux leur font beaucoup de tort en encourageant la guerre et toutes sortes de crimes. Il n'existe pas de magistrat dans la Nouvelle-Zélande, ni de loi par laquelle des Européens puissent être punis de leurs meurtres et de leurs autres méfaits. J'espère qu'avec le temps on prendra des mesures pour protéger les insulaires contre leurs violences et leurs désordres. Quand je débarquai, je trouvai les armées en campagne; un grand nombre d'hommes avait été tué, dans la bataille, et restait étendu sur le rivage. Je ne perdis pas de temps pour communiquer avec les chefs des deux partis; la paix fut rétablie sans autre effusion de sang; mais j'entends de nouveau le signal de la guerre; elle éclatera, à moins qu'on ne puisse apporter quelque frein à la conduite des Européens. Le progrès de l'Evangile dans les îles des Amis sont prodigieux. Le grain semé il y a plus de trente ans produit maintenant une récolte abondante. » (*Asiatic journal.*)

Vigueur de la végétation du Brésil.

Sur le coteau opposé au rancho il y avait une magnifique fromager (*bombax*) en fleur. Cet arbre était d'une dimension énorme, et avec son tronc droit et haut hérissé d'aiguillons larges et aplatis, ses grandes feuilles palmées, ses fleurs d'un rouge éclatant semblables à des tulipes, il pouvait figurer parmi les plus magnifiques du

monde. Aux fleurs succèdent des capsules coniques de la grosseur de la tête d'un homme qui en crevant laissent apercevoir de longues fibres soyeuses et chevelues enveloppant les graines. On emploie ce duvet pour rembourer des coussins, on s'en sert aussi à d'autres usages.

J'emportai avec moi des boutons de cactus non éclos, et je les plaçai les uns dans l'eau, les autres sur une table dans ma chambre. Je m'aperçus à minuit que tous s'étaient épanouis; c'était comme autant de petits bassins de porcelaine blanche, ils y ressemblaient par leur dimension et leur couleur; ainsi fleurir pendant la nuit est commun à toutes les espèces de ce genre et non pas particulier à une seule. Je me levai à cinq heures avant que le soleil parut, et toutes les fleurs de la plante étalèrent leur beauté. Avant notre départ à sept heures, le soleil s'était montré, elles étaient fanées et flétries.

Les fasendas ou fermes étaient nombreuses de toutes parts; les haies se composaient généralement d'agavè (*agave americana*), connu communément sous le nom impropre d'aloès. Ce végétal magnifique que je rencontrais partout forme un cercle de feuilles lancéolées qui a quelquefois dix-huit pieds de circonférence; les feuilles ont huit pieds de long, sont très fortes, et terminées par une épine. La hampe florale a deux pieds et demi de circonférence à la base, et atteint à une hauteur de trente pieds; il en part d'innombrables rameaux horisontaux d'où pendent des myriades de fleurs campanulacées, de sorte que l'aspect de cette grande hampe représente celui d'un pin, et on pourrait s'y méprendre. J'ai vu dans quelques endroits, quand je partais, cette hampe prête à s'élancer du milieu des feuilles, et à mon retour elle était parvenue à la taille d'un pin de vingt ans. Quelle idée cela donne de la vigueur de la végétation dans ce pays où une masse si considé-

rables de superbe matière végétale organisée, peut être formée en si peu de temps d'une seule racine! Mais son existence est aussi courte que sa croissance est rapide; déja cette tige succulente avait commencé à déchoir à sa base; et un vent fort en avait couché en travers de la route plusieurs dont je mesurai les dimensions, elles pourrissent et ne servent à rien; les feuilles fournissent des filamens dont on fait des cordages.

(*Notices on Brasil.*)

Porto.

Porto est, après Lisbonne, la ville maritime la plus importante du Portugal. Située à quatre milles de l'embouchure du Douro et 174 milles au N. N. E. de la capitale, elle contient cinq à six mille maisons et plus de 80,000 habitans. Elle est le siége d'un évêque, et on y compte sept églises, douze couvens et neuf hôpitaux dont un peut recevoir 900 orphelins. Il y a plusieurs manufactures considérables de soierie, de poterie et de chapellerie, ainsi que plusieurs chantiers de construction et corderies pour la marine. Le port qui est défendu par le château de San-Joaô de Foz, est vaste et sûr; mais par certains vents l'entrée en est difficile et dangereuse à cause du bas-fonds et des coups de mer de la barre. La plus grande partie de son commerce est entre les mains des étrangers et surtout des Anglais, et se fait par des bâtimens étrangers. Le vinaigre, l'eau-de-vie, les vins composent ses principaux objets d'exportation avec les productions du Brésil; à la vérité, ce dernier article a subi une diminution notable depuis la déclaration d'indépendance de cette contrée; mais les vins sont toujours en grande faveur, quoiqu'une

moitié peut-être de ceux qui se consomment sous ce nom n'aient jamais franchi la barre de Porto. On estime que la valeur de ses importations, année moyenne, s'élève à quinze millions, et celle de ses exportations à vingt millions. Villanova, peuplée de 2000 habitans, et située sur la rive gauche du Douro, en face de la ville de Porto, avec laquelle elle communique par un pont, peut être regardée comme un de ses faubourgs.

Les monts Bakhtyari.

Malgré les nombreux écrits publiés sur l'histoire, la statistique et la topographie de la Perse, l'on n'a encore donné aucun détail sur le territoire qui sépare le Khousistan des parties orientale et méridionale de ce royaume. M. Stocqueler allant à Ispahan fut obligé de traverser ce canton, il a en conséquence donné un tableau succinct des traits généraux des monts Bakhtyari, de leur position géographique, et des noms du petit nombre de lieux habités qu'ils contiennent. L'espace qu'ils couvrent n'excède pas deux degrés de latitude et trois degrés de longitude; mais leurs flancs sont si escarpés que pour les traverser, il faut employer dix jours entiers. Les montagnards ne s'adonnent pas beaucoup à la culture; mais il s'y trouve une grande diversité de produtions végétales dont M. Stocqueler considère plusieurs comme entièrement nouvelles, et il pense que nulle part les naturalistes ne pourraient être aussi bien récompensés de leurs recherches que dans ces montagnes. C'est delà que les persans tirent la fameuse résine nommée moniayé, si célèbre pour remettre les os et pour d'autres propriétés. Une ville appelée Simisoun, et bâtie sur le flanc d'un rocher énorme, est à quatre journées

de marche d'Ispahan; il y a de nombreuses sources d'eau excellente; les maisons sont construites en très bonnes briques, et adossées contre le rocher. Les habitans sont teinturiers, et emploient une grande quantité d'indigo qu'ils importent. L'étendue et le caractère des restes de bâtimens que l'on rencontre dans ces montagnes, ont fait présumer à M. Stocqueler, qu'elles n'ont pas toujours été habitées par les hordes de barbares qui aujourd'hui les infestent. On ne peut révoquer en doute la salubrité de cette contrée, et le voyageur remarque que l'usage de l'eau de neige n'y occasione pas des goitres comme en Syrie. Les tombeaux que l'on y trouve n'ont pas d'inscriptions; ils ne portent d'autre marque qu'une croix. On n'y voit pas de mosquées; mais les montagnards manifestent un zèle et une sincérité remarquables dans leurs pratiques religieuses.

M. Stocqueler et sa troupe furent attaqués et volés en quittant ces montagnes; il conseille aux voyageurs qui voudront échapper à cet inconvénient de se procurer des passeports du Châh de Perse et du gouverneur des provinces. Cette précaution les préservera de tout malheur.

(*Asiastic journal.*)

Coton propre à faire la plus belle mousseline.

Quelqu'un avait dit dans une séance de la société d'agriculture et d'horticulture du Bengale, que le coton dont on fabriquait la belle mousseline de Dacca, était depuis long-temps importé du pays des Birmans. Un autre membre de la société qui demeure à Dacca écrit, à ce sujet, ce qui suit: « le coton dont on fabrique la mousseline fine de Dacca est cultivé sur les deux rives du Megna et du Gange près de leur confluent et dans les terres basses entre ces

rivières. C'est une plante annuelle qui, dans les bons terrains, croît jusqu'à une hauteur de quatre à cinq pieds; mais généralement les plantes sont trop rapprochées les unes des autres pour pousser des branches. Le coton est semé en octobre et novembre: les graines sont trempées dans l'eau pendant quelques minutes, puis placées, à la main, dans des trous éloignés de 20 pouces. Lorsque la plante est haute de cinq à six pouces, la terre est soigneusement binée de chaque côté, avec la houe, et sarclée fréquemment. La récolte a lieu en avril, mai et juin. Quand le champ est au-delà de la portée de l'inondation, on obtient une seconde récolte inférieure en quantité et en qualité à la première. Mais en général le terrain est atteint par l'inondation, et ne produit qu'une fois; on retire communément un man et demi a deux mans d'un biggah (1).

(*Asiatic journal.*)

Fourmis du Brésil.

Les fourmis sont excessivement nombreuses, dans les climats chauds, en Afrique tout comme dans l'Amérique équinoxiale. Mais ce qui attira le plus mon attention fut la demeure qu'elles se construisent, c'étaient des tertres coniques que ces industrieux insectes avaient élevés à la hauteur de dix à douze pieds; je fis approcher mon cheval de plusieurs qui dépassaient beaucoup ma tête dans cette position, et qui avaient neuf à dix pieds de circonférence. L'enveloppe extérieure est une argile jaune durcie; quand on fait une section longitudinale, on trouve l'intérieur partagé par un grand nombre d'étages horizontaux, faits de pla-

(1) Le man du Bengale équivaut à 80 livres pesant; le biggah à un tiers d'acre.

ques minces, d'une terre noire durcie, et quelquefois luisans comme de la porcelaine. Ces demeures sont habitées par des myriades de grandes fourmis brunes qui ont la faculté de secréter un fluide visqueux possédant la propriété de donner à l'argile le degré d'humidité convenable pour former les planches des étages. Quelques espèces construisent de cette manière des chemins couverts, et j'ai vu des tubes ou tuyaux d'une longueur considérable par lesquels les fourmis passent et repassent sans être vues, d'une de leurs habitations à l'autre, à une grande distance.

Quelquefois elles émigrent, et leur marche est accompagnée de circonstances extraordinaires; elles vont droit devant elles, dévorant, de même qu'une armée de sauterelles, tout ce qu'elles rencontrent. Un jardin près de Rio Janierio ayant arrêté leur course, elles trouvèrent un bâton posé par hasard en travers d'un fossé profond, plein d'eau; elles s'en servirent comme d'un pont et continuèrent à passer en troupes si nombreuses, par cette voie, qu'en quelques heures le jardin en fut rempli; tout ce qui était vert disparut. Ensuite elles s'avancèrent jusqu'à la maison de M. Vestin, chargé d'affaires de Suède, et s'y frayèrent une route. Il me raconta qu'au milieu de la nuit, il fut réveillé brusquement par une sensation affreuse; et qu'ayant sauté hors du lit, il aperçut qu'il était couvert de ces insectes dont le piétinement et les morsures l'avaient tiré de son sommeil. Ils avaient envahi toute la maison. Poussés par quelque instinct extraordinaire, ils continuèrent leur marche et évacuèrent l'habitation; de sorte que le lendemain matin on n'en voyait plus un seul. Ils avaient mangé tous les autres insectes. Les araignées, les ravets, les mouches, toutes les créatures semblables étaient devenues leur proie; quand ils disparurent, il en fut de même des autres insectes. Souvent je les ai vu choisir pour leur demeure

un grand bambou; chaque articulation était une colonie distincte remplie d'une population nombreuse.

(*Notes on Brasil* by R. Walsh).

L'île Meleda.

Elle est presque la plus méridionale et la plus orientale de celles qui appartiennent à la Dalmatie. Elle est située à quatre milles du continent, près de Raguse par 42°, 26′ de lat. N. Elle est montagneuse; les cimes les plus hautes se trouvent dans la partie moyenne et s'élèvent jusqu'à 300 brasses viennoises au-dessus du niveau de la mer.

La pente septentrionale de Meleda est bien plus escarpée que la méridionale.

La température moyenne durant un mois que l'auteur y passa (du 25 octobre au 25 novembre 1825), fut de 14° 5 centigrade. L'eau douce y est rare; on n'y rencontre pas de sources proprement dites, ni de cours d'eau continuels.

La constitution géognostique est uniforme, et appartient au calcaire moderne de la côte de Dalmatie voisine.

Les principaux arbres fruitiers sont l'olivier, le figuier, l'amandier, le grenadier. On commence seulement à y cultiver le mûrier blanc; et parmi les fruits de l'Europe moyenne, on n'y soigne que le poirier et le cormier. Le citronier et le datier ne se voient que dans quelques jardins. Le pin maritime y forme des forêts considérables et hautes, surtout dans la partie orientale. On aperçoit çà et là des lièges et des *quercus cerris*. Le pin pignon (*pinus pinea*) n'est pas commun en Dalmatie, quoiqu'il le soit en Italie; il y a quelques cyprès et quelques lauriers. Parmi les petits arbres et arbrisseaux, les plus communs sont le mastic, le térébinthe et le pistachier; l'arbousier dont les

fruits ne sont pas très recherchés, le myrte, diverses espèces de cistes, le caroubier, etc. La vigne y vient très bien. On sème le froment, l'orge, le maïs et deux sorghos, le *vulgare* et le *saccharatum*. Le chou est la plante potagère que le paysan de Meleda de même que celui de Dalmatie, mange de préférence. Des préjugés s'opposent encore à la culture de la pomme de terre.

Les rivages rocailleux sont rendus stériles à plusieurs brasses de distance par la violence des vagues qui viennent s'y briser; le *statice reticulata* et le *crithmum maritimum* peuvent seuls croître dans ces lieux où des balani et des pastelles fixent leur demeure.

(*Notice sur Meleda*, par Partsch, Vienne, 1828.)

Progrès des missions dans l'Afrique méridionale.

L'histoire de la mission établie à Lattakou, développe tous les principes du système irrésistible maintenant adopté par les instituteurs modestes, humains et profondément sages qui ont entrepris de restituer à la famille de la vertu et de la véritable religion, les peuplades les plus dégénérées de la terre.

M. Moffat avec l'aide de M. Hamilton son collègue a réussi à exprimer par l'écriture la langue des Betchouanas, tâche très difficile, et il a également arrangé et disposé, sous une forme convenable, les élémens de la grammaire. Il est maintenant occupé à imprimer dans cet idiome des leçons et des livres pour l'école de Lattakou.

M. Moffat possède au plus haut degré toutes les qualités essentielles à un missionnaire en Afrique et à un voyageur qui parcourt cette partie du monde. Simple, sincère, intelligent, et prêt à sacrifier sa vie à la propagation de l'E-

vangile, il est doué d'une constitution vigoureuse, d'une grande force physique, et d'une physionomie prévenante, chose à laquelle nul sauvage n'est insensible. Il est actif, capable de supporter la fatigue à un degré presque incroyable, prompt et décidé dans ses conversations avec les étrangers, et en même temps très affable; il possède une facilité remarquable pour apprendre les langues, et joint, à une prudence profonde, un véritable et parfait mépris du danger. Il est partout regardé avec la plus grande vénération par les chefs indigènes et par leurs sujets, et la considération dont il est environné, a rendu le nom de missionnaire un passe-port sûr pour aller au milieu même des tribus hostiles.

Il paraît que les institutions dans l'intérieur de la colonie sont dans un état florissant, et qu'à aucune époque antérieure, l'éducation et l'instruction religieuse n'ont reçu autant d'extension, ou n'ont produit autant de bien sans mélange. Il faut espérer que les colons ne seront pas ingrats envers ces généreuses sociétés d'Angleterre qui effectuent ainsi, à leurs frais, un ouvrage d'un avantage incalculable pour tout le monde.

Bien différente de l'Afrique équinoxiale où le climat oppose des obstacles formidables au zèle des missionnaires, la partie méridionale de ce continent semble leur offrir les moyens de donner une base solide à leurs travaux, et d'enlever peu à peu le voile qui couvre encore l'intérieur de ces vastes régions. Un climat salubre, et une population indigène civilisée procurent à cette extrémité de l'Afrique un avantage prodigieux sur tous les autres points d'où le voyageur pourrait partir pour pénétrer dans ces contrées inconnues, et l'abolition de la traite des Noirs, source de guerres, de massacres et de crimes sans fin, en produisant un état de tranquillité comparative, laisse des motifs

suffisans d'espérer que l'œuvre de découverte et d'amélioration marchera dorénavant avec une rapidité sans exemple.

(*South-African advertiser*).

Fête à la cour de Peking.

La gazette de Peking contient le programme de la cérémonie qui devait avoir lieu le dixième jour de la huitième lune de l'an XI de Tao Kouang, jour anniversaire de la cinquantième année de sa majesté impériale.

« Les rois et leurs inférieurs doivent être vêtus de leurs habits à dragons brodés. Le maître des cérémonies conduira les rois et les officiers du troisième degré civil et du second degré militaire au palais de l'équité, de la grandeur, de la gloire et de la splendeur, et ils se rangeront debout au pied des degrés qui y mènent. Ensuite les officiers civils du quatrième degré et les militaires du troisième se placeront en ordre à la porte par laquelle, les personnages de considération entrent et sortent; et là ils recevront et disposeront, se tenant d'après leur rang, les envoyés cochinchinois, les mettant à la file occidentale ou inférieure et à la dernière extrémité des cent grades de mandarins. Ils attendront là jusqu'à ce que l'empereur passe pour aller au harem de l'impératrice douairière pour lui présenter ses respects; ensuite le monarque sortira et montera sur son trône. Alors l'orchestre jouera l'air : Conquête céleste. Lorsque sa majesté s'assiera, la musique cessera.

« Alors le héraut des gardes-du-corps criera : « *ouhip!* » Aussitôt tous les héraults se rangeront au haut de l'escalier, couleur de rose, pendant que l'orchestre jouera l'air : Conquête fortunée!

« Ensuite les vang, c'est-à-dire les rois et leurs inférieurs

seront introduits, avec les envoyés cochinchinois pour accomplir le *san Kouei; Keou teou*, c'est-à-dire la cérémonie de s'agenouiller trois fois et de frapper neuf fois la terre avec le front. Quand elle aura été effectuée, les rois et leurs inférieurs avec les envoyés cochinchinois retourneront à leur place, et la musique cessera. Le héraut criera ouhip! et le maître des cérémonies annoncera que la solemnité est finie: l'orchestre fera entendre l'air: « Paix universelle! » et l'empereur se lèvera de son trône, et rentrera dans le harem. Les rois et leurs inférieurs ainsi que les envoyés de la Cochinchine se retireront. Les eunuques supplieront alors l'empereur de monter sur le trône du palais intérieur; l'impératrice conduira toutes les dames du harem devant l'empereur pour s'acquitter de la cérémonie des six révérences, des trois génuflexions et des trois saluts. Après quoi, l'empereur se lèvera de dessus son trône, et l'impératrice, avec toute sa suite, retournera dans ses appartemens. » (*Asiatic journal*).

Réunions illicites en Chine.

L'empereur instruit aussi que dans le Kiang nan, il y a sur une montagne un temple où des milliers de personnes de tout sexe et de tout âge, se rendent deux fois l'an au printemps et en automne, pour brûler de l'encens et remercier les dieux, et que des rassemblemens pareils ont lieu dans différentes provinces, les a défendus expressément; ce prince ne trouve pas bon, que, sous prétexte de remplir des devoirs religieux, on sorte de son district, parce que tous ces rassemblemens occasionent des pertes de temps, et d'argent, sont nuisibles à la morale, et donnent lieu à des associations illégales. Tous ceux qui

formeront des sociétés et feront des collectes d'argent, seront arrêtés et punis.

Clémence employée pour fléchir l'Éternel.

Un empereur de la Chine rendit le décret suivant :

La saison humide s'étant passée dans la capitale, sans que des pluies bienfaisantes soient tombées, il est enjoint au tribunal des châtimens d'examiner les causes de tous les criminels condamnés aux différentes espèces de déportations et autres peines inférieures, et de me faire un rapport précis sur les cas qui peuvent être mitigés, dans l'espérance que la nature sera par là portée à nous accorder le bienfait de la pluie, et à conserver l'harmonie des saisons. Respectez ce décret.

En lisant cette pièce, on se rappelle naturellement ces paroles de l'oraison dominicale « pardonnez-nous nos offenses, comme nous pardonnons à ceux qui nous ont offensés. » On voit au reste dans l'histoire de la Chine, des exemples d'empereur accordant la rémission des délits, dans la vue de fléchir le ciel. Leurs décrets reconnaissent une providence qui gouverne tout, et la miséricorde, comme un attribut de cette providence.

Naufragés retirés d'une île déserte.

Le navire *Mary-Jane*, capitaine Banks, allant de Sydney au Japon, eut connaissance le 23 février 1831, de l'île Hunter sur la côte de New-south-Wales. Onze hommes s'y trouvaient, ils avaient appartenu au *Hunter*, navire colonial. Un coup de vent les avait éloignés de la côte, dans leur

traversée des Cinq îles à Sydney au mois de janvier 1830, et les avait jetés sur ce rocher stérile. Depuis cette époque, leur principale ressource pour vivre avait été l'albatros ; le sang de cet oiseau leur servait à se désaltérer, l'île étant privée d'eau. Le capitaine et un matelot étaient morts peu de temps après le débarquement. Le capitaine Banks se conduisit envers ces infortunés de la manière la plus humaine et la plus généreuse, les prit à bord de son navire, et les débarqua à Rotoumah. (*Sydney gazette*).

Hauteurs de montagnes et de lacs de l'Amérique septentrionale.

Pic de Long (monts Rocky ou Chippeouans)	15,000 pieds.
Mont Washington (New Hampshire)	6,234
Mont Mansfield. Pic Nord (Vermont)	4,270
Monts Catskill.. cime arrondie (New-York)	3,800
Black-Hills (40° lat. au N. O. du Missouri)	3,500
Monts Alleghany (Virginie)	3,100
Monts Osark (à l'O. du Mississipi)	2,250
Coteaux Ouisconsan (au S. du lac supérieur)	2,250
Cabane des monts Catskill (New-York)	2,214
Sources des rivières tributaires des lacs Ouinnipeg et Supérieur	1,200
Sources du Mississipi	1,200
Col nommé Break-Neck près de la fonderie de West-Point	1,187
Lac de la pluie au S. E. du lac des Bois	1,100
Mont Tourn, Rommapou (New-Jersey)	1,067
Lac des Bois	1,040
Lac du Chien	1,000

Source du Miami	964
— du Scioto	919
Sources de la rivière St.-Pierre et de la Rivière rouge	830
Confluent de la Platte et du Missouri	680
— du St.-Pierre et du Mississipi	680
Lac Ouinnipeg	595
Lac Supérieur	571
Lacs Huron et Michigan	571
Ohio près de Wheeling (Virginie)	565
Lac Erié	565
Ohio à Cincinnati	414
Pointe-Levi vis-à-vis de Quebec	310
Confluent de l'Ohio et du Mississipi.	300
Lac Ontario	231

(*American journal of geology*).

La malle-poste dans l'île de Ceylan.

La malle-poste est à la fin partie de Colombo, et la route de l'intérieur est maintenant ouverte à quiconque est en état de payer neuf shillings. Dans cet établissement, nous avons pris le pas sur les autres contrées de l'Inde et montré ce que l'énergie et la persévérance peuvent effectuer pour introduire les mœurs et les coutumes anglaises dans ces pays lointains. La possibilité du projet peut maintenant être regardée comme prouvée. Nous apprenons que la distance de Colombo à Maha-Hainé qui est de 37 174 milles, a été parcourue en six heures; et les lettres sont ainsi remises à Candy trois heures plus tôt qu'auparavant. Comme la voiture part à quatre heures, on ne peut rien appréhender de la chaleur du soleil jusqu'à Maha-Hainé,

et comme le carrosse est bien pourvu de lampes, il n'y a pas beaucoup de danger à redouter de l'obscurité de la nuit, surtout parce que le cocher ne tardera pas à bien connaître la route. On continuera jusqu'à Candy, aussitôt qu'on se sera procuré des chevaux et qu'on aura construit des écuries; et on espère que dans quelques semaines, tout sera terminé. Nous ne désespérons pas de voir le jour où les routes qui mènent à Punto de Gale et à Trincomalé seront parcourues aussi aisément que celle de Candy l'est aujourd'hui. (*Colombo journal* 4 février 1832).

Expédition des Nord-Américains contre les Malais.

L'an passé les Malais de la côte septentrionale de Sumatra massacrèrent une partie de l'équipage du navire *Friendship* de Salem. En conséquence, le gouvernement des États-Unis expédia la frégate le *Potomac* pour tirer vengeance de cette barbarie. Ce bâtiment commandé par le capitaine Downes, arriva le 5 février 1832 devant Quonalah Batton, et se présenta comme navire marchand portant pavillon danois, ce qui trompa complétement les indigènes.

Le capitaine Downes envoya en reconnaissance un détachement déguisé également, mais comme le rivage était couvert d'hommes armés, les soldats ne débarquèrent pas. On résolut de faire une attaque le lendemain matin; une troupe de 200 hommes descendit à terre à deux heures, à la faveur de l'obscurité, à peu près à un mille et demi de la ville, sans être découverte par l'ennemi; cependant elle ne tarda pas à l'être, mais elle marcha rapidement sur le premier fort dont l'accès était très difficile. Les Malais poussèrent le cri de guerre, et combattirent avec une

grande fureur; ce qui n'empêcha pas le fort d'être emporté. Presque tous ceux qui le défendaient furent passés au fil de l'épée; parmi eux se trouvait un chef nommé Pou Mohamed.

Une autre troupe d'Américains attaqua un fort derrière la ville : en peu de temps il se rendit. Alors le combat devint général ; hommes, femmes, enfans s'enfuirent de tous les côtés; les prés ne tardèrent pas à être remplis de fuyards dont plusieurs furent tués par le feu des assaillans. Le troisième fort qui était le plus formidable fut pris ensuite, et le pavillon américain fut arboré sur les batteries. Ensuite on mit le feu à la ville; la plupart des maisons particulières et des basars furent détruits. Les troupes se rembarquèrent; elles avaient eu deux hommes tués et quelques blessés.

Les chefs malais envoyèrent des députés au capitaine américain pour demander la paix, et promettre qu'à l'avenir, il ne serait fait aucune insulte à ses compatriotes. On convint de cesser les hostilités. Plusieurs autres chefs du voisinage ont également fait leur soumission.

(*Asiatic journal*).

Tableau d'un grand festin de l'Orient.

« La salle du repas était préparée; je m'étais plu à la décorer avec magnificence et à y faire parade des richesses que m'avait laissées mon père.

« De vastes plateaux d'argent massif étaient couverts de plats du même métal : les uns offraient des pièces de mouton bouillies avec le safran et le melokhyéh; les autres des agneaux rôtis, renfermant des poulets et des pigeons

farcis eux-mêmes de riz, de raisins secs, de dragées et de poivre indien.

« Dans de grands bassins, s'amoncelaient en forme de pyramides, soit les pâtisseries les plus agréables, au miel et au koubébe, soit les fruits secs et confits, destinés à aiguiser la soif des buveurs.

« Dans des vases de cristal, brillaient de diverses couleurs les sorbets à la rose, aux violettes, à l'ambre, à la fleur d'orange; des serviettes d'étoffes des Indes, rayées d'or, étaient préparées pour les convives; des chandeliers de la plus grande dimension, en argent massif, supportant des bougies odoriférantes, de couleurs variées, s'élevaient d'espace en espace, prêts à remplacer la clarté du jour, et semblaient autant d'astres éclatans au milieu d'un ciel resplendissant de lumières.

« Enfin, je n'avais rien négligé pour que mes convives fussent contens de moi, et j'espérais bien moi-même être encore plus contens d'eux.

« On se mit à table, tout se passa bien au repas. Lorsque je vis qu'on avait cessé de manger, je fis apporter les pipes toutes préparées et quelques flacons de vins de Chiraz pour les moins scrupuleux. »

Ce morceau, qui peint avec tant de vérité les mœurs des Orientaux, est tiré des *Contes du Cheikh el Mody*, traduits de l'arabe par M. J. J. Marcel.

On sait que les écrits de ce genre offrent beaucoup de détails curieux et exacts sur les coutumes et usages des pays de l'Orient, et sont par conséquent très utiles pour l'ethnographie. C'est par cette raison que nous annonçons l'ouvrage de M. Marcel.

NÉCROLOGIE.

Nous annonçons avec douleur aux amis de la géographie une nouvelle perte. M. de Zach, qui depuis si longtemps secondait avec le zèle le plus louable les progrès de la science, est décédé à Paris le 3 septembre dernier.

François baron de Zach naquit le 24 juin 1754, à Presbourg en Hongrie. Il servit d'abord dans l'armée autrichienne; puis habita Londres pendant quelque temps, ensuite il se fixa dans le duché de Saxe-Gotha, y suivit la carrière militaire, et parvint au grade de général. La culture des sciences mathématiques et surtout de l'astronomie avaient occupé les loisirs de M. de Zach. Ernest II, duc de Saxe-Gotha lui confia, en 1787, la direction d'un observatoire qu'il avait fait élever sur le Seeberg, montagne isolée et voisine de sa résidence. M. de Zach établit sa demeure dans ce temple de la déesse objet de son culte, et remplit avec un zèle et une ferveur exemplaires les fonctions qui l'attachaient au Seeberg. Le renom de ce lieu s'étendit dans toute l'Europe; c'était comme un point central auquel aboutissait tout ce qui se passait d'intéressant dans le cercle que l'astronomie embrassait, et grace à l'impulsion que lui donna un homme épris pour cette science d'une ardeur sans égale, l'observatoire d'une petite ville d'Allemagne lui rendit des services signalés. M. de Zach pensait avec raison que l'astronomie et la géographie sont des sciences qui reposent sur des observations, des expériences, et des découvertes pour ainsi dire journalières. Ce fut afin de recueillir les faits isolés qui pourraient se perdre faute d'un livre destiné à les ad-

mettre, qu'il entreprit, en 1798, avec Bertuch de Weimar, les *Éphémérides géographiques*, qui se continuent encore en allemand; mais en 1800 il cessa d'y coopérer, et publia un journal dans la même langue; il l'intitula *Correspondance mensuelle ayant pour objet les progrès de la géographie et de l'astronomie*, elle se termina en 1814 avec le trentième volume.

M. de Zach conserva la direction de l'observatoire du Seeberg jusqu'en 1806. Deux ans auparavant, la duchesse douairière de Saxe-Gotha l'avait nommé grand-maître de sa maison; il accompagna cette princesse dans son voyage en France, et resta auprès d'elle à Eisenberg, où elle résidait; il la suivit plus tard lorsqu'en 1814 elle visita l'Italie, et fit un long séjour dans plusieurs villes de cette contrée.

Le temps que ces excursions prenaient n'était pas perdu pour les sciences favorites de M. de Zach. Il contribua, par ses conseils, à faire ériger, à Naples et dans le voisinage de Lucques, des observatoires qui manquaient dans ces pays, et reprit en 1818 sa *Correspondance astronomique, géographique, hydrographique et statistique*. Ce recueil précieux parut en français à Gênes. On doit à leur auteur un grand nombre d'ouvrages et de mémoires dont il ne peut entrer dans notre plan de donner l'énumération.

En 1828, M. de Zach quitta Gênes, puis il fit un voyage en Suisse, et passa quelque temps à Genève; enfin il vint à Paris. Malgré son âge avancé, et une maladie qui lui causait des douleurs atroces, il conservait toute sa vivacité. Le *Cours d'Histoire moderne* de M. Schœll contient plusieurs lettres dans lesquelles le docte vieillard discute divers points historiques avec une sagacité et une profondeur remarquables.

Attaqué de la pierre, M. de Zach s'était soumis au traitement du docteur Civiale, et en éprouvait du soulagement, lorsque la fatale épidémie qui a répandu le deuil sur l'Europe, est venue ajouter cette victime à tant d'autres.

ANNONCE.

Voyage de découvertes autour du monde et à la recherche de la Pérouse, par M. J. Dumont d'Urville, capitaine de vaisseau.

(Histoire du Voyage) 5 gros volumes in-8° divisés en dix livraisons accompagnés d'un atlas contenant 10 planches ou cartes. Chez Roret, libraire, rue Hautefeuille n° 10.

Nous avons déjà rendu compte dans le T. XVIII, p. 317 des *Nouvelles Annales* des Voyages, 2e serie, de l'importante navigation effectuée par M. d'Urville. Elle peut être rangée parmi celles qui ont puissamment contribué aux progrès de la géographie. La relation de ce voyage offre à la fois un intérêt dramatique et des détails nombreux et piquans sur les mœurs, usages et coutumes des insulaires du grand Océan.

L'édition qui fait l'objet de cette annonce ne contiendra que la partie historique, accompagnée d'un atlas. Le prix de la livraison est de 5 francs pour Paris et de 6 fr. 50 c., franc de port, pour les départemens; l'atlas est partagé en deux livraisons. On souscrit aussi chez M. Roret pour la grande édition annoncée précédemment.

VOYAGE
DANS PLUSIEURS CONTRÉES
DE
L'AFRIQUE SEPTENTRIONALE,
PAR HADJI EBN-ED-DIN EL EGHOUAATI.

Le Musulman qui a écrit cette relation était, comme on le voit par son titre de *hadji*, un pèlerin qui avait fait le voyage de la Mecque. Il était natif d'Eghouaat, ville située à peu près à deux degrés au sud d'Alger; Shaw la cite sous le nom de Lowaate. La relation d'Ebn-ed-Din a été traduite de l'arabe par M. Hodgson, ex-consul des Etats-unis de l'Amérique du nord à Alger. M. Hodgson l'a fait précéder d'une courte préface.

« J'ai préparé, dit-il, une traduction d'une petite relation de voyages dans l'Afrique septentrionale par Hadji Ebn-ed-Din el Eghouaati.

« Cette relation fut écrite, à ma prière, par le hadji, qui lui-même m'en fit don.

« J'ai pensé que cette relation contenait sur la

géographie de l'intérieur de l'Afrique, des détails qui pourraient être utiles aux voyageurs futurs. La plupart des villes et des peuples décrits par Ebn-ed-Din sont imparfaitement connus, et quelques-uns n'ont jamais été mentionnés par aucun voyageur ou géographe européen. Léon l'Africain lui-même n'en a pas parlé.

« Mon principal objet, en me procurant ce manuscrit, a été de constater jusqu'où la langue berbère s'étendait. Il est démontré d'une manière satisfaisante que c'est l'idiome usité en tous lieux par les aborigènes de l'Afrique septentrionale. La supposition suivant laquelle des tribus du voisinage de Tripoli parlent la langue copte, suffit pour que l'on se livre à des recherches sur leur dialecte. Je serais enclin à présumer que c'est du berber corrompu par le phénicien, ce qui confirme l'assertion de Strabon. »

« Ebn-ed-Din commence son récit par la description d'Eghouaat, sa ville natale. Après en avoir parlé brièvement, ainsi que de plusieurs autres cités du voisinage, il traite de quelques-unes de celles de l'oasis de Touat, au milieu du grand désert; cette oasis renferme Timimoun, grande ville dont aucun voyageur n'a fait mention, et Chinghita qui est un peu au nord-ouest de Timbouctou. Le pèlerin ne dit rien de cette dernière, et il paraît qu'il ne l'a pas visitée. Il retourne ensuite dans le voisi-

nage de sa patrie; donne un itinéraire d'Ouerghèla à Ghadamès, et une description de cette ville ainsi que de plusieurs autres proche de la mer ou sur ses bords, et termine par une notice de Déraïeh en Arabie, l'une des principales cités de Wahabites.

« Son introduction à la description de Déraïeh, et diverses remarques éparses dans sa narration donnent lieu de supposer que le pèlerin n'est pas un Musulman très orthodoxe, et que dans le fond il est une espèce de dissident, quoiqu'il évite soigneusement de faire un étalage inutile de ses opinions, et commence son récit par l'invocation usuelle de la bénédiction divine sur « notre seigneur Mahomet, sa famille et ses compagnons. » Il montre constamment une discrétion louable relativement à ses affaires personnelles, et ne parle jamais de lui, excepté dans sa préface qui est très laconique. « Ce « livre contient une description de divers lieux et « de divers pays par Hadji Ebn-ed-Din el Eghouaati.» Sa manière d'écrire généralement concise va même jusqu'à la sécheresse; mais du reste il paraît être exact et judicieux. Il ne se livre pas au bavardage sur les aventures particulières des habitans des lieux qu'il a visités; il ne raconte pas ses conversations avec ses compagnons de caravane, il ne s'étend pas sur la réception qu'on lui a faite dans les khans où il a logé en route; en un mot on n'y trouve rien de ce qui remplit les pages de ces voyageurs partant pour se promener et faire un livre. Le pèlerin Ebn-

ed-Din se contente de donner une simple notice du nom des villes et des distances qui les séparent, et quelques remarques sur les lieux les plus considérables. Quoique sa manière soit certainement préférable, sous tous les rapports, à celle des babillards qui infestent de leurs récits impertinens la littérature des pays civilisés, on est cependant obligé de convenir qu'une description plus nourrie et plus complète de villes si peu connues aurait été à la fois curieuse et instructive. Pour que l'on se fasse une idée du style de l'auteur, nous allons extraire de sa narration ce qu'il dit de sa ville natale et de quelques lieux du voisinage.

« Eghouaat (1) est une grande ville, entourée de murs avec des fortifications. Elle a quatre portes et quatre mosquées. Les habitans parlent la langue arabe et portent des vêtemens de laine. Les femmes de la classe supérieure ne sortent jamais de leurs maisons; mais les autres se montrent dans les rues. Il n'y a pas de bains dans cette ville. La campagne produit des fruits en abondance, entre autres des dattes, des figues, des raisins, des coins, des grenades et des poires.

« La ville d'Eghouaat est divisée en deux parties

(1) Ce lieu est nommé *Lowaate* par Shaw (*Travels*, ed. Oxford, 1738). Cet auteur semble avoir ignoré qu'Eghouaat était une ville; car il parle des Lowaate comme d'Arabes gætuliens. (V. la traduction française, page 74 et 127).

par le cours de l'Enzi, qui la traverse. Cette rivière est bien connue dans toute cette contrée. Les habitans même sont également divisés en deux partis nommés l'un *el Khèlaf*, l'autre *Oulad el Serghin*, qui sont souvent en guerre l'un contre l'autre. La cause des hostilités entre eux est en général que l'un refuse d'obéir au cheikh.

« A l'est d'Eghouaat, on voit les ruines d'une ville dont les princes, à une époque reculée, étaient chrétiens. Encore aujourd'hui on aperçoit beaucoup d'inscriptions parmi les ruines.

« La ville d'Eghouaat est bâtie principalement en argile ou en terre; il y a cependant des maisons construites en pierre et en mortier. Les mosquées n'ont pas de minarets; il n'y a pas non plus dans cette ville de place de marché déterminée, ni de bain. La monnaie en circulation est celle d'Alger et de Fez. Ce lieu est commerçant, et on s'y applique à l'agriculture. Les scorpions et la peste ne s'approchent pas de la ville, parce qu'elle a été fondée sous un horoscope heureux. Cette contrée est très montagneuse, et au nord s'élève une grande montagne rocailleuse.

« A la distance d'une journée au nord d'Eghouaat, se trouve le village de Tedjemout. Les habitans de ce village sont divisés en deux partis, et n'ont pas de chef ou gouverneur. Ils combattent les uns contre les autres, de même que ceux d'Eghouaat (1).

(1) La première mention de ces villes d'Afrique, par-

Les maisons sont construites en pierres et en terre. Au nord de Tedjemout s'élève le Djebel Amour, montagne très haute (1). Il y a aussi une montagne de sel près d'Aïn el madhi. . . . .

« Cette ville est située à l'ouest de Tedjemout. Elle est entourée de murailles semblables à celles de Tripoli, et a deux portes extrêmement fortes. Le hakem ou gouverneur, dont le nom est Ouled Tadjin, possède à peu près une centaine d'esclaves et un trésor bien plein. Il y a deux ans (1243 de l'hégire), son frère rassembla des troupes pour marcher contre Oran et s'emparer de ses trésors. Tous les Arabes du pays voisin se rangèrent sous ses étendards, et partirent au son des tambours et des fifres : ils étaient pourvus de chevaux et de tentes. Mascara tomba entre leurs mains, et ils s'avancèrent vers Oran. Le bey d'Oran, afin de défaire cette armée, distribua de l'argent parmi les Arabes, et les empêcha ainsi de soutenir Ouled Tadjin, qui fut tué ensuite dans une attaque du bey contre ses troupes.

« Son frère est maintenant hakem ou gouverneur d'Aïn el Madhi. Il a un bain au milieu de la ville, et parmi d'autres objets magnifiques, il possède des selles et des harnois brodés en or. Il a aussi une grande bibliothèque. . . . .

« Les femmes d'Aïn el Madhi vont au marché.

tagées en deux peuples, a été faite par le capitaine Lyon, au sujet de Ghadamès.

(1) L'Ammer de Shaw.

Cette ville est à une journée de voyage d'Eghouaat.

« Le Djebel Amour est une montagne très haute, et renferme cent sources d'eau. Il en sort une rivière considérable, appelée Alkhir et universellement connue. La terre est cultivée sur ce mont qui fournit toute espèce de bois de charpente. La longueur et la largeur du Djebel Amour peuvent être estimés à deux journées de marche. Les indigènes élèvent des chameaux; quelques-uns des troupeaux de bœufs et de moutons. Ces hommes sont bons cavaliers. Ils parlent la langue arabe, et ne sont pas gouvernés par un sultan.

« Le nombre des hommes armés du Djebel Amour est à peu près de 6,000. Aïn el Madhi en a environ 300, et Eghouaat 1,000. »

L'oasis de Mezzah qui, suivant M. Hodgson, se trouve à peu près à 300 milles au sud d'Alger est décrit de la manière suivante :

« Il y a dans cet ouadey (vallée) six villes et villages; la plus considérable est Ghardaièh; cette ville contient 2,400 maisons, les mosquées y comprises. On s'y procure de l'eau uniquement par le moyen des puits. Ghardaièh est entourée d'un mur, elle a une grande place pour le marché, deux minarets et deux portes. Elle n'est pas gouvernée par un sultan. Les habitans parlent la langue berbère.

« Dans les matières de foi les Mezzabies diffèrent des Arabes. Ils refusent le respect aux compagnons de l'apôtre de Dieu, sur lequel soient la bénédiction

et la paix. Ils sont opposés aux Sunnites, mais s'accordent pour la doctrine avec les Wahabites, les Persans et les habitans de l'Oman et de Mascat (1). Tous ces peuples sont moatezelites ou dissidens. Les Mezzabies sont très tempérans, ils ne fument pas du tabac et ne boivent pas de vin. L'ouadey produit des dattes.

« Les indigènes de tout ce sahara (désert) sont familiers avec l'art de faire la poudre à tirer. En voici le procédé ; on ramasse la terre ou le mortier des villes ruinées. Cette terre, qui originairement était salée, est mise dans un grand vaisseau, et on verse dessus de l'eau, de la même manière qu'on traite les cendres quand on fabrique du savon. On fait bouillir ensuite l'eau que l'on obtient de cette manière, et on la laisse sur le feu, jusqu'à ce qu'elle acquière de la consistance. Alors on en mêle une livre avec quatre livres de soufre et quatre livres de charbon de bois de laurier-rose. Ces ingrédiens sont mélangés ensemble pendant trois heures; après cet espace de temps la poudre est faite. »

Les Mezzabies ou Beni Mozah (*fils de l'austère*) comme on les appèle également, sont une race singulière. Ils sont blancs comme les Touariks, et forment probablement une branche de la même famille.

(1) Shaw (p. 86) dit qu'ils sont de la secte de Melaki. Ebn-ed-Din montre qu'ils n'appartiennent à aucune des grandes sectes de l'islamisme. Ils sont réellement Wahabites.

Les derniers sont ainsi décrits par Ebn-ed-Din.

« C'est un peuple puissant; il a le teint très blanc; le chameau lui sert de monture. Ces Touariks se nourrissent entièrement de viande et de lait, car ils n'ont aucune espèce de grain. Ils s'habillent de *saï* ou toile de coton noire; et leur serval ou pantalon ressemble à celui des chrétiens. Les Touariks se tiennent debout en priant, et couvrent leur visage d'un voile ou d'un morceau de toile de coton. Ils ne mangent ni ne boivent jamais devant personne. Ils font des *ghazzie*, c'est-à-dire des incursions dans le Soudan, et enlèvent des esclaves et toutes sortes de choses. Ceci est une notice complète et détaillée des Touariks. »

Horneman, Lyon, Denham et Clapperton sont les voyageurs qui ont décrit le plus amplement ce peuple. Il est remarquable que tandis que les Touariks et les Mezzabies sont blancs, d'autres tribus qui habitent la même région, et de même qu'eux parlent la langue berbère, sont noires, ont les cheveux laineux, et les traits des nègres. On peut rendre raison de ce fait, en supposant que les tribus blanches sont des Arabes qui, venus dans cette contrée, peut-être à une époque très reculée, par mer, ont adopté ensuite le langage des indigènes. Ou bien on peut présumer d'un autre côté que les tribus blanches représentent les habitans primitifs, et que les noires éparses parmi elles et parlant la même langue, sont venues du Soudan qui est au sud. Des

recherches ultérieures détermineront probablement laquelle de ces théories est la plus exacte, par conséquent si les anciens Berbers qui habitaient le nord de l'Afrique, avant les périodes de l'Egypte et de Carthage étaient blancs ou noirs.

Mais revenons à Ebn-ed-Din. Il donne la description de Timimoun, ville dont nul voyageur n'a encore parlé.

« Timimoun est une grande ville; mais elle n'a pas de murs comme ceux qu'on élève pour la défense, parce que les maisons sont toutes très solides. Elle a une grande place pour le marché. Il y a des dattes ainsi que d'autres fruits et de l'eau en abondance. Il y a également un lit d'alun rouge. Le dialecte des habitans est berber. Leurs moutons, de même que ceux du Soudan sont couverts de poils semblables à ceux des chèvres, et de couleur noire, ils ont la queue longue. Les chevaux y sont nombreux. Il y a au milieu de la ville de l'eau qui y est apportée par des tuyaux. On tient ici un marché où l'on échange des esclaves et de la poudre d'or en grandes quantités; ce dernier objet est vendu au poids par *mitskal* et *ankiah*. La couleur des habitans varie; il y en a de blancs, de rouges et de noirs; ils s'habillent de vêtemens de laine et de coton, ainsi que d'un *saï* noir. Les maisons de Timimoun sont bâties en argile ou terre; il y a quatre mosquées. Les habitans possèdent de grands troupeaux, et les Touariks font le commerce avec eux. Ce sont de vrais mulsumans;

ils prient, distribuent des aumônes et lisent le Koran. »

Ebn-ed-Din parle de la chasse que les indigènes du nord de l'Afrique font à l'autruche.

« Le chasseur monte sur son cheval, s'approvisionne des vivres nécessaires et prend aussi de l'eau. Il marche lentement jusqu'au milieu du jour, heure à laquelle les autruches se rassemblent par troupes de cent ou plus. Aussitôt qu'elles découvrent un homme, elles s'enfuient. On les poursuit pendant quatre heures ou moins; alors accablée par la soif et la crainte, l'autruche commence à ralentir sa course. Le chasseur étant pourvu d'eau, boit quand il est altéré, finalement attrape l'oiseau épuisé de fatigue et dont les entrailles sont déjà consumées par la chaleur. Le chasseur le frappe alors sur la tête, et l'étend ainsi à terre. Puis il descend de cheval et coupe la gorge à l'autruche.

« Le chasseur est accompagné par un homme qui porte ses provisions de vivres et d'eau. Ce personnage suit la trace faite sur le sable jusqu'à ce qu'il rejoigne son compagnon. Alors ils placent l'autruche sur un chameau et la transportent chez eux. Telle est la description d'une chasse à l'autruche. »

Le pèlerin n'oublie pas la grande et importante ville de Tegghert.

« Tegghert est une ville de richesse et d'abondance. La campagne produit des dattes, des figues, des raisins, des grenades, des pommes, des abri-

cots, des pêches et d'autres fruits. Le marché de Tegghert est très considérable. Cette ville est la capitale de ce canton, et exerce la juridiction sur vingt-quatre villages. Elle renferme 4,000 maisons et est entourée de murs avec des portes; ces murs sont ceints d'un fossé qui peut être comparé à une mer d'eau; il communique avec des sources d'eau qui toutes s'y déchargent. Il y a trois ponts sur ce fossé. Les mosquées ont des minarets très hauts.

« Il y a à Tegghert une tribu particulière nommée les Medjehariah; ils occupent un quartier séparé. Jadis ils étaient juifs; mais pour échapper à la mort dont ils étaient menacés par les habitans, ils firent profession de l'islamisme; maintenant ils lisent assidument le Koran, et l'apprennent par cœur. Ils sont encore distingués par le teint particulier aux juifs, et leurs maisons, de même que celles des gens de cette nation, exhalent une odeur désagréable. Ils ne se marient pas avec les Arabes, et il arrive rarement qu'un Arabe prenne une femme chez les Medjehariah.

« Le gouverneur de Tegghert choisit parmi ces gens ses scribes et ses teneurs de livres; mais ils ne parviennent jamais à la dignité de cadhi ou d'imam. Ils ont des mosquées dans leurs quartiers, et prient aux heures indiquées, excepté le jour du djesnât (vendredi), qu'ils n'observent pas comme jour de repos. Ils possèdent de grandes richesses. Leurs femmes se montrent voilées sur la place du marché,

et parlent entre elles en hébreu, quand elles ne veulent pas être comprises. Le gouverneur de Tegghert possède un grand haras de chevaux et beaucoup de selles avec leurs harnois brodés en or. On bat le tambour devant lui. Il a le pouvoir d'infliger la peine capitale; il brûle les maisons et s'empare des biens des individus coupables.

« Du sommet des minarets de la ville on peut apercevoir dans la campagne voisine beaucoup de villages et de plantations de dattiers. Nizlah, Tibbesbest, Tenisè, Mogharin, Moghaïr et d'autres villes au nombre de vingt-quatre se voient du haut des minarets de Tegghert. Ici on ne rencontre pas de pierres; mais les sources d'eau y sont en abondance. Le nombre des soldats qui peuvent être levés est de 5,000. La couleur des habitans de Tegghert est noire; on les appelle *Erouagha*.

« Ces gens boivent une liqueur nommée *ekmy*; elle est extraite des branches du dattier, que l'on coupe et qu'on presse. Elles donnent un liquide d'une couleur rougeâtre, et doux comme du sorbet. Au marché on en vend à la mesure.

« Les saisons du labourage dans ce pays sont en octobre et en mai. Aucun Arabe, excepté ceux qui sont malades de la fièvre, ne viennent dans ce lieu. Il y a une couche de sel à Tegghert; et en effet tout le pays est un *sibkah* de sel.

« Ce qui précède est la description de Tegghert. »

Voici ce que dit M. Hodgson de ces hommes

cots, des pêches et d'autres fruits. Le marché de Tegghert est très considérable. Cette ville est la capitale de ce canton, et exerce la juridiction sur vingt-quatre villages. Elle renferme 4,000 maisons et est entourée de murs avec des portes; ces murs sont ceints d'un fossé qui peut être comparé à une mer d'eau; il communique avec des sources d'eau qui toutes s'y déchargent. Il y a trois ponts sur ce fossé. Les mosquées ont des minarets très hauts.

« Il y a à Tegghert une tribu particulière nommée les Medjehariah; ils occupent un quartier séparé. Jadis ils étaient juifs; mais pour échapper à la mort dont ils étaient menacés par les habitans, ils firent profession de l'islamisme; maintenant ils lisent assidument le Koran, et l'apprennent par cœur. Ils sont encore distingués par le teint particulier aux juifs, et leurs maisons, de même que celles des gens de cette nation, exhalent une odeur désagréable. Ils ne se marient pas avec les Arabes, et il arrive rarement qu'un Arabe prenne une femme chez les Medjehariah.

« Le gouverneur de Tegghert choisit parmi ces gens ses scribes et ses teneurs de livres; mais ils ne parviennent jamais à la dignité de cadhi ou d'imam. Ils ont des mosquées dans leurs quartiers, et prient aux heures indiquées, excepté le jour du djesnât (vendredi), qu'ils n'observent pas comme jour de repos. Ils possèdent de grandes richesses. Leurs femmes se montrent voilées sur la place du marché,

et parlent entre elles en hébreu, quand elles ne veulent pas être comprises. Le gouverneur de Tegghert possède un grand haras de chevaux et beaucoup de selles avec leurs harnois brodés en or. On bat le tambour devant lui. Il a le pouvoir d'infliger la peine capitale; il brûle les maisons et s'empare des biens des individus coupables.

« Du sommet des minarets de la ville on peut apercevoir dans la campagne voisine beaucoup de villages et de plantations de dattiers. Nizlah, Tibbesbest, Tenisè, Mogharin, Moghaïr et d'autres villes au nombre de vingt-quatre se voient du haut des minarets de Tegghert. Ici on ne rencontre pas de pierres; mais les sources d'eau y sont en abondance. Le nombre des soldats qui peuvent être levés est de 5,000. La couleur des habitans de Tegghert est noire; on les appelle *Erouagha*.

« Ces gens boivent une liqueur nommée *ekmy*; elle est extraite des branches du dattier, que l'on coupe et qu'on presse. Elles donnent un liquide d'une couleur rougeâtre, et doux comme du sorbet. Au marché on en vend à la mesure.

« Les saisons du labourage dans ce pays sont en octobre et en mai. Aucun Arabe, excepté ceux qui sont malades de la fièvre, ne viennent dans ce lieu. Il y a une couche de sel à Tegghert; et en effet tout le pays est un *sibkah* de sel.

« Ce qui précède est la description de Tegghert. »

Voici ce que dit M. Hodgson de ces hommes

blancs que le pèlerin Ebn-ed-Din regarde comme des juifs.

« Dans la ville de Tegghert, capitale de l'Ouadrêg, il y a une race distincte d'hommes blancs que les Musulmans désignent par le nom de *Mahedjerin*. L'explication de ce terme se trouve dans le Koran de Maracci ou dans celui de Savary, au sourat des femmes, verset 88. On l'applique ici à ceux qui émigrent de leur patrie et embrassent la religion du prophète; c'est à cette condition que les croyans les reçoivent comme des amis et des compagnons. On dit que les ancêtres de ces gens étaient des Israélites. Par leurs cheveux lisses et leur teint blanc, ils offrent un contraste frappant avec la tête laineuse et la peau noire des Ouadregâni. Ils sont musulmans, ne parlent que l'arabe, ont le monopole des emplois publics inférieurs à celui de sultan, et sont réellement les habitans les plus riches et les plus puissans. Seraient-ce les *Leuco-Ethiopii* ou Éthiopiens blancs de Pomponius Méla? Seraient-ce les tribus d'Israël perdues? Les Falacha, tribu juive découverte par Bruce en Abyssinie, attendent encore le Messie. A Tegghert ou Djeghert, Israël a oublié Jérusalem, et cependant les Djeghertani disent que sa main droite n'a pas oublié son adresse. »

Ebn-ed-Din, comme on l'a dit précédemment, est allé à Déraieh en Arabie, l'une des principales villes des Wahabites. Il en parle dans les termes suivans:

« Nous décrirons ce pays, le Nedjed, et les Arabes Wababites. Deraïeh est une grande ville, avec des murs, et défendue par un nombre considérable de troupes composées d'Arabes Wahabites. Cette ville a des mosquées, mais ses habitans diffèrent dans leurs articles de foi des habitans de la Mecque, car ils n'ont nul respect pour le prophète, ni pour ses compagnons. Ils font profession de ne reconnaître que Dieu seul; ils n'adressent pas de prière au prophète, et ne lisent pas le Delaïl-al-Khaïrat (1). S'ils le trouvent dans la possession de quelqu'un, ils battent cette personne et brûlent le livre. Le *tesbih* ou chapelet n'est pas toléré par eux. S'il est rencontré dans les mains de quelqu'un, cet individu est puni, est traité d'idolâtre et invité à retourner à Dieu. Ces Arabes composent une tribu puissante; aucun d'entre eux ne parle la langue berbère. Ils sont vêtus d'une robe de laine, attachée avec une ceinture de courroie de cuir, et ils nouent autour de leur tête des mouchoirs de soie teints avec du safran. Cette couleur est très estimée parmi eux, et se paie vingt-quatre de leurs piastres, la livre. Leur monnaie consiste en piastres et en séquins qu'ils appellent *mechchas*. Les armes en usage chez eux sont la lance et le *djenbiah* qui est

(1) *Delaïl al Khairat ou Choarek* est un ouvrage de Mohammed Ben Soliman al Thaalebi sur la bénédiction qui se donne au prophète toutes les fois que l'on prononce son nom.

placé dans celle-ci. Ce djenbiah est un sabre recourbé, à peu près de la longueur d'un dhraa et demi, et assez affilé pour couper la tête. Les Arabes nomment cette arme *ésir*.

« Le prix d'un cheval au marché est de trente chameaux; les Arabes appelent leurs chevaux *kahaliéh*, comme une marchandise précieuse. Ce sont de beaux animaux et aussi prompts que le vent. Ils sont maintenant très rares, et ne se trouvent que dans les harâs des princes en Égypte, en Syrie et en Fez.

« Le sultan actuel de Deraiéh est Terki Ouled Saoud. Son prédécesseur était Saoud. La ville est bâtie en terre, en chaux et en pierres. Quand une expédition guerrière est proposée, 50,000 Arabes et même plus se rassemblent. Dans cette contrée, il y a plusieurs peuples différens; quelques-uns sont adorateurs du feu; d'autres du soleil; quelques-uns vénèrent l'organe sexuel de leurs femmes et de leurs bêtes. Que Dieu les délivre de cette erreur!

« Ces Arabes ne se servent pas toujours de selles en montant à cheval; s'il s'agit de combattre dans les montagnes, ils n'en prennent pas; mais ils en font usage dans les plaines, où les Arabes chevauchent le sabre au côté. Quelques femmes se battent à côté de leurs maris. Ils sont bien pourvus d'armes.

« Le teint de ce peuple est rougeâtre. Ce qui précède est un récit de ce que nous avons vu, et écrit dans l'année 1242, au mois de rebia el tseni. »

L'ouvrage d'Ebn-ed-Din a été imprimé à Londres aux frais de la Société qui s'y est formée pour publier des traductions de bons ouvrages en langues orientales.

Remarques sur la langue berbère.

M. Hodgson qui a traduit la relation d'Ebn-ed-Din a long-temps resídé à Alger, comme attaché au consulat des Etats-Unis, occupé alors par M. Shaler, puis il le remplaça. Il est maintenant secrétaire interprète de la légation de cette puissance à Constantinople. Avant de venir à Alger, il avait étudié avec beaucoup de zèle et de succès les langues étrangères, notamment celles de l'Orient, et pendant son séjour dans cette ville, il y a continué ses études avec cette ardeur qui augmente sans cesse les connaissances acquises.

On doit à M. Hodgson une grammaire et des exemples de langue berbère; cet ouvrage que l'on peut regarder comme un essai très concis, est précédé de quatre lettres sur la langue berbère, adressées à M. P. Duponceau président de la société philosophique d'Amérique. Ce savant philologue les a communiquées à cette compagnie qui les a fait insérer dans ses mémoires.

On sait que la langue berbère est parlée par une race d'hommes répandus dans toute l'Afrique septentrionale, depuis les confins de l'Egypte, jusqu'aux

côtes de l'Océan atlantique, et absolument distincts des Maures et des Nègres. Plusieurs opinions ont été énoncées sur leur origine; les uns la rapportent aux Libyens et aux Numides aborigènes de cette région, et par conséquent antérieurs aux Carthaginois, d'autres à ce dernier peuple. M. Hodgson s'exprime ainsi sur cette matière :

« Plus j'examine ce sujet, plus je suis disposé à penser que l'idiome des Berbers n'est pas un reste de l'ancien punique, mais qu'il est la même langue qui était parlée par les habitans de la côté septentrionale d'Afrique, au temps de la fondation de Carthage; cependant très corrompu par le mélange de l'arabe, et peut-être dans ces cantons au moins, de mots et de formes puniques. Les termes arabes sont si aisés à reconnaître que l'on s'aperçoit au premier coup d'œil qu'ils n'appartiennent pas à la langue originelle, car ils diffèrent essentiellement de sa structure particulière. Il n'est pas si difficile d'observer les mots puniques, si toutefois il y en a, puisqu'il ne reste pas de débris suffisans de cette langue pour aider dans cette recherche. Peut-être en découvrira-t-on, par la suite, des traces en comparant le berber de la contrée nommée jadis Afrique propre, avec le dialecte des pays où les colonies de Carthage ne s'étendirent pas. Si l'idiome punique fut jamais incorporé à un certain degré avec la langue des Numides, dans le voisinage de Carthage, ou dans les terres soumises à sa domination, cela doit avoir

produit une différence marquée entre leurs dialectes et celui des tribus plus éloignées, différence qui ne peut échapper à l'œil curieux des philologues.

« Ma connaissance de la langue berbère, est comme vous vous en apercevrez promptement très bornée. Mais j'ai un taleb intelligent, Kabaïl de naissance qui est très versé dans cet idiome, ainsi que dans l'arabe littéral et vulgaire. Son nom est Hamet, c'est un jeune homme de vingt-un ans, de la tribu des Emazzéan vulgairement nommée *Beni Boujeiah* et du village de Theghedowin. Il a étudié le koran et sidi khalil pendant six ans, à la medressé ou école de théologie de Boujeiah, et demeure près de cette ville. Après avoir terminé son cours de théologie, il vint à Alger où je fis sa connaissance par l'intermédiaire d'un Kabaïl employé au consulat américain. D'après les conseils de M. Shaler, j'engageai Hamet à mon service; il habite maintenant la maison consulaire aux frais de M. Shaler; tel est le dévouement de cet excellent homme à la cause de la science et à tout ce qui peut être honorable ou utile à notre patrie.

« C'est au moyen de l'arabe que mon jeune marabout m'enseigne sa langue maternelle. Les essais que je vous transmets sont les premiers fruits de l'instruction que j'ai reçue de lui. Il a traduit pour moi en arabe plusieurs contes berbers; j'en ai choisi un et je vous l'envoie, ainsi qu'un morceau de poésie berbère, joint à une traduction littérale que j'ai faite en anglais, avec le secours des explications de mon ta-

leb ; je n'aurais pas pu en venir à bout sans son aide. Son habileté est égale au travail analytique que cela exigeait.

« Mais je l'ai trouvé surtout utile dans mes recherches sur l'origine de la langue berbère. Mon plan était d'examiner si les noms propres des personnes et des lieux qu'on lit dans les livres d'histoire et de géographie des anciens, ont quelque rapport avec l'idiome berber. Si je découvre que non-seulement ils ont quelque analogie avec cette langue, mais que leur signification peut faire supposer qu'ils ont de la connexité avec les noms propres, ce serait un fort argument en faveur de l'antiquité du berber et de l'opinion qui le considère comme étant la langue aborigène dans cette contrée. Si ces noms significatifs s'étendent de l'est à l'ouest, d'une extrémité à l'autre du continent africain, et depuis sa côte septentrionale jusqu'au sud du grand Sahara, où l'on ne peut présumer qu'une colonie phénicienne ait existé, il serait évident, indépendamment de l'induction que l'on pourrait tirer de la structure différente des deux langues, que le berber ne peut être le punique, ainsi que Marsden et d'autres l'ont pensé, mais qu'il était la langue des autochtones, des anciens habitans du pays, langue que les Phéniciens, fondateurs de Carthage et leurs descendans, étaient obligés d'apprendre et de parler en même temps que la leur, ce qui leur avait valu le nom de *Tyrii bilingues*.

« Pleins de cette idée, M. Shaler et moi nous nous mîmes aussitôt à l'ouvrage, et nous feuilletâmes Hérodote, Pline, Strabon, Pomponius Méla, et autres écrivains grecs et romains. Après avoir rassemblé une liste considérable de noms géographiques, nous nous empressâmes de les montrer à notre taleb; nous ne fûmes pas peu satisfaits, quand nous vîmes qu'il reconnaissait dans le nombre plusieurs noms de sa propre langue, ayant une signification qu'on pouvait naturellement supposer avoir été appliquée à des villes, des rivières, des montagnes, etc., et que cela arrivait surtout pour les noms qui continuent à être en usage depuis l'antiquité la plus reculée, et qui ont maintenant le même sens qu'ils avaient probablement dans les temps anciens. Jusqu'à présent nos succès ont passé nos espérances les plus vives, et nos travaux ne sont pas encore à leur fin. Je regrette extrêmement que le départ de M. Shaler me prive de son aide puissante. Je me sens néanmoins assez de courage pour continuer cette recherche intéressante, et j'espère obtenir des preuves encore plus convainquantes de ce fait, que la langue berbère n'est que l'ancien libyen ou numidien, comme il vous plaira de le nommer. » »

On sait que les Berbers sont connus également sous les noms de Kabaïls et de Touariks qui, suivant M. Hudgson, signifient tribus. Il n'essaie pas de remonter à la signification de celui de *Berber*.

« Les aborigènes de l'Afrique septentrionale sont-

ils désignés par un nom général, ou bien les diverses tribus portent-elles une dénomination particulière? On répond à la première de ces questions, que le mot de *Berber* dont le pluriel est *Beraber*, est universellement reconnu par la population primitive du pays. J'ai conversé avec des indigènes de Maroc et de Tripoli, et partout les Africains originels se donnent à eux-mêmes le nom de *Berbers*. L'étymologie de ce terme est peut-être, maintenant, très difficile à constater; mais son origine est probablement antérieure à la domination romaine. Les géographes et les historiens arabes, tels que El ouardi, Massoudi et Amed Tchèlebi el Karamani font mention des Berbers comme occupant spécialement les oasis et divers cantons de l'Afrique septentrionale. Léon l'Africain propose deux dérivations; l'une de *Ber* signifiant désert, l'autre de *Barbréra*, murmurer. Les étymologies étant intimement liées à l'histoire et à diverses circonstances locales que j'ignore, relativement à Berber, sa dérivation reste à résoudre. Gibbon affirme qu'il est d'origine grecque, étant une corruption de l'épithète βαρβαρος donnée à tous les étrangers. (1) »

« Il y a dans l'histoire sociale des Berbers, un phénomène politique qui mérite l'attention de l'archéologue et du philosophe. Les villes de Ghadamès,

(1) Les *Nouvelles Annales des Voyages*, t. VI, p. 256, etc., offrent des observations sur les Berbers; les différens auteurs qui ont parlé de ce peuple y sont cités.

d'Ouerghélah, d'Eghouaat et de Tlemsan sont chacune divisées en deux, trois ou quatre communautés ou tribus distinctes qui se font la guerre entre elles, comme les hordes des Kabaïls des montagnes. Ces villes ont un mur commun; mais dans cette enceinte, chaque communauté a intérieurement son quartier entouré d'un mur particulier. Depuis la domination des Turcs, les Touariks ont abandonné Tlemsan. Le capitaine Lyon fit connaître ce fait curieux, en ce qui concerne à Ghadames; mais je crois être le premier qui ait donné des détails sur la constitution politique d'Ouerghelah et d'Eghouaat. La Société de géographie de Paris fait sur ce sujet la remarque suivante: « Ce fait étant important pour toute l'histoire de l'antiquité, on est prié d'obtenir le plus de détails possibles sur l'origine, la nature, les conditions et les résultats de cette union. »

LES ANSARIENS,

SECTAIRES DE LA SYRIE.

Les Ansariens (1) ou Nassariens, suivant un auteur cité (2) par Volney, tirent leur nom du village de Nazar, et leur origine, comme secte particulière, se rapporte, d'après ce voyageur, aux circonstances suivantes :

« L'an des Grecs 1202 (c'est-à-dire 891 de Jésus-Christ), il y avait dans les environs de Koufa, au village de *Nasar*, un vieillard que ses jeûnes, ses prières assidues et sa pauvreté faisaient passer pour un saint : plusieurs gens du peuple s'étant déclarés ses partisans, il choisit parmi eux douze sujets pour répandre sa doctrine. Mais le commandant du lieu, alarmé de ses mouvemens, fit saisir le vieillard et le fit mettre en prison. Dans ce revers, son état toucha une fille esclave du geôlier, et elle se proposa de le délivrer. Il s'en présenta bientôt une occasion qu'elle ne manqua pas de saisir. Un

(1) Manndrell les désigne sous le nom de *Neceres* que les Turcs, dit-il, leur donne. Pococke écrit *Nocires* et *Noceres*. Niebuhr les appelle *Nassariens ;* D'Anville, *Nassaris ;* Delisle, *Ensyriens ;* Volney, *Ansarie* et *Ansariens ;* Burckhardt, *Anzeyrys*.

(2) Assemani, *Bibliothèque orientale*.

jour que le geôlier s'était couché ivre, et dormait d'un profond sommeil, elle prit tout doucement les clefs qu'il tenait sous son oreiller, et, après avoir ouvert la porte au vieillard, elle vint les remettre en place, sans que son maître s'en aperçût. Le lendemain, lorsque le geôlier vint pour visiter son prisonnier, il fut d'autant plus étonné de trouver le lieu vide, qu'il ne vit aucune trace de violence. Il crut alors que le vieillard avait été délivré par un ange, et il s'empressa de répandre ce bruit, pour éviter la punition qu'il méritait. De son côté le vieillard raconta la même chose à ses disciples, et il se livra plus que jamais à la prédication de ses idées. Il écrivit même un livre dans lequel on lit entre autres choses : *Moi un tel, du village de Nasar, j'ai vu Christ, qui est la parole de Dieu, qui est Ahmad, fils de Mohammed, fils Hanafa, de la race d'Ali, qui est aussi Gabriel ; et il m'a dit : Tu es celui qui lit (avec intelligence) ; tu es l'homme qui dit vrai ; tu es le chameau qui préserve les fidèles de la colère ; tu es la bête de charge qui porte leur fardeau ; tu es l'esprit (saint) et Jean, fils de Zacharie. Va, et prêche aux hommes qu'ils fassent quatre génuflexions en priant ; à savoir, deux avant le lever du soleil, et deux avant son coucher, en tournant le visage vers Jérusalem ; et qu'ils disent trois fois : Dieu tout puissant, Dieu très haut, Dieu très grand ; qu'ils n'observent plus que la deuxième et troisième fête ; qu'ils ne jeûnent que deux jours par an ;*

qu'ils ne se lavent point le prépuce, et qu'ils ne boivent point de bière; mais du vin tant qu'ils en voudront; enfin qu'ils s'abstiennent de la chair des bêtes carnassières. Ce vieillard étant passé en Syrie, répandit ces opinions chez les gens de la campagne et du peuple, et, après quelques années, il s'évada, sans qu'on ait su ce qu'il devint. »

— « Telle fut, » ajoute Volney, « l'origine de ces Ansariens qui se trouvèrent pour la plupart être des habitans de ces montagnes dont nous avons parlé. » Il est impossible cependant de ne pas admirer la confiance facile avec laquelle cet apôtre de l'incrédulité sur toutes les matières religieuses, admet ce conte ridicule, incohérent et dépourvu d'authenticité. Les détails que donne M. Niebuhr à ce sujet, sont entièrement différens. Il avait obtenu par l'entremise d'un Maronite, nommé Antun Beitar, la communication d'un manuscrit qu'on prétendait avoir été copié par un jésuite sur un livre trouvé dans la maison d'un Druse où ce jésuite avait passé la nuit; et son récit, quoiqu'un peu suspect, nous paraît au moins aussi respectable que celui de Volney. Les Nassariens, dit l'auteur du manuscrit, ne formaient originairement qu'un seul peuple avec les Druses; mais un certain Nassari, par ses séductions, leur persuada de renoncer à la divinité d'Hakem, pour reconnaître celle d'Ali Ibn Abou Taleb, gendre de Mahomet. Cet imposteur leur enseigna aussi que Dieu, après s'être montré sur la terre, sous la forme

des douze imans, dont le dernier avait été Mohammed el Mahadi était remonté au ciel, dont il s'était enveloppé comme d'un voile bleu, et qu'enfin il avait établi sa résidence dans le soleil (1). Suivant la même autorité, la métempsycose est un des dogmes favoris des Ansariens, et il leur faut, après la mort, un certain intervalle de temps pour se sanctifier; ensuite ils reprennent, dans ce monde, la figure humaine, afin de recevoir une seconde purification. Ce n'est qu'après cette dernière que, transportés dans des étoiles, ils habitent le firmament et jouissent de la béatitude.

Mais si, dans le corps que son ame doit animer avant de parvenir à cet état de félicité, l'Ansarien n'a pas observé fidèlement les préceptes d'Ali, elle passe dans le corps d'un juif, d'un sunnite, d'un chrétien, et subit, pour expier ses fautes, diverses transmigrations jusqu'à ce que, parvenue à l'état de sainteté, elle soit digne d'entrer dans son étoile. Quant aux infidèles qui ne rendent point un culte religieux à Ali Ibn Abou Taleb, ils sont transformés après

(1) Delà vient, à ce que l'on peut présumer, le culte que les Ansariens rendent, dit-on, à cet astre. Ils éludent toujours de répondre aux questions que les Européens surtout leur font sur leur croyance; mais on assure qu'on les a quelquefois vus, dans leurs villages, s'agenouillant sur le seuil de leur porte au moment du lever du soleil et semblant lui offrir leurs vœux et leurs prières. Aussi les musulmans les accusent-ils d'adorer le soleil et les étoiles.

leur mort en chameaux, en mulets, en ânes, en chiens, en moutons et autres animaux.

« Ces particularités, dit Niebuhr, sont assez conformes à celles que j'ai recueillies dans un autre petit ouvrage sur la religion des Nassariens, que m'avait procuré le même Antun Beitar. Ce traité, d'après le rapport qu'on lui avait fait, avait été découvert par des officiers de justice turcs, dans la chambre d'un Nassarien, qu'ils surprirent pendant la nuit et qu'ils traînèrent en prison. C'était un manuscrit original, mais mal écrit, incomplet et rempli de telles obscurités qu'on y lit quelque part, que les Nassariens avaient élevé un mur, depuis la contrée de Gog et de Magog, ou, pour parler sans figure, qu'ils s'étaient servi d'expressions obscures, dans leurs livres pour mieux cacher leurs mystères aux mécréans. Ainsi, à moins d'être soi-même Nassarien, on ne saura quel sens attacher aux paroles de l'auteur, quand il appelle Gabriel, le corbeau, l'arche, l'anneau, le *belkis*, la verge de Moyse, le dromadaire de Salech, le veau des Israëlites, des apôtres cachés, etc.; et à chaque page, on trouve des choses aussi inintelligibles, sans aucun commentaire ni interprétation. J'ai cependant obtenu les renseignemens suivans :

« Les Nassariens se donnent à eux-mêmes le nom de *Mumen*. Ils reconnaissent l'unité de Dieu, c'est-à-dire d'Ali, qui procède de l'œil du soleil et doit juger le monde; cinq personnes lui sont unies, sa-

voir : 1° *Maana* ou l'intelligence; 2° *Ism*, le nom, possesseur de la véritable sagesse qui prend toujours Maana pour guide; 3° *Bab*, la porte; 4° *Itam*, les orphelins; et *Hossein*. J'avoue que n'étant pas initié aux mystères de cette religion, je ne comprends rien à cette *quintité*. »

Vient ensuite un espèce de jargon incompréhensible sur les différentes incarnations de ces cinq personnages ou essences, conformes aux idées de transmigration de ces sectaires. Il paraît que Maana est subordonné à Ism qui passe pour avoir été successivement Adam, Noë, Jacob, Moyse, Salomon, Jésus, Mahomet. D'après une autre citation de l'œuvre sacré, un Nassarien doit croire que Mahomet, Fatime, Hassan, Hossein et Mohsen composent une unité et désignent Ali. Il mentionne aussi le retour attendu de Sochra ou Fatine, et défend de se nourrir de la chair du chameau, du lièvre, du cochon, de l'anguille, etc. Plus loin on voit qu'il est interdit aux Nassariens de donner aux étrangers la moindre connaissance de ce qui concerne leur religion, qu'ils doivent aimer leurs frères, pratiquer la charité, s'abstenir du vol, de juremens et de sermens quelconques, et supporter patiemment la pauvreté et les fautes de leurs femmes.

« D'après ces vagues et diverses indications, il est possible de conclure que les Nassariens sont, ainsi que les Druses et les Motoualis, une secte mahométane. S'ils ne formaient originairement qu'un seul

peuple avec les Druses, ainsi que le prétendent quelques autorités, la date assignée à leur séparation (A. D. 891) par Assemani serait inexacte, et, dans tous les cas, l'histoire du vieillard est tout-à-fait en opposition avec plusieurs des particularités rapportées par Niebuhr sur leurs opinions et leurs croyances. Il semble même que, comme les Motoualis, ils sont de la croyance schiite, mais aussi, suivant les conjectures de Niebuhr, d'une secte différente, celle d'un certain Seid Abou Shaïb qui avait pour antagoniste, un nommé Ishak qui attenta à la vie d'Abu Shaïb et dont la mémoire est en conséquence en horreur chez les Nassariens. Au reste, l'origine de leur nom est toujours un problême; l'un, comme nous l'avons vu, le fait dériver du village de Nasar, un autre d'un certain Nassairi dont le nom même ne figure pas dans la liste des prophétiques incarnations contenues dans le manuscrit cité par Niebuhr. Guillaume de Tyr confond ces montagnards avec les *Assassins* (1) que les Croisés rencontrèrent dans leur marche de l'Oronte au Liban. Pococke croit avoir découvert leur nom dans un passage de Pline qui parle d'un peuple appellé *Nazerini*, dont le pays était séparé du territoire d'Apamée par la rivière Marsyas. Il n'avait pu rien apprendre relativement à leur culte : « Si

(1) Selon Volney, les *Assassins* (mot qui dérive de l'arabe hassâsin) sont les mêmes que les Baténiens, dont le siège principal était à l'est du Kourdistan dans les montagnes de l'ancienne Médie.

ce n'est qu'une fois par an ils célébraient une espèce de fête nocturne qui ressemblait beaucoup aux anciennes bacchanales ; » ce qui lui donne lieu de supposer que leur religion est un reste du paganisme. Maundrell d'après de fort légères informations, s'exprime sur leur compte en ces termes : « Ils tiennent pour principe d'être indifférens sur les matières de religion et de n'adhérer à aucune avec fixité ; mais, comme le caméléon, ils prennent la couleur, quelle qu'elle puisse être, que réfléchit sur eux, celle des personnes avec lesquelles ils se trouvent en rapport. Avec les Chrétiens, ils professent le christianisme ; avec les Turcs, ils sont bons Musulmans ; avec les Juifs, ils suivent la loi de Moïse ; Protées religieux, on n'a pu encore parvenir à connaître quelles étaient les formes et les lois sacrées qui dirigeaient leurs consciences ; mais ce qui est certain, c'est qu'ils cultivent beaucoup de bons vins, et qu'ils sont grands buveurs. »

Autant, d'après tout ce qui précède, les dogmes de la religion des Ansariens paraissent absurdes, autant les préceptes en sont clairs et raisonnables. La charité envers leurs frères, la probité, l'horreur du vol et des sermens, la patience dans la pauvreté, le respect pour les femmes, voilà les bases de leur morale. Aussi sont-ils bons et hospitaliers, et tous les voyageurs s'accordent à cet égard. L'un d'eux même présente, à l'appui de son opinion, celle d'un Maronite, homme intelligent qui, ayant eu de fré-

quentes relations avec les Ansariens, faisait d'eux un grand éloge. Ces divers témoignages ont d'autant plus de force que, séparé par de fortes préventions, de ceux qui l'avoisinent, traité par eux de chiens et d'idolâtres, précédé, enfin, par la fausse renommée d'une multitude de vices, ce peuple a besoin peut-être de qualités plus irréprochables pour résister à l'entraînement trop souvent pernicieux de l'injustice et du mépris.

Les Ansariens sont, avec les Druses et les Maronites, les seuls parmi les peuples qui habitent le nord de la Syrie, qui soient répandus dans des villages rapprochés les uns des autres, sur un territoire dont ils ont la propriété exclusive, et ils jouissent par cette circonstance d'une liberté plus ou moins étendue. Ils peuvent armer 12 à 15,000 hommes, et comme ils occupent des montagnes, d'un accès difficile, cette position a augmenté leur indépendance et ils sont peu exacts à payer le tribut qui leur est imposé; mais le défaut d'union entre les chefs les rendent peu redoutables au dehors.

Volney, sans citer son autorité, rapporte que les Ansariens sont divisés en plusieurs sectes; les *Chamsiés* ou adorateurs du soleil; les *Kelbiés* ou adorateurs du chien, et les *Quadmousiés* ou adorateurs d'une partie du corps de la femme, que la décence ne permet pas de nommer. Ces derniers semblent appartenir à la secte dont parlent Niebuhr et Burckhardt, sous le nom d'Ismaëlites ou Ismay-

lys (1). Suivant Niebuhr ils sont peu nombreux et habitent principalement Killis, petite ville située entre Chogger et Hamah et sur le Djebel Kalbie, montagne voisine de Lataquié. « Les Mahométans et les Chrétiens orientaux dit-il, racontent des choses incroyables de ces Ismaëlites; qu'ils ont au milieu des ténèbres de la nuit, des réunions où se pratiquent toutes les infamies dont on a accusé les Gnostiques; que l'inceste est permis parmi eux, et que leur idolâtrie est de l'immoralité la plus révoltante. Aux environs de Mosul et chez les Kurdes et les Turcomans, on prétend qu'il existe des peuplades qui ont adopté un culte semblable (2); Mais, ajoute-t-il, je n'ai jamais vu personne qui ait assisté à ces réunions ou qui ait pu obtenir communication d'une copie d'un seul de leurs livres, et j'aime encore à croire que leur morale n'est pas aussi dépravée qu'on l'avance sans doute légèrement. » On a fait à Burckhardt des rapports à peu près semblables, et d'après lesquels à certains jours de l'année, ils ont

(1) Burckhardt fait également mention de cette subdivision des Ansariens en trois sectes, qu'il appelle *Kelbié*, *Chamsié* et *Mokladjié ;* ses détails sur les Mokladjié font présumer que ce sont les mêmes que les Quadmousié de Volney et les Ismaëlites de Niebuhr, quoiqu'il les regarde comme une race distincte des Ismaylys. Il faut remarquer aussi que suivant Burckhardt il y a un château ismayly qui porte le nom d'*El Kadmous*.

(2) *Les éteigneurs de chandelles.*

des assemblées nocturnes où les hommes et les femmes se mêlent indistinctement dans l'obscurité; mais les informations sont toutes aussi denuées de preuves. « Des voyageurs européens, dit Burckardt, des Francs résident en Syrie et des personnages importans du pays, ont cherché à pénétrer les mystères de ces idolâtres, sans avoir pu y réussir, et plusieurs causes réunies voileront probablement encore longtemps leur doctrine. En effet, peu d'entre eux ont même de faibles notions sur les dogmes les plus importans et les plus secrets de leur culte. La plupart se contentant d'observer quelques pratiques extérieures, tandis que la connaissance des arcanes les plus intimes est circonscrite dans un petit nombre d'élus. Les différentes sectes ont, il est vrai, des livres qu'elles regardent comme sacrés; mais ils ne sont intelligibles que pour les initiés. Il est à remarquer d'ailleurs que les Ismaylys sont d'une extrême réserve sur les matières religieuses, et même si quelqu'un d'eux est obligé d'aller ou de séjourner dans des villes et des cantons gouvernés immédiatement par les Turcs, il prend aussitôt et conserve avec le plus grand soin tous les dehors d'un véritable Musulman, sachant bien que s'il venait à être découvert dans quelques exercices de dévotion contraire à l'Islamisme, son hypocrisie lui coûterait cher. »

« Le château de Kalaat Maszyad est depuis longtemps leur chef-lieu, et la possession leur en a été confirmée par plusieurs firmans. Ils en avaient été

chassés quelques années auparavant par une horrible perfidie des Ansariens. Ces derniers sont ennemis constans des Ismaylys, peut-être à cause de quelque différence sur des points de doctrine. En 1807, une tribu des premiers ayant eu de vives discussions avec son chef, abandonna la demeure de ses pères et vint solliciter un azile auprès de l'émir de Maszyad. Celui-ci, empressé de saisir l'occasion de diviser et d'affaiblir un peuple toujours hostile et plus puissant, satisfit volontiers à leur demande, et trois cents Ansariens environ, avec leur cheikh, obtinrent la permission de s'établir à Maszyad. Pendant plusieurs mois ils furent parfaitement tranquilles; mais un jour où la plupart des Ismaylys travaillaient dans les champs, les Ansariens, à un signal donné, tuèrent l'émir et son fils dans le château, et, se répandant ensuite dans la ville, ils égorgèrent tous ceux qui n'avaient pas quitté leur demeure, ne faisant grace à personne; à ce massacre succéda un pillage général. Le lendemain les Ansariens furent joints par un grand nombre de leurs compatriotes, et dès-lors il fut bien démontré que leur prétendue émigration avait été une trame odieuse, profondément méditée; mais un secret gardé long-temps par tant de monde suffit pour faire connaître le caractère de cette nation. Trois cents Ismaylys périrent victimes de cette infâme trahison, les familles qui échappèrent, se réfugièrent à Hamah, à Homs et à Tripoli, et peu de temps après, leurs ennemis se rendirent encore

maîtres de trois autres châteaux situés au milieu des montagnes. Dans une telle détresse, les opprimés implorèrent l'assistance du gouverneur de Damas qui marcha à la tête de quatre ou cinq mille hommes contre les Ansariens, reprit le château dont ils s'étaient emparés, mais garda pour lui le produit de leur butin. Le château de Maszyad, fort par son assiette et défendu par une simple garnison de quarante hommes résista pendant trois mois à tous ses efforts. »

« En 1810, les Ismaylys revinrent dans leur patrie, et actuellement Maszyad est habité par 250 familles Ismaylys et 30 familles chrétiennes. Le chef qui réside au château a le titre d'émir et nomme au commandement des autres châteaux d'El Kadmous, El Kohf, El Alcika et El Merkab dans les montagnes, vers Lataquié. Après ce qui s'est passé entre eux et les Ansariens, on croit aisément que la haine qui anime les deux peuplades, est portée au plus haut degré. Cependant en apparence elles sont en paix ; mais les meurtres et les assassinats sont fréquens? Pouvez-vous supposer, me disait un homme jeune encore, que ma barbe blanchisse avant d'avoir tiré vengeance de la mort de ma femme et de mes deux enfans. Mais les Ismaylys sont peu nombreux ; ils ne peuvent armer plus de huit cents hommes, tandis que les forces des Ansariens sont beaucoup plus considérables. »

Burckhardt passa une nuit dans un village ansa-

rien, nommé Chennyn, entre Maszyad et Tripoli, et comme ses hôtes lui parurent bons et d'un humeur accommodante, il causa avec eux après le souper, dans l'intention d'en arracher quelques renseignemens sur leurs dogmes religieux; mais, malgré l'adresse de ses tentatives, il ne put les faire sortir de la réserve la plus entière. « J'ai appris, ajouta-t-il, d'une manière assez certaine, que les Ansariens ont de temps en temps des communications avec les Indes orientales, qu'ils y envoient parfois des messagers, aux prêtres d'un temple qui appartient à leur secte; et qu'il y a quelques Ansariens dans cette contrée. Ils parurent fort étonnés et me demandèrent par quelle voie j'avais pu me procurer une pareille information; tout en eux semblait indiquer que ce que j'avais avancé n'était pas entièrement denué de vérité. Ils ont la singulière croyance que l'ame doit quitter le corps par la bouche, et en conséquence ils se précautionnent avec un soin extrême contre tous les accidens qui pourraient l'empêcher de prendre cette voie. Aussi, lorsque les autorités turques condamnent à mort un Ansarien, ses parens font des sacrifices considérables de toute espèce, pour qu'il soit empalé, au lieu d'être pendu. Je puis certifier ce fait qui prouve qu'au moins ils ont quelque idée de la vie future. Il paraît qu'il y a également des Ansariens dans l'Anatolie et à Constantinople, car quelques années avant mon voyage, un personnage important parmi eux étant décédé aux

environs d'Antioche, l'eau avec laquelle on lava son corps fut mise avec soin dans des outres et envoyée à Constantinople et dans l'Asie mineure. »

Les opinions populaires d'une secte déterminent souvent mieux son origine et son caractère, que les livres sacrés qui, étant hors de la portée du vulgaire, ont peut d'influence sur sa croyance, peuvent être soupçonnés d'avoir été écrits à une date postérieure à la naissance de la secte elle-même, et ne sont assez fréquemment qu'une création faite, après coup, par les prêtres et les lettrés. Sous ce point de vue, le rapport fait à Burckhardt n'est pas sans importance, et par les liaisons des Ansariens avec les naturels de l'Inde, si elles pouvaient être vérifiées, s'expliquerait la similitude qui existe entre quelques-unes des pratiques que l'on attribue aux Ansariens et les abominations de l'idolâtrie des Hindous.

Au reste, il est hors de doute que, long-temps avant les conquêtes des Ottomans, ces tribus étaient établies dans les montagnes de la Syrie; mais il reste une question d'un haut intérêt historique à éclaircir, qui est de savoir si elles descendent des anciens habitans, ou si elles sont une race usurpatrice. S'il est prouvé que, comme les Druses, les Ansariens ne pratiquent pas la circoncision, cette circonstance serait une forte présomption en faveur de leur prétention à passer pour un peuple primitif. Le mahométisme bâtard qui règne parmi eux, ainsi que chez les Druses, est probablement une importation

de l'Égypte, à l'époque de la domination des Mameluks (1). D'un autre côté, on peut croire, avec une certaine apparence de raison, que l'ancien paganisme n'est pas complétement éteint chez ces montagnards, et qu'il y a quelque fondement aux récits passablement vagues, que l'on a faits sur l'idolâtrie de plusieurs de leurs rites. Le dogme qui enseigne que, depuis l'époque où vivait Mohammed-el-Mahadi, la divinité a fixé sa demeure dans le soleil, paraît être un calque grossier de la doctrine exotique de la métempsychose et du culte que les Syriens avaient voué à Adonis, à Hercule et à Baal. L'adoration du chien n'est pas si facile à expliquer; mais peut-être a-t-elle quelque connexité avec une idole mutilée, gisant sur le bord de la mer, auprès de *Nhar-el-kelb* (la rivière du chien); le *Lycus* des anciens Grecs, et représentant un chien ou un loup qui était en grande vénération dans l'antiquité, et qui rendait des oracles. Quant à la troisième secte, le Baal-Phegor de l'ancienne Syrie et le Jaggrenât de l'Inde, il est possible qu'elle ait trouvé des partisans parmi quelques tribus ansariennes. Le temple d'Aphaca n'était pas le seul lieu où la Vénus syrienne eut ses autels d'impudicité. Mais les pratiques idolâtres de toute espèce sont si incompatibles avec la

(1) Burckhardt a remarqué plusieurs inscriptions arabes en divers endroits de la ville de Maszyad, toutes du temps de Melek-el-Dhaher, et sur une des voûtes du château il a lu ces mots : *Bâti par le Mameluk Kosta.*

croyance sunnite ou chiite, que l'on a de la peine à concevoir qu'elles aient pu être adoptées généralement par les Ansariens ou par quelques-uns de ceux qui ont embrassé la profession de foi contenue dans leurs livres sacrés. Elles sont très probablement reléguées dans de rares localités où le paganisme survit encore, obscur et cachant dans l'ombre ses mystères immondes pour se dérober à l'épée de Mahomet (1).

Nous terminerons cet article en faisant connaître les résultats enfantés par une liberté même limitée et un gouvernement oppresseur. Sur les croupes de la montagne, une industrie active et bien dirigée a su mettre en rapport des terrains qui semblaient condamnés à une stérilité éternelle. A leurs bases, de vastes plaines incultes, malgré leur extrême fécondité, attestent le découragement et la crainte. Là, des villages rians et peuplés, entremêlés d'habitations éparses qui se succèdent presque sans intervalle, des montagnes entières offrent en quelque sorte l'apparence d'une seule ville : ici, on ne voit que des plaines nues, sans arbres, sans habitations, sans culture ; leur aspect désolé n'est coupé à de

(1) Suivant Browne, le culte infâme attribué aux Ansariens « semble être un vestige des mœurs dissolues d'Antioche et de Daphné. Avec les chrétiens, ils affectent d'être de leur religion ; leurs femmes sont belles, ont les yeux noirs et de beaux traits. » Voilà tout ce qu'il nous apprend à ce sujet, et il est le seul auteur qui ait fait une remarque physiologique sur ce peuple équivoque.

longues distances, que par des masures ruinées, où la misère présente un aspect plus désolé encore. Sur la montagne, le voyageur trouve partout sûreté et protection. Seul il traverse les lieux les plus solitaires, sans éprouver la moindre inquiétude; dans la plaine au contraire, il est à chaque pas en butte à de nouvelles insultes, à de continuelles vexations et à des dangers sans cesse renaissans.

Note sur les Druzes extraite d'un mémoire manuscrit, daté, de Seide 1826.

Les Druzes sont un peuple remarquable par des opinions religieuses peu connues jusqu'à ce jour, soit à cause du mystère dont elles sont enveloppées, soit à cause des contradictions des récits de ses voisins qui le concernent. Leur origine a été cherchée dans un chef nommé *Druzi*, et rapportée à un seigneur français, de la maison de Dreux.

Le nom de *Druzi* qui fait *Druzes* au pluriel, est un nom de secte, et signifie celui qui a étudié les mystères, et dérive du verbe *darass*, *adrass* (étudier), ainsi qu'il est expliqué dans les livres mystiques.

Ces livres au nombre de cinq, sont appelés *livres de la science*; ils renferment la morale et la cosmogonie des hiérophantes d'Égypte; ils sont cachés avec le plus grand soin. On en a dû la connaissance à la défaite récente des Druzes.

Les Druzes passent pour livrés à l'idolâtrie, quoi-

que professant l'unité de Dieu. Les étrangers ne peuvent être admis à la religion; elle est cachée également aux Druzes qui ne se sont pas fait initier.

Les Druzes professent extérieurement l'Islamisme.

Ils s'établirent dans le Liban, vers l'an 1,300; ils y occupent un territoire de 150 lieues carrées, depuis Nahr el Kelb, jusque près de Sour, entre la vallée de Bqâa et la Méditerranée.

Leur territoire est divisé en sept cantons, qui renferment plusieurs villages, et peuvent fournir 15,000 combattans y compris 4,000 chrétiens qui habitent plusieurs villages où ils ont des églises.

Il y a aussi des Druzes dans le Hauran (pachalik de Damas) et à Djebel el Aale (pachalik d'Alep). Ils prétendent que leur secte est répandue en Europe, en Égypte et aux Indes, mais inconnue.

Tous les cantons sont gouvernés par un cheikh druze; mais depuis la révolte de cheikh Buchir, étranglé en 1825, dans le sérail d'Acre, il n'y a pas d'apparence qu'on lui donne un successeur.

Il ne restera que les chefs spirituels ou oqqals. Ils sont au nombre de quatre et très considérés: ils peuvent excommunier et punir les autres oqqals, et rendre des sentences en matière de religion; ils héritent de quiconque meurt sans enfans. Les Druzes sont obligés de leur faire des legs pour obtenir leur bénédiction; ils sont sobres, modestes, charitables désintéressés, se privent de vin et de tabac; s'imposent, par dévotion, d'autres abstinences et mor-

tifications, portent des habits très simples en laine de couleur sombre, pratiquent la continence.

Les enfans des Druzes sont élevés en musulmans jusqu'à un certain âge.

Les Druzes sont partagés en deux classes, les djakels (ignorans), et les oqqals ou spirituels. On n'est admis dans celle-ci, qu'après bien des épreuves et divers degrés d'initiation, et avoir prêté un serment. Les oqqals se reconnaissent entre eux par des mots et des signes particuliers.

Le fondateur de cette secte fut Mansour ebn el aazir, né en 985 de J. C. 375 de l'hégire, au Caire; il succède à son père en 383 et se déclare troisième Khalif de la race des Fathmiouu en Égypte. Ensuite il prétendit être un dieu incarné, et descendre de Fatime, fille de Mahomet. Il eut des prosélytes. Il persécuta juifs et chrétiens, conquit la Syrie, fut massacré en 411.

Hamzé son disciple déclara qu'il était disparu, et avait laissé un manuscrit précieux sur sa doctrine.

Les livres contiennent des rêveries mêlées de doctrines juives, chrétiennes, musulmanes.

Les Druzes nomment leur fondateur Mohammed ben Ismael.

EXCURSIONS

DANS L'INDE,

COMPRENANT UN VOYAGE DE 1,200 MILLES EN REMONTANT LE GANGE; DES COURSES A MERAT, CANPOUR, DELHI ET AUTRES VILLES DE L'HINDOUSTAN, ET UNE EXCURSION DANS LES MONTS HIMALAYA AUX SOURCES DU DJEMNA ET DU GANGE.

Par M. THOMAS SKINNER, capitaine d'infanterie (1).

Le voyage dont nous allons entretenir nos lecteurs fut effectué en 1828. Transportons-nous d'abord à Delhi. « En général les rues des villes de l'Orient, dit M. Skinner, sont très étroites, et ne valent guère mieux que des passages étranglés. Au Grand-Caire, si par malheur on rencontre une suite de beautés voilées de pied en cap, il faut à l'instant faire retraite ou se résigner à être rudement pressé contre les murs pour avoir osé se trouver sur le chemin de ces dames, dans le cas où la curiosité porterait à tenter l'aventure. Le Tchanderi-Tchoké à Delhi, fait néanmoins une grande exception à cette

(1) *Excursions in India, etc.* 2 vol. in-8°, Londres, 1832.

règle. C'est peut-être la rue la plus large de toutes les villes de l'Orient. La façade des maisons qui la borde a quelquefois des balcons ; des hommes vêtus de mousseline blanche s'y tiennent assis, fumant leur houka, et des femmes, qui ont perdu toute prétention à la modestie, s'y font parfois voir sans voile et occupées de la même manière.

Le bruit d'une ville si peuplée est très grand, car chaque maison paraît aussi remplie qu'une rûche d'abeilles. On estime la population à près de 200,000 âmes, sur une surface de sept milles de circonférence, qui est l'étendue des murs du Delhi moderne.

Le caractère particuleir d'une ville de l'Orient, c'est que tout s'y fait en public. Les gens parlent aussi haut qu'ils peuvent, et quelquefois, quand il s'agit de sujets peu importans, ils semblent se quereller de la manière la plus outrageuse. Le hennissement des chevaux, le beuglement du bétail, le craquement des roues des charrettes, et le retentissement du bruit des marteaux des forgerons (car tous les métiers s'exercent dans un petit espace ouvert devant la boutique), produisent un vacarme insupportable. Le bruit des éléphans semblable à celui d'une trompette, le grognement des chameaux, varié quelquefois par le rugissement des tigres ou des onces, animaux que l'on mène par les rues afin de les vendre aux amateurs de la chasse; ces cris, réunis au tintement continuel du tam-tam, au son aigre

du flageolet, au ton aigre de la viole, et accompagnés de la voix rauque des chanteurs, sont suffisans pour causer le désespoir d'une personne modérément nerveuse.

Parmi les habitans des villes musulmanes, on remarque une familiarité de manières qui, en un instant, met chacun à son aise. Un étranger qui entre dans une ville et y aperçoit un groupe de gens occupés à quelque divertissement, ne se fait nul scrupule de se joindre sur-le-champ à eux, et de prendre autant d'intérêt à ce qui se passe, que s'il eût connu toute sa vie ceux avec lesquels il se trouve; et peut offrir sa pipe à quelqu'un de la troupe, ou recevoir la sienne; c'est un signe certain de l'hospitalité accordée : alors il s'assied et raconte son histoire aussi franchement que s'il eût rencontré un frère.

Les maisons sont généralement d'une construction singulière, et assez souvent décorées d'une manière singulière. Des rideaux de couleurs différentes pendent devant la porte; des écrans très variés servent de jalousie aux fenêtres, et l'usage d'étaler au haut des maisons les vêtemens et particulièrement les écharpes de toutes les nuances, rose, bleue, jaune, verte et blanche, pour qu'ils y sèchent, leur donnent un air extrêmement gai. Les nuages de poussière soulevés par le grand nombre des équipages et les myriades d'insectes qui entourent les boutiques de pâtissiers, sont de tous les fléaux les plus insuppor-

tables. L'odeur nauséabonde de tous les mélanges de sale apparence, qui se font continuellement en plein air, et la puanteur qui s'exhale de tous les côtés de la ville, sont des signes trop sensibles que rarement une caravane de musc de Koten la traverse.

Il faut autant de prudence que d'habileté pour parcourir à cheval les rues de Delhi; il faut à chaque instant crier, pousser, frapper, afin d'avertir la multitude qui ferme tout passage. Parfois on est forcé de s'acculer contre les maisons afin de laisser passer une file de chameaux pesamment chargés, ou bien d'éviter avec soin la rencontre d'une troupe d'éléphans; et si le cheval s'effraie et se cabre à la vue de ces animaux, ce qui arrive fréquemment, si l'on n'est pas bon écuyer, on court le risque d'être plongé dans les grands chaudrons pleins d'eau bouillante, qui sont constamment devant les boutiques des cuisiniers. Quelquefois c'est l'éléphant qui est également saisi de frayeur à la vue du cheval, et dans ses efforts pour échapper afin d'éviter son approche, il met toute la rue dans une confusion inexprimable.

Dans une de mes promenades à cheval, je fus presque emporté par le torrent qu'occasionait la marche du cortège d'un grand personnage. Quand on est surpris par une foule de ce genre, il se passe un certain temps avant que l'on puisse se reconnaître ou conserver sa position. Les cavaliers qui font

partie de ces cortèges ajoutent beaucoup à son éclat, par les évolutions qu'ils effectuent en marchant. »

Après avoir quitté Delhi, M. Skinner s'avança vers Herdouar, qui en est éloigné de 110 milles dans la direction du Nord-Est, et où le Gange sort de la région montagneuse, pour parcourir les plaines immenses qu'il arrose avant de verser ses eaux dans la mer après un cours de 1,200 milles depuis ce point. La position de Herdouar en a fait pour les Hindous un lieu saint. Ils y viennent de toutes parts en pèlerinage. M. Skinner y était au mois d'avril, au temps de cette grande réunion : à cette époque, il s'y tient aussi une foire.

« Il n'est pas aisé, dit notre voyageur, de décrire le singulier spectacle offert par la foire de Herdouar, où les Hindous se rassemblent en multitudes innombrables, afin de combiner, comme ils y réussissent admirablement partout, leurs intérêts spirituels et temporels. A plusieurs milles de distance avant d'y arriver, nous rencontrâmes des milliers de gens dans des voitures de tous les genres qui s'empressaient d'y parvenir. Il y en avait de tous les âges, de tous les costumes, de toutes les couleurs : nul lieu sur la surface de la terre ne peut montrer un rassemblement d'autant de variétés de l'espèce humaine, et il serait impossible d'énumérer les différentes sortes de marchandises qui sont exposées en vente dans les rues, ou même les pays qui les produisent. Les marchands vantent, chacun dans leur

langue, ce qu'ils ont à vendre, ce qui occasione une confusion d'idiomes propre à dérouter les plus habiles et les plus doctes, soit parmi les Pandits, soit parmi les Européens.

« On y voit des chevaux de toutes les contrées du globe, des éléphans, des chameaux, des buffles, des vaches, des moutons de toutes les dénominations rapprochés en foule les uns des autres; des chiens, des chats et des singes, des panthères et des onces; quelquefois de petits tigres, et toutes les espèces du genre du cerf depuis l'élan. Des châles de Cachemir et des lainages d'Angleterre sont étalés sur la même échope; le corail de la mer Rouge, l'agate du Guzerat, les pierres précieuses de Ceylan, les gommes et les épiceries de l'Arabie, l'assa-fœtida et l'eau-rose de Perse, apportés au marché par les indigènes de ces divers pays, s'y trouvent à côté de montres de France, de conserves de la Chine, de sauces d'Angleterre et de parfumeries de Bond-streat (Londres) et de la rue St.-Honoré. J'ai vu une boîte de rouge de France et du henné pour teindre les doigts des belles de l'Orient, se vendre dans des boutiques contiguës; de même que l'antimoine qui donne l'air languisant aux yeux des femmes du Levant, et tous les embellissemens qui appartiennent à la toilette d'une élégante d'Europe.

« En parcourant la foire, on est diverti par les tours des jockeis orientaux ; l'un va l'amble sur un cheval richement caparaçonné avec des colliers de verro-

terie et des boucles d'argent, et montre en guidant les pas de l'animal une dextérité parfaite : un autre le fait galoper aussi vite qu'il peut, pour montrer avec quel talent admirable il peut le faire soulever sur ses hanches ; un troisième laisse courir son cheval à bride abattue, et l'appelle en sifflant pour prouver combien il est docile.

« Dans le même temps les éléphans et les chevaux déployent leurs graces et leurs perfections particulières, tandis qu'un Persan, avec une famille de jolis chats de son pays, se tient tranquille pour attirer les passans par la vue de ses petits quadrupèdes, s'ils n'ont pas réussi dans leur marché pour les plus gros. Les marchands ne manquent jamais de demander un prix dix fois plus élevé que celui qu'ils sont décidés à accepter, et varient leurs prétentions suivant que la physionomie de celui qui marchande annonce qu'il a bonne envie de l'objet ou qu'il ne s'en soucie guère. Souvent un maquignon descend, en quelques instans, de 10,000 à 1,000 roupies. Lorsque le marché est sur le point de se conclure, l'acheteur et le vendeur jettent une toile sur leurs mains, et énonçant un prix, connaissent, en se pressant respectivement telle ou telle jointure, jusqu'à quel point ils se rapprochent de la conclusion du marché. Par ce moyen, au milieu d'une grande foule, ils tiennent leur opération secrète ; et il y a de quoi rire en observant, à travers leur insouciance affectée, quel vif intérêt ils prennent à ce qu'ils font.

« Mais, malgré l'attention extrême que tout ce monde donne aux affaires temporelles, personne n'oublie le grand objet de la réunion de Herdouar. Des foules qui succèdent à d'autres sont toute la journée en mouvement vers le défilé d'où sort le fleuve, et, dans les vingt-quatre heures, il ne se passe pas une minute qui ne soit marquée par l'adoration du Gange, effectuée au moyen de l'ablution : les baigneurs dévots de tous les sexes se rassemblent par milliers, et pratiquent cette cérémonie avec une sincérité et une indifférence si complètes en apparence, qu'ils semblent ignorer entièrement s'ils sont vêtus ou non. De même que la foire, le défilé présente une vue et un mélange remarquables : des Européens perchés sur le dos d'éléphans, pour contempler l'étrange spectacle ; des brahmanes occupés à recueillir la rétribution ; des religieux mendians faisant toutes sortes d'indécences et de contorsions ; des ministres chrétiens distribuant avec le zèle le plus actif, aux pèlerins, des exemplaires des saintes Écritures, traduites dans leurs diverses langues. Quelques-uns de ces hommes excellens, qu'aucune difficulté, aucune peine n'arrêtent dans leur course vers le ciel, s'asseyent sous les portiques des temples, avec des paniers de traités religieux à côté d'eux, et en donnent à quiconque s'approche : la quantité qu'ils en répandent ainsi doit être très considérable ; car chacun est amené à l'endroit où se tient le missionnaire, en passant du

fleuve au temple, pour y accomplir ses dévotions. Nous entendons peu parler d'Hindous convertis, et beaucoup de personnes qui n'ont pas eu l'occasion d'être témoins de l'ardeur et de la persévérance de nos missionnaires, peuvent s'imaginer qu'ils sommeillent à leurs postes. Mais leurs travaux s'effectuent dans le silence, et quoiqu'ils frappent peu les yeux ou les oreilles, ils ont, avec l'assistance divine, produit quelques effets. Ce serait s'étendre sur un fait bien connu, que d'exposer en détail les chagrins qu'un Hindou doit supporter et les combats qu'il doit soutenir avant que de renoncer à sa religion. »

Depuis un certain temps, les voyageurs européens n'avaient pas pénétré dans l'intérieur de la chaîne immense de l'Himalaya, dans ces cantons où des glaces éternelles couvrent des cîmes de rochers énormes. Le capitaine Skinner, en quittant Herdouar, résolut de visiter ces régions où règne un hiver éternel, et d'y aller en suivant le cours du Débra Dhoun. Il avait avec lui son frère et une soixantaine de coulis ou porteurs. Le col par lequel on pénètre dans la vallée du Dhoun présente un tableau magnifique. M. Skinner rencontra là un ecclésiastique anglais qui allait à Kennawar, au-delà des montagnes neigeuses, et dont le principal domestique était un brahmane converti, appartenant à une haute classe. Cet homme avait été baptisé par son maître actuel, après lui avoir donné les preuves

les plus fortes de la sincérité de sa conversion. Il s'était complètement dépouillé de tous ses préjugés, et paraissait être un véritable factotum, faisant ses embarras et bien pétri de suffisance.

La vallée du Dhoun est réellement très belle, et présente l'apparence d'une solitude paisible et heureuse. Il semble qu'elle est plus fréquentée que ne le désirent les autorités locales. M. Skinner pense qu'on pourrait établir une route pour traverser ces montagnes, en voiture, et qu'alors les sources du Djenna deviendraient un lieu que le beau monde visiterait dans la saison où l'on va prendre les eaux. Déja une dame anglaise a bravé et vaincu les difficultés de ce voyage.

Le premier jour de montée dans la vallée, on arrive à Gherri-Panni; c'est la première halte des malades. On se trouve daus un pays nouveau, au milieu des framboisiers, des cerisiers, des rosiers sauvages et des ronces. Au pied des montagnes, le thermomètre se soutenait, dans la tente de M. Skinner, à 90° (25° 75'); mais à Gherri-Panni, il ne marquait plus que 52° (8° 88'). L'effet que le climat produisait déja sur les enfans est extraordinaire; leurs joues rosées, si rares dans les plaines de l'Inde, pourraient, dans ces cantons élevés, rivaliser avec celles des bambins anglais dans les provinces les plus salubres. L'établissement formé à Landour pour les convalescens, est un grand bienfait pour l'armée. Un journal de Calcutta nous a récemment appris

que les monts Himalaya sont si fréquemment visités, qu'il y a déja trois boutiques européennes à Missoura.

Landour et Missoura sont sur la première ligne des montagnes; le second est un peu plus élevé que le premier. Il y a là une rangée de pics placés si singulièrement, que si l'on se tient sur l'un, on croit être au centre d'un cercle formé par les autres. Fraser, dans la relation de son voyage, les a comparés à des vagues pointues qui sont sur le point de se briser. Le sommet des pics est généralement escarpé et raboteux; leurs flancs sont revêtus de bois touffus de chênes à feuilles lancéolées et de rhododendron arborescens, descendant presque perpendiculairement dans des ravines sombres qui paraissent n'avoir pas de fond.

Il s'agissait maintenant de faire des préparatifs pour la partie la plus difficile du voyage; ce ne fut pas sans peine qu'on en vint à bout. Les montagnards, gens singuliers et capricieux, transportent les bagages en paquets pesant de 50 à 80 livres, et auxquels ils donnent une forme rétrécie qui est adaptée aux passages resserrés qu'ils doivent traverser. Ces hommes ne supportent rien qui ressemble à la sévérité : violens si on les irrite, obstinés à l'excès si on les injurie, ils se prêtent à tout si on leur montre de la bonne humeur.

Après avoir franchi le chaînon des monts Kandoa, on atteignit, le 4 mai, le sommet de Bedradj. L'un des Hindous qui grimpa au point le plus élevé, s'arrêta

soudainement, et, faisant un salut profond, s'écria aussi haut qu'il put : « Djemouna! Djemouna!.... Aussitôt tous les autres accoururent pour apercevoir le Djemna coulant entre les montagnes; les coulies jetèrent bas leurs charges, et les domestiques leurs ustensiles de cuisine; chacun ne s'occupant que de la belle rivière qui serpentait avec un vitesse extrême au pied des montagnes sourcilleuses. Cette vue rendit aux gens de M. Skinner la force et le courage que plusieurs commençaient à perdre. Le Djemna avait là 150 pieds de largeur : les Hindous le traversèrent à gué, par rangs de douze, se tenant sous les bras, afin de diminuer la violence du courant; ensuite il fallut escalader une montagne haute et nue qui les conduisit à Lockwarie, joli village dont les maisons sont bâties régulièrement en pierre, ont des escaliers intérieurement, et sont couvertes en ardoises. Les femmes semblaient être la partie la plus active de la population; la polyandrie est en vogue dans ce lieu : une femme appartient à plusieurs frères. Les enfans ne sont pas nombreux dans ce village, et M. Skinner remarqua la ressemblance que leurs physionomies offraient; elle est un résultat de cette sorte de mariage. Il suppose qu'elle a été inventée pour conserver la propriété, autant qu'il est possible, dans une famille, et d'empêcher un excès des population sur un terrain si resserré et dont les productions fournissent seules à la subsistance des habitans.

Empruntons au voyageur ses propres expressions.

« Les femmes sont occupées à faire la récolte, travail qui avec celui de tirer de l'eau semble composer le cercle de leur ouvrage régulier. Elles ont le teint clair et bonne mine; le visage petit, les traits forts, mais bien dessinés; leur habillement consiste en un jupon de grosse toile, un petit corset et une quantité d'anneaux, depuis le nez jusqu'aux orteils. Leur manière d'arranger leurs cheveux est très pittoresque; elles les laissent pousser dans toute leur longueur, et y ajoutent des tresses de laine teinte en rouge. Quand cette queue descend jusqu'à terre, elles attachent à l'extrémité un gros gland. Tantôt elles la laissent pendre, tantôt elles la roulent autour de la tête, où elle tient lieu de turban. J'ai vu dans ce village les plus jolies femmes que j'aie rencontrées dans l'Orient. Une épouse appartient aux frères de la même famille. Quatre paraît être le nombre mystique; car lorsque j'ai fait des questions sur ce sujet, on m'a constamment répondu : « Nous sommes quatre, et nous avons une « femme entre nous. » C'est une coutume qui existe dans d'autres pays de l'Orient, chez quelques tribus de la côte de Malabar, et parmi les habitans du royaume de Candy, dans l'île de Ceylan. Toutefois c'est un usage qui doit être à peine toléré, et à l'abolition duquel je crois que toutes les parties concourraient avec joie; mais ce mot tout puissant *destour*

(c'est l'usage) légitime tout dans l'Orient; et cet autre : *bens* (en voilà assez), est la réplique ordinaire à toutes les objections contre un habitude régnante.

« Il y a un temple dans ce village; c'est le premier que nous ayons rencontré dans ces montagnes; il est construit en bois, et ressemble, par sa forme, aux pagodes de la plaine. Les portes sont revêtues de plaques de cuivre: les statues de la mythologie hindoue que l'on y voit, sont trop bien sculptées pour être l'ouvrage des montagnards; mais des figures d'oiseaux et de quadrupèdes, suspendues dans le portique, comme des offrandes votives, décèlent un ciseau grossier. Un vieillard avec lequel je conversais parut piqué de ce que je riais de l'animal étrange destiné à représenter un éléphant, et assura qu'il le trouvait parfaitement bien exécuté, pour être d'un homme qui n'en avait jamais vu. Je ne pus nier la justesse de cette remarque. »

Après une montée difficile, les voyageurs arrivèrent à Bessoua, village où les montagnes neigeuses qui se prolongeaient vers l'est offraient un point de vue magnifique: le Djemna suivait son cours sinueux derrière celles du sud. On voyait des villages et des champs de blé tout le long du chemin, jusque sur ses bords; les pentes étaient animées par des troupeaux de bœufs et de moutons que des bergers gardaient en jouant du chalumeau : c'était un tableau qui rappelait l'Arcadie.

« Mais, dit M. Skinner, nous ne jouîmes pas longtemps de cette vue délicieuse ; elle fut interceptée par une forêt magnifique et touffue de pins mêlés avec de beaux arbres fruitiers des espèces les plus diverses. Il semblait que nous fussions entrés dans un jardin enchanté, où les productions de l'Europe, celles de l'Asie et même de toutes les parties du globe, étaient mêlées ensemble. Des pommes, des poires et des grenades, des bananes, des figues et des abricots, des citrons et des oranges, des noix et des mûres, s'offrirent en abondance à nos yeux, avec des teintes superbes ; les framboises et les mûres de ronces pendaient du haut des bords des crevasses des rochers, et le chemin était jonché de fraises. De toutes parts, la violette, le jasmin, le rosier, étalaient leurs fleurs. La journée était réellement ravissante ; le chant des oiseaux se faisait entendre sur toutes les branches des arbres ; le pigeon et le kokila, qui est le rossignol des poètes hindous, remplissaient l'air de leurs accens ; et, pour la première fois depuis plusieurs années, mes oreilles furent frappées de la voix du merle. Ce lieu était certainement un des plus ravissans que l'on put imaginer, et combien le charme que l'on y éprouvait n'était-il pas augmenté par la surprise que causait son aspect inattendu. Quand on aperçoit de loin la longue suite de sommets gelés, stériles, que couvrent des neiges éternelles, on ne pense à ces montagnes qu'avec terreur ; on s'étonne que des êtres

humains puissent exister dans ces régions désolées; et tandis qu'en voyageant péniblement à travers ces monts où il n'y a pas de chemin frayé, on ne songe qu'à la majesté terrible des tableaux dont on est entouré, on arrive comme par enchantement dans des bosquets où Armide aurait pu retenir Renaud à jamais.

On avançant on ne trouva pas que le caractère des montagnards s'améliorât; ils commençaient à devenir grossiers, et refusaient de fournir du grain. « Le caractère des naturels de toutes les parties de l'Himalaya où nous avons passé jusqu'à présent, dit M. Skinner, forme l'exception la plus frappante que l'on puisse imaginer avec celui des montagnards en général, et de leurs voisins les Ghorkas en particulier. Ils semblent être totalement dépourvus de courage ou d'esprit d'entreprise; les Ghorkas, au contraire, possèdent ces deux qualités à un degré éminent. Les habitans de ces montagnes sont forts et vigoureux, fréquemment grands et bien faits, mais indolens et indifférens pour tout. Les Nepaliens ou Ghorkas sont petits et laids, mais actifs et intelligens. »

Bientôt il fallut sans cesse monter et descendre. « Aucune description, observe M. Skinner, ne pourrait donner une idée d'une journée de voyage dans l'Himalaya. Des files irrégulières de pics s'élançant l'un au-dessus de l'autre et de toutes parts, obligent continuellement à grimper ou à glisser en bas.

Dans tous les enfoncemens, on trouve un torrent à passer, et sur chaque hauteur un rocher presque inaccessible à escalader. »

Toutefois ces inconvéniens étaient d'un genre ordinaire et supportable. En atteignant à un point très élevé, M. Skinner vit les indigènes qui faisaient des gestes et des contorsions, sautant, cabriolant et se frappant le corps avec une agilité extraordinaire. Il pensa que ce pouvait être une danse nationale qui s'exécutait en honneur de son arrivée. Sa troupe gagna par degrés la même inclination frétillante qui était occasionée par la morsure cruelle d'un petit insecte très venimeux; une guêpe en miniature, à peine plus grosse qu'une chique et dont on avait envahi le domaine, causait ces souffrances. Elles sont si douloureuses et si vives que M. Skinner qui les dépeint de la manière la plus pathétique, convient qu'elles le rendirent presque fou. Il fallait toute la magie des tableaux qui l'environnaient pour compenser ces tortures. « J'ai contemplé, dit-il, presque toutes les scènes pittoresques les plus célèbres de l'Europe; mais j'ai vu qu'elles sont surpassées par celles de ces régions peu fréquentées et presque inconnues.

« Nous arrivâmes inopinément sur une pelouse parfaitement unie et émaillée de toutes sortes de fleurs communes, telles que marguerites, bugloses, primevères, violettes et safrans de toutes les teintes. Cette plaine était bordée par une haie de rhododen-

dron pâles; ailleurs ce végétal était un grand arbre, ici il n'avait plus que la taille d'un arbrisseau. Au-dessus régnait une ligne de pics raboteux coiffés de neige qui, en plusieurs endroits, descendait jusqu'aux limites de la prairie. Jamais la nature ne montra rien de si gai. Cet espace semblait être le rendez-vous de toutes les saisons : l'hiver s'y présentait avec son vêtement de neige, l'été s'y reposait dans un lit de fraises, ou sur les branches d'un abricotier chargé de fruits mûrs : le printemps y brillait dans les clochettes dorées d'une primevère, et l'automne y faisait sentir sa présence par la chute des feuilles qui tombaient des arbres s'élevant au milieu des surfaces neigeuses. En regardant autour de moi avec une longue vue, je pouvais distinguer, d'un côté des montagnes, des champs de blé verdoyans; les tiges venaient de sortir de terre : de l'autre côté le temps de la moisson était arrivé; les perdrix trottaient à travers les chaumes. J'aurais donné tout au monde pour passer quelques jours dans cet endroit, mais il n'y avait pas d'eau, et je ne pus faire comprendre à mes domestiques que la neige était tout aussi bonne. Ils répondirent qu'ils mourraient s'ils en buvaient; l'idée seule les faisait frissonner de peur. En vain j'en avalai jusqu'à devenir aussi froid que la glace, je ne pus les convaincre, ils restèrent inexorables.

« Le pic de Bender-Peutch, s'élançant au-dessus de nous comme un rocher d'albâtre, était tout près

de là; ce lieu n'en était séparé que par la chaîne que je venais d'abandonner. La neige qui la couvrait paraissait être très profonde; le ciel était pur et aussi bleu qu'en Italie; pas une seule tache n'était visible sur la surface blanche de la montagne. J'aperçus un aigle planant au-dessus de sa cîme. Nous en avions dérangé plusieurs, car nous avions rôdé jusqu'à leurs aires. Ils volaient à portée de fusil, mais j'avais appris d'un sage de l'antiquité qu'il ne faut pas tuer l'esprit du lieu, et je les laissai s'envoler en paix. »

La troupe était donc arrivée au pied du terrible Bender-Peuth, où le Gange et le Djemna ne sont séparés l'un de l'autre que par un intervalle de huit milles. Cependant la source de ce dernier était encore éloignée de plusieurs journées de marche difficile, par dessus de hautes montagnes, le long de sentiers formés de pierres mobiles, à travers des ravines au bas desquelles des torrens écumeux se précipitaient sur de gros rochers avec un fracas épouvantable; en passant d'un bord à l'autre de ces précipices, on était comme un danseur sur la corde tendue. Le blé des champs et des terrasses que l'on avait vus précédemment était mûr et coupé; mais à mesure que l'on avançait il était encore vert. La surface des montagnes était couverte d'épinards rouges, ce qui leur donnait un aspect singulier; des pommes de terre petites, mais savoureuses, y croissaient : elles avaient été apportées de Simla.

M. Skinner et ses compagnons avaient fréquemment pris des renseignemens sur l'existence de la licorne dans ces cantons; lorsqu'ils furent à peu près arrivés au terme de leur voyage, on promit de leur en faire voir une.

« A Boussea, dit M. Skinner, nous rencontrâmes un villageois dont les réponses à notre interrogatoire rigoureux nous firent concevoir tant d'espérances, que nous nous sentîmes tout joyeux de l'idée de contempler à la fin cet animal si désiré... C'est une grande bête, disait-il, très farouche et très méchante; elle sort souvent des bois pendant la nuit, et, se précipitant sur les champs, renverse les blés, et hurle si fort qu'elle nous fait tous trembler. — A-t-elle des cornes, nous écriâmes-nous? — Une terrible, répliqua notre homme. — Une seule? — Oui, une seule, continua le montagnard ravi de l'intérêt que nous semblions prendre à son récit, et elle est énorme... (Et pour montrer sa longueur, il étendait son bras.) Elle viendra certainement avant minuit dans un champ... Nous résolûmes de veiller pour l'attendre, et nous engageâmes notre donneur d'avis à nous tenir compagnie.

« A la fin, minuit arriva; notre patience n'était pas épuisée, quoique le vent et la pluie n'eussent pas cessé. Enfin, un peu vers le point du jour, nous entendîmes courir lourdement au-dessus de nous, car le rocher sous lequel nous étions assis formait une saillie semblable à une large terrasse.

Nous nous levâmes, presque aux abois d'avoir attendu, et nous nous tînmes prêts à affronter le monstre qui, par nos efforts, ne devait plus vivre dans la fable seulement. L'obscurité était profonde; le vent soufflait avec violence; les broussailles au-dessus de nous craquaient sous le poids de quelque gros animal qui évidemment s'approchait de nous. Les yeux fixés sur le bord du rocher sous lequel nous avions été assis, nous étions avec nos fusils bandés; le cœur nous battait; tout à coup notre compagnon pousse un grand cri, et nous dit: « Ho! le voilà qui passe. » Mots qui furent suivis d'un bruit comme celui que fait un cheval en sautant. Certainement l'animal passa sans nous procurer la satisfaction de l'apercevoir. Notre guide le montagnard ne l'avait pas découvert davantage, de sorte qu'il ne put nous dire si c'était bien la bête que nous guettions ou quelque autre moins formidable et moins désirable. Je ne doute pas que ce ne fût un des grands élans de ces cantons où on les appelle *mohr;* nous en avions déja vus plusieurs. Ce sont de superbes créatures; leur taille est si haute que lorsqu'elles traversent en courant le chemin que l'on suit, elles paraissent aussi terribles que la licorne le pourrait être; ces élans sont d'ailleurs très timides; quoique, de même que les autres bêtes fauves, ils se retournent, tremblans de peur, et regardent les voyageurs quand ils les ont dépassés.

Keursali est la première habitation humaine que

baigne le Djemna; ce lieu est situé dans une vallée délicieuse, remplie d'abricotiers et bornée par des pics couverts de neiges éternelles. Ce fut de ce village que l'auteur et sa troupe commencèrent leur course pour arriver à Djamnotri, où est la source du Djemna; il fallut traverser cette rivière une douzaine de fois, en marchant tantôt dans ses eaux froides, tantôt sur des troncs d'arbres couchés en travers, puis grimper presque perpendiculairement sur la rive opposée.

« A la fin nous atteignîmes le terme de nos efforts. Nous avions suivi le Djemna jusqu'au point où il n'est plus visible; nous en avions perdu toute trace ultérieure, et il ne nous était plus possible d'avancer à cause de la neige qui obstruait le chemin. Nous étions donc à la fin sur la limite des neiges éternelles! nous étions parvenus à la borne où la nature a écrit d'une main glacée ces mots: « Tu viendras jusqu'ici: tu n'iras pas plus loin! » L'homme n'a pas souvent l'occasion d'atteindre les lieux où son pouvoir expire, et on me pardonnera, j'ose l'espérer, si je manifeste une certaine exaltation d'un évènement de ce genre. La conscience d'avoir souffert un peu pour l'accomplir peut exciter le sentiment, et quoique je m'en vante en commun avec d'autres personnes, je dois m'enorgueillir, et je ne doute pas qu'elles n'aient éprouvé la même sensation d'être venu aux sources du Djemna.

« Le premier et le plus grand objet de curiosité,

tant pour le pèlerin que pour le voyageur, est la source chaude; elle jaillit avec une grande force du rocher par une ouverture d'environ quatre pouces de circonférence; le thermomètre, plongé dans ce trou, marqua 180° (75); dans l'endroit où l'eau bouillonnait en sortant de terre, un pied plus avant, et était un peu plus exposée à l'air, il se tenait à 160°. Une fumée constante s'élève à une grande hauteur. Un phénomène aussi surprenant que celui de l'eau bouillante sur le bord des neiges perpétuelles, devait probablement attirer la dévotion des Hindous. Ils y trempent leurs mains, récitent des prières, et font les gestes nécessaires; s'ils le peuvent, ils joignent à ces pratiques une offrande en argent qui est le profit du brahmane. Je me conformai à la manière la plus orthodoxe de me rendre propice la divinité de la source, et j'eus l'occasion d'observer que mon don avait été transmis à la garde du grand-prêtre.

« Tout à côté du lit du Djemna, et à quelques pieds du lieu où il sort de dessous la neige, un autre petit ruisseau d'eau chaude jaillit du rocher, et, se réunissant à la rivière, donne à ces eaux une tiédeur délicieuse; aussi les dévots ne manquent jamais de s'y baigner. Pendant qu'ils font leurs ablutions, le brahmane officiant récite des prières pour leur salut, et les félicite d'être venus dans un lieu si saint. Je pris aussi le bain, et je fus compris dans la prière. L'eau était excessivement froide, parce que je sautai d'abord dans la rivière; elle avait à

peu près quatre pieds de profondeur, et coulait avec une rapidité extrême. Je crus que j'étais coupé en deux quand je plongeai pour la première fois, et je me hâtai de gagner le bain chaud. »

Quand on fut revenu à Beunassa, on fit des préparatifs pour traverser, par une nouvelle route, les montagnes qui séparent ce village de Gangautri, où sont les sources du Gange, encore plus célèbres que celles du Djemna. M. Skinner avait l'intention, en commençant son voyage, de passer du Djemna aux rives du Setledje, en coupant les vallées du Paouber et du Tonsé; puis il comptait franchir le col neigeux de Beureunda, entrer dans le Kennavar, et continuer sa route jusqu'à ce que la jalousie des Chinois le forçât de retourner sur ses pas. La nouvelle que son dessein était d'essayer de passer par les montagnes les plus proches de la puissante barrière des neiges perpétuelles, occasiona une mutinerie dans son camp. Ce fut avec beaucoup de difficultés qu'il détermina ses gens à le suivre dans son excursion à la plus haute chaîne, vers Gangautri. La pluie tombait abondamment; les sentiers ouverts par les pionniers, et frayés pour cette occasion, étaient affreux; mais le tableau était sublime. Laissons parler M. Skinner.

« Je grimpai sur le sommet de la haute chaîne au-dessus de celle sur laquelle passait le chemin; de là, je contemplai une des scènes les plus magnifiques que l'imagination la plus riche puisse conce-

voir. J'avais parcouru un mille sur la neige, profonde de quatre à cinq pieds, mais assez forte pour me supporter, de sorte que je n'enfonçais pas trop. J'étais content d'avoir quelque chose qui put distraire mes pensées de la fatigue; et les indigènes eux-mêmes ont une idée semblable. Plusieurs des plus dévots ont élevé une espèce d'autel, pour rendre témoignage qu'ils sont venus jusque-là; c'est un tas de pierres qui en entourent une grande placée droite au centre. Elles garnissent la crète de la montagne; mes guides, à mesure qu'ils les rencontraient, les saluaient l'une après l'autre, et remerciaient la divinité à laquelle elles étaient consacrées de les avoir aidés à atteindre une élévation si considérable.

Derrière moi, au nord-ouest, étaient les neiges du Beunderpeutch et du Doutie, d'où sort le Djemna; à l'est, s'élançaient les pics énormes qui marquent la source du fleuve saint, le Gange; le Roudrou Himalèh, comme un nuage blanc à l'horison; le Kedar Nath et le Badri Nath. Ces masses immenses, objets de la superstition des Hindous, se confondent avec les nues; ils s'élevaient tant au-dessus des autres, que je les prenais presque pour des illusions. En les contemplant, je commençais à douter s'il y avait quelque intervalle entre le ciel et la terre! Quand je me rappelai que le 30 de mai, je me tenais sur une montagne couverte de neige, à une distance de moins de dix degrés du tropique, et que les pics que je regardais étaient autant élevés au-dessus

de moi que le Mont-Blanc l'est au-dessus de la plaine, et l'Etna au-dessus de la mer, l'étonnement me coupait la respiration

« Devant moi, dans le sud, la perspective était moins majestueuse, mais plus variée. Au pied de la montagne où j'étais, cependant à une grande profondeur, s'étendaient en terrasses, jusqu'aux bords d'une rivière sinueuse, des champs jaunissans, des montagnes boisées et des pics couronnés de pins, tandis que leurs flancs étaient revêtus de lilas et de rhododendrons en fleur. Tout autour de moi, ma vue embrassait jusque dans un lointain immense des montagnes sans nombre, de toutes les formes et de toutes les teintes; les fentes des bords de quelques-unes montraient des masses de neige qui brillaient à travers les intervalles entre les arbres; des rochers rudes et raboteux, opposant leur nudité à des coteaux s'élevant en pentes douces, et plantés avec autant de régularité et de goût que s'ils l'eussent été par la main de l'art; des forêts sombres et impénétrables, traversées par des torrens mugissans; enfin, de petits bouquets d'arbres fruitiers, dont les branches offraient un asile à des oiseaux du ramage le plus agréable. Le sommet de l'Ountchal fut pendant un temps le théâtre de mon extase. Ma descente au village de Nongong nous prit trois heures; il fallut glisser, se laisser couler, grimper : quiconque n'a pas fait des tentatives de ce genre, ne peut s'en former une idée. Il fallut, dans un long intervalle, des-

cendre sur la surface inégale de monts rocailleux; les bords sur lesquels nous placions nos pieds avaient à peine la largeur suffisante pour que nous pussions les y poser. Plusieurs fois je fus sur le point de payer de ma vie mon amour pour le pittoresque. Si pendant un moment je regardais autour de moi, chose que je ne pouvais guère m'empêcher de faire, je me sentais bientôt rappelé à l'attention, en dégringolant une douzaine de pieds plus bas.

« Au village de Nongong, nous vîmes beaucoup d'arbres fruitiers, de figuiers et de bananiers, avec une quantité de framboises blanches. Ordinairement quand j'entre dans un village, je vais à la fontaine, ce qui est toujours le signal pour les femmes de venir avec leurs cruches, et pendant que l'on dresse ma tente, je trouve un abri sous les arbres qui l'ombragent. Je reconnus que nous étions les premiers hommes blancs *(Sahib loghè)* que l'on eût aperçus à Nongong. Nous devînmes les objets d'une grande curiosité, et comme on découvrit que nous étions disposés à l'encourager, nous fûmes bientôt entourés d'une foule dont les femmes composaient la plus grande partie. Je demandai à une jolie femme d'à peu près dix-huit ans, venue pour nous présenter une jatte de framboises, combien elle avait de maris : « Que quatre, » répondit-elle.... — « Tous « sont vivans? » — « Pourquoi pas. » À son tour, elle me questionna, et voulut savoir où était mon pays. Quand j'eus dis qu'il était éloigné de plusieurs

mois de voyage, il s'éleva un murmure général d'incrédulité. « Cela n'est pas possible, s'écria-t-on unanimement. » La seconde question fut celle-ci : « Où est ta femme? » Ayant déclaré que je n'en avais pas; il n'y eut qu'un cri de « *Bah! bah! djout! djout!* » (mensonge, mensonge); ce qui prouvait qu'on ne me croyait pas. Dans un lieu où un célibataire de l'un ou de l'autre sexe, passé l'âge de quatorze à quinze ans, est une chose inconnue, il n'est pas surprenant que ma réponse ait fait l'objet du doute de tous. Je vis qu'il était impossible de les convaincre de ma véracité, et je crains d'avoir un peu perdu dans l'estime de ces montagnards, en leur attestant une absurdité aussi manifeste que leur paraît celle d'un homme sans épouse. »

La première vue du Gange ou Ganga-dji produisit un puissant effet sur les Hindous et même sur les Musulmans de la troupe. Après une suite de descentes pénibles, ils s'assirent sur les bords du Baghirathi sacré; sa largeur était à près de deux cent quarante pieds; il coulait rapidement sur un lit de cailloux; son eau avait la couleur du sable dont elle était fortement imprégnée.

Après avoir péniblement combattu les difficultés de la route, les voyageurs arrivèrent au confluent du Djahmavi et du Bhaghirathi, les deux branches les plus reculées du fleuve sacré. Elles se précipitent l'une vers l'autre avec une vitesse et un fracas terribles, se rencontrent en formant un angle droit et

courant à l'ouest au milieu d'un canton extrêmement sauvage.

Le 10 juin, au point du jour, on commença la marche vers Gangautri, éloigné d'à peu près quatre milles de Bhaïro ghati. Le canal de la rivière est formé, pendant la moitié de cet intervalle, de montagnes rocailleuses, dont les cimes aiguës s'élèvent à une grande hauteur. Dans quelques endroits, elles se rapprochent tellement, qu'elles laissent à peine une issue étroite à la rivière qui y pénètre avec une force prodigieuse. A la fin, on arrive à Gangautri.

« Ce serait déjà un objet intéressant, s'il n'avait pas d'autres droits, pour fixer l'esprit de l'observateur, qu'une rivière aussi large que la Tamise, à Windsor, coulant dans un lit non interrompu, à une élévation supérieure à celle du cratère de l'Etna, puisque Gangautri est à près de 13,000 pieds au-dessus du niveau de la mer; mais le voyageur se sent presque disposé à négliger cette considération au milieu des tableaux extraordinaires qu'il est destiné à contempler, et qui ont agi si puissamment sur l'esprit de l'homme. Il est impossible d'examiner cette source de crédulité, d'entrer dans ce foyer de la folie humaine, sans éprouver autant de surprise et d'étonnement que sa vue peut inspirer de dévotion et de respect aux victimes de la superstition, qui affrontent des peines multipliées pour venir se baigner dans l'eau bourbeuse de cette rivière sainte pour elles.

« Toutes les extravagances dont la folie humaine peut se rendre coupable semblent être concentrées dans ce lieu; des pèlerins qui ont voyagé pendant des mois entiers pour remplir des fioles de l'eau de la rivière, attérés par la présence de leur dieu, restent prosternés sur ses bords; d'autres, enfoncés dans l'eau jusqu'à la ceinture, et entièrement occupés de leurs idées religieuses, pratiquent avec une bonne foi manifeste toutes les cérémonies du culte brahmanique. Des groupes assis sur divers points des rives, et agissant sous les auspices des brahmanes, pétrissaient des pelottes de sable avec de l'herbe sacrée, roulée autour de leurs doigts; elles étaient destinées à être offertes au Gange, comme des dons propitiatoires pour l'ame des pères de ces fidèles; lorsque ces pelottes sont faites, ils les jettent dans la rivière avec la gravité la plus profonde, inspirée par le sentiment religieux. La croyance à la puissance du Gange de faire des miracles est si grande, que plusieurs viennent le visiter pour les fins les plus ridicules, convaincus que ce qu'ils demanderont leur sera accordé.

« En ce moment, un fanatique est jusqu'à la ceinture dans le Gange; il le supplie de lui octroyer le don de prophétie : il est venu d'un village situé au-dessus de Sirinagor, ne doutant nullement que la rivière sainte ne le récompense de son voyage, en lui ouvrant le livre de l'avenir. Si les sots peuvent être inspirés pour prédire, il y a quelque probabilité

que ce pèlerin obtiendra l'objet de ses souhaits; car il est réellement très simple. Il dit qu'à son retour dans les montagnes qui l'ont vu naître, il prophétisera, et que de toutes parts les montagnards accourront de vers lui pour apprendre leur destinée, ce qui ne tardera pas à l'enrichir.

« Quand je m'approchai du sanctuaire sacré, j'aperçus une troupe de spectres livides, se glissant à travers les bois qui étaient devant moi, et s'évanouissant successivement. Je m'imaginais que j'étais effectivement parvenu dans les régions surnaturelles; mais, quelques pas plus loin, je rencontrai une troupe de djoghis ou pénitens nus, et blanchis par la cendre répandue sur leur corps : une corde leur serrait les reins; leurs cheveux, tortillés comme des serpens, leur pendaient sur les épaules; les mains appliquées sur les côtés, ils marchaient à pas mesurés, répétant continuellement d'une voix sourde : *Ram! Ram! Ram!* mot hindou qui désigne la divinité. Si quelque chose avait été nécessaire pour ajouter au caractère de la scène, l'apparence de ces êtres qui s'efforcent de n'avoir rien de terrestre, y aurait été merveilleusement adaptée. L'homme le plus sceptique pour les histoires des revenans, tressaillirait en voyant tout à coup une de ces figures, en quelque sorte étrangères à l'humanité, s'élever brusquement devant lui; et la plus légère teinte de superstition suffirait pour fasciner les yeux d'un croyant, et le persuader de la réalité d'un être sur-

naturel. A la pâle lueur de la lune, j'apercevais un spectre d'une immobilité complète, perché sur le bord d'un précipice, le bras levé au-dessus de la tête, et les ongles pendans en longs cordons du dos de la main fermée; l'aspect d'un tel fantôme, la voix rauque et sépulcrale avec laquelle le mot : *Ram! Ram! Ram!* prononcé au milieu du silence de la nuit, retentissait sur les rochers voisins, complétaient cette scène de terreur.

« Il y a à Gangautri plusieurs hangars élevés pour mettre les pèlerins à l'abri : la soirée étant très avancée, et le temps annonçant un orage, je me réfugiai sous un de ces appentis. C'était un bâtiment long et étroit; l'extrémité en était si obscure, qu'il se passa quelques instans avant que j'y pusse rien apercevoir. Je fus attiré par un murmure sourd, et j'allai vers l'endroit d'où il partait. Un pauvre misérable venait d'allumer quelques brins de bois. La flamme éclairait sa figure. A cet aspect, je reculai involontairement, et je fus obligé de recueillir tout mon courage pour retourner vers lui : les yeux lui sortaient de la tête; ses os étaient visibles à travers sa peau; ses dents claquaient, et tout son corps tremblait de froid; jamais je ne vis chevelure plus longue ni plus entortillée que la sienne. Je lui adressai la parole; ce fut inutilement : il ne daigna pas même jeter un regard sur moi, et ne se bougea que pour souffler les charbons et les ranimer; la lueur incertaine de leur flamme, en tombant sur ce sque-

lette vivant, me fit presque croire que j'étais descendu dans la demeure des morts. J'appris qu'il était venu à Gangautri pour y terminer sa vie en se laissant périr de faim. Plusieurs djoghis ont essayé ce genre de trépas, et ont langui pendant plusieurs jours sur les rives du Gange, sans rien manger. Toutefois les brahmanes m'ont assuré que personne ne peut mourir dans un lieu si saint. Pour qu'il conserve son caractère de n'avoir rien de commun avec ce qui est mortel, les habitans des villages voisins veillent à ce que ces fanatiques n'y rendent pas le dernier soupir, les enlèvent par force, et les nourrissent ou bien leur donnent la liberté d'aller expirer ailleurs.

« Un petit temple marque l'emplacement de la source sacrée du Gange et vis-à-vis, est l'endroit orthodoxe pour se baigner et remplir les fioles. Quand elles sont pleines, elles reçoivent un brevet d'authenticité par le sceau du brahmane; c'est l'anneau qu'il porte à son doigt, et sur lequel est gravée cette inscription : « Eau du Bhaghirathi : Gangautri.» Si l'eau n'avait pas ce cachet, les fidèles qui vivent dans les plaines ne la regarderaient pas comme sainte.

« La situation du Gangautri est assez piquante. Le Gange s'élargit un peu plus haut, et l'œil ne peut rien apercevoir qui mette à même de former une conjecture sur la distance à laquelle on est de sa source. Il n'y a pas de route au-delà de ce lieu saint,

et je doute qu'avec tous les efforts possibles, un voyageur s'avance un mille plus loin. A peu près à trois quarts de mille au-delà de Gangautri, la rivière tourne à l'est, et paraît venir du Roudrou Himalèh, haute montagne où l'on croit que se trouve sa source. Un pic de ce mont est visible de Gangautri; c'est celui qui contient l'origine du Gange. Les Hindous supposent que chaque pic du Roudrou, qui en effet en a plusieurs, donne naissance à une rivière, et le regardent comme le point d'où jaillissent les plus révérées dans l'Himalaya. »

« Nous sommes maintenant dans la province de Rewain; je crois y remarquer une légère supériorité chez les habitans et dans leurs villages. Ils sont plus grands que les autres, et ont dans leur physionomie quelque chose de tartare. Ils ont pourvu à nos besoins dans cette vallée, sans beaucoup de répugnance. Le grain n'est pas non plus la seule chose qu'ils ont à vendre; car si j'avais été un Turc, j'aurais pu faire au moins deux additions à mon harem. Un vieillard que je rencontrai peu de temps après avoir quitté Telli, m'offrit, pour soixante roupies, la plus blanche de ses deux filles, et parut très mortifié de ce que je refusai le marché. Ce matin, un homme d'une figure respectable, est venu d'une certaine distance pour la même affaire « J'ai quelque chose à vendre, » me dit-il, en prenant un air de mystère; au reste, ceci n'est pas une manigance rare; car, agissant comme s'ils étaient honteux de trafi-

quer, ces gens cachent sous leur manteau les plus petits objets, et même un pot de miel est montré avec les mêmes précautions qu'un colporteur prend pour des marchandises de contrebande. « J'ai quelque « chose à vendre, me dit-il, et comme je suis un « pauvre homme, j'espère que vous achèterez, « très bon marché, une petite fille, de cette taille, » en indiquant à peu près une hauteur de quatre pieds ; « et seulement pour cinquante roupies. C'est « ma fille et mon seul enfant. » — « Quoi! m'écriai-je, « vendre votre unique enfant? » — « Il faut que je « vive, répondit-il laconiquement et avec un sang-« froid parfait. C'est la plus belle fille du village, « ajouta-t-il en insistant sur le marché; et n'ayant « pas le moyen de la marier, il faut que je la vende. » Il dit pour s'excuser que c'était l'usage, parce qu'il y avait dans le village plus de femmes qu'il n'était nécessaire, et qu'il ne savait qu'en faire : certainement il y en avait plus qu'ils ne semblent s'en soucier. Mes domestiques ont essayé d'acheter un agneau, car on en voit beaucoup bondir de côté et d'autres; mais ces gens ont refusé de s'en défaire. « Les moutons, disent-ils, nous fournissent des vê-« temens. » — « Et les femmes, je le suppose, les « usent, repris-je aussitôt. » — « Cela est très vrai, » fut la réplique.

Le beau sexe n'est en effet que peu apprécié, ou plutôt est trop estimé probablement, puisque chaque femme a quatre époux à sa suite; cependant l'homme

qui consent à n'entrer que pour un quart dans la possession d'un cœur, ne peut guère y attacher un grand prix. Il n'est donc pas surprenant qu'il y ait chez eux surabondance de femmes; mais j'ai de la peine à concevoir comment les frais de leur entretien peuvent être très onéreux, car j'ai vu que lorsqu'elles ont préparé le repas pour leurs seigneurs et maîtres, elles s'asseyent tranquillement de côté, jusqu'à ce qu'ils aient satisfait leur appétit; alors elles reçoivent ce qui reste et qui parfois est terriblement diminué.

« Leurs vêtemens aussi sont de l'invention la plus bizarre : trop légers pour l'utilité, ils suffisent à peine pour la décence. Il paraît qu'elles les portent jusqu'à ce qu'ils tombent littéralement de dessus leur dos; jamais elles ne les lavent ni ne les raccommodent; jamais elles ne les ôtent : ils finissent par former de singuliers festons de haillons.

« Pour en revenir à mon homme qui voulait me vendre sa fille, je m'aperçus qu'il l'avait tenue en réserve à une certaine distance du lieu de la conférence, et lorsqu'il reconnut que ses exhortations ne produisaient pas l'effet qu'il s'en était promis, soudain, pour m'accabler par un coup de théâtre, il m'amena la jeune fille qui rougissait. Je la priai, avec toute la bonne grace possible, de m'excuser, et je fis des vœux pour qu'elle trouvât dans son village une famille de jeunes montagnards plus propres à la rendre heureuse. Je dis adieu au marchand qui vou-

lait trafiquer de son propre sang, et à la demoiselle qui, il faut dire la vérité, paraissait si peu frappée de l'entrevue, qu'elle s'en alla en souriant, sans même jeter un regard languissant en arrière.

« A Rana et à Telli, on fabrique une grande quantité de drap. Les femmes ne sont pas employées à ce travail; chaque homme met en œuvre, de la manière la plus simple, devant sa porte, la laine que ses moutons lui fournissent. Un villageois ne change jamais de place sans sa quenouille; et tenant à son bras un petit panier qui contient sa laine, il marche en faisant tourner son fuseau : il s'occupe de la même manière quand il porte des fardeaux; ainsi il paraît qu'il n'est jamais sans rien faire. Il semble assez étrange de rencontrer dans ces défilés sauvages des hommes vigoureux comme des Hercules, armés d'une quenouille et d'un panier à ouvrage.

« J'ai souvent été étonné de l'inconséquence des hommes, et cela très fréquemment dans l'Inde; ils montrent un profond respect pour un animal, et en même temps le battent sans miséricorde. Quoique je n'espère pas dans le sort du bétail une grande amélioration des communications plus fréquentes avec les plaines, néanmoins les habitans doivent en retirer un avantage essentiel. Les rapports plus nombreux qui résulteront probablement de nos établissemens récens dans les montagnes, et le goût de voyager chez eux, qui doit faire des progrès, y répandront graduellement la civilisation. Ils sont

maintenant plongés dans le plus triste état de dégradation, et, sauf le don de la parole, ne sont guère plus avancés sur l'échelle de l'humanité que les singes qui infestent leurs forêts. Leur religion, si on peut lui appliquer ce nom, consiste à écouter ce que marmotte un individu qu'ils appellent un brahmane, aussi grossier et aussi ignorant qu'ils le sont, à honorer les rivières et les sources, parce qu'ils savent d'où elles sortent; à regarder comme sacré tout phénomène naturel dont ils ne peuvent pas rendre raison; à adorer une montagne, parce qu'ils s'imaginent qu'elle ressemble à une vache, et à révérer la cavité d'un rocher, parce qu'ils se figurent qu'elle représente la bouche d'une vache.

« Ils n'ont nulle idée des liens sociaux : leurs mariages sont infâmes, et un père offre en vente son unique enfant. Les hommes sont surpassés en malpropreté par les femmes. J'ai déja décrit le costume de celles-ci. Quoique l'une de leurs principales occupations soit de porter de l'eau pour l'usage de la maison, elles sont si chiches de leur travail, qu'elles n'en consomment jamais une seule goutte pour leur personne. Elles ont des idées de passe-temps semblables à celles des paysans de quelques pays plus civilisés : leur ouvrage terminé, elles s'asseyent par groupes pour se chauffer au soleil, jouent avec les tortillons des cheveux les unes des autres, et mettent soigneusement de côté l'objet de leurs recherches, quand elles l'ont saisi. Le terrain autour des villages

fourmille littéralement de vermine, et les demeures de ces gens présentent un extérieur trop sale, pour que je sois tenté d'y entrer. Les enfans ne sont pas tout-à-fait aussi crasseux que leurs parens, uniquement parce qu'ils ne sont pas si âgés; mais ils promettent de rivaliser avec eux en grandissant.

« La paresse est le grand privilège de la prêtrise. Les membres de cet ordre ne travaillent pas; mais ils étrillent leurs femmes sans beaucoup de commisération. Au temps de la moisson, ils louent, dans les villages voisins, autant de domestiques qu'il leur en faut. Personne dans ce village ne sachant lire ni écrire, je ne pus recueillir des renseignemens satisfaisans sur les cérémonies religieuses. « Oh! dit le « brahmane à qui je parlai, nous n'avons pas de ma« nière particulière de prier; nous plaçons du beurre « sur le feu, et nous en faisons le tour, en répétant « des paroles jusqu'à ce qu'il soit fondu, et voilà « tout. »

BULLETIN.

ANALYSE CRITIQUE.

Recherches sur les voyages et découvertes des navigateurs normands en Afrique, dans les Indes orientales et en Amérique, etc.; par L. Estancelin, député du département de la Somme. Paris, Delaunay, libraire au Palais-Royal, et Pinard, imprimeur-libraire, quai Voltaire, n° 15. 1 vol. in-8°.

L'esprit aventureux des Normands ne s'éteignit point par leur mélange avec les Gallo-francs, ils conservèrent, hommes de mer et de courage sous le joug de la civilisation chrétienne, cette passion des périls et des choses héroïques qui distinguent leurs ancêtres sur les rivages du Nord. Seigneurs des terres de Neustrie qu'ils se partagèrent, ils furent des siècles à prendre goût à un repos sans gloire. Tantôt ils luttaient avec les rois de France, tantôt avec leurs voisins les Bretons, tantôt ils se mettaient à la mer avec leur duc Guillaume et allaient se mesurer avec les fils des Anglo-Saxons, comme eux issus des hommes du Nord. Quelquefois, en petite troupe, ils se rendaient en pèlerinage à Jérusalem, pour se désennuyer de la vie de château; puis, en revenant chez eux, si la tempête les poussait sur les côtes d'Italie, ils payaient l'hospitalité par une victoire au profit de leurs hôtes aux prises avec les

musulmans. Quelquefois encore une seule famille de gentilhommes prenant goût au ciel des Calàbres et de Sicile s'y faisait un puissant état, puis guerroyait ensuite avec les forces du Bas-empire sur la terre de Périclès. C'était, pour notre vieille Normandie, les siècles héroïques. Plus tard, lorsque la force eut triomphé du droit, les Normands apportèrent dans le royaume de Philippe-Auguste tout le poids de leur énergie, de leur activité, de leur industrie. Elle se tourna principalement vers la carrière de la mer. Leur position leur indiquait cette voie périlleuse, car, alors et avant 1350, les côtes maritimes du royaume de France sur l'Océan se bornaient à celles de la Normandie, et aux plages marécageuses d'Agdes, de Cette, d'Aigues-Morte et de Maguelonne sur la Méditerranée.

..Fidèle à cette belle pensée de l'orateur romain *Patria nihil dulcius, nihil carius in vita esse debet*, M. Estancelin a cru devoir employer les loisirs que lui laisse les travaux du législateur à rechercher les titres d'honneur de nos ancêtres : c'était une œuvre patriotique et d'autant plus difficile, que les documens positifs manquaient complètement, et que presque toujours la tradition devenait le seul point d'appui du critique consciencieux. M. Estancelin s'est tiré avec beaucoup de bonheur de cette double difficulté. Il n'a point été découragé par des lacunes désespérantes ; il a cherché tous les témoignages nationaux et étrangers qui déposent en faveur des navigateurs de Dieppe et de Honfleur ; il a réuni tous les faits épars, il les a très habilement coordonnés et présentés sous le point de vue chronologique, le seul convenable dans un pareil travail.

Les Normands ont-ils précédé les Portugais dans l'exploration des côtes d'Afrique jusqu'à l'équateur? se sont-ils montrés presque aussitôt que Gama dans les mers de

l'Orient? ont-ils dès 1529 abordé Sumatra? ont-ils découvert quelques côtes de Terre-Neuve et visité certains points du Brésil dans les premiers temps de la découverte de ces deux contrées? Telles sont les principales questions historico-géographiques traitées dans les recherches de M. Estancelin, et résolues affirmativement.

Il y a déjà longues années que le Père Labat avança comme un fait que les Normands, et particulièrement les Dieppois, avaient établi leur commerce à Rufisque et le long de la côte jusque bien au-delà de la rivière *Serre-Lione*, dès le mois de novembre 1364. Il tirait ensuite cette conséquence toute logique que ces Normands n'avaient pas été de *plein-saut* s'établir en cet endroit, qu'ils avaient reconnu certainement la côte intermédiaire. Il déplorait ce fatal bombardement de 1694, qui avait détruit les archives de la ville de Dieppe, et les preuves matérielles de son ancien commerce. Mais il s'appuyait encore sur des annales manuscrites fort anciennes échappées aux ravages du feu, et dans lesquelles se trouvaient consignés tous les détails des expéditions de 1364 et années suivantes. M. Estancelin moins heureux, n'a pas même retrouvé le manuscrit des vieilles annales. Il y supplée par les récits de Villaut, sieur de Bellefonds, qui aussi humble dans ses préfaces que le grand Corneille, apporte aux pieds de Colbert un discours *mal poly, mais très véritable.* Il s'agit des relations des côtes d'Afrique, appelées Guinée. Ici les anciennes découvertes et pérégrinations des Normands sont fort bien exposées, on y voit que les Dieppois profitèrent du règne pacifique de Charles V pour tenter la fortune sur des mers inconnues. C'est en 1364 qu'une première expédition de deux navires de 100 tonneaux fait voile vers les Canaries, arrive au cap Vert, parcourt la côte de Sierra-Léone et s'arrête au Rio

Sestos, qui reçoit alors le nom du petit Dieppe. Les navigateurs font d'immenses profits dans leurs échanges avec les naturels. L'année suivante, ils associent les marchands de Rouen à leurs entreprises. Quatre navires sont à la mer, on pousse jusqu'à la côte de Malaguette, puis à la côte des Dents, puis à la côte d'Or. Du poivre, de l'or, de l'ivoire, sont le résultat du voyage, qui donne d'immenses profits. Des *loges* ou comptoirs s'établissent et sur ces rivages la langue française est parlée long-temps avant le portugais. En 1383, le comptoir de la mine s'élève comme un établissement important. Une église est construite. Les armes de France y sont apposées comme sur la porte du château du commandant, et ces nobles armes s'y voyaient encore, dit Villaut, quand les Hollandais s'emparèrent de ce point, et firent un prêche de l'église. D'Elbée et Dapper confirment ces faits curieux. Don Ferd. de Navarette reconnaît la priorité des Normands à l'exploration de la côte d'Afrique jusqu'à Sierra Léone. Avec la démence de Charles VI, et les troubles du royaume, avec la trahison qui conduit l'Anglais au cœur de la France, s'évanouissent les prospérités commerciales des Normands, tombent leurs établissemens d'Afrique, et se perd même jusqu'au souvenir de leurs découvertes.

Les Canaries doivent, dans cette période, avoir été visitées par eux. Plus tard, en 1393, c'était un Normand, Robin de Braquemont, qui marchait à la tête des aventuriers basques et andaloux au pillage de cet archipel. Ce fut un autre Normand, Jean de Bethencourt, frère ou cousin de Braquemont, qui acheva, de 1402 à 1405, la conquête de ces îles connues des anciens, et dont le souvenir traversa toute l'ignorance ténébreuse du moyen âge. La royauté des îles fortunées ne fit point oublier à notre intrépide compatriote les douceurs de la terre natale; il vint mourir

chez la dame du Fayel, son épouse, au berceau de ses pères. Ces choses se passaient vers 1425. C'était le temps aussi de la fortune du Portugal. Plus de souvenirs des Normands. Les chevaliers de Lisbonne ont partout remplacé les marchands de Rouen et de Dieppe. Pauvres marchands, on n'avait plus mémoire de vos travaux. Aussi bien qu'étiez-vous alors? L'Angleterre n'avait pas encore ennobli les patentes de l'industrie, et quelques hommes de comptoir, gens obscurs de la cité de Londres, n'étaient pas comme aujourd'hui rois de ces terres des Indes où n'osait pénétrer Alexandre.

Serait-ce encore un Normand qui, vers 1488, aurait précédé Cabral sur les côtes du Brésil. Le fait est important. M. Estancelin a jugé qu'il valait la peine d'une dissertation. Il s'est livré à de fort curieuses recherches sur ce point fort obscur, et qui, nous devons l'avouer, n'est pas encore éclairci. Et le moyen d'arriver à une solution satisfaisante, lorsqu'on n'a que des inductions éloignées à réunir, et qu'on manque complettement de documens positifs? L'histoire de la découverte de Paulmier de Gonneville est mieux établie. A la nouvelle du grand succès de Vasco de Gama, toutes les imaginations s'éveillent, et les marins de Honfleur ne sont pas des derniers à tenter la fortune dans les mers nouvelles. Il est certain que l'expédition de 1503, partie de Honfleur sous le commandement de Gonneville, eut pour objet de poursuivre les découvertes portugaises, ou tout au moins d'en profiter. Son bâtiment prit la route du cap de Bonne-Espérance qu'il doubla. L'ancien historien l'appelle le cap Tourmenteux. Le capitaine expérimenta, ajoute-t-il, que tel nom lui convenait fort bien, souffrant sous cette hauteur une longue et furieuse tempête qui lui fit perdre sa route. Saisi par un calme ennuyeux, des oiseaux venant du sud

semblent lui dire qu'une terre gît de ce côté. Gonneville s'y dirige, et rencontre ce qu'il cherchait, une vaste contrée qu'il nomme *Indes méridionales*, suivant l'usage du temps, qui donnait le nom d'*Indes* à tous les pays nouveaux. Nous ne saurions rien de cette découverte, si un pauvre Indien n'eût été enlevé par Gonneville à sa terre natale, sous la promesse faite à son père Arosca de lui apprendre l'artillerie et la coutellerie, et de le lui renvoyer très savant. Si cet Indien, nommé Essomericq, ne fut arrivé sain et sauf en France, après avoir été duement baptisé à bord, lui piteusement malade, par un certain maître Nicole, le *plus clerc de la navire;* si Gonneville n'eut voulu expier cet enlèvement et reconnaître la bonne réception des Austraux, en procurant un riche mariage au jeune Essomericq, qu'il avait si artificieusement transporté du milieu des siens en terre étrangère, et si de l'Indien-Français qui prit le nom et les armes de son ravisseur, n'était issue postérité. C'est l'un de ses descendans, l'abbé Paulmier de Gonneville, chanoine de Lisieux, qui publia pour la première fois le récit du voyage du capitaine Gonneville. Il le donna à l'appui de son Mémoire touchant l'établissement d'une mission chrétienne dans le troisième monde; c'est une pièce fort curieuse que ce récit ou plutôt cette déclaration faite en juillet 1505, par Gonneville, au siège de l'Amirauté, à son retour en France, et lorsqu'il venait d'être pillé par les Anglais. Le président Debrosses n'a pas manqué de s'en emparer et de gourmander Gonneville avec raison d'avoir omis de désigner la longitude et la latitude de sa terre australe, ainsi devenue une énigme à deviner. Du temps de Debrosses, on était excusable de l'identifier avec la Nouvelle-Hollande, parce qu'on connaissait fort mal la Nouvelle-Hollande. Le savant président pouvait sup-

poser que l'état social des *Austraux* de Gonneville se retrouvait dans l'*Australasie, au sud des petites Moluques.* Il ignorait que là l'homme n'est encore qu'au dernier degré de l'échelle de la civilisation; qu'il n'y a chez les naturels de la Nouvelle-Hollande ni rois richement habillés, ni princes, ni sujets, ni maisons, ni nattes, ni ustensiles de ménage, ni poterie d'argile; que les femmes n'y relèvent pas leurs cheveux par des tresses teintes de diverses couleurs, vives et brillantes; qu'elles ne portent pas plus de manteaux brodés que les hommes, etc., etc., etc. Tous les détails fournis par Gonneville, sur les mœurs et les usages de ses Austraux, n'ayant aucune similitude avec ceux des Australiens, il faut chercher ailleurs la terre observée par le navigateur normand, et la voir plutôt dans Madagascar, en admettant au préalable que le mot *sud* dans la direction donnée, à partir du cap, est une erreur de copiste. Dans cette supposition, Gonneville partagerait presque avec les Portugais l'honneur de la découverte de cette grande île, où il n'aurait été précédé par eux que de quelques semaines.

Quoi qu'il en soit, il est certain que les navigateurs normands, les Dieppois surtout, suivirent de près ces intrépides conquérans dans les mers orientales. Ramusio nous a conservé le souvenir de la navigation d'un grand capitaine Dieppois à la Nouvelle-France, au Brésil, à la côte d'Afrique, à Madagascar et à Sumatra. Le nom de ce grand capitaine restait ignoré, et les détails de son voyage fait en 1529, n'étaient connus que par l'extrait du savant italien. Le zèle et les recherches heureuses de M. Estancelin ont enrichi l'histoire de la géographie de l'original de cette précieuse relation. Grace à ses soins, le journal tenu à bord de la *Pensée*, un des deux bâtimens de l'expédition, a été retrouvé; il le publie en entier pour la première fois,

et le nom du grand capitaine dieppois n'est plus un mystère; *c'est Jouan Parmentier qui issit du hâvre de Dieppe le jour de Pâques* 1529, *à bord de la nef la* Pensée, *laquelle fut mise en rade honnestement sans toucher.* Son journal est d'un haut intérêt. Les géographes et les navigateurs reconnaîtront, en suivant la marche des Dieppois dans cette expédition, qu'ils étaient déja parfaitement instruits des moussons dans la mer des Indes, et qu'ils suivirent la meilleure et la plus sûre direction dans le cours de leur voyage pour éviter d'abord la côte du Brésil, pour doubler le cap de Bonne-Espérance, pour embouquer le canal de Mozambique dans la saison la plus convenable, et pour ne pas approcher de la côte de ce nom, de celle de Malabar et de Ceylan, dans la crainte de la rencontre des Portugais; tout cela ne peut être attribué au hasard, et des interprètes de la langue malaie, qu'ils avaient à leur bord, prouvent suffisamment de précédentes relations avec les habitans des contrées situées au-delà du cap Comorin, que les Portugais n'avaient doublé qu'en 1510.

Ce journal, au milieu d'observations nautiques quotidiennes, fournit un assez grand nombre de faits intéressans; on y trouve une fort bonne description de San Yago, une des îles du Cap Vert, et d'une île inconnue et déserte, qu'on peut identifier avec l'île de la *Trinidad,* à 224 lieues du cap Frio. Parmentier s'étend d'une manière curieuse sur les perfides habitans de la côte occidentale de Madagascar. Il aborde l'une des Maldives, qu'il appelle *Moluque,* et décrit fort bien les mœurs, les usages et la religion de ses habitans. Ce journal fournit de nombreux détails sur les rapports commerciaux des deux équipages avec les naturels de Sumatra, ces détails sont confirmés par Jean de Vitré en 1603, et Beaulieu qui trafiquait dans les mêmes parages en 1620. Voici un échantillon des obser-

vations de Parmentier ou du rédacteur du journal de son voyage, on peut en les comparant avec nos connaissances actuelles, se convaincre de leur exactitude: qu'on se rappelle qu'elles sont les premières qui aient été faites sur Sumatra, et que trois siècles les séparent de notre âge.

Taprobane ou Sumatra qui compte deux cent vingt-cinq lieues de long sur autant de large (ce qui en fait dans les idées de Parmentier, un carré parfait), à deux hivers et deux étés chaque année. La verdure y est superbe, et fleurs et fruits y abondent. Cette île est gouvernée par un grand nombre de rois. Les habitans professent l'islamisme, leurs mœurs sont douces et pacifiques; mais ils sont rusés dans leurs transactions commerciales. Le *chabandar* est un officier public qui a mission d'estimer et de mettre à prix les marchandises: on ne peut vendre avant cette estimation. Il perçoit le tribut ou les droits du fisc sur le prix des ventes. On voit de nombreuses habitations dans le pays et de bien hautes montagnes dont la cîme se perd dans les nues. Les naturels portent pour habillement une espèce de chemise courte de toile de coton ou de soie, ouverte à la poitrine, et qui se ferme par des boutons d'or. Des petits bonnets presque pointus ne leur couvrent que la nuque: ils ont la tête rasée ainsi que la barbe, à l'exception de cette partie du visage qui se trouve entre le nez et le menton. Une pièce de toile de coton est roulée en turban autour de la tête, leurs bras sont ornés de bracelets d'or; à leur côté pendent des épées d'environ deux pieds et demi de long, qu'ils appellent *cal* (*cri*), dont le fourreau est en bois d'une seule pièce, très bien travaillé, et dont la poignée est d'or massif. Toute personne est armée de ce cri; ils ont aussi des javelines dont le fer est rétréci et allongé. Au moyen de sarbacanes ils lancent de petites flèches dont le fer est très

aigu. La relation parle ensuite de différens fruits, arbres et arbustes; elle mentionne le chou palmiste, le betel, l'areca, le riz, le poivre, le millet et le palmier qui produit du vin. Elle remarque que les naturels n'ont de monnaie que celle qui leur est apportée d'ailleurs, et que les ventes et les achats se font avec de l'or au poids. L'aune de Sumatra a la longueur d'une coudée, et un espèce de gros roseau coupé de la contenance de deux livres environ y sert à mesurer le poivre.

Laissons maintenant parler le rédacteur du journal, ne fût-ce que pour donner une idée de son style, autre témoignage que le manuscrit publié par M. Estancelin est bien réellement du commencement du seizième siècle.

Ticou (1), dit-il, est situé sous l'équateur, justement en la terre de la Taprobane, au *costé du ouest* est ladite ville, peu grande, et y a deux ou trois rues; elle est close aux deux bouts de gros pieux fichés en terre, et là sont les portes. Les maisons ne sont pas de gros bois, mais toute d'une façon, les unes plus grandes, les autres moindres. Le lieu où ils se tiennent est en amont de terre d'environ quatre pieds, et est tout sollé de petit sollage à demi-rond de trois doigts de large, et lié de petites barchelles, et là-dessus ès bonnes maisons, se mettent des nates de jonc, et ont une autre boise élevée d'environ deux pieds de terre au long de la maison sur quoi ils marchent, et se siessent à l'entrée de ladite maison. La clôture d'icelle est de roseaux fendus ou de feuilles de palmier, de quoi la susdite maison est couverte come une bouche. Les femmes besognent à filer du coton, et ont vie austère. Au repas, ont ce peuple pour tout mest un petit plat de riz à demi-cuit à l'eau sans sel, et aucunes fois un peu de

(1) C'était, dans le seizième siècle, un marché important qui fut ensuite abandonné pour Achem.

poisson séché au soleil. C'est quelque grand banquet quand il y a coq haché par morcelets, rotis sur les charbons, ou étuvé avec peu de riz. Leur vin de palme a bon goût au matin, mais mauvais goût au soir. Ils sont fort *barguigneux* plus qu'*Écossais* ou *houinetz;* car après marché fait ils veulent rabattre du prix ou ils se dédisent, et n'est si sage qui aucune fois n'en fut courroux contr'eux.

Le journal n'oublie pas de mentionner l'insalubrité du climat dans cette partie de Sumatra. Les deux bâtimens y perdirent bon nombre d'hommes. Jouan Parmentier fut une des victimes des fièvres pernicieuses qui moissonnèrent les deux équipages. Je remarquerai en passant que ce Jouan Parmentier, comme le grand Christophe Colomb, avait un penchant décidé pour la théologie. A l'aide de son interprète, il discute comme un docteur de Sorbonne avec un certain *molan* ou grand-prêtre, qui est le plus patient et le plus complaisant de tous les hommes. Parmentier le harcelle de questions que le pauvre molan devait trouver fort impertinentes. Il veut savoir absolument ce que lui, molan, pense d'Adam et du fruit défendu; il lui demande s'il a entendu parler de Jésus-Christ et de la vierge Marie; il le prie de lui dire s'il croit au mystère de l'Incarnation, à celui de la Trinité, et le molan lui répond oui et non, à tort et à travers. Parmentier paraît se complaire dans ce dialogue qui n'eut pas fini promptement, si son truchement n'eût positivement déclaré qu'il était à bout et ne trouvait plus d'expression pour des matières aussi ardues et si éloignées de la langue commerciale.

Avec Ramusio, on serait presque tenté d'accorder aux Normands une bonne part dans la découverte de Terre-Neuve. M. de Navarette a repoussé cette prétention qui n'est pas, il faut l'avouer, historiquement établie : ce qui

paraît hors de doute, c'est que les navigateurs de Dieppe, de Honfleur et les Bretons fréquentèrent, dès les premières années du seizième siècle, les côtes de Terre-Neuve, et suivirent de près les traces des Cabot et des Cortereal.

En se livrant à ces curieuses recherches, M. Estancelin a été conduit plus d'une fois a déplorer l'incurie de nos pères qui se contentaient de bien faire, sans prendre souci de conserver le souvenir de leurs courageuses entreprises. Il regrette et nous aussi que les immenses archives de la marine soient l'arche sacrée où personne ne touche; que tant de curieux mémoires, de relations manuscrites, de renseignemens inédits, y restent ensevelis dans une poussière mortelle dont aucune main amie ne tente de les exhumer. Il serait fort utile de connaître ce que contiennent ces archives que les étrangers nous envient, et dont ils nous font l'honneur de croire que nous savons profiter. Faisons des vœux avec le savant député du département de la Somme, pour qu'une pensée généreuse et scientifique se glisse dans les conseils des hommes du pouvoir, qu'ils se décident à faire explorer ces grands dépôts par des hommes vraiment instruits en géographie, et non par des charlatans avides d'une nouvelle sinéeure; que ce qu'il y a de neuf et d'utile en soit extrait; que les relations inédites et qui peuvent servir à l'histoire de la science, soient publiées ou du moins déposées au dépôt des cartes de la marine; que si dans ces archives quelques cartes manuscrites et antérieures à celles que nous possédons étaient confinées, qu'elles soient livrées au monde savant jaloux d'y chercher de nouveaux matériaux, une nouvelle somme d'instruction et de notions plus exactes sur la marche des découvertes géographiques. N'est-ce pas d'une carte manuscrite de Vallard, dessinée en 1547, qu'on a

appris qu'à cette époque, quelques parties nord et est de la Nouvelle-Hollande avaient été visitées et relevées avec un certain soin? N'est-ce pas de la carte de Jean de la Cosa, pilote de Colomb, tracée au mois d'octobre 1500, et qui comprend les côtes occidentales de l'Amérique alors connues, qu'on pourrait induire les découvertes de Cabot au nord des terres abordées, en 1496 et 97, par les Espagnols.

Des mémoires ou dissertations sur notre marine en général, nos établissemens coloniaux et de commerce, ceux des Dieppois, en particulier, forment un intéressant appendice à l'ouvrage de M. Estancelin. LARENAUDIÈRE.

MÉLANGES.

Voyage d'un Français au Cercle polaire.

Un marchand de notre ville, né avec le goût et l'on pourrait dire avec la passion des voyages, était parvenu jusqu'à un âge assez avancé sans avoir pu mettre à exécution les projets de découvertes ou d'explorations qu'il avait en tête. Enfin, un beau jour M. Lefrançois, à peine rétabli d'une longue maladie, se décide à poursuivre sur les mers l'idée qu'il caresse depuis son enfance. Il achète un petit navire de quelques tonneaux; il prend avec lui un naturaliste, un capitaine, un second et quatre hommes d'équipage, et sans connaître le métier de marin, il part avec des livres, des objets d'échange, du courage et de l'espérance surtout.

La goëlette les *Deux-Désirées* se dirige vers le Nord. C'est sous les glaces du Pôle que M. Lefrançois veut pousser ses recherches. Il laissa derrière lui les terres connues,

et sans cesse explorées par nos navigateurs marchands : il cotoie la Norvège ; mais une tempête le force de revenir sur ses pas et de relâcher à Christiansand, où on assujétit le navire et l'équipage à la plus minutieuse visite sanitaire et à la plus ridicule des quarantaines.

Après quelques jours de relâche, la goëlette continue son voyage : elle touche dans la baie de Salten, de laquelle partent, dans la belle saison, mille barques pour pêcher dans les parages des îles Loffode. Partout les gens de la petite expédition française sont reçus avec cordialité. Partout ils rencontrent des populations douces et laborieuses qui, depuis quelques années, ont multiplié sous leurs huttes qui leur servent d'abri. Quelques échanges se font : des renseignemens curieux sont obtenus par M. Lefrançois, qui voit s'augmenter de détails intéressans, le journal de son voyage. Le navire explorateur parvient enfin à gagner Tromsoë, presque sous le cercle polaire. C'est là que le chef de l'exploration commence à respirer, et qu'il retrouve la température glaciale de notre hiver dans le mois de juillet.

L'aspect de ces terres hautes, recouvertes d'une triste et paresseuse végétation, a fixé particulièrement l'attention de nos voyageurs. Mais ce qui a détruit l'illusion qu'ils s'étaient faite sur la foi d'une tradition vulgaire, c'est la taille des Lapons. Ils s'attendaient à voir ces pays septentrionaux peuplés seulement de quelques nains, et presque tous les habitans qu'ils ont vus leur ont présenté la taille ordinaire de la petite espèce d'hommes. Les femmes surtout laides, mais douces pour la plupart, sont d'une stature presque égale à celle des Françaises. Les mœurs des Lapons ne paraissent pas avoir été plus fidèlement retracées par nos voyageurs, que tout ce qui se rapporte à la constitution physique de ces ha-

bitans du Nord. Cette prétendue hospitalité que les Lapons passent pour accorder aux étrangers, aux dépens de la fidélité conjugale, n'est qu'une fable qui ferait plus d'honneur à leur cordialité qu'à la foi du serment d'hyménée. Les dames lapones, sans se piquer d'une cruauté inabordable, n'accordent rien qu'à l'amabilité ou au caprice. C'est encore là un trait de ressemblance avec les nations civilisées.

Les Lapons se divisent en deux classes, par rapport à leurs mœurs et à la manière dont ils se procurent l'existence: les Lapons pêcheurs et les Lapons pasteurs. Les premiers habitent les bords de la mer: les autres, les campagnes loin des villes, dans des huttes que l'on prendrait de loin pour des ruches d'abeilles. L'usage des liqueurs fortes est très généralement répandu chez ces peuplades qui, comme toutes les populations hyperboréennes, cherchent dans les boissons spiritueuses un répulsif contre l'action délétère du froid. Ce qu'on a rapporté de la prédilection des Lapons pour l'huile de poisson qu'ils boivent, dit-on, avec délices, n'est pas plus vrai que tout ce qu'on a dit touchant leur adultère hospitalité.

Le christianisme a dû au surplus modifier chez eux bien des usages. Les prêtres exercent une grande influence sur leurs mœurs; mais, comme dans tous les pays où la communication des idées est difficile, les chefs de la religion songent d'abord à eux, sans avoir la possibilité de tourner au profit de leur ambition les sentimens assez peu exaltés de leurs ouailles casanières.

Une imprimerie cependant existe à Tromsoë, et un journal paraît deux fois la semaine dans cette ville, dont la population s'est accrue prodigieusement. Mais les procédés typographiques sont encore assez peu avancés dans cette partie de la Norvège. C'est avec le derrière, ceci

soit dit sans plaisanterie, que les *pressiers* de Tromsoë impriment sur les *formes*, les feuilles que les écrivains du lieu livrent à leurs lecteurs. M. Lefrançois a rapporté une collection des journaux qui s'impriment à Tromsoë depuis le mois d'avril de 1832 seulement.

Notre explorateur a mieux fait encore que de recueillir quelques feuilles volantes de la revue de Tromsoë, il a réussi à décider un habitant du pays à faire avec lui un voyage en France. Ce Lapon voyageur s'est rappelé qu'il devait avoir à Paris une de ses parentes, amenée depuis une trentaine d'années dans notre capitale, par un ancien membre du parlement de Dijon, qui pendant l'émigration avait été chercher un refuge à Tromsoë. Le désir de revoir sa parente et de profiter des avantages que lui offrait M. Lefrançois, ont décidé ce jeune homme, de 28 ans, à quitter sa patrie pour quelques mois. Mais, par un hasard que les curieux déploreront sans doute, le Lapon qui vient d'arriver dans notre port n'est pas petit: c'est un homme d'environ cinq pieds, c'est une chose incroyable sans doute, mais on peut assurer cependant que c'est la vérité.

Les *Deux-Desirées* ont aussi apporté neuf rennes vivantes. Ces jolis animaux sont arrivés au Hâvre en parfait état. Il a fallu les soins les plus grands pour leur conservation. A eux seuls, ils occupaient à bord la place d'une quarantaine de tonneaux, et le navire n'était que de cinquante-six tonneaux. M. Lefrançois a aussi chargé quelques fourrures, une assez grande quantité de dents de morses et beaucoup d'objets de curiosité. Les détails qu'il se propose de publier sur les observations qu'il a eu lieu de faire dans ses diverses relâches, seront profitables sans doute au commerce français, qui a toujours négligé les résultats qu'il pourrait retirer de la navigation septentrionale. (*Journal du Hâvre.*)

Véritable orthographe du mot Norvège.

Feu Catteau Calleville publia, en 1818, une *Histoire des Révolutions de Norvège*. Il dit, page 5 du tome I[er], que le nom de ce royaume signifie *chemin de Nor* ou *chemin du Nord*. C'est une erreur, c'est aller chercher l'étymologie dans une mauvaise traduction. En effet, les Allemands ont fait du mot norvégien *Norrige* ou du danois *Norge*, qui n'est qu'une contraction, leur *Norwegen*, ainsi que les Anglais ont formé leur *Norway*, qui, à la vérité veut dire *chemin du Nord*; mais le nom original ne peut être traduit que par *royaume du Nord*, et nous croyons que c'est dans la dénomination primitive qu'on doit chercher l'étymologie.

Nous observerons encore que les Français ont formé, d'après l'allemand ou l'anglais, leur *Norwège*, et qu'ainsi, pour mal écrire un nom étranger, ils ont été introduire dans leur alphabet une lettre que leur langue ne connaît pas. On est encore plus étonné de lire constamment dans les auteurs français *Norwège* au lieu de *Norvège*, quand on sait que la lettre w est également étrangère aux alphabets norvégiens et danois.

HEIBERG, *Revue Encyclopédique*, novembre 1819.

Fermier des environs de Rio-Janeiro.

C'était un homme au teint foncé et de bonne mine; coiffé d'un grand chapeau de paille attaché avec un large ruban de diverses couleurs. Il portait une veste de toile de coton à grand ramage, des pantalons blancs, des bottes de couleur fauve, avec de grands éperons d'argent. C'é-

tait un propriétaire du voisinage. Sa manière de vivre offrait un exemple de celle des Brésiliens de cette classe dans les environs de la capitale. Il possédait une vaste étendue de terrain, en partie couvert de bois, et tel que la nature l'avait fait; il n'en tirait d'autre parti que d'y faire paître quelques vaches qui, avec un petit nombre de nègres, lui procuraient ses moyens d'existence. Tous les matins le lait des vaches était envoyé à Rio-Janeiro, éloigné de quinze milles; ses nègres l'y portaient sur la tête, et revenaient le soir avec le produit du prix qu'ils avaient reçu; il s'élevait pour chacun à trois ou quatre pataques. Ce voyage était si fatigant, que souvent les nègres y succombaient, et mouraient sur la route. Leur maître se contentait de vivre de ce que ses vaches lui rapportaient ainsi, tandis qu'il avait le moyen de se procurer une fortune considérable en tirant meilleur parti de son lait.

(*Notes on Brazil*, by R. Walsh.)

Les gouvernemens à bon marché.

Extrait d'une lettre d'un Français-Américain au directeur du Temps, *sur les finances des États-Unis.*

Nouvelle-Orléans, 10 juillet 1832.

Monsieur,

Votre estimable journal que nous lisons ici avec le plus vif intérêt, nous avait initiés aux débats qui se sont élevés entre M. Saulnier, directeur de la *Revue britannique*, et le vénérable général Lafayette, au sujet des finances des États-Unis. Les pièces du procès nous sont enfin parvenues; nous les avons lues avec avidité, nous les avons

considérées sous toutes leurs faces, et nous avons prononcé notre verdict. Pardonnez, monsieur, à cette démarche de Français qui, éloignés du sol, y reportent toujours leurs premières affections, et qui sont fiers de voir qu'un de leurs compatriotes ait le premier porté un regard curieux sur l'administration financière de leur nouvelle patrie.

M. Saulnier a eu mille fois raison, lorsqu'il a publié son article sur les finances des États-Unis. Je vous avoue très sincèrement que j'ai peine à comprendre comment il a pu réunir tous les renseignemens dont il a eu besoin. On est en droit de dire qu'il a instruit les Américains de ce qui se passe en Amérique. Il vous a fait connaître l'Amérique réelle, et non pas cette Amérique romanesque de Crèvecœur, de Brissot, même de M. de Liancourt.

La *Revue britannique* a fait justice de ce *gouvernement à bon marché*. N'y avait-il pas de la *niaiserie* à ne parler que des dépenses fédérales, et de ce président qui coûte si peu? Aujourd'hui il y aura de la mauvaise foi à répéter la phrase banale, car on ne peut plus ignorer qu'à ces dépenses il faut ajouter celles de chaque état particulier, de chaque comté, de chaque ville. Ces dernières surtout sont très fortes; elles sont, dans certaines parties de l'Union, le sextuple de l'impôt fédéral. Il ne peut en être autrement; ces taxes sont d'autant plus fortes, que l'amélioration du sol est plus rapide; car il en coûte aussi beaucoup pour conquérir sur la nature.

Qui peut douter maintenant de la réalité des calculs de M. Saulnier, pour tout ce qui concerne les dépenses du gouvernement fédéral, surtout en ce qui touche l'armée, la marine, le corps diplomatique, le corps judiciaire? N'est-il pas évident que le gouvernement fédéral ne trouve des serviteurs qu'en les traitant bien. Point d'argent, point de Suisse, c'était le proverbe de notre vieille Europe. Ce

proverbe est applicable aux Etats-Unis, plus qu'à tout autre pays. L'argent y est la seule récompense, ou du moins c'est la seule à laquelle on soit sensible. C'est là que l'on demande perpétuellement *How is he worth?* Combien vaut-il, c'est-à-dire quelle est sa fortune.

M. Saulnier n'a pu qu'indiquer les dépenses des états particuliers; mais il ne les a point indiquées vaguement. Ses calculs méritent croyance. Ses présomptions sont presque des preuves. S'il ne dit pas précisément ce qui est, il annonce ce qui doit être. Ici, je ne dois pas vous cacher ma conviction personnelle, et je me persuade que M. Saulnier la partage. A peu près toutes ces dépenses sont utiles et bien faites; elles sont, pour la plus grande partie, des dépenses municipales, c'est-à-dire de la nature la plus propre à l'avancement d'un pays. J'ajoute qu'elles sont votées allègrement et payées de même. C'est encore une vérité, que les contribuables peuvent payer facilement, l'impôt ne les écrase pas.

La *Revue* a fort bien expliqué pourquoi les contribuables des États-Unis se trouvent dans cette heureuse position; elle a fort bien fait comprendre la différence énorme qu'il y a entre les contribuables de l'Amérique septentrionale et ceux de notre France, où ils n'ont pas seulement à satisfaire aux besoins du présent, et où il faut encore payer les fautes du passé. *Misérables flatteurs du peuple!* ils savent fort bien cela, tout au moins leurs chefs; mais ils dissimulent une vérité triste, qu'il est pourtant nécessaire de faire connaître. Qu'en arrive-t-il? Cette classe si nombreuse, si privée de superflu, si ignorante, qui honore le royaume, ne veut plus se résigner à son sort, croit imbécilement à des promesses insensées, murmure, s'agite, se nuit à elle-même, en sorte qu'il devient ou difficile ou impossible de gouverner.

Cette classe n'existe pas encore aux Etats-Unis, il faut les en féliciter, dit M. Saulnier, mais il n'y a nullement lieu de les en louer. Ils sont à leur âge d'or sur ce point-là ; car ils ne sont plus à leur âge d'innocence. Qu'ils en sont loin! La situation morale des Américains n'est pas à envier, même pour la France, malgré les troubles qui l'affligent depuis plus de quarante ans. L'organisation des Etats-Unis ne résisterait pas à une pareille épreuve.

Au surplus, les travaux de M. Saulnier sur l'administration des Etats-Unis y ont été fort appréciés. Le gouvernement central a invité les gouvernemens spéciaux à lui faire connaître le montant exact de leurs recettes et de leurs dépenses. Tous ces documens seront réunis en une espèce de statistique financière qui sera imprimée aux frais du gouvernement fédéral. M. Saulnier aura eu l'honneur de provoquer cet utile travail.

J'ai l'honneur, etc. V. d. C.

Les plus hautes cimes des Pyrénées.

La *Maladetta*, une des plus hautes montagnes des Pyrénées, et placée précisément au milieu de la longueur de la chaîne, à douze lieues à l'est du mont Perdu, s'élève à 1,671, et le mont Perdu à 1,750 toises. On y voit un glacier.

Il est assez remarquable que les deux plus hautes cimes des Pyrénées ne fassent point partie du faîte élevé et continu qui sépare le versant des eaux, et qui sert en même temps de limite aux deux états. Toutes deux sont au-delà de la chaîne centrale, sur le territoire espagnol. Les vastes plaines par lesquelles on arrive aux Pyrénées, du côté du nord, sont formées en partie d'une immense quantité de

roches roulées, souvent remarquables par leur énorme grosseur. Quelquefois les vallées en sont encombrées dans toute leur longueur; si alors leurs embouchures sont barrées par une chaîne de collines, les débris s'y accumulent, et forment des plateaux élevés qui sont comme le premier degré des montagnes.

La Garonne traverse ce plateau, en s'enfonçant de trente à trente-cinq toises entre l'amas des masses roulées et les escarpemens qui forment la vallée; elle s'en échappe du côté de l'ouest par une échancrure très profonde.

(*Observations de Ramond.*)

Voyage de M. Ruppel.

M. Ruppel, de Francfort, fait dans ce moment, dans l'intérieur de l'Afrique, un nouveau voyage. On sait que M. Ruppel avait fait à ses frais, de 1822 à 1827, un premier voyage scientifique dans l'intérieur de l'Afrique, et que, remontant le Nil jusque dans le Kordofan et le Darfour, il avait pénétré beaucoup plus avant qu'aucun autre Européen. En 1830, il est reparti pour explorer d'autres parties de l'Afrique. Traversant, au mois d'octobre 1831, la mer Rouge à Moka, il se préparait à parcourir la partie méridionale de l'Abyssinie, pour se diriger vers les montagnes de la Lune, et pénétrer par là le plus avant possible dans l'intérieur du continent africain. Des révolutions ayant éclaté à la fois dans toute l'Arabie, l'Abyssinie, et jusque dans le pays des formidables Gallas qui habitent les plaines avoisinant les montagnes de la Lune, M. Ruppel s'est vu forcé de s'arrêter à l'île de Massoua, pour attendre que la guerre civile eût cessé dans les pays qu'il se proposait de parcourir. Il a profité d'un séjour de plus

de six mois qu'il a fait dans ces parages, pour explorer les provinces de l'Abyssinie voisines de la côte.

Observations sur les auteurs des Voyages en Perse et dans l'Orient.

C'est aujourd'hui une affaire de mode chez nos voyageurs, de déprécier les Persans, et chez nos annalistes, de réduire à moins que rien la valeur des historiens orientaux.

Chardin, J. Thevenot, Kaempfer, Mandelslo et la plupart des voyageurs du même temps, ne se mettaient en route qu'après s'être préparés par la lecture, s'occupaient principalement de satisfaire leur curiosité, et faisaient un long séjour qui les mettait en état d'approfondir suffisamment l'histoire et les antiquités des pays qu'ils parcouraient; leurs écrits procureront toujours l'instruction et l'amusement sur ce qui concerne l'Orient; mais la plupart des meilleurs voyageurs français et anglais les plus récens avaient la tête trop remplie de politique; ils étaient d'ailleurs peu préparés à examiner les choses qu'ils devaient rencontrer, et l'on peut dire qu'ils ne regardent le pays et les habitans qu'à vue d'oiseau. Ouseley, Ker-Porter, Malcolm et Elphinstone font exception; mais les premiers sont souvent prolixes; Malcolm étale trop souvent son habileté dans les langues orientales, et Elphinstone a mis son ouvrage (1) entre les mains d'un faiseur de livres. Leur caractère public, leur talent et leur connaissance de la langue persane, leur ont donné beaucoup de facilités; tous ont beaucoup ajouté à la masse de nos connaissances. Parmi les livres de voyage, celui

(1) *Relation du Caboul.*

de Pottinger et du capitaine Christie dans des pays inconnus, tels que le Beloutchistan, le Nermanchir et le Sedjistan, écrits sans prétention, ont donné le plus de satisfaction (1).

Quand un Bruce au milieu des bois de l'Abyssinie, un Park dans les déserts sablonneux de l'Afrique, ou un Pottinger et un Christie dans les montagnes et les plaines pierreuses du Beloutchistan et du Sedjistan voyagent seuls et déguisés, on peut leur pardonner de passer devant beaucoup d'objets intéressans sans en parler, parce qu'une apparence de curiosité, peut mettre sa vie en danger : mais plusieurs de nos voyageurs modernes, après avoir traversé des pays amis avec toutes les facilités possibles pour les recherches les plus minutieuses, et accompagnés d'une forte escorte, nous frappent de surprise. Ils ont examiné les ruines de la grandeur persane dans les plaines de Merdascht, et sur les bords du Tigre et de l'Euphrate, et ils vont faire imprimer leur ouvrage ; un morceau de pierre sculptée d'Istakhar sous un bras, et une tuile peinte de Babylone sous l'autre : semblables à ce pédant grec qui, voulant vendre sa maison, au lieu d'en montrer le plan, n'en faisait voir qu'une brique.

M. Malcolm dit que, parmi les ruines dont la Perse est couverte, on en voit bien peu de consacrées à des objets d'utilité publique réelle. Il n'a donc pas compris leur véritable usage ; car presque tout le pays est pour les canaux seuls, percé et couvert d'ouvrages extrêmement utiles. Des rivières entières ont été détournées pour arroser ; l'Hirmend est probablement dans ce cas ; il se perd aujourd'hui dans Lac ou Lok (marais de Zarrah) ; il en est de même du Bend-Emyr ou de l'ancien Araxe, car il y avait en Perse plusieurs rivières de ce nom.

(1) Ils ont été traduits en français, en 2 vol. in-8°.

Autrefois après avoir parcouru la plaine classique de Merdascht, il se jetait dans la mer au cap Djask en Kerman ; mais Timour ou Tamerlan fit construire une digue à Corbal, environ à quarante milles à l'est d'Istakhar, pour retenir ses eaux, ce qui lui a valu son nom actuel de Bend ou digue de l'Emyr-Timour, et il est employé à l'irrigation des terres. Abd-oul-Kerim observe que le Gihon et le Sihon sont entièrement consacrés à la culture, et Malcolm convient que Tahmoura, 3e roi de la dynastie des Pischdadiens, inventa divers moyens utiles et complets d'arroser les plaines arides de plusieurs parties de la Perse. (*Asiatic Journal.*)

Découverte dans la Terre van Diemen.

Le lieutenant-général Arthur, gouverneur de cette colonie, chargea dernièrement M. Frankland, ingénieur-général, d'envoyer un officier, muni et approvisionné de tout ce qui était nécessaire, pour aller du lac Echo à la côte occidentale de l'île, afin de reconnaître la nature du pays de ce côté. Cette tâche fut confiée à M. Sharland, aide-ingénieur, et il s'en est acquitté d'une manière qui lui fait beaucoup d'honneur. Il a essuyé beaucoup de fatigues et de privations, surtout dans le voisinage du port Macquarie, où il atteignit la côte de l'ouest. Quoiqu'il fut au milieu de neiges profondes, il s'abstint de faire du feu, de crainte d'attirer l'attention des indigènes qui seraient venus incommoder sa petite troupe.

Nous nous bornerons à annoncer que M. Sharland a fait des découvertes très importantes. Il a entr'autres constaté qu'à l'ouest des dix-neuf lagons, dans l'un desquels est la source du Derwent, et près du cap des Français,

il y a des millions d'acres de très bonne terre, bien arrosée, et offrant beaucoup d'autres avantages à des colons. M. Sharland a aussi trouvé un lac d'une grande dimension. En somme, son excursion est remarquable sous tous les rapports. (*Colonial Times*, avril 2.)

Traduction des Vedas.

Rammohun Roy, célèbre brahmane hindou, qui en ce moment parcourt l'Europe, vient de faire réimprimer à Londres différens écrits qu'il a traduits du sanscrit, et qu'il a précédemment publiés dans l'Inde (1). « Cet abrégé du *Vedant*, ou résumé de tous les Veds, qui établit l'unité de l'Etre suprême, et enseigne que lui seul est l'objet de l'invocation et de l'adoration, montrera à tous ceux qui déclament contre l'Hindouisme, qu'ils ont encore quelque chose à apprendre et à désapprendre. »

Le sommaire du but de ces célèbres écrits est exposé brièvement par Rammohun Roy, dans son introduction à l'ouvrage dont il est question.

« Mon intention, en présentant brièvement la substance de ces récits, a été de faciliter l'intelligence de leur contenu qui est étranger à la généralité des lecteurs européens. Les Veds, ou proprement leurs parties spirituelles, déclarent uniformément que l'homme est enclin par sa nature ou par habitude à réduire l'objet ou les objets de son respect ou de son adoration, quoique décidément inconnus, à des formes palpables, et à leur accorder des attributs qu'il suppose excellens, d'après ses notions ; c'est de

(1) *Translation of several principal Books, Passages, and Texts of the Veds and of some controversial works of Brahmanical Theology.*, by Rajah Ramohun Roy, 2e édition. London, 1832.

là que l'idolâtrie grossière ou raffinée prend son origine, et pervertit la marche véritable de l'intelligence qu'elle conduit à des imaginations vaines. C'est pourquoi ces autorités offrent des précautions contre le penchant à se former une divinité d'après les idées humaines, et recommandent aux hommes de diriger toutes leurs recherches vers les objets qui les entourent, considérés soit collectivement, soit individuellement, en se rappelant avec quelle régularité, quelle sagesse et quel art merveilleux ils sont combinés et arrangés, puisque de telles recherches ne peuvent manquer de conduire un esprit impartial à la notion marquée partout dans l'univers d'une existence suprême qui les ordonne et en dispose d'une manière si sublime. Ces mêmes Veds représentent les rites et le culte extérieur adressé aux planètes et aux choses physiques, ou les notions abstraites personnifiées, ainsi que les héros déifiés, comme propres aux gens d'une capacité médiocre; mais ils enjoignent la dévotion spirituelle, décrite plus haut, la bienveillance et l'empire sur soi-même, comme les seuls moyens d'assurer sa félicité. »

Fête de Jagrenâth.

Dans un village à deux milles de Berdwa, il y a un char de Jagrenâth. Au mois d'août 1831, les Hindous célébrèrent la fête de ce dieu, et promenèrent le char en triomphe. Le soir nous apprîmes que trois hommes avaient été tués sous ses roues, mais nous ne pûmes savoir s'ils avaient été renversés par la foule, ou s'étaient prosternés volontairement; le premier cas semblait le plus probable. Quand la multitude aperçut les victimes nageant dans le sang, chacun fut saisi de frayeur et s'enfuit.

Le lendemain je montai à cheval et j'allai sur le lieu avec un de mes amis. Les cadavres étaient encore étendus à l'endroit où ils avaient été écrasés; les spectateurs ne montraient que de l'indifférence pour ce fatal évènement; un bûcher fut allumé à côté de chaque corps, ce qui produisit un spectacle affreux. Les roues avaient brisé la cuisse d'un homme, et coupé en deux le genou d'un beau garçon de quinze ans; une autre roue avait passé sur sa tête. La veuve d'un de ces hommes était assise à côté de son cadavre, qu'elle regardait fixement et sans prononcer une seule parole. (*Missionary register.*)

Bambou du Brésil.

Parmi les végétaux qui attirèrent notre attention, je citerai les diverses espèces de bambou; quelques-unes sont d'une dimension énorme et d'une beauté singulière. Parmi les premiers il y en a qui ont deux pieds de tour, et de grandes branches latérales; ils sont si longs, qu'ils ressemblent à des arbres. D'autres, de la même grandeur, n'ont pas de branches; leur tige unique, divisée en nœuds réguliers, est unie et diminue graduellement en une pointe, en atteignant une hauteur immense.

Quelques-uns n'étaient pas si gros; mais ils s'élevaient jusqu'à ce qu'ils devinssent si minces qu'ils se courbaient s'amincissant peu à peu et finissant par une pointe très fine, aussi menue qu'un crin de cheval, et se balançant à travers la route comme une ligne de pêcheur. Je coupai vers le milieu un de ces bambous sorti de la vallée inférieure: il n'était pas tout-à-fait aussi gros que mon poignet. Après l'avoir porté quelque temps

à ma main, qui le trouvait plus léger qu'un fouet de charrette, je l'étendis sur la route et je le mesurai : il avait quarante-cinq pieds de long, ainsi la plante entière devait en avoir quatre-vingt-dix, diminuant constamment et d'un poli admirable dans toute cette étendue.

Une quatrième espèce est plus petite que les autres; de ses articulations partent plusieurs tiges aussi minces que de la ficelle : des pointes des extrémités sortaient de longues feuilles lancéolées. Ce bambou était si prolifique, qu'il couvrait toute la surface d'une forêt; grimpant jusqu'au faîte des arbres les plus hauts, et les revêtant d'une verdure exquise.

En voyageant le long d'une vallée, nous voyions ce végétal envelopper quelquefois tout le côté opposé, où il courait d'un arbre à un autre, de sorte que la surface entière de la pente était enveloppée d'un rideau uniforme de la plus riche draperie.

Ce végétal est extrêmement utile aux habitans : ils le nomment *capim do mato* (herbe des broussailles.) Quand une troupe de voyageurs s'arrête à un rancho, près duquel il y en a, on envoie des nègres en couper, il fournit aux chevaux et aux mulets une nourriture abondante et succulente, et au bétail du voisinage, un fourrage vert et salutaire dans toutes les saisons.

(*Notes on Brasil*, by R. Walsh.)

Nitrification des craies.

M. Gaultier de Claubry a lu dans la séance de l'académie des sciences, du 19 août 1832, un mémoire sur les craies nitrifiables du bassin de Paris.

Dans leurs recherches sur la géographie minéralogique

des environs de Paris, Cuvier et M. Brongniart ont fait connaître la nature des couches dont se trouve formé ce bassin très étendu et remarquable sous beaucoup de rapports. Dans un assez grand nombre de points, la craie s'y trouve à découvert et forme des falaises d'une assez grande étendue.

Sur un point assez circonscrit de ces parties de craie, se présente un fait important qui ne paraît pas avoir assez attiré l'attention des géologues.

Ce fait est la nitrification des craies de la Roche-Guyon et de Mousseau, département de Seine-et-Oise.

En partant de Vetheuil, où l'on trouve le calcaire grossier qui y est exploité comme pierre à bâtir, et descendant la Seine jusqu'à Tripleval, on rencontre des bancs de craie uniformes dans leur épaisseur et leur stratification alternative, avec des couches de silex. Dans la plus grande partie de leur étendue, ces craies sont coupées à pic de distance en distance; quelques parties de terre végétale descendent sur leurs flancs.

Ces couches de craie sont uniformément d'une épaisseur de 70 à 80 centimètres, et séparées par des lits de silex qui varient à peine.

Depuis un grand nombre d'années, les habitans extraient de ces roches du salpêtre, qu'ils obtiennent soit en recueillant des efflorescences salines qui se forment sur leurs flancs, soit en enlevant avec de petites hachettes quelques millimètres seulement d'épaisseur de la craie, qui est traitée comme les matériaux salpêtrés ordinaires.

Après un certain temps, qui dépend de circonstances que nous allons examiner, une récolte nouvelle de salpêtre peut être faite, et deux fois par an au moins elle est effectuée par les salpêtriers établis sur les lieux.

Ces craies sont recouvertes d'une foule d'efflorescences

qui tapissent leurs parois, et qui sont plus particulièrement déposées sur les bords du silex que les salpétriers appellent *bizacdi.*

On s'aperçoit facilement que ces efflorescences sont de deux espèces : quelques-unes ont une saveur salée assez franche, les autres présentent plus particulièrement la saveur piquante du salpêtre. Celles-ci sont très répandues dans un grand nombre de points ; elles renferment beaucoup de sel marin et une faible quantité de nitrates. Les premières au contraire sont en grande partie composées de ces sels.

Depuis un certain nombre d'années, les habitations se sont multipliées ; les habitans se prêtent plus difficilement à laisser entamer les murailles de leurs propriétés, et si les choses continuent ainsi, la quantité de salpêtre qu'on retirerait serait bientôt diminuée de plus de moitié.

La plupart des habitans de ce pays construisent leurs maisons dans la craie, qui se laisse travailler facilement ; au moins les caves et les écuries sont toujours creusées dans le roc.

D'assez grandes étendues de craie se trouvent entièrement découvertes, et séparent des villages ou des maisons.

Deux fois au moins chaque année, on gratte les parois des bancs de craie pour en extraire le salpêtre : chaque fois on en enlève une très faible épaisseur, quelques millimètres, par exemple ; et quand on fait une nouvelle récolte, on remarque que le salpêtre s'est particulièrement déposé sur la crête des entailles faites par la hache dont se servent les carriers, comme sur les bords du silex.

Ce que présentent de particulier ces bancs de craie, c'est la petite proportion de pétrifications qu'on y rencontre. L'auteur n'a pu en rencontrer, et les salpétriers lui ont dit en trouver rarement, tandis que les craies

de Meudon abondent en bélemnites, en térébratules.

Dans quelques points, on rencontre des couches de craie qui ne se nitrifient pas, ou au moins qui se nitrifient beaucoup moins que les autres : leur dureté est plus grande; les ouvriers disent qu'elles sont sèches, et appellent grasses les portions qui se nitrifient le mieux. A la partie supérieure de la craie, on rencontre quelques traces de calcaire grossier qui recouvre la craie. La nitrification s'arrête complètement dans ces points.

Au-delà de Tripleval, la craie s'enfonce sous le calcaire grossier, et la nitrification disparaît.

Les couches de craie qui se nitrifient sont exposées à l'action directe du soleil du midi; au nord, la nitrification est très peu sensible, quoique dans quelques parties, les habitations y soient plus agglomérées.

Les efflorescences sont particulièrement déposées sur les bords du silex et sur ceux des entailles faites avec la hachette pour enlever la craie; la nitrification ne s'offre jamais que jusqu'à une profondeur de quelques millimètres, à moins que la craie ne soit fendillée, comme cela a lieu dans quelques parties, et alors on rencontre du nitre dans les crevasses.

Les salpêtriers traitent les efflorescences et les craies comme matériaux salpêtrés; après qu'ils les ont suffisamment épuisées par le lavage, ils les gâchent avec de l'eau, et en font des murs d'une longueur déterminée par la disposition des localités, de 1 mètre 50 centimètres à 1 mètre 60 centimètres de hauteur, et de 40 à 50 centimètres d'épaisseur, dans la construction desquels il n'entre aucune matière animale.

Au bout d'un mois environ, la surface de ces murs est couverte d'efflorescences, que l'on enlève en grattant la surface des murs; peu de temps après, on recommence la

même opération, et quand le mur a été détruit de cette manière, on le refait avec les mêmes matériaux.

Il existe toujours du sel marin dans les efflorescences. M. Gaultier de Claubry a trouvé ce sel dans des craies prises à 1 mètre de profondeur et dans des craies recueillies à Meudon, au milieu des carrières.

Quand on chauffe ces craies jusqu'au rouge, il s'en dégage un peu d'ammoniaque, et la matière noircit. On a attribué la formation du nitre à la présence de cette substance; mais l'auteur fait voir que sa proportion est tout-à-fait insuffisante pour en rendre compte. Par exemple, les trois salpêtrières qu'on exploite depuis la Roche-Guyon jusqu'à Tripleval extraient de 3,000 à 3,600 kilog. de salpêtre des craies. Pour former cette quantité d'acide nitrique, il faudrait plus de 1,900 kilog. d'une substance animale sèche, contenant 20 pour 100 d'azote, en admettant que tout l'azote servît à la formation de l'acide nitrique. L'auteur pense que l'acide nitrique se forme ici sous l'influence de la craie, par l'action de l'air, de l'humidité et du soleil.

La nitrification est faible dans les saisons chaudes et sèches comme dans les temps froids et pluvieux; c'est par une saison chaude et un peu humide qu'elle se développe le plus facilement.

M. Gaultier de Claubry appuie cette conclusion sur des expériences qui lui sont propres et dont il a déposé les premiers résultats à l'académie, il y a trois ans, et d'où il résulterait que le carbonate de chaux pur et humecté agirait sur l'air de manière à produire de l'acide nitrique. Il se propose de communiquer prochainement à l'académie les résultats de ses recherches à cet égard.

Description géographique et statistique de Londres.

Londres, capitale de l'empire britannique, est située par le 51e degré 21 minutes de latitude nord, et par le 2e degré 25 minutes de longitude ouest du méridien de Paris. Sa distance d'Edimbourg est de 396 milles au sud (2 milles et un cinquième font une lieue de poste en France); de Dublin, 338 milles sud-est; de Paris, 225 nord-nord-ouest; d'Amsterdam, de 190 milles ouest. Londres est située à environ 45 milles de la mer, à l'ouest, dans une vallée spacieuse et fort agréable, qui s'étend le long des rives de la Tamise; ce fleuve, en traversant la métropole, décrit un arc de cercle. Du côté du nord, le terrain s'élève par degrés, mais d'une manière inégale, et l'élévation du terrain se prolonge jusqu'au nord-ouest et à l'ouest, qui sont les parties les plus hautes. La partie méridionale de la ville présente un terrain uni, et fut autrefois un marais de plusieurs milles d'étendue.

Ces deux divisions principales sont réunies par six ponts, dont quatre en pierre et deux en fer. Le sol sur lequel repose la ville consiste généralement en un sable fin, mêlé dans un grand nombre d'endroits d'une forte portion d'argile. La largeur de la Tamise, dans cette partie de son cours, est de quatre à cinq cents yards (160 à 220 mètres environ). La hauteur de l'eau est généralement de douze pieds; mais, à la marée montante, l'eau s'élève de dix à douze pieds plus haut. La marée montait ordinairement à quinze milles au-dessus du pont de Londres, mais depuis la destruction de l'ancien pont et la construction du nouveau, la marée monte beaucoup plus haut.

Londres peut être considérée dans son ensemble comme la ville la plus opulente et la plus étendue de l'Europe

Elle est composée de la Cité, proprement dite, et de ses dépendances, de la cité de Westminster et de ses dépendances, du bourg de Southwark, et d'environ trente villages environnans dans les comtés de Middlesex et de Surrey. Son étendue de l'est à l'ouest est d'environ huit milles; sa largeur du nord au sud est très irrégulière, et l'on peut dire qu'elle varie de quatre à cinq milles. La circonférence de ce prodigieux amas de bâtimens n'est pas de moins de vingt milles.

On a calculé que Londres contient 70 *squares* ou places publiques; 12,000 rues, avenues, ruelles, etc., et renferme près de 300,000 bâtimens de tout genre, comme palais, églises, maisons, magasins, boutiques, etc.; etc. Les maisons sont construites en briques faites et employées sur les lieux. Les rues principales sont larges, bien aérées, et supérieures à la plupart des autres villes d'Europe, pour la facilité des transports, du commerce, des communications, et l'agrément des piétons. Les rues sont pavées au milieu, pour le passage des voitures, en grandes pierres qui forment une chaussée compacte et solide, légèrement bombée pour rejeter l'eau dans les ruisseaux des bas-côtés; de chaque côté de la chaussée est un large trottoir également pavé en pierre et élevé un peu au-dessus de la chaussée. Au-desous du pavé, il y a de vastes canaux voûtés ou égoûts qui communiquent avec chaque maison au moyen de canaux plus petits, dans lesquels se déversent les eaux de la chaussée par le moyen de grilles en fer.

Un fait remarquable, c'est que la végétation est plus avancée de dix ou même de quinze jours à l'ouest et au sud-ouest de Londres, qu'au nord et à l'est. Les vents les plus habituels soufflent du nord-est au sud-ouest: ces vents ne règnent pas moins de six mois de l'année. Le

thermomètre s'élève quelquefois à environ 80 degrés Fahrenheit, très rarement à 84 degrés; mais la chaleur ordinaire est de 65 à 75 degrés. En hiver, le thermomètre tombe à 15 degrés; mais ordinairement il s'arrête entre 20 et 30 degrés. Le thermomètre est quelquefois tombé au-dessous de zéro, mais cela est très rare. Quand il ne gèle pas, le thermomètre demeure le plus fréquemment entre 40 et 50 degrés. La température moyenne de Londres est de 51 degrés à 52 degrés. La situation de Londres est tellement avantageuse, qu'en creusant un peu, on trouve en tous lieux des sources qui fournissent une immense quantité d'eau.

On dit qu'en 1377, Londres contenait environ 35,000 habitans. D'après le recensement fait en 1801, Londres contenait à cette époque 121,229 maisons, habitées par 216,032 familles, faisant 864,755 personnes. En 1811, la population s'élevait à 1,099,104 ames, et, en 1821, à 1,225,964. Il paraît, d'après le dernier recensement fait en 1831, que la population s'est accrue de 248,105 ames. On estime donc que le nombre des habitans de Londres ne s'élève pas à moins de 1,474,069.

On a calculé qu'année commune, on consomme à Londres 110,000 bœufs, 50,000 veaux, 800,000 moutons, 250,000 agneaux; porcs et sangliers, 200,000; sans compter d'autres bêtes d'espèces différentes. Smithfield est le marché principal où se tiennent ces diverses denrées; et la valeur totale de la viande de boucherie qui s'y vend annuellement est de 8,000,000 guinées. On estime qu'on apporte, année commune, au marché de Billingsgate, 2,500 charges de poissons, de 40 tonneaux chacune, et environ 20,000 tonneaux y arrivent en outre par la voie de terre, en tout 123,000 tonneaux.

La consommation annuelle de froment à Londres s'élève

à 900,000 quarters, contenant chacun huit boisseaux (le boisseau est égal à 24 litres). La consommation de porter et d'ale s'élève à 2,000,000 barriques, contenant 36 gallons chaque (le gallon est égal à 3 litres); esprits et eaux-de-vie, 11,000,000 gallons; vins, 65,000 pipes; beurre, 21,000,000 livres; et fromage, 26,000,000. La quantité de charbon qu'on consume, année commune, dans cette ville, est de 1,200,000 chaldrons de 36 boisseaux. On a calculé que 10,000 vaches sont élevées dans le voisinage de Londres pour fournir du lait aux habitans, et on croit que ces vaches ne donnent pas moins de 7,900,000 gallons par an. Cette énorme quantité de lait s'accroît encore d'un quart au moins; car les marchands le frelatent avant de le vendre.

Le port de Londres, ou plutôt cette partie de la Tamise qui est occupée par un très grand nombre de bâtimens marchands, s'étend du pont de Londres (London-Bridge) à Deptford, ce qui forme un espace de près de quatre milles en longueur, sur une largeur de deux cents à deux cent cinquante toises. Le port de Londres possédait au mois de septembre 1800, d'après des documens mis sous les yeux du parlement, 2,666 vaisseaux, portant 568,262 tonneaux; et 41,402 hommes d'équipage. Le nombre ordinaire de vaisseaux dans les docks et le port de Londres est de 11 à 1,200, sans compter 3,000 barques employées à les charger et à les décharger; 2,300 petits bâtimens, et plus de 3,000 batelets pour passer l'eau; 1,200 employés de la douane sont journellement occupés à inspecter les différentes parties de la rivière; 4,000 débardeurs en chargent et déchargent les vaisseaux, et plus de 8,000 mariniers conduisent les petits bâtimens et les batelets. La valeur totale des marchandises chargées et déchargées dans le port de Londres, pendant chaque année,

peut être estimée à plus de 1,688,000,000 de francs.

Les troupes de la maison du roi se composent de trois régimens de gardes à pied, au nombre de 7,000 hommes environ, y compris les officiers, et de deux régimens de horseguards (gardes à cheval), au nombre de 1,200, forment toute la troupe de la métropole. Mais aucun de ces régimens n'a le droit d'entrer dans la cité de Londres sans la permission du lord maire.

Il est assez difficile de dire le nombre exact des églises et des chapelles qui sont dans Londres; il ne doit pas y en avoir moins de 200. Le nombre des édifices religieux qui appartiennent aux églises dissidentes dépasse de beaucoup ce chiffre. Il y a quatre-vingts chapelles ou lieux d'adoration pour les indépendans, parmi lesquels on compte les presbytériens d'Ecosse; les anabaptistes ont près de 50 chapelles; les méthodistes, 23; les unitaires, 9; les ariens, 2; les quakers, 6, etc. Les moraves, les newslights (nouvelles lumières), les free-thinkers (libres penseurs), n'ont qu'une chapelle par secte. Dans la métropole, il y a six synagogues pour les juifs, quinze chapelles pour les catholiques romains, et dix-neuf églises pour les protestans étrangers. (*Partington's history of London.*)

Utilité du Palmier Tico.

Parmi les arbres intéressans du Brésil, on peut ranger le tico, que les habitans de cette contrée commencent à employer pour substituer au chanvre et au lin. Cet arbre, de la famille des palmiers, est nommé par les botanistes *bartris acanthocarpos ;* il croît dans les marais. Sa feuille longue, extrêmement fibreuse, est couverte de petites épines. Comme ses côtes sont très cassantes, elles

se brisent et se séparent quand on la ploie dans le milieu. On en tire alors les extrémités de chaque côté, et on obtient des fibres très fortes d'excellente qualité et très propres à être employées dans les arts. L'arbre a de quinze à vingt pieds de haut; sa tige est de la grosseur du poignet et divisée en jointures, entourées chacune d'un cercle d'épines. Le tico donne aussi un fruit qui est en grappes au sommet de la tige. C'est un noyau recouvert d'une pulpe et enveloppé d'une peau violette, de sorte qu'il ressemble beaucoup à une grappe de raisin de cette couleur. Le fruit est rafraîchissant et agréable quand le temps est chaud : quelquefois on en fait du vinaigre. Le noyau reproduit absolument la forme du coco en miniature; il renferme une amande. On vend ce fruit dans les rues de Rio-Janeiro et on le nomme *cooca titu*.

(*Notes on Brasil*, by R. Walsh.)

NOUVELLES.

Expédition à la recherche du capitaine Ross.

Nous annonçâmes dans le temps le départ du capitaine Ross pour les parages des mers arctiques, où il avait fait un premier voyage de découverte en 1818, pour le gouvernement britannique. Il s'était embarqué, cette seconde fois, sur un navire qui lui appartenait, et à l'armement duquel ses amis avaient coopéré. Depuis trois ans, il a quitté l'Angleterre, et, depuis ce moment, on n'a plus entendu parler de lui.

Son frère et ses amis, après s'être inutilement adressé au gouvernement, pour qu'il envoyât, aux frais de l'Etat, une expédition à la recherche du capitaine Ross, ont pris le parti d'en faire une. On dit que l'entreprise est formée

d'après un plan d'opérations conseillé par le docteur Richardson, compagnon du capitaine Franklin, dans ses voyages à la mer polaire, et par d'autres hommes de science et d'expérience.

La compagnie de la baie d'Hudson a promis sa coopération, et en conséquence, a fait parvenir des instructions à ses facteurs, pour qu'ils aient à préparer et à dépêcher des munitions et des vivres aux différens points où l'on peut s'attendre à voir passer les navires de l'expédition. On a demandé au gouvernement l'aide d'un ou de plusieurs officiers de la marine royale : le capitaine Back, qui s'est distingué par les services qu'il a rendus au capitaine Franklin, dans ses deux précédentes campagnes, a accepté le commandement.

Quant aux fonds nécessaires, l'association a adressé une demande au bureau des colonies; lord Goderich l'a appuyée, pour qu'on accordât 2,000 livres sterling, parce qu'on avait exposé que 3,000 livres de plus seraient fournies par des personnes qui prenaient intérêt au succès de l'entreprise : on ne doute pas que d'après le grand nombre de personnes recommandables qui ont déja souscrit, on ne réunisse aisément cette somme.

Le comité de l'association a pris la résolution suivante, qui ne peut manquer de produire un bon effet.

« Quoique l'objet ostensible et primitif de l'association soit le projet humain énoncé plus haut, cependant l'assemblée pense que l'on ne doit pas perdre une occasion si favorable, autant que ce sera possible, de faire des recherches utiles aux progrès de la science, puisqu'un vaste champ est ouvert, et en conséquence, les corps savans et les personnages distingués par leur savoir, de Londres et d'ailleurs, seront consultés et invités à contribuer par leur aide à cette entreprise. »

Voici, à ce qu'on assure, le plan qui sera suivi : le capitaine Back, sans s'écarter du principal objet de sa mission, profitera de toutes les occasions qui se présenteront d'enrichir la science, et l'on espère qu'il pourra explorer les régions encore inconnues, qui sont comprises entre la pointe Turnagain, où s'arrêta le capitaine Franklin, et le point le plus avancé vers l'ouest, où atteignit le capitaine Parry, et réunir ainsi la fin principale de chacune de ces deux expéditions, puisque l'on suppose, d'après la présence des rennes et des bœufs musqués sur l'île Melville, que la terre est continue, ou séparée seulement par des détroits d'une largeur peu considérable.

(*Times*, septembre 1832.)

Prochain retour de M. Bonpland.

Dans la séance de l'académie des sciences, tenue le 16 octobre, on a donné lecture de l'extrait d'une lettre que M. de Humboldt a reçue de M. Bonpland, correspondant de l'institut ; la date est de Buenos-Ayres, le 10 juin 1832.

« Je profite du départ du navire *l'Herminie*, pour te donner la bonne nouvelle que mes collections du Paraguay et des Missions portugaises m'arriveront sous peu de jours. Les herbiers et la collection de roches, accompagnée de notes détaillées sur le gisement, offriront, je l'espère, quelque intérêt à MM. les professeurs du Muséum, auxquels je les adresserai immédiatement.

« Je profite de cette même occasion de *l'Herminie*, pour écrire au ministre des affaires étrangères, et pour lui exprimer ma vive reconnaissance des ordres qu'il a bien voulu donner au consul général de France à Buenos-Ayres, pour faciliter mon retour en Europe. Le *Moniteur*

m'avait déja fait connaître les intentions bienveillantes du gouvernement. J'ai fait part au ministre des motifs qui me font désirer de séjourner encore quelque temps ici dans l'intérêt des sciences. Je voudrais recueillir de nouveaux matériaux, et retrouver ce que j'ai eu le malheur de perdre.

« J'espère ramener sous peu dans la *Provincia de las Missiones* le jeune jardinier qui m'avait accompagné de France à Buenos-Ayres, et qui me sera très utile pour faire descendre l'Uraguai à une belle collection de plantes vivantes, et pour procurer au Muséum de nombreux arbustes du maté ou thé du Paraguay, qu'on pourrait cultiver dans notre colonie d'Alger. Je n'ignore pas que la *Provincia de las Missiones* a été parcourue par d'habiles botanistes, par M. Auguste de St.-Hilaire et par ton compatriote, M. Sellow (1), qui a rapporté d'immenses collections de plantes et de roches au Brésil; mais dans une région aussi abondante en végétaux, il y a de quoi glaner même après des voyageurs instruits et zélés. M. Sellow a découvert sur les rives du Rio Arapey, dans la *banda orientale*, d'énormes restes du *megatherium*, qu'on croit généralement ici être un tatou (*dasypus*).

« Je regrette de quitter ce pays sans voir le Tucuman, le Chili et la côte patagonique; mais je n'ose trop retarder mon retour. J'ai retrouvé quelques livres que j'avais laissés

(1) Il paraît qu'on ignorait encore à Buenos-Ayres la mort de M. Sellow, voyageur du plus grand mérite. Il s'est noyé en octobre 1831 dans le Rio San Francisco. Une partie de ses collections est arrivée à Berlin, et M. Weiss a fait figurer dans les Mémoires de l'académie de Prusse, pour l'année 1827, les ossemens fossiles trouvés près de Rio Arapey et de Queguay. Le bouclier du tatou de l'Arapey n'est pas divisé par bandes mobiles, et l'animal du Queguay paraît selon MM. Weiss et d'Alton, appartenir aux tortues. (*Note de M. de Humboldt.*)

à Corrientes. Je n'ai que les premières six livraisons de nos *Nova genera*, publiés par M. Kunth; mais je vois par une ancienne lettre de M. Bosc que la publication entière est terminée.

« Je fais aujourd'hui un nouvel envoi de graines très fraîches au Muséum, et j'écris à M. Bosc pour cet envoi comme pour celui que j'ai fait de *San-Borja*, au mois de juin 1831. Je crois qu'il y avait près de cent quarante espèces.

« Tâchant de rendre mon séjour aussi utile que possible, depuis que je suis rendu à la liberté, je me suis mis à empailler tout ce que j'ai pû me procurer d'oiseaux rares. Je viens même d'engager un empailleur assez habile qui doit me suivre dans les Pampas, où je vais chasser des vizcachas que je suppose peu communes, et dont l'anatomie doit offrir un intérêt particulier.

« Je termine cette lettre, en transcrivant du *Journal de Buenos-Ayres*, 9 juin 1832, une note de M. Mossoti sur la comète d'Encke.

« La comète d'Encke (à courte période) a fait son ap-
« parition ici conforme à mes calculs. Depuis le 2 juin,
« elle a commencé à paraître, et elle a continué à être
« visible jusqu'à ce jour; elle a traversé la constellation
« de l'Eridan. Sa clarté est moindre que dans ses appari-
« tions antérieures : on n'y voit pas de noyau, et à peine
« la distingue-t-on dans une bonne lunette achromatique
« de deux pieds et demi de longueur, ce qui indique que
« la comète a éprouvé quelque changement. Hier, 7 juin,
« à cinq heures et demie du matin, sa position approxi-
« mative était

« Ascension droite. . . 51° 7'.
« Déclinaison australe. 21° 23'.

Le voyageur aveugle.

M. Holman, le voyageur aveugle, dont nous avons quelquefois parlé, est, depuis quelque temps, de retour en Angleterre sa patrie, après une absence de plus de cinq ans, pendant lesquels il a fait le tour du monde, et parcouru les continens d'Asie, d'Afrique, d'Amérique et d'Australie, ainsi que les îles Maurice, Ceylan et Van Diemen. Il a visité aussi la Chine, les îles de Madère, Ténérife, Sant Yago, Fernando Po, Ascension, Madagascar, Séchelles, Pinang, Sincapour, et beaucoup d'autres lieux remarquables. Quand on réfléchit à la nature gigantesque de l'entreprise de ce voyageur, et aux inconvéniens qu'il avait nécessairement à combattre, on ne peut s'empêcher d'admirer la fermeté de caractère et la persévérance extraordinaire qui ont projeté et effectué ce que peu de personnes, quoique douées de toutes leurs facultés auraient osé tenter. Si dans les précédentes relations des voyages de M. Holman dans la plus grande partie de l'Europe et à Liberia, on trouve des preuves nombreuses et évidentes de la finesse de ses observations, de la clarté de ses descriptions, et des aventures personnelles qui sont intéressantes, combien de nouvelles choses du même genre ne doit-on pas attendre de cette pérégrination récente et bien entendue. Rien ne pourra être plus curieux en littérature. (*Literary Gazette.*)

Voyages de Poppig.

Une lettre de Leipzig du 15 d'août dernier, donne des renseignemens détaillés sur les voyages du docteur Édouard Poppig. Il partit de Hambourg pour Cuba, en

mai 1822; parcourut l'intérieur de l'île, occupé à faire des collections d'histoire naturelle. Après un séjour de deux ans, il s'embarqua à Matanza pour les États-Unis du nord, demeura deux ans et demi à Philadelphie, explora l'intérieur de la Pensylvanie et une partie des monts Aleghany.

En 1827, il était à Valparaïso où il rencontra les naturalistes et les officiers du *Siniavin*, capitaine Lutke. M. Poppig fit une ample récolte à Concom, puis passant par St.-Yago, Santa Rosa et la chaîne des Andes, il descendit vers Mendoza. Quelques-uns de ses mulets ayant été malheureusement emportés à Ajos de Agaca par la violence d'un torrent, il perdit tout son bagage, ce qui le fit renoncer à son dessein d'aller à Mendoza. Après s'être arrêté peu de temps au Rio Colorado, il revint au Chili et gagna Talcahuanha; puis la province de Lisla la laja, située dans le sud-est de ce pays et très peu connue des naturalistes. Elle fut soigneusement examinée à partir d'Antuco, petite ville au pied des Andes; le pic de Pilque, montagne la plus considérable des environs, et le volcan d'Antuco furent gravis pour la première fois. Le dernier est à peu près à 2750 pieds au-dessus de la ligne des neiges perpétuelles; les explosions volcaniques ont régulièrement lieu toutes les quatre à cinq minutes.

Revenu à la Conception, M. Poppig s'embarqua en mai 1829 pour le Callao. Bientôt il quitta Lima, traversa la Sierra Vinda et le Cerro de Pasco qui a de riches mines d'argent; ce sont les parties les plus escarpées des Andes. Il descendit sur les rives du Huallaga, et y resta longtemps à Pampayaco, près de Cocheros, point extrême du voyage des célèbres naturalistes, Ruiz et Pavon; ensuite il gagna la mission de Tocache, située plus haut sur la même rivière. En septembre 1830, il alla à Yurimaguas,

dans le Maynas, et y resta dix mois. En août 1831, il s'embarqua sur le Maragnon; et le 22 avril 1832, arriva heureusement à Para. Les troubles du Brésil ne lui permirent de faire qu'un court séjour à Éga, dans l'ouest du Brésil, et à la Barra do Rio-Negro. Il alla de Para à Colares, au sud; prêt, dans un cas de danger par une insurrection populaire, à s'embarquer à l'instant, mais à tout événement, dans le courant de l'année pour l'Europe.

(*Literary Gazette.*)

NÉCROLOGIE.

Le docteur Rengger, connu par un séjour de plusieurs années au Paraguay, par une notice sur cette contrée et le docteur Francia, et par un ouvrage sur les mammifères du Paraguay, est mort, le 9 octobre, à Aarau. Il laisse inachevée sa description des contrées de l'Amérique méridionale qu'il avait parcourues. Ce savant, qui honorait la Suisse par ses talens, était né le 21 janvier 1795. Il avait fait à Lausanne, de 1812 à 1814, ses études préparatoires à l'université. Ce fut le 1er mai 1818 qu'il s'embarqua avec son ami, le docteur Longchamp; ils prirent terre à Buénos-Ayres, et atteignirent l'Assomption en juin 1819.

Par ses talens distingués et ses services généreux, Rengger sut à la fois se concilier l'affection des habitans et échapper à la tyrannie soupçonneuse de Francia; il parvint à quitter le Paraguay en mai 1825; il dut malheureusement y laisser la plus grande partie des collections précieuses qu'il avait formées en parcourant le Paraguay, pendant six ans, dans toutes les directions. Il revint en Suisse en mars 1826, publia différens ouvrages, et se livra à son goût pour le développement des sciences naturelles. Il tomba malade à Naples, dans un voyage qu'il faisait en Italie, au commencement de cette année; ce n'est qu'à grand'peine qu'il revint en Suisse, où ses forces s'éteignirent rapidement.

VOYAGE

DANS DES PARTIES PEU CONNUES

DE

KHOUZISTAN ET DE LA PERSE,

EN 1831 ET 1832 (1),

PAR J. H. STOCQUELER.

En partant de Bombay, M. Stocqueler relâche à Mascate, puis il entre dans le golfe Persique, débarque à Bouchir, et arrive à Bassora. Son dessein était de gagner ensuite Bagdad et de poursuivre la route ordinaire vers l'Angleterre; mais la peste et des guerres intestines qui désolent souvent ces contrées, le forcèrent de revenir sur ses pas. Alors il essaya d'aller de Bassora à Chouster, et s'embarqua sur le Chat-oul-Arab, qui le porta dans le Karoun.

« En arrivant à Mahemmarrah, dit-il, je remis

(1) *Fifteen months Pilgrimage through untrodden partes of Khuzistan and Persia, in a journey from India to England.* London, 1832, 2 vol in-8°.

mes lettres au cheikh des Chabéens; il me donna un garde ou plutôt un guide qui devait me garantir des attaques des habitans des villages répandus sur les rives du Karoun. A quelques milles au-delà du village de Hérat sur le Hafar, je n'aperçus plus de bosquets de dattiers, les bords de la rivière n'offraient qu'une rangée étroite de tamariscs et d'autres arbrisseaux sauvages. Je descendis à terre, pendant que les haleurs continuèrent à tirer lentement le bateau contre le courant; durant une promenade de deux heures je ne traversai pas moins de cinq lits d'anciens canaux, maintenant à sec entre Hérat et Devissi sur la rive gauche du Hafar. On s'imaginerait que ses bords sont déserts, si l'on n'y apercevait de temps en temps une antilope, un lièvre, un chacal, un loup, un lion; rarement un oiseau, à l'exception du pluvier, du pélican, ou du canard sauvage, trouble la tranquillité de ces lieux.

« Le 11 mai nous atteignîmes Ahvas; avec l'aide d'un charpentier hollandais qui y logeait et qui parlait très bien l'hindoustani, je ne perdis pas de temps pour visiter les ruines de cette ville jadis fameuse et capitale du Khouzistan. J'ai comparé mes notes prises sur le lieu avec les passages des auteurs arabes qui en parlent, et avec la vue jointe aux voyages du capitaine Mignan en Chaldée, et je dois rendre à cet officier le tribut d'estime auquel son exactitude et ses recherches lui donnent des droits. Je crois m'être avancé à l'est beaucoup plus que lui, afin de

déterminer l'étendue totale de ces ruines; mais après une course de plus de 30 milles je renonçai à cette poursuite. Toutefois je dois dire que dans un voyage subséquent, à Bender Machour qui est à 70 milles au S. E. d'Ahvas, je trouvai des ruines considérables qui avaient précisément le même caractère que celles d'Ahvas, et qui offraient une grande quantité de poteries, de verres, et de pierres fines cufiques, ce qui confirme à un certain point les descriptions des auteurs arabes. »

Après s'être disputé avec son guide, M. Stocqueler et sa troupe partirent d'Ahvas. Ce voyageur avoue que ce ne fut pas sans beaucoup de pressentimens sinistres et de craintes pour l'avenir. «Nos appréhensions, dit-il, n'étaient pas dénuées de fondement. Dans la soirée suivante nous arrivâmes au village d'Oueiss. A peine avions-nous amarré notre bateau, que le cheikh suivi d'une vingtaine d'hommes, vint à bord, et d'autres bordèrent le rivage; ces gens nous sommèrent de payer à l'instant 100 piastres, faute de quoi ils menacèrent de couper la gorge à l'Ingrési (l'Anglais), de s'emparer de tous ceux qui étaient avec lui, de piller la cargaison et de défoncer la barque. Remontrances, menaces, discours persuasifs, promesses, tout fut inutile. Le cheikh lui-même détacha d'un coup de sabre la voile de la vergue étendue à l'avant et à l'arrière de l'embarcation, et une douzaine de sabres furent tirés pour mettre à exécution les projets sanguinaires. Dans cette con-

joncture un homme d'une figure sinistre; mais qui avait une voix remarquablement douce et des manières insinuantes, et qui avait escorté un autre bateau depuis Mahemmarah, entreprit, moyennant une mince rétribution, d'être mon médiateur auprès du cheikh turbulent et de sauver ma tête. Le cheikh consentit à négocier, aussitôt que l'arrangement eût été conclu, il s'en alla avec sa bande, et mon entremetteur resta avec moi.

« Bientôt les intentions de cet agent bénévole se dévoilèrent; il avait voulu s'assurer une prime honnête, puis me laisser moi et mes gens à la merci des Oueissites. Après avoir demeuré environ une heure avec moi, il me planta là; mais il ne tarda pas à revenir avec le cheikh et ses gens et les encouragea à user de violence. Comme nous n'étions pas en état de nous mesurer avec tout ce monde, j'eus recours à un stratagème. J'entrai dans la chambre du bateau, j'y pris mes pistolets et un sac de piastres, je jetai celles-ci sur le tillac, et je déclarai à ces brigands que, puisqu'ils m'avaient enlevé tout ce que je possédais, je ne faisais plus de cas de la vie, et qu'à la première démonstration hostile, je brûlerais la cervelle au cheikh et au négociateur; cette détermination produisit du calme, ces bandits ramassèrent le sac et partirent en murmurant; mais après avoir dépouillé mes domestiques et le nacquodah de leur turban et de leur tchihouks.

« Quand ils s'en furent allés, je dis aux haleurs de

se mettre à la besogne, afin que nous pussions nous échapper de ce repaire de voleurs et arriver à Chouster; mais le nacquodah proposa un parti différent; comme il était allé à terre, il avait appris que ces larrons avaient formé le dessein de nous surprendre et de nous attaquer près de Bendi Kil; et il pensait qu'il nous serait impossible de nous tirer d'une seconde rencontre. Il ne nous restait donc d'autre parti à prendre, que de retourner à Bassora, et de chercher à obtenir réparation du dommage que nous avions éprouvé. En conséquence, favorisés par la nuit, nous defîmes notre amarre, et nous laissâmes notre bateau suivre silencieusement le cours du fleuve. Nous nous serions probablement évadés sains et saufs, si la force du courant ne nous eut poussés contre la rive, à une petite distance du village, ce qui éveilla plusieurs habitans. En un moment l'allarme se répandit et les cris de: « El franghi! el franghi! retentirent de toutes parts. » La peur nous donna de la force, nous eûmes bientôt regagné le milieu de la rivière, quoique les assaillans ne cessassent pas de tirer sur nous. Couchés dans le bateau, nous tenions constamment les yeux fixés sur le bord de la berge qui, dans cet endroit, était à peu près à quinze pieds au-dessus de la surface de l'eau, et nous ne tirions que, lorsque l'ombre des hommes et le ciel, nous permettait de le faire avec efficacité. Nous fûmes poursuivis pendant deux heures, sans autre mal qu'une blessure que reçut un

malah, et des trous qui furent faits à quelques-unes de nos planches.

« Il était évident que les Oueissites avaient fait connaître notre retraite au cheikh d'Ahvas pendant la nuit; car, lorsque nous approchâmes de cette ville, le lendemain à l'aurore, une troupe d'hommes assemblés sur le rivage, guettait notre arrivée; c'est pourquoi nous serrâmes de près le bord opposé, restant sourds à toutes les invitations de traverser la rivière. Ce ne fut que plusieurs milles plus bas, qu'apercevant le vieux cheikh d'Ahvas, qui venait seul et désarmé, nous consentîmes à aborder de son côté pour lui parler. Il me supplia instamment de continuer mon voyage jusqu'à Chouster, offrant de m'accompagner et de répondre de ma sûreté; quand je racontai nos désastres, il dit, qu'il était indigné de la conduite de son frère le cheikh d'Oueiss, et, que sans aucun doute, le cheikh de Mahemmarah enverrait chercher sa tête et celle de son frère. N'ayant pas grande foi dans les assurances de cet homme, et croyant qu'il avait une forte propension à se défaire de moi, d'après le principe que les morts sont d'une discrétion extrême, je ne fis pas attention à ses instances et je continuai ma route.

« Le 16 mai j'arrivai au palais de cheikh Samer vis-à-vis de Mahemmarah; un Grec obligeant qui y demeurait m'apprit que je ne pouvais pas aller plus loin. Pendant ma courte absence, Resserah était tombé au pouvoir des Zobeïrs; le gouverneur ou

Moteselliim turc s'était retiré avec son monde à Mahammérah; non-seulement le cheikh de ce lieu lui avait accordé un asyle, mais pour un don en argent avait chargé un corps nombreux de Chabéens de chasser les Zobeïrs de leur position. Les deux partis hostiles occupaient maintenant le Chat-oul-Arab, et rendaient ainsi toute communication avec Bassora impossible; en effet, pendant la plus grande partie de la journée, j'entendis la canonade.

« Ma situation était extrêmement critique et malheureuse. J'avais rencontré deux fois des obstacles dans mon voyage; mes ressources s'épuisaient et toutes les routes conduisant en Europe et connues des voyageurs anglais m'étaient fermées. Dans cet embarras je consultai le Grec qui m'avait averti de l'état du pays. Il s'appelait Nicolas ou, en vertu d'un firman de Feth Ali Châh, Saheb Khan Niklas; il était de Corfou, né d'un père anglais et d'une mère grecque. Il avait passé la plus grande partie de sa jeunesse à naviguer dans l'Archipel; ensuite il avait eu une commission dans un régiment sicilien pendant que lord Bentinck était en Sicile; puis il était allé en Angleterre comme marchand d'antiquités: venu en Perse, il entra dans l'armée comme officier instruit de la tactique européenne, il avait fini par se joindre aux montagnards baktyariens, et était devenu un chef de horde. En récompense des bons services qu'il avait rendus au prince d'Oulogherté Beroughia, Nicolas fut nommé gouverneur de Chouster; mais

les troubles politiques l'avaient déplacé, et il se vit obligé de rechercher l'appui du cheikh des Chabéens.

« Cet homme s'appitoya sur ma triste position et ravi de rendre service à quelqu'un né dans un pays où, suivant son expression, les jolies filles étaient si nombreuses, il me conseilla de saisir l'occasion que m'offrait la campagne contre les Zobeïrs d'exercer utilement mes connaissances en médecine, et de proposer mes services à cheikh Samer. La tentative me parut audacieuse, car j'ignorais complètement les mystères de la chirurgie; cependant elle me présentait le seul moyen de me procurer l'aide du cheikh pour traverser le territoire de Chab et pénétrer en Perse. En conséquence j'allai chez le cheikh; je fis l'énumeration de mes connaissances comme hakim ou médecin; je montrai ma caisse de médicamens qui avait été bien remplie à Bassora, et j'expliquai les vertus du calomel, du laudanum, de la rhubarbe et des autres remèdes. Le cheikh ordonna que je fusse traité avec soin, me donna un asyle passablement commode près de son palais et me rendit visite deux fois par jour. Il est inutile que je fatigue le lecteur du détail de tous les essais que je fis sur le corps des Chabéens blessés; du nombre de balles dont j'opérai l'extraction, de plaies que je pansai ou que je couvris d'emplâtres, et d'estomacs que je remplis de potions nauséabondes. Je me bornerai à dire que je m'efforçai d'épargner la vie

des gens, même quand je ne réussis pas à soulager les maux de ceux qui souffraient. Le cheikh fut très satisfait de mon zèle, et surtout d'une boîte d'onguent, que je déposai à ses pieds, comme un remède certain, pour guérir son œil gauche qui était devenu faible; il en avait été aveugle depuis son enfance; mais il regardait comme un manque de respect qu'on le lui dit.

« Ayant passé sept jours à faire le médecin, je me présentai chez le cheikh à une de ses audiences de l'après midi, et j'exposai que je désirais aller à Bebehan à travers le territoire de Chab. Il me promit une escorte jusqu'à Fellahi, quartier général des Chabéens, et une lettre de recommandation pour son frère Mobader Khan, prince de Chab. Le lendemain matin, je me préparai à partir, et dès que la cérémonie du déjeûner de mouton, car c'était la fête du baïram, fut terminée, je m'embarquai dans un petit bateau avec un guide, la lettre d'introduction, des armes, un tapis et un petit sac de vêtemens. Pendant quelques heures nous remontâmes le Karoun jusqu'au confluent du Djerahi, le *Pasitigris* des anciens; alors nous nous dirigeâmes à l'est, à travers des marais immenses habités par des oiseaux sauvages et infestés de cousins, dont les attaques continuelles causaient des douleurs incroyables. Vers minuit le bateau fut attaché à de gros arbrisseaux de la rive gauche et nous essayâmes de dormir. Le lendemain de bonne heure nous reprîmes

notre marche et nous arrivâmes, vers midi, au palais du cheikh situé à l'extrémité orientale de la ville.

« Mohader Khan m'accueillit avec une bienveillance extraordinaire; « bon, bon, admirable, s'écria-« t-il en persan! te voilà donc en personne. Il y a « long-temps que je n'ai vu d'Anglais; mais je n'ai « pas oublié que c'est une grande nation. » Ensuite il causa avec moi sur mes projets pour la continuation de mon voyage, et me donna des instructions pour traverser le territoire de Châh. En me parlant de chasse, surtout de fauconnerie, il me dit que ses déserts abondaient en gibier, et que si je voulais rester avec lui, je verrais des troupeaux d'antilopes tomber sous les attaques de ses faucons superbes. Il montrait beaucoup de curiosité pour ce qui concernait nos chasses; mais ne témoignait que peu d'intérêt pour des objets plus importans, « parce que, « disait-il, je suis très bien instruit de toutes les af-« faires des Européens et de leurs empires. »

« Le jour étant près de finir, j'exprimai au cheikh mon désir de partir, et en même temps je lui offris mes services comme médecin, tant pour lui que pour les gens attachés à sa personne. Il commanda aussitôt que l'on me préparât un bateau pour me conduire au village prochain, où l'on me fournirait des chevaux, et chargea un grand jeune homme de m'escorter, en lui recommandant non-seulement de me préserver d'insulte; mais aussi de pourvoir à ce que

je ne manquasse de rien jusqu'à Bebehan, sans qu'il m'en coutât la moindre chose. Alors il me pria d'examiner les yeux de son visir qui étaient très faibles et malades. Je le fis, et comme ils étaient évidemment affectés, quoique je ne pusse naturellement pas savoir de quelle manière, ni comment y appliquer un remède avec succès, je lui fis présent d'une paire de lunettes vertes. Le soir je fis une visite à mon hôte généreux, et je partis.

« Mohader Khan, prince de Châh, est le chef le plus puissant du sud-ouest de la Perse. Ses revenus provenant de l'exportation des dattes, de la fabrication des abbah, et des droits d'entrée payés sur les marchandises de l'Inde se montent annuellement à 60,000 tomans. Il est très respecté par toutes les tribus, qui à son ordre, volent à Fellahi avec leurs armes et tout leur matériel de guerre. De cette manière il peut disposer à peu près de 7000 hommes de cavalerie et de 15,000 fantassins, indépendamment des Illyans errans qui habitent les déserts de Châh.

« Mohader Khan est de taille moyenne, d'une physionomie agréable, et a les manières gracieuses. Il passe pour un homme très bienfaisant et en même temps courageux comme une lion. Il est généreux, tolérant, et avide d'améliorations; c'est pourquoi il encourage les artisans et les Européens à venir dans son territoire. Durant mon séjour à Fellahi, il y avait deux Russes; ces pauvres diables s'étaient faits

musulmans et semblaient mener une vie misérable, protégés par le cheikh et haïs par les gens de sa suite.

« La langue des Chabéens est l'arabe dans l'ouest; mais à mesure que l'on s'avance vers l'est, on s'aperçoit qu'elle s'amalgame de plus en plus avec le persan. Ce n'est donc en grande partie qu'un misérable jargon, et ces gens n'ayant pas de littérature moderne, il n'y a pas beaucoup de chance qu'il se purifie.

« Le costume des Chabéens est également un mélange. Ils portent le kabah ou la tunique persane, le pantalon large, les pantoufles, le kemmr ou la ceinture, et le turban de toile de couleur lilas, de la même forme que celui des Arabes. Dans les occasions extraordinaires, les cheikhs ont des habits cramoisis et de brocard d'or; mais ordinairement ils se contentent de mousseline cramoisie ornée de fleurs jaunes pour imiter l'or. Ils refusèrent généralement mes présens, de crainte d'offenser leur maître puissant; néanmoins, dans presque toutes les villes, ils me faisaient adroitement entendre qu'un *khilant*, c'est-à-dire une arme à feu leur ferait plaisir. »

En continuant à remonter le Djerahi, M. Stocqueler arrive à Bebehan.

« Les Khans et les mirzâs de Bebehan prennent beaucoup de café; mais ce n'est pas à la manière des Turcs, des Arabes ni des Européens. C'est une

espèce de friandise que l'on mange grillée et réduite en poudre, sans qu'elle ait eu le moindre contact avec l'eau bouillante. Lorsque mir Goulam Hossein me rendait visite, il était toujours accompagné de son porte-café qui avait la précieuse graine renfermée dans une tabatière, et la présentait fréquemment à la compagnie. La première fois qu'on me l'offrit, trompé par la couleur et la nature de l'objet, et fortifié dans mon idée par la boîte qui en contenait, je pris une pincée de café, et je l'appliquai à mes narines, aussitôt des éclats de rire immodérés et des regards de surprise de tous ceux qui m'entouraient, m'avertirent que j'avais commis quelque balourdise.

« Au bout de quelques jours le visir m'envoya chercher, et me dit qu'ayant murement considéré ma position, il pensait que je n'avais plus d'autre parti à prendre que d'essayer le passage des monts Bakhtyari. J'avoue qu'à cette proposition, mon sang fut près de se figer dans mes veines. Nul Anglais n'avait encore tenté de traverser ces monts formidables; parce qu'ils sont le repaire de brigands turbulens et sanguinaires qui regardent comme un acte méritoire de tuer un chrétien; ils ont prouvé leur attachement à cette doctrine par l'assassinat de plusieurs voyageurs arméniens. Mais je n'avais pas d'alternative; je ne pouvais prendre aucune autre route, et l'ambition me suggerait la pensée qu'un certain éclat et un résultat d'une utilité très réelle et publique

accompagneraient l'accomplissement d'un projet que, jusqu'alors, personne n'avait osé concevoir. D'ailleurs le chahzadeh m'avait promis un guide et des rackems ou passeports que ces montagnards sont obligés de respecter; enfin il était ordonné à ces mêmes bandits de me fournir une escorte sûre d'un campement à un autre. Ainsi appuyé, ma résolution fut bientôt prise. Je louai trois mulets de charge, pour mes domestiques et mon bagage, et un cheval pour moi. Ma caisse de médicamens, ma ressource la plus précieuse était passablement garnie; mon sabre était de bonne trempe, et mes pistolets ne manquaient pas leur coup. Le 10 juin, dans la soirée, j'eus mon audience de congé, du prince de Bebehan et je fis ma visite au visir; le lendemain matin au point du jour, je commençai mon voyage; cependant ce ne fut pas sans de fâcheux pressentimens sur la manière dont il se terminerait. »

M. Stocqueler ne s'occupe pas assez de la description des monts Bakhtyari; nous avons donné p. 111, le résumé de sa relation sur ce point important; mais il raconte les détails du pillage de sa petite troupe par les montagnards.

« Le caractère insubordonné des tribus qui habitent Felahi et les monts Bakhtyari a depuis longtemps fait le sujet des craintes des voyageurs persans, ainsi que le principal et peut-être le seul obstacle à ce que l'on pénétrât plutôt dans leur retraite. Il est incontestable que quiconque se hasarderait, au mi-

lieu de ces montagnes, sans la protection d'un passe-port du beglerbeg de Bebehan ou d'un firman du châh de Perse, courrait de grands risques d'être exposé à des violences; mais muni de ces papiers importans, le voyageur ne verra pas sa sûreté compromise, pourvu qu'il se comporte avec modération et discrétion, et qu'il se conforme sans réserve à l'humeur des habitans. Quelques montagnards par pur badinage et par bravade me menacèrent d'insultes; mais ils n'essayèrent d'effectuer ces menaces que, lorsque nous fûmes partis de Simiroun. Au sud de cette ville, nous étions dans le ressort de l'autorité du beglerbeg de Bebehan; comme nous payâmes régulièrement le tribut, quand on l'exigea de nous, nous ne souffrîmes aucune vexation, au contraire, ces tribus se montrèrent hospitalières, et nous traitèrent avec toute l'attention que l'exiguité de leurs moyens et le manque de culture leur permettait de déployer. Cependant à quatre parasanges au nord-est de Simiroun, dans un canton dont les habitans n'obéissent qu'au châh, il nous arriva une de ces aventures malheureuses qui rendent les voyageurs des personnages très intéressans dans les livres, et pour ceux qui lisent tranquillement leur relation au coin du feu, mais qui sont très désagréables pour quiconque y figure réellement; en un mot, nous fûmes attaqués et volés. Je n'oublierai jamais cette triste circonstance de ma vie; voici comme la chose se passa.

« Nous venions de laisser derrière nous la partie

boisée des montagnes et d'entrer dans une de ces vastes plaines ondulées qui distinguent la partie unie de l'Iran; la journée était très chaude, et la marche ennuyeuse. Nous pensions que nous avions échappé à toutes les chances de danger, et nous n'observions plus dans nos rangs cette concentration de force qui, jusqu'alors, avait été si bien adaptée à notre sûreté; nous étions un peu éloignés les uns des autres; mes domestiques à l'avant-garde; nous allions monter une petite éminence, quand un cavalier richement vêtu, parut tout-à-coup au sommet, et tirant en l'air un coup de pistolet pour signal d'attaque, se précipita en bas, suivi de plusieurs autres. Les bergers s'enfuirent pour chercher leur sûreté et du secours; sauve qui peut, fut le cri à l'ordre du jour. Néanmoins en quelques secondes ils se rallièrent et il s'ensuivit une escarmouche très vive; elle se termina par la déconfiture complète de ma troupe; ensuite mes gens furent réunis comme des moutons; on leur banda les yeux, on leur lia les mains derrière le dos, et ils furent dépouillés. Quant à moi, quoique j'eusse pris une part aussi active que mes compagnons au combat, les assaillans ne me firent éprouver aucune violence personnelle, et je fus simplement volé de tout ce que je possédais de précieux.

« Aussitôt que les brigands se furent assurés de la victoire et eurent lié mes gens, ils s'avancèrent à cheval vers moi. J'étais à une certaine distance ob-

servant la marche des évènemens, ils tirèrent leurs fusils en l'air et me crièrent « *Hakin saheb, bischin* (monsieur le docteur, asseyez-vous) », sorte de demande à moitié impérieuse à laquelle je ne pouvais m'empêcher d'acquiescer; d'ailleurs j'étais fatigué. Alors ils me bandèrent les yeux, emmenèrent les mulets et les chevaux sur un coteau, puis prenant avec eux un marchand, nommé Hadji Moulla Mohammed Scheffa, qui peu de jours avant s'était joint à mon escorte avec une petite caravane de marchandises, ils lui dirent de leur indiquer ce qui appartenait à l'Anglais; il leur obéit à l'instant; aussitôt ils coupèrent en pièce mes *kourdjes* ou sacs de voyage, et y prirent l'argent, les mouchoirs de soie, les couteaux, les rasoirs, les cuillers, les couvertures de laine, enfin tout ce qui y était contenu.

« Ils terminèrent leur opération par rosser Hadji Mohammed Scheffa, si vertement que le pauvre diable pouvait à peine se tenir debout; c'était, sans doute, pour lui témoigner leur reconnaissance de son zèle officieux; puis ils s'en allèrent au galop pour raconter leurs exploits à leurs amis et pour partager le butin.

« Sur ces entrefaites, n'ayant pas les mains liées, je défis le bandage de mes yeux, je trouvai tous mes compagnons étendus le visage contre terre, marmottant des interpellations pathétiques à Allah et à Mahomet, et déclarant qu'ils étaient tous bons musulmans. Je les invitai à se relever et à recom-

mencer le combat, puisque nous étions encore supérieurs en nombre à nos ennemis, et assez bien armés. Mais la seul réponse que je pus tirer de ces drôles, fut celle-ci : « O, monsieur, ne parle pas, ne parle pas ! « on va nous couper la gorge à tous ; c'est une chose « déterminée, nous sommes des hommes morts. »

« Alors le pauvre pèlerin descendit le coteau en pleurant et en nous criant de nous lever, ce que chacun fit après s'être débarrassé du mouchoir qui lui bandait les yeux. Ensuite nous gagnâmes le haut du coteau, et nous commençâmes à charger de nouveau nos mulets, au milieu des lamentations pitoyables du pèlerin et de mon guide. Celui-ci avait pris la liberté de placer sur un de mes mulets, un grand sac de pièces d'or appartenant au Beglerbeg ; il avait réalisé ainsi les idées des montagnards relativement à la richesse des Anglais ; mais la perte qu'il faisait par là éprouver à son maître, lui devait coûter les yeux et probablement la tête. »

Malgré cet accident, M. Stocqueler continua sa route au nord, et atteignit l'ancienne capitale de la Perse.

« Le lecteur qui désire une description d'Isfahan, doit consulter les ouvrages précieux et approfondis de Chardin, Ker Porter, Malcolm, Ouseley et autres. Je ne puis parler de rien que les amateurs de la magnificence orientale aiment à entendre. Tout ce que j'aperçus annonçait un mauvais gouvernement, la pauvreté et l'oppression. Des caravanserais en

ruine, des mosquées délabrées, des palais déserts, des boutiques vides, tels sont les traits caractéristiques de cette cité jadis si fameuse. Je suppose que la nature n'y est pas moins belle à présent qu'autrefois, puisque les bazars y sont aussi abondamment approvisionnés de plantes potagères et de fruits excellens; mais la main de l'industrie et les lumières de la science manquent pour arrêter la surabondance de ses productions. Une quantité de végétaux inutiles se développent dans les plus beaux jardins, sans aucun obstacle; ils détériorent la salubrité de la ville, et doivent tôt ou tard empoisonner le sol, et empêcher la croissance de plantes utiles.

« La condition de la colonie arménienne de Julfa qui a fixé l'attention des voyageurs précédens, et a excité leurs regrets, n'échappa point à mes observations; et je m'estime heureux de pouvoir dire qu'il paraît y avoir de fortes raisons d'espérer que la communauté laborieuse de chrétiens qui habitent ce quartier verra, avant peu, des jours plus prospères. Les Persans ont l'air de croire qu'ils ont trop maltraité ce peuple, ou peut-être craignent-ils que Abbas Mizzâh qui, à ce qu'on espère, doit fixer sa résidence à Isfahan, quand il montera sur le trône, et qui est notoirement favorable aux Arméniens, ne fasse sentir les effets de la loi du talion, à quiconque sera assez audacieux pour attirer sa vengeance. Indépendamment de cette considération, les musulmans commencent à s'apercevoir que tant qu'ils

dépouilleront l'artisan laborieux et le négociant actif du fruit de leur travail et de leur industrie, ils empêchent toute tentative d'entreprise utile, et se privent ainsi de ces avantages et de ces ressources pour les aisances de la vie qu'ils sont trop indolens ou trop ignorans pour se procurer par leurs propres efforts.

« L'éducation conçue d'après un plan réellement bienfaisant va aussi contribuer à améliorer la condition des Arméniens de Julfa. Le revérend Joseph Wolff promettait beaucoup de l'effet de sa visite; mais jusqu'à ce moment, Ispahan doit aussi peu aux efforts de ce missionnaire que Bouchir, Bassora, ou bien toute autre ville où il montrait tant de zèle pour la prospérité du genre humain. C'est pourquoi, en attendant le résultat de ses promesses, une école a été établie, et sous tous les rapports, elle fait des progrès remarquables. Elle avait été installée à peu près un mois avant mon arrivée, par M. Mesroup David, jeune Arménien, élevé au collége de l'évêque à Calcutta, et qui s'y était fait connaître par une traduction en arménien de la *Palestine* de Heber. Revenu à Isfahan, après une absence de neuf ans, il voulait poursuivre sa route jusqu'à Erivan, sa ville natale; mais, cédant aux instances de la communauté arménienne, il s'est décidé à rester à Julfa pour instruire la jeunesse de cette colonie. Il n'a pas à se plaindre pour tout ce qui, dans son institution, peut être considéré comme un encouragement

de ses travaux. Il avait environ cent soixante écoliers, quand j'étais à Isfahan, et comptait dans ce nombre plusieurs grands enfans, tels que des prêtres qui avaient appris à célébrer le service par routine; mais qui du reste ignoraient totalement l'histoire et les principes de leur religion. Toutefois l'argent manquait pour procurer à son intéressant établissement l'efficacité nécessaire. Les souscriptions réunies des pauvres habitans de Julfa, ne dépassaient pas cinq tomans et demi par mois, ce qui suffisait à peine pour fournir à M. David, deux repas modérés par jour, et ne lui laissait pas le moyen de s'approvisionner de plumes, de papier, et des autres objets indispensables pour son école. Néanmoins il paraissait rempli de zèle pour son entreprise, et appliquait avec plaisir ses ressources personnelles à son accomplissement complet. Voulant lui épargner ce sacrifice, je m'adressai au résident britannique à Bouchir, à qui je demandai qu'une partie de la somme souscrite d'après l'invitation de M. Wolff, pour l'avantage des chrétiens d'Isfahan, fût appropriée aux desseins de M. David; j'apprendrai avec plaisir, que ma requête ait obtenu son objet. Il serait impossible de faire un meilleur emploi de l'argent accordé en faveur des chrétiens.

« Mais, quoique les musulmans aient cessé de persécuter les Arméniens, on ne peut pas espérer que ceux-ci puissent promptement reprendre avec ardeur les occupations qui autrefois leur avaient

acquis de si grandes richesses. Il faut qu'ils puissent compter sur la durée d'un gouvernement libéral, raisonnable et équitable, pour travailler avec sécurité, et avoir la certitude que les frêlons paresseux qui infestent leur voisinage, ne viendront pas une seconde fois s'emparer du fruit de leurs peines; jusqu'alors, Julfa ne fera pas des progrès rapides, dans la voie de la prospérité, et continuera à être le réceptacle de l'indolence et le théâtre des manœuvres des prêtres.

« On peut évaluer la population actuelle de Julfa à deux cent quarante familles, ce qui fait à peu près 3,000 ames. Or, pour subvenir à leurs besoins spirituels, il y a une quantité prodigieuse d'évêques et de prêtres, et de plus deux couvens, l'un d'homme et l'autre de femme qui sont bien entreteaus. J'eus la permission de visiter le dernier, et j'y vis vingt-quatre dames âgées et corpulentes qui se mortifiaient en portant de la toile bleue grossière, en habitant des cellules étroites et en faisant des conserves. La dame abbesse et sa suppléante me reçurent très poliment, et me regalèrent de confitures et d'anisette de leur façon. Ensuite elles me conduisirent à la chapelle, aux jardins et aux galeries habitées par les nones; je rencontrai partout des femmes enveloppées jusqu'au nez, à la manière des Arméniennes et occupées, celles-ci à tricoter des bas, celles-là à fumer et d'autres à prier. La pauvreté et la saleté étaient les traits distinctifs de toute la maison. »

Entre Isfahan et Tauris, M. Stocqueler s'écarta un peu de la route ordinaire. Mais il ne raconte rien qui vaille la peine d'être cité. On en peut dire autant d'une dissertation très savante sur le côté de l'arche de Noé où était placée la fenêtre et sur le lieu précis du mont Ararat où ce grand vaisseau s'arrêta. Ensuite l'auteur parle des Kurdes sur lesquels il ne dit rien de nouveau, puis il arrive à Trebisonde. Depuis deux ans le commerce y a pris de l'accroissement, l'auteur recommande que l'on établisse celui de sa patrie, dans cette ville et à Erzeroum sur une grande échelle, de manière à ce que les produits de ses manufactures y obtiennent la préférence sur celles de Russie, d'Allemagne et d'Italie. On reconnaît à ce langage l'habitant de la Grande-Bretagne.

M. Stocqueler s'embarque à Trebisonde pour Odessa, puis il passe successivement par Brody, Lemberg, Vienne, Lintz, Berlin; enfin il arrive à Helvoetsluys en Hollande d'où il gagne l'Angleterre; et il entre sur toute cette partie de l'Ancien-Monde dans des détails fort inutiles; car il répète ce que tout le monde sait; il aurait mieux fait de les épargner et de s'étendre davantage sur ce qui concerne le pays voisin des monts Baktiary.

VOYAGES

DE

M. BIGELOW A MALTE ET EN SICILE (1).

Les habitans de l'Amérique commencent à publier leurs excursions dans ce que nous nommons *l'Ancien-Monde*; c'est-à-dire en Europe, d'où leur civilisation est arrivée. Obligé, par des motifs de santé, de séjourner dans les contrées baignées par la Méditerranée, M. Bigelow a parcouru une partie de l'Italie et des îles qui l'environnent. On reconnaît en lisant sa relation qu'il a étudié attentivement l'histoire et la géographie de ces lieux; mais il ne surcharge pas ses récits du résultat de ces recherches; réserve dont on doit lui savoir gré.

Il traverse l'Atlantique, relâche à Gibraltar, et ensuite séjourne à Malte, puis gagne la Sicile. Suivons-le dans ses courses.

(1) *Travels in Malta and Sicily with sketches of Gibraltar* in the year 1827. Boston, 1832, 2 vol. in-8°.

L'île de Malte.

« La strada Reale (rue Royale) est la principale de Malte. Elle est assez large et bordée de beaux bâtimens ; les rues qui lui sont parallèles ont pour la plupart peu de largeur. La maison où je loge est sur la place formée par la strada Reale et la strada Stretta, et fait face au portique Saint-George, cour spacieuse vis-à-vis de l'ancien palais du grand-maître. Les fenêtres de mes appartemens ont des balcons ; la position centrale de ma maison me procure la facilité d'observer beaucoup de choses sans sortir de chez moi.

« Ces balcons sont un trait curieux de la physionomie des maisons de Malte ; il y en a de toutes les dimensions et de tous les modèles. Quelques-uns sont très-grossièrement faits, mais leur bizarrerie n'est pas désagréable. La partie en pierre est sculptée d'une manière fantastique, l'encadrement supérieur est fréquemment verni et peint de couleurs différentes, telles que vert, bleu et gris d'ardoise. Quelques balcons ressemblent au segment de la chambre de conseil d'un navire, accroché aux côtés de l'édifice ; ils sont pourvus de jalousies et de fenêtres que l'on ouvre au moyen de gonds placés en haut et non par côté. J'en ai vu de la grandeur d'une petite salle. Ils sont intérieurement frais, très proprement ornés de peintures et de fleurs, et garnis de sièges et d'une

table. La famille y passe des heures entières, y reçoit des visites et y continue ses occupations et ses amusemens, dont le principal paraît être de regarder les passans. Les petits balcons ne sont guère plus grands qu'une guérite; deux ou trois personnes au plus peuvent s'y tenir; elles y restent assises comme des statues pendant la moitié de la journée.

« Hier je remarquai un homme dans un petit balcon de la strada Stretta; enveloppé d'un manteau et son visage noirâtre à moitié caché par un chapeau bas et rabattu, il demeura fixé sur son siège pendant quatre bonnes heures. Sa seule occupation terrestre consistait à examiner minutieusement la multitude qui marchait dans tous les sens au-dessous de lui. Il ressemblait à Diogène dans son tonneau.

« Ces excroissances donnent un air singulier à la façade des maisons, surtout quand leur saillie atteint jusqu'au milieu de la rue. C'est une anomalie dans l'architecture que je n'ai pas observée ailleurs; mais souvent les rues aussi sont singulièrement construites. Celles qui se prolongent sur le promontoire rocailleux, au lieu de présenter une pente douce, afin d'être accessible aux voitures à roues, sont disposées en escaliers. La strada san Paolo est de ce genre. La rue et le trottoir sont arrangés en degrés, d'après cette manière incommode et le piéton qui la monte est condamné, quoiqu'il n'ait commis aucun crime, à peu près à la même peine que celle de marcher dans le moulin mobile. Les fenêtres infé-

rieures des maisons sont défendues par des grilles en fer. La force des barreaux montre que l'on a eu l'intention de protéger autre chose que les vitres. Le grillage est éloigné de plusieurs pouces des murs, ce qui donne aux bâtimens l'air de couvens ou de prisons. L'objet de ces grilles est d'empêcher les habitans de s'échapper de la maison et d'autres d'y pénétrer; tout cela ne fait pas concevoir une idée aussi agréable qu'on le desirerait du caractère de la population.

« Les Maltais sont robustes et vigoureux. Leur visage est généralement carré; leur taille au-dessous de la moyenne; mais ils sont musculeux et actifs. Leur teint est naturellement bronzé, cela vient de leur usage de porter constamment un bonnet de coton ou de laine qui ne les garantit pas de l'ardeur du soleil. La couleur de leur peau ressemble à celle des habits de la côte de Barbarie dont ils sont voisins. Beaucoup de traits dans la physionomie de la population, notamment les cheveux courts et crépus, et un certain aplatissement du nez, dénotent une identité d'origine. On dit que les langues de ces peuples ont tant d'anologie entre elles, qu'ils se comprennent mutuellement sans la moindre peine.

« Le costume des Maltais est très singulier; mais n'ayant pas le temps d'entrer dans des détails sur ce point, je me bornerai à parler de celui des femmes. Quand elles sortent, elles sont habillées de noir; elles mettent par dessus leurs autres vêtemens, une

robe ou grande tunique de cette couleur, remontant jusque sur le sein, et au lieu de bonnet, leur tête est coiffée d'un mantelet de soie noir qui leur enveloppe les épaules, et descend jusqu'à la moitié du dos. La partie qui couvre la tête est munie d'un morceau de baleine passé dans l'ourlet qui la maintient dans sa position, et l'empêche de tomber sur les yeux. Une des mains placée intérieurement est nécessaire pour tenir réunis par devant les côtés de la mante, et l'autre est souvent cachée dans ses plis; il n'y a que l'index qui de temps en temps sorte par une ouverture faite exprès. Naturellement on ne peut guère à travers et sous de tels voiles apercevoir beaucoup des beautés de forme ou de traits, dont une Maltaise est peut être douée; les yeux et une figure noire qui se meut, sont tout ce que l'on vient à bout de distinguer. Mais quelquefois la belle au lieu de garder pour elle seule le privilège de voir, a le dessein de montrer son visage à l'homme curieux qui la regarde; alors celui-ci contemple des traits agréables, plutôt jolis que beaux et une paire d'yeux vifs et animés. Le teint est olivâtre, foncé et s'approchant un peu trop de la teinte des mulâtres. La mante est évidemment empruntée d'un temps et d'un peuple éloigné, ou plutôt elle en descend; elle correspond au voile des femmes du Levant.

« Les bâtimens de la cité Valette, par leur masse et leur forme, sont réellement imposans; le soir, quand les rues sont tranquilles et les habitans rentrés chez

eux, un étranger qui passe dans les rues de la cité Valette, pourrait la croire composée uniquement de palais antiques. Les constructeurs de ces nobles édifices cherchèrent à leur donner l'agrément de la fraîcheur. Les murs des salons, des salles à manger et même des salles ordinaires ayant souvent trente à quarante pieds de hauteur. Leurs vastes dimensions relativement à la structure humaine font paraître celle-ci bien petite.

« Ces maisons immenses sont sonvent arrangées de manière à loger plusieurs petites familles de la classe pauvre. Un seul appartement du rez-de-chaussée étant quelquefois occupé par un petit ménage, plusieurs portes s'ouvrent sur la rue, et la lumière ainsi que l'air n'arrivent dans ces logemens que par ces passages. Un rideau de toile de coton blanche est tiré devant l'entrée, et quand les portes sont fermées, les demeures sont aérées par le moyen de petites vîtres fixées dans le panneau supérieur, et arrangées pour se rabattre en arrière.

« On peut dire que ces logemens ne sont pas gais; sans doute, mais ils ne servent guère pendant le jour. Les Maltais ne sont pas des êtres sédentaires. Les hommes sont toujours dehors; et les femmes si elles ne sont pas à la messe ou ne rodent pas dans les rues, se tiennent assises ou debout, pendant des heures entières à leur porte, observant la foule et prêtes à saluer les personnes de leur connaissance qui viennent à passer ou à causer avec elles. S'il y a

quelque chose à faire qui concerne le ménage, par exemple la cuisine, cela a lieu dehors. Il n'y a pas de foyer dans l'intérieur; l'appareil pour cuire les alimens est un fourneau en pierre à peu près de la forme d'une jarre, avec une grille au sommet; on le place sur le trottoir de la rue, quand on a occasion de s'en servir. Tous les jours, vers huit heures du matin, ces petits fourneaux sont apportés devant la maison, et avec quelques charbons ou des copeaux, on allume un petit feu, puis l'on prépare le déjeûner frugal. Ces fourneaux étant rangés en files régulières le long du trottoir, présentent avec les groupes qui les entourent, une apparence singulière.

D'après le caractère mêlé et les occupations diverses de la population, les repas ont lieu à des heures très différentes. A onze heures ou onze heures et demie, les gens du commun dînent ou mangent le morceau qui leur tient lieu de ce repas. Les ecclésiastiques, quelques négocians, et les principales familles de particuliers qui vivent avec simplicité, se mettent à table à une heure. Les personnes de bon ton ne commencent qu'à quatre heures; mais, quand les invitations ont eu lieu par écrit, ce moment est reculé d'une heure ou de deux. Cela dérange quelquefois les dispositions prises pour la soirée. Il m'est arrivé d'être engagé à prendre le thé dans une maison à cinq heures et demie, tandis que dans une autre, j'étais prié à dîner à six heures.

« Tous les métiers s'exercent dans la rue; le tailleur, le savetier, le coffretier, le vannier et autres artisans travaillent en plein air. Un cordonnier a arrangé ensemble quelques planches à un coin de rue, près de ma demeure, et s'est fait une échoppe où il est en besogne tout le long du jour; c'est un véritable modèle d'activité. Son atelier est si resserré, qu'en tirant son fil, il n'aurait pas assez d'espace pour étendre ses bras sans empiéter sur la rue. A un autre coin de la place Saint-Jean, un barbier déploie son industrie; mais s'il a l'enseigne d'une boutique, il n'a pas de boutique pour son enseigne. Il travaille entièrement en plein air; c'est un compagnon très jovial. Avec une chaise pour ses pratiques, les instrumens nécessaires, et un petit miroir attaché au mur, il est aussi indépendant que tous les barbiers du monde. Souvent j'ai, en passant, admiré sa dextérité à manier le rasoir, et je me suis diverti de sa bonne humeur; quelquefois j'ai ri en voyant un Maltais à barbe touffue se soumettre gravement à l'opération; faite dans un tel lieu et au milieu du mouvement continuel de la rue, c'était certainement un spectacle singulier. Lorsque le barbier n'est pas occupé, il se tient debout, examinant tous les passans. S'il en aperçoit un, comme cela arrive parfois, avec une barbe d'une semaine, il l'en avertit obligeamment, et l'invite, dans le cas où il en douterait, à regarder son menton dans le miroir. Alors il est sûr d'une rétribution; parfois il plaisante un

Turc ou un Maure, mais alors ses bons mots ne sont pas très bien reçus.

« On sait que Malte est la *Melita* de l'Écriture sainte, et que saint Paul fit naufrage sur ses côtes, comme on le lit dans les Actes des Apôtres, chapitres XXVII et XXVIII. Cette circonstance a naturellement porté les habitans à prendre cet apôtre pour leur patron spécial, et tous les ans on célèbre une fête solennelle en son honneur.

«Par un de ces hasards qui quelquefois favorisent inopinément un voyageur, je me trouvai à Malte à cette époque; c'était le 16 février; ce jour est marqué dans le calendrier de l'île comme l'anniversaire du naufrage du saint.

«La fête commença dès la veille au soir; l'église de Saint-Paul fut magnifiquement illuminée. Aujourd'hui, après la messe célébrée l'après-midi, on fit les préparatifs d'une grande procession; toutes les confréries religieuses de la cité Valette se réunirent en cérémonie, afin de lui donner tout l'éclat possible. Les laïcs ne restèrent pas en arrière de déployer leur zèle. La façade des maisons situées dans les rues où la procession devait passer, étaient tendues, depuis le faîte jusqu'au pavé, de draperies de couleurs brillantes. La rue San Paolo, avec ses vieilles constructions d'une architecture imposante quoique fantastique, offrait une apparence magnifique avec ces décorations. Les fenêtres et les balcons étaient remplis de spectateurs, et une foule de dé-

vots occupait la place et les avenues jusqu'à l'église d'où la procession devait sortir.

«Ayant choisi une place près du temple, je pus voir commodément l'ordre et le cérémonial du commencement; les portes de l'église Saint-Paul ouvertes entièrement montraient l'intérieur éclairé d'une innombrable quantité de cierges, et malgré l'heure du jour, leur lumière était nécessaire, parce que des nuages d'encens remplissaient la vaste nef et les ailes. Les divers ordres monastiques, rangés régulièrement à la suite les uns des autres, déployaient, à mesure qu'ils paraissaient, leurs robes de parade et d'apparat, à la réserve des franciscains et des capucins, auxquels leur vœu de pauvreté ne permet pas de changer d'habit même dans les occasions les plus solennelles; ils marchaient nu-tête, les sandales aux pieds, vêtus de frocs et de manteaux d'un drap brun grossier, une ceinture de corde autour des reins. On n'apercevait pas de linge à leur collet; leurs chapelets et leurs crucifix étaient façonnés sans nulle recherche. Ces moines servaient pour ainsi dire d'ombres aux autres qui venaient ensuite somptueusement ornés et la démarche fière; et leurs regards baissés, leur physionomie humble ne paraissaient pas moins intéressans par leur contraste avec l'air fastueux et l'attitude impérieuse des autres. Chaque communauté religieuse était distinguée par une bannière richement ornée, offrant l'image de son fondateur ou de son patron, et il

était curieux d'observer que même les pauvres disciples de saint François rivalisaient pour la splendeur de cet emblême avec les autres moines les mieux rentés et les plus ambitieux. Des croix superbement dorées étaient portées à divers intervalles. Des encensoirs remplis de parfums et appartenant à chaque congrégation, étaient de temps en temps lancés en l'air. Les personnages qui ne portaient ni bannières, ni croix, ni encensoirs, avaient à la main un cierge qui ne brillait que faiblement à la clarté du jour.

« Lorsque les premiers rangs de la procession qui s'étendait tout le long de la rue San Paolo, en eurent atteint le sommet, ils firent une pause afin de donner le temps au corps principal de la cérémonie de paraître; les regards avides de la multitude montraient qu'il était attendu avec une impatience prodigieuse. On y voyait la statue de l'apôtre aussi grande que nature, bien sculptée et richement dorée; enlevée de sa niche, elle fut produite aux yeux des fidèles; elle était sur un large brancard que supportaient les épaules d'une troupe nombreuse d'hommes pliant sous le poids du fardeau. Saint Paul était revêtu d'habits pontificaux, et dans l'attitude de prêcher; le costume différait beaucoup de celui que probablement il avait quand il fut jeté par les vagues sur les côtes de l'île. Aujourd'hui je l'ai vu avec des habits qui ressemblaient à un tissu d'or pur. Sa tête était coiffée d'une espèce de chapeau de cardinal, je veux dire pour la

forme, car il était entièrement doré comme la draperie. Quant à sa physionomie, elle choquait toutes les idées que je m'étais faites du pauvre faiseur de tentes de Tarse en Cilicie.

« La procession marcha en chantant solennellement; l'air était imprégné de la fumée de l'encens. Les cloches sonnaient de tous les côtés : rien ne manquait pour rendre cette cérémonie imposante, et elle l'était certainement.

« Voulant la voir commodément, je montai chez un ami; son balcon dominait sur toute la longueur de la rue principale dont l'aspect n'était pas moins frappant que celui de la foule mobile qui la remplissait. Chacun s'inclinait à mesure que la statue du saint s'avançait lentement, et même aux fenêtres et dans les galeries, on se mettait à genoux ou bien on se courbait quand cette image passait. La procession, après avoir parcouru la strada Reale, rentra dans l'église d'où elle était sortie.

« Un matin l'air étant extrêmement clair, j'envoyai mon domestique à la terrasse, aussitôt que le jour parut, pour savoir si l'on apercevait l'Etna. Ordinairement cette montagne est tout au plus visible de très bonne heure. J'avais souvent regardé du côté où elle est, mais jamais je n'avais pu bien la voir. A vol d'oiseau, son sommet est au moins à 150 milles de Malte.

« Mon messager revint rayonnant de joie et de surprise, et me dit que l'on découvrait distinctement non-seulement l'Etna, mais aussi une grande éten-

due de la côte de Sicile. Je constatai bientôt la vérité de ce rapport, car, étant monté sur la terrasse, je vis très bien à l'œil nu la montagne et une partie du rivage se prolongeant à l'horison à l'est et à l'ouest sur une étendue de plusieurs degrés. Le cap Passaro le point de la Sicile le plus proche de Malte en est éloigné de 60 milles au moins. Au-delà, la côte décrit une courbe profonde dans une autre direction vers Syracuse : cependant tout cela ne paraissait pas à plus de douze milles de distance. Ce phénomène peut s'expliquer en partie par la clarté extraordinaire de l'air, et principalement d'après le principe de la réfraction atmosphérique. Car, en considérant la position de l'île de Malte et la distance de la plus grande partie de la terre qui apparaissait, il n'était pas possible que l'on vit autant de la dernière, à moins qu'elle ne fut élevée et grossie conformément à quelques-uns des phénomènes de l'optique. Je reconnais avec plaisir la vérité de cette remarque appliquée à la partie de la côte la plus éloignée, car comme elle est basse, la sphéricité de la terre aurait dû la cacher entièrement.

« Quant à l'Etna il était visible sans avoir besoin du secours de la réfraction ; il suffit pour cela que l'atmosphère soit claire. Mais le prodige consistait en ce qu'il paraissait si distinctement et si proche, et en ce que son profil hardi et majestueux était si parfaitement dessiné à l'horison lointain. Ce mont s'élevait tout-à-fait sur l'arrière plan, et semblait

soulever tout d'un coup sa masse gigantesque. A l'oeil, il paraissait trois fois aussi élevé que la côte, son sommet et ses flancs étaient couverts de neige. Sa forme était celle d'un cône imparfait, s'élançant d'une très large base. La ligne supérieure était irrégulière, s'abaissant de l'ouest à l'est, et dentelée profondément sur un point, que l'on ne pouvait guère supposer autre que le cratère. Sur sa face orientale on apercevait un espace sombre qui ressemblait à une grande crevasse ou à un précipice. Le reste du mont, à l'exception de la ligne hachée du sommet, était d'une blancheur presque éblouissante : parce que placé au nord de Malte, le soleil éclairait entièrement ses escarpemens blanchis. On ne découvrait pas de fumée. Cependant on m'a dit qu'aux temps des grandes éruptions on l'a distinguée à cette distance énorme.

« J'ai décrit quelques-uns des traits de ce paysage lointain; mais rendre l'effet de ce spectacle est impossible; il était réellement sublime. Chaque accessoire augmentait les émotions qu'il causait : l'éclat du matin, la douceur balsamique de l'air, le calme profond de la mer, et la beauté du ciel revêtu de sa teinte azurée la plus belle. Le bruit confus des voix qui partait de la rue, ne parvenait que comme un murmure léger à la terrasse élevée sur laquelle je me trouvais, et les oiseaux, quelques-uns au ramage singulier, mais toujours doux, faisaient entendre leurs chants variés. »

La Sicile.

Après un séjour de quelques semaines à Malte, M. Bigelow s'embarqua sur une tartane Sicilienne pour Syracuse où il arriva le lendemain. Il fit plusieurs excursions autour de cette antique et célèbre cité, entre autres au tombeau d'Archimède.

« La route qui montait en tournant sur une pente douce, finit par en couper une autre, appelée la rue des tombeaux, parce qu'elle mène à un défilé étroit entre des coteaux, garnis de chaque côté de sépultures antiques. Près de l'entrée de ce passage et à 300 pieds environ de l'emplacement désigné par la tradition comme celui de la porte d'Agragas (Agrigente), se trouve le tombeau d'Archimède. La localité s'accorde parfaitement avec la description qu'en donne Cicéron. L'usage des anciens était d'enterrer les morts hors de l'enceinte des villes, et les sépultures de Syracuse venaient, de ce côté, jusqu'à ses portes. « Il y a, dit l'orateur romain, « tout près de la porte d'Agragas, un très grand « nombre de tombeaux. En les examinant avec soin, « j'aperçus un monument un peu élevé au-dessus des « broussailles, et sur lequel étaient figurés un cylin- « dre et une sphère ; je dis aussitôt aux Syracusains « qui m'accompagnaient que ce tombeau devait être « celui que je cherchais. »

« Nous descendîmes de voiture pour le considérer de plus près. Par devant il y a une bande étroite de

terre cultivée; quelques ronces et des mauvaises herbes croissent précisément devant l'entrée. Le tombeau est creusé dans un rocher dont la partie antérieure formant une saillie naturelle, a été façonnée, à l'ouverture, en une grossière façade dorique avec des pilastres et un fronton. Il n'existe pas de traces d'inscription, ce qui n'est pas surprenant, puisque même du temps de Cicéron les caractères étaient en partie effacés. L'entrée est d'une hauteur suffisante pour qu'une personne de bonne taille puisse pénétrer dans l'intérieur sans se baisser. L'intérieur est de dimension médiocre et sombre. On suppose que les restes du célèbre philosophe furent déposés dans un enfoncement à droite, assez grand pour recevoir un cercueil moderne en plomb; mais le sarcophage, si toutefois il y en eut un, est disparu depuis long-temps. Du côté opposé il y a des niches pour recevoir les corps dans toute leur longueur; et vis-à-vis de l'entrée de plus petites taillées comme les autres dans le roc vif, et adaptées pour des urnes ou pour des cercueils d'enfans. Le tombeau paraît avoir été celui de la famille d'Archimède; mais les cendres des formes humaines qui autrefois remplissaient ses niches ont, depuis des siècles, été dispersées par les vents. . . . .

« Le coteau auprès duquel ce tombeau a été creusé, est un immense lit de rochers légèrement recouvert d'arbustes et d'herbes. En suivant le sentier qui est à sa base, j'aperçus un grand nombre d'autres sépul-

cres, creusés sur ses flancs et rappelant le *magnæ frequentia sepulcrorum* dont parle Cicéron. La rue des tombeaux est nommée ainsi avec raison, et le spectacle qu'elle offre excite des émotions solennelles et lugubres. Aucun des tombeaux qui forment à droite et à gauche une si longue file n'a conservé les ossemens ni même la poussière des corps qui les occupaient jadis : tous sont ouverts, dépouillés et vides. Nous parlons de la fidélité du tombeau, mais qui peut être plus infidèle? S'il n'est pas envahi par la main de la cupidité et de la violence, les élémens ouvrent sa porte, et les cendres confiées à sa garde s'échappent. La possession des morts n'a pas une durée plus assurée que celle des vivans. Le mole d'Adrien et la pyramide de Cheops sont là pour témoigner que l'extrême sollicitude des mortels pour garantir à leurs cendres un repos assuré est vaine; et que même elle fournit les moyens les plus sûrs de tromper les intentions de celui qui a construit de tels monumens. Le sanctuaire le plus inviolable pour les morts, si toutefois il en peut exister, est le tombeau solitaire et oublié d'un pauvre indien dans la profondeur d'une forêt impénétrable.

« Nous nous acheminâmes vers les latomies. Le lieu désigné par ce nom, est l'excavation d'une immense carrière d'où l'on suppose que l'on a tiré des pierres pour les constructions de Syracuse. La première impression produite par leur vue, est celle d'un tas immense de ruines éparses. Une éminence

d'une élévation considérable et d'un circuit très étendu a été creusée; mais on a laissé sur presque tous les côtés, une ligne irrégulière du rocher primitif, pour servir de mur inexpugnable à cet enclos. On voit dans l'intérieur de l'enceinte des masses isolées de la carrière originelle. L'une d'elles qui est comparativement très haute avait autrefois une tour sur son sommet, près duquel les restes d'un escalier sont encore visibles. Les latomies sont si efficacement gardées par la haute barricade naturelle qui les entoure, qu'aux jours des tyrans de Syracuse, elles servaient de prison. L'armée athénienne commandée par Nicias, qui fut obligée de se rendre, y fut renfermée, et, suivant le récit de Diodore, les souffrances des captifs furent si rigoureuses que le sort de leur brave, mais malheureux général qui fut barbarement égorgé, parut digne d'envie par contraste. On sait que cet évènement arriva 413 ans avant notre ère; il montre la grande antiquité des latomies.

« La fameuse grotte nommée l'oreille de Denys fait partie de ces ouvrages extraordinaires; elle a été creusée dans l'angle d'un rocher séparé du corps principal, et, par le plan et le style de sa construction, diffère de tout le reste. C'est une caverne profonde et sombre qui a été taillée dans un rocher très dur, avec une habileté et une peine extrêmes. On y arrive par un précipice escarpé, et l'entrée ressemble au portail de quelque ancienne cathédrale. Le devant

du rocher est revêtu d'une quantité de plantes grimpantes qui croissent naturellement; elles donneraient à cette ouverture une apparence romantique, s'il n'y avait pas dans l'obscurité de la cavité, quelque chose qui a un air presque sinistre. Nous nous y enfonçâmes à la clarté des flambeaux.

Le plan est sinueux et a à peu près la figure d'un *S*, le haut de l'excavation offre une voûte, dont la forme se rapproche de celle de l'ogive, et qui de même que l'entrée a quelque chose du caractère gothique. La surface des murs a été parfaitement unie, et n'a subi aucun changement. Cette caverne a 190 pieds de long, mesurée sur une ligne courbe à égale distance des deux côtés; la largeur varie de 24 à 36 pieds, et la hauteur de 60 à 70. Elle se termine par une courbe elliptique. A droite à peu près à mi-hauteur il y a l'ouverture d'une grotte plus petite, son étendue est environ le dixième de la grande, et la hauteur de ses parois de 30 pieds. La communication a lieu par un passage large; mais qui peut être aisément barricadé; et si l'opinion populaire, suivant laquelle l'oreille de Denys fut bâtie par ce tyran pour servir de prison est vraie, cette cavité moins grande que l'autre, peut avoir été destinée pour un cachot, doublement gardé.

« Bien que la hauteur de la caverne principale soit extraordinaire, elle fut autrefois plus considérable; le fond s'est graduellement exhaussé par la terre, les feuilles et les cailloux que les eaux de pluie y ont

apportés. A droite de l'entrée et près du haut de la caverne, il y a une petite chambre. Son ouverture est à la surface extérieure du rocher. On ignore si un passage secret y conduisait autrefois; mais à présent, elle n'est accessible que par des échelles ou par des cordes que l'on descend du bord du précipice. On dit qu'un trou fût percé jadis entre cette chambre et la caverne, par ordre de Denys qui, suivant la tradition, se plaçait dans le premier réduit pour entendre les conversations des prisonniers entre eux. Le tympan ou le foyer du son était précisément vis-à-vis de la chambre. Je remarquai une rainure singulière à la voûte du rocher, elle se prolonge de ce point jusqu'à l'extrémité de la caverne; elle est taillée avec le plus grand soin et très lisse; mais elle n'est pas unie et suit les ondulations du rocher; on suppose qu'elle a servi de conducteur aux sons. Le plan général de la caverne est analogue à la forme et à la symétrie de l'oreille humaine, et c'est de là que dérive le nom qu'elle porte depuis un temps immémorial.

« Son écho est étonnant. Le chuchotement le plus faible y peut être entendu partout. Dans la conversation ordinaire, le son de la voix est renvoyé en intonations fortes. Nous essayâmes de diverses manières son pouvoir de répercussion. Quelqu'un d'entre nous placé à l'extrémité intérieure de la caverne, déchira doucement un morceau de papier; malgré la longueur et les sinuosités du passage, le son fut

entendu distinctement par les autres qui se tenaient en dehors de l'entrée On tira un coup de pistolet, le bruit égala celui qu'aurait produit la décharge d'un canon de quarante-huit.

« Sans doute la caverne fut disposée pour conduire et augmenter le son; mais il n'est pas aussi sûr qu'elle ait été arrangée pour donner au cruel tyran qui en fournit le plan, la possibilité d'entendre, de la petite chambre, la conversation de ses prisonniers. Les savans ont longuement discuté ce point. On dit, pour combattre cette assertion, que si deux personnes ou un plus grand nombre parlent à la fois, il n'en résulte qu'un bruit confus. Cela est vrai pour la partie inférieure de la grotte; mais cela ne l'était peut-être pas, au moins assez sensiblement pour devenir un inconvénient, pour l'oreille placée à l'orifice de la petite chambre. Le tyran peut avoir eu pour habitude de n'emprisonner que très peu d'individus à la fois, et seulement ceux qui lui étaient les plus suspects; or comme probablement ils ne parlaient pas toujours tous à la fois, et qu'au moins il était naturel qu'ils conversassent sans s'interrompre mutuellement, l'oreille de Denys pouvait recueillir assez des discours qui lui parvenaient pour se faire une idée du caractère, des plans ou des intentions de ses ennemis. Une tradition, depuis long-temps en vogue, doit, dans l'absence de témoignages positifs d'une espèce contraire, avoir un poids considérable pour déterminer quel fut l'objet réel de celui qui fit creuser la

caverne. Ceux qui nient l'opinion vulgaire, conviennent cependant que, dans les temps reculés, la caverne fut employée comme prison; mais ils prétendent qu'elle n'était destinée à renfermer que la lie de la populace de Syracuse. »

M. Bigelow a voulu visiter le volcan qui est en même temps une des hautes montagnes de l'ancien monde. Voici comme il raconte sa tentative pour atteindre au sommet de l'Etna.

« Nous arrivâmes ensuite à la région des forêts, qui est large de plusieurs milles et fait entièrement le tour de la montagne. Nous commençâmes à y être incommodés par la neige, qui devenait plus profonde à mesure que nous avançions; j'y enfonçai à plusieurs reprises, et une fois je fus jeté à bas de mon mulet; les sangles de la selle qui n'étaient pas très fortes, ayant été rompues par les efforts de l'animal pour se relever. Le chemin serpentait en montant à travers des collines volcaniques; chacune marquait l'emplacement d'éruptions antérieures, dont quelques-unes remontaient à des temps si reculés, qu'on ne peut que former des conjectures sur leur époque. A la fin nous atteignîmes l'abri situé dans la forêt. L'état où il était alors peut justement lui mériter le nom de *Casa delle neve* (cabane des neiges). Il est à huit milles au-dessus de Nicolosi et tout près de la limite supérieure de l'ancien bois. Nous y fîmes entrer et nous y attachâmes nos montures; puis à trois heures nous continuâmes à pied notre course aventureuse.

« L'atmosphère était sombre; les nuages, qui n'avaient pas cessé de s'amonceler, offraient une apparence menaçante. Le sommet de la montagne était caché. La lune qui se montrait quelquefois à travers une fente dans les nuages abaissés, jetait une lueur triste sur notre chemin. En sortant de la forêt, nous entrâmes dans la *regione discoperta*, ou la troisième zône de la montagne; elle tire son nom de l'aspect nu et stérile du sol, où seulement, au milieu de l'été, quelques plantes chétives réussissent à prendre racine et à trouver une maigre nourriture. Dans le moment actuel, tout vestige de cette végétation partielle et éparse était entièrement caché par la neige. Des rochers de lave élevaient en plusieurs endroits leurs pointes noires au-dessus de l'enveloppe blanche qui s'étendait sur toute la division supérieure de la montagne. Une imagination active aurait pu découvrir dans quelques-uns de la ressemblance avec les minarets d'une mosquée à moitié ensevelie. A mesure que nous avançions, des pics s'élevaient sur d'autres pics; la montagne semblait reculer visiblement, et les coups de vent qui en partaient, devenus très forts, s'abaissaient vers nous et paraissaient décidés à nous écarter et à repousser tous nos efforts pour atteindre au sommet brûlant d'où ils venaient.

« Le ciel à l'est s'éclaircit un peu à l'approche du matin et de l'heure du lever du soleil. L'horizon était bariolé d'un rouge sombre. Le paysage se déploya

graduellement, et je pus, à la hauteur immense à laquelle j'étais parvenu, jeter un regard sur la terre et la mer étendues au loin au-dessous de moi. Mais le ciel se couvrit de nouveau. Les teintes passagères du matin furent voilées de nuages énormes et de mauvais augure; on n'apercevait plus qu'un brouillard intense, épais et sombre.

« La marche devint difficile; à chaque pas, mes pieds enfonçaient de plusieurs pouces dans la neige; quelquefois j'en avais jusqu'au genou. Filippo mon domestique se découragea le premier; une fois il fut presque entièrement enterré dans un trou entouré de neige mobile, où il tomba par mégarde. Néanmoins nous poursuivions notre route. Depuis une heure, le vent poussait sur nous de la neige, maintenant les nuages l'amenèrent en plus grande abondance, et même de temps en temps de la grêle qui nous frappait au visage. Les obstacles devinrent plus grands; nous courûmes des dangers, car beaucoup de précipices n'étaient que masqués par la neige, et un seul faux pas aurait pu nous être fatal. Le guide murmurait, et Filippo m'adressa des représentations contre la continuation du voyage. Mais je voulus avancer jusqu'au point le plus éloigné qu'il serait possible d'atteindre. Nous n'y étions pas encore.

« Je n'avais que cette seule occasion d'escalader l'Etna; d'ailleurs je ne pensais pas qu'il y eût un risque réel pour nos personnes. La violence de la tem-

pête me faisait penser qu'elle cesserait bientôt ; elle avait les caractères de ces terribles ouragans de neige qui surviennent quelquefois en hiver dans la Nouvelle Angleterre, et qui, par leur impétuosité même, sont rarement d'une longue durée. Si me décourageant prématurément je faisais retraite devant la bourrasque, et si ensuite le ciel s'éclaircissait, il aurait été ensuite trop fatigant de regagner le terrain abandonné : le quitter dans des circonstances semblables, aurait été pour toujours un souvenir mortifiant. Il y avait certainement des inconvéniens, mais je m'y étais attendu à mon départ, et quant à un ouragan de neige, un homme né dans l'Amérique du nord ne pouvait être que disposé à l'affronter.

« Je raisonnai un moment avec Filippo, je lui fis des représentations, puis je finis par me moquer de ce que j'appelais ses craintes ridicules, et je lui dis qu'il devait être honteux de ne pas avoir autant de persévérance que moi. Il avança encore un peu, mais il resta en arrière et enfin tomba derrière un tas de lave qui le mettait à l'abri. Je ne m'aperçus ni du moment ni du lieu où il s'arrêta, étant occupé alors à m'avancer ; ce qui était un travail suffisant. Le vent devint si violent que si je faisais une pause pour respirer, j'étais repoussé à plusieurs pas au bas de la pente escarpée, à moins de prendre de grandes précautions.

« Quelques instans après le guide devint très bruyant; il me montrait d'un air significatif le point vers

lequel nous allions ; et il faut en convenir il n'était pas possible de lever, ou au moins de tenir le visage tourné de ce côté, plus d'un moment, tant la tempête était furieuse. Néanmoins j'employai envers cet homme les mêmes raisonnemens et les mêmes discours auxquels j'avais eu recours inutilement avec Filippo, pour l'engager à attendre un peu plus long-temps la fin ou plutôt les signes de la tourmente. Je lui rappelai ce que j'avais observé à Syracuse et à Catane, c'est que le sommet de la montagne est quelquefois couvert de nuages épais dans la matinée, et qu'avant midi ils sont complètement dispersés; or la même chose pouvait arriver. Mais je ne pus le convaincre et il soutint que la tempête actuelle était bien établie; toutes ses expressions tendaient à me prouver qu'elle était épouvantable et que nous devions redouter des événemens affreux; les hurlemens du vent m'empêchaient d'entendre toutes ses paroles qui dénotaient ses craintes.

« Assez, lui dis-je : du courage et en avant. »— « A la bonne heure, monsieur, » repliqua-t-il, pour m'annoncer qu'il consentait à attendre quelques minutes que le temps changeât; mais il y avait dans son ton quelque chose de chagrin que je n'aimais pas. Afin de l'encourager et ne doutant pas de sa fidélité, quels que fussent ses vœux, je me retournai et je marchai en avant. A une certaine distance je regardai en arrière; quelle fut ma surprise d'apercevoir cet homme qui descendait la montagne

en courant; je crus d'abord que ce n'était qu'une ruse, pour m'engager à me désister de toute tentative ultérieure, de continuer à monter et me forcer par la frayeur à faire retraite; car je ne pouvais m'imaginer qu'il eût le dessein de m'abandonner entièrement. Je lui criai de s'arrrêter; cela ne servit à rien; je courus après lui, il redoubla le pas et s'élança avec la vitesse d'un Indien; en quelques instans il fut hors de la portée de ma vue. Un moment après, dans un effort que je fis pour l'attraper, j'aperçus confusément sa figure à travers les nuages, il fuyait encore; mais ce ne fut qu'un coup d'œil passager, il disparut.

« Il y avait là une espèce de trahison. Cet homme s'était enfui lâchement, sans m'avertir de son intention, ni me laisser la chance de m'échapper, en ne le perdant pas de vue, si la descente était enfin devenue indispensable; mais quoi qu'il en put être, ma position était assez précaire, et il est difficile d'en imaginer une plus critique. J'étais seul sur une montagne d'un accès difficile, dans les circonstances les plus favorables; mais en ce moment couverte de neige et livrée à la tempête. Plusieurs milles me séparaient de la cabane dans la forêt. En regardant en bas, je n'apercevais que la fureur de la tourmente, et en tournant les yeux sur les rochers de chaque côté, je voyais des couches entières de neige soulevées par le vent et dispersées dans l'air et, avec des torrens de givre qui tombaient des nues, le remplis-

sant et l'obscurcissant. Ce spectacle était réellement effrayant. L'atmosphère avait pris un caractère de désolation inexprimable. Il semblait que les cieux allaient se briser et entraîner dans leur ruine tout ce qui m'environnait.

« Je commençai à craindre d'être complètement surpris par la quantité de neige poussée de tous côtés vers la terre, de ne pouvoir plus marcher, et de périr au milieu de ses masses accumulées. Cette pensée qui se présenta à mon esprit, lorsque le guide ne reparut plus, me glaça d'effroi; il n'y avait pas un moment à perdre, je descendis aussi vite que je pus, tantôt presque entièrement enterré dans la neige tantôt chancelant sur de la glace qui en était légèrement couverte, et glissant rapidement jusqu'à ce que je fusse arrêté par une crevasse ou une saillie rocailleuse. Je me souvins que j'avais emporté de Nicolosi une boussole de poche et cette pensée releva mon courage; d'ailleurs je me dis que si la tempête s'apaissait ou si mes forces me permettaient d'arriver à la forêt, je pourrais, avec la connaissance générale que j'avais de la position de Catane et des villages de ce côté sur la lisière de l'Etna, trouver le chemin d'un abri. Quant à la cabane dans les bois, je ne conservais nul espoir de l'atteindre, et pour Filippo et le guide perfide je ne présumais pas que je les revisse jamais sur la montagne; mais combien la première espérance était faible! combien de dangers, j'avais à redouter, des précipices qui se

trouveraient sur mon chemin, de la furie de la tempête et de la profondeur croissante de la neige; et quand même je pourrais gagner la forêt, comme il ne s'y trouvait pas de maison, ce qui me restait de vigueur me suffirait-il pour m'y frayer un passage? Ayant bien pesé toutes ces circonstances, je me convainquis bientôt qu'il ne serait pas sage de précipiter ma marche en descendant; parce que cet effort prématuré m'épuiserait, et d'ailleurs m'exposerait à de plus grands périls par des chutes et d'autres accidens; je résolus donc de marcher avec la précaution convenable, laissant l'événement à cette puissance, dont la présence est toujours proche et dont le bras était capable de me préserver des orages et des tempêtes.

« Une vingtaine de minutes s'était écoulée depuis la fuite de mon guide; mais ce temps me paraissait bien plus long; je poursuivais ma marche, quant à droite et d'un point écarté de la route que je tenais, j'entendis, mais indistinctement à cause du bruit de la tempête, quelqu'un qui m'appelait; je n'apercevais personne; le cri fut répété, je me tournai du côté d'où il partait; c'était la voix de Filippo. Lorsque j'arrivai à l'endroit où il était, je le trouvai dans une crevasse étroite au pied de deux coteaux escarpés entre lesquels javais passé en montant; mais j'avais oublié la route, il n'y avait pas de vestiges de pas pour la marquer; car leur empreinte était aussitôt effacée que faite. Le visage, les habits, tout le corps

de Filippo étaient couverts de glaçons et de neige, de sorte que par la couleur on pouvait le distinguer à peine de celle dont il était entouré. Il m'avait découvert parce que je passai à la portée de sa vue dans un moment où la neige tombait moins abondamment. En général, pendant la durée de la tourmente, on ne pouvait voir un objet à une distance de cinquante pas. Filippo paraissait si exténué de fatigue, que je me sentis disposé à lui pardonner sa fuite. Mais je regardai d'un œil bien différent la conduite du guide. Le drôle était à côté de Filippo, tantôt me considérant d'un air irrésolu, tantôt jetant les yeux sur la montagne puis tournant la tête, comme empressé de reprendre sa route pour descendre. Il fallut embrasser ce dernier parti. »

Étant à Messine, M. Bigelow parcourut les environs de cette ville célèbre.

« Hier je fis une excursion avec quelques amis, à la pointe du Phare : elle est à 7 à 8 milles au nord de Messine. Il y a près de cette pointe un petit village, qui n'a de remarquable que sa position vraiment très belle. Le pays voisin est très fécond surtout en vin, et offre une perspective extrêmement agréable. Le rocher de Scylla est éloigné de trois milles et deux cinquièmes du Phare. Ce ne sont pas les deux points de la Sicile et de la Calabre les plus rapprochés l'un de l'autre. A peu près à mi-chemin entre Messine et la pointe, le canal se rétrécit tellement qu'il n'a plus que deux milles et un tiers de

largeur. Scylla est un rocher nu et gris, ayant presque la forme d'une tour, mais qui n'est haut qu'en proportion de sa base; son sommet est surmonté d'un château, un isthme bas et sablonneux l'unit aux rochers de la côte; il m'a semblé que ce n'était pas un écueil plus dangereux que tant d'autres rocs saillans le long de beaucoup de rivages. Les récits des poètes l'ont fait plus formidable qu'il ne l'est réellement, et si Strabon et Salluste en ont parlé de la même manière, c'était probablement pour ne pas contredire l'opinion généralement reçue de leur temps; cependant leurs tableaux sont moins terribles que ceux d'Ovide, de Lucrèce, de Virgile et d'Homère, parce que la fiction et l'exagération sont au nombre des privilèges spéciaux des nourrissons des Muses.

« Charybde étant près de Messine, j'ai pu l'observer plus facilement que Scylla, il n'est éloigné que d'un huitième de mille du rivage, le long du bras droit du port. Je l'ai examiné avec attention, j'ai suivi de l'œil la marche des courans et j'ai regardé d'un œil curieux la forme et l'aspect des côtes voisines. Je voulais vérifier si l'apparence actuelle des choses, correspond à ce que les anciens en ont raconté; ou bien si, dans le cas où elle serait différente, il existe des circonstances qui donnent lieu de présumer avec une certaine probabilité que des causes naturelles agissant durant une suite de siècles, ont produit quelque changement important. Le temps ayant été

extraordinairement serein, je n'ai pas eu la chance de pouvoir être témoin de l'action des vagues, des remous et des courans pendant une tempête ou un coup de vent; mais j'ai recueilli assez de renseignemens satisfaisans des personnes auxquelles ce spectacle est familier. Prenant en considération toutes les circonstances, il en résulte pour moi la conviction non-seulement que les phénomènes du détroit de Messine existent encore aujourd'hui tels qu'ils étaient dans les temps les plus anciens, mais que les craintes attachées à la navigation de ce canal célèbre, et dues soit aux courans principaux, soit à l'action combinée de Charybde et de Scylla, si elles ne sont pas uniquement le fruit de l'imagination des poètes, ressemblent beaucoup à cette espèce de mensonge. Cette conclusion peut paraître audacieuse aux yeux des partisans d'Homère; il me reste à montrer qu'elle peut être défendue.

« Homère représente Scylla comme un rocher qui porte jusque dans les cieux sa pointe aigue environnée d'un épais nuage, que rien ne peut dissiper. Il ajoute que jamais la sérénité ne brille à son sommet, ni durant l'été ni pendant l'automne. Cependant sa hauteur n'est que de 200 pieds; pendant trois jours que je l'ai eu sous les yeux, le soleil l'a éclairé constamment de ses rayons; enfin sa masse et sa forme prouvent incontestablement que si une révolution naturelle pouvait lui faire subir quelque changement, ce serait celle qui détruirait des montagnes assises sur des

bases immuables. Homère dit que les flancs de Scylla sont si escarpés et si glissans que nul mortel eut-il ving bras et autant de pieds, ne pourrait y monter et n'en pourrait descendre. Mais, ainsi que je l'ai déja dit, un fort est assis sur son sommet, et au sud de ses murs commence un village se prolongeant jusqu'à sa base, et sur la langue de terre qui l'unit au continent; de Messine on en aperçoit les maisons.

« Homère parle de Charybde comme très rapproché de Scylla qui le domine; j'ai dit plus haut qu'il est en dehors et tout près du port de Messine. Son centre ne peut, en ligne directe, être à moins de huit à neuf milles de Scylla. Cette distance ne ressemble guère à celle que donne le poète : « Si de Scylla vous « lanciez une flèche, dit une déesse à Ulysse, vous « toucheriez aisément le sommet (de Charybde.) » Ce rocher n'est pas même vis-à-vis de l'autre, il est plus au sud dans une direction oblique. Dira-t-on que sa position a changé? mais Thucydide le place entre Messine et Rhegium, précisément au point où il est aujourd'hui, et Strabon affirme qu'il est en face de Messine. En effet, Charybde relativement à ces deux villes forme la pointe d'un triangle dont la base s'étend de Scylla à Reggio. Comme sur ce sujet les poètes et les historiens diffèrent, l'homme qui cherche la vérité simple ne peut être embarrassé pour savoir en qui placer sa confiance. De plus la seule partie navigable du détroit suivant Homère, Virgile et d'autres, non-seulement passait directe-

ment entre le rocher et le gouffre, mais c'était la passe la plus étroite, même pour les petits navires tels que ceux de leurs héros. Toutefois les navigateurs modernes ont trouvé que le canal, dans sa partie la plus resserrée, a plus de deux milles de largeur, et la distance du rocher au golfe est estimée à trois milles entiers. »

Le voyageur s'embarque à Messine pour Naples et termine là sa relation.

LETTRE

SUR LE ROYAUME DE SIAM

PAR

M. BRAGUERES, ÉVÊQUE DE CAPSE.

1832. — SUITE (1).

Les Siamois sont d'une taille médiocre et assez uniforme, sans presque aucun de ces défauts physiques si communs en Europe. Une seule province de France renferme peut-être plus d'aveugles et de boîteux que tout le royaume de Siam. Leur tête est plutôt carrée que ronde, leur visage est plat et en losange, ils ont les joues un peu creuses, les pommettes et la partie antérieure des machoires un peu saillante, le nez épaté, les yeux noirs assez bien fendus, les cheveux très noirs, rudes et hérissés; les Siamois hommes et femmes se rasent ordinairement la tête, mais le plus souvent ils se contentent de couper leurs cheveux très raz, ils en conservent sur le devant une touffe qu'ils relèvent un peu en arrière

(1) Voy. T. XXV, 2e série, p. 223.

comme un toupet. Leur teint est chez les uns d'un rouge cuivre, et dans les autres d'un jaune citron. Les asiatiques de toutes les contrées situées entre le 5ᵉ et le 41ᵉ degré de latitude nord et le 91 et 118 de longitude est (méridien de Paris), ont entre eux plusieurs degrés de ressemblance pour les formes et la couleur du corps avec les Siamois. Le teint est partout uniforme; on ne voit point comme en Europe les nuances de châtain-blond, de blanc et d'incarnat, on dirait qu'ils portent tous un masque de papier jaune. Les corps sont plus secs et plus fluets que ceux des Européens.

Le costume des Chinois est très simple, ils vont nu-pieds et nu-tête, ils n'ont pour tout vêtement qu'une pièce d'étoffe peinte qu'ils attachent à leur ceinture, ils la relèvent par derrière, ce qui lui donne la forme d'un caleçon. C'est le costume commun aux hommes et aux femmes, les gens riches portent constamment un parasol, le peuple se couvre la tête d'un chapeau qui n'est qu'une corbeille de roseaux. Quand un inférieur paraît devant son supérieur, il ajoute une ceinture de soie à son costume, la couleur varie selon la dignité de celui qui la porte : les mandarins de première classe l'ont blanche. Le premier jour qui correspond aux quatre phases de la lune, que l'on peut regarder comme le dimanche des Siamois, toute la cour porte le langouti (nom du vêtement ci-dessus) blanc; le roi ne se distingue nullement de ses sujets soit par la forme, soit

par la richesse de son costume; les petits garçons sont dans un état de nudité complète jusqu'à l'âge de 10 à 12 ans : on donne le langouti aux petites filles à l'age de 5 à 6 ans. Les femmes et les hommes convertis à la religion chrétienne, sont mis plus décemment quand ils paraissent en public. Les Siamois se mouchent avec les doigts; ils ne peuvent voir sans dégoût les Européens se servir d'un mouchoir et le mettre ensuite dans leur poche.

Le luxe des Siamois n'est pas dans la richesse des habits mais dans les pierreries et bijoux de toute espèce, ils portent des anneaux au nez et jusqu'aux doigts des pieds.

Les Chinois, Cochinchinois et Tonghinois ont un fort élégant costume. Hommes et femmes portent un large pantalon avec une espèce de veste ou blouse par dessus, les personnes aisées portent une longue robe de soie et par dessus une espèce de rochet de soie bleue et ordinairement garni de fourrure; elles ont des bottines de soie blanche et des souliers d'étoffe ouverts par derrière, plus ou moins richement brodés. Tous ces peuples aiment à porter la barbe, mais elle n'est pas belle; ils admirent celle des Européens. Les Siamois seuls ont la barbe en horreur et se l'arrachent avec de petites pincettes. A Siam les femmes sont esclaves de leurs maris, elles ne sortent que pour travailler dans les champs ou pour faire quelque petit trafic, tandis que le mari joue, boit, dort ou travaille au service du prince; c'est

la femme qui fournit à l'entretien de toute la famille par son travail et son industrie, les familles chrétiennes au contraire se conduisent comme en Europe.

La polygamie est permise à tous les hommes, le roi ne donne le titre de reine qu'à une seule de ses femmes à laquelle toutes les autres sont inférieures, elle s'appelle *Ackhamaessi ;* les simples particuliers qui ont plusieurs femmes, ont aussi le droit d'en choisir une qui porte le titre de *Mia-jai*, c'est-à-dire épouse grande qui a autorité sur toutes les autres. Les Siamois, quand ils veulent se marier, ne prennent pas une femme, ils l'achètent au prix convenu entre les parens de la future. Le mari acquiert le droit de battre sa femme, de la renvoyer ou de la vendre comme esclave; il n'a le droit de la tuer que dans un seul cas, mais la femme maltraitée empoisonne souvent son mari. Les parens ont le droit de vendre leurs enfans et ils en usent souvent; il les vendent comme esclaves et ils peuvent les racheter en rendant le prix qu'ils ont reçu. La condition de ces enfans n'est pas bien dure, car les Siamois sont naturellement doux. Cette coutume, toute inhumaine qu'elle est, n'est pas aussi barbare que celle des Chinois qui étouffent leurs propres enfans; ils conservent la vie à tous les garçons, mais ils ne conservent que deux filles, celles qui naissent ensuite sont impitoyablement mises à mort et ce sont les mères elles-mêmes qui sont les bourreaux de leurs propres enfans.

Les Siamois conservent les vices de l'Inde, l'orgueil, l'insensibilité, la cruauté et l'impudicité surtout sont ceux qui dominent parmi ce peuple. Du reste ils sont d'un caractère assez doux, mais léger, irréfléchi, timide et gai, paresseux et amis des plaisirs; ils sont grands demandeurs et jusque aux grands même, tous désirent et demandent ce qu'ils ont sous les yeux et qui leur plaît, comme une montre, une arme, du tabac, un crayon, etc.; il est vrai aussi qu'ils ne sont pas fâchés qu'on leur demande aussi quelque objet. La politesse siamoise exige qu'on se fasse mutuellement des présens; ils font aussi beaucoup d'aumônes. Quand un étranger va visiter un Siamois, à son retour chez lui il trouve des esclaves qui lui apportent en présent du riz, des fruits, des légumes, de la viande, du poisson dans de grands vases d'airain.

Le roi et le peuple aiment beaucoup les jeux de pur amusement ou d'exercice tels que la lutte, le pugilat, les combats de coqs, de petits poissons ou de deux serpens; le jeu du *Nang* est un exercice de danseur de corde très périlleux en ce que celui-ci ainsi que la corde sont hérissés d'épées, de poignards et de hallebardes; mais le divertissement par excellence et auquel on court avec fureur, est le *Lameng-Lakhong* espèce de drame partie comique et partie pantomime; on dit que c'est l'école de tous les vices.

On voit rarement des fanatiques qui se mutilent ou se suicident par une criminelle ostentation de

piété envers les faux dieux; ils abandonnent ces scènes atroces aux Indiens : on a vu cependant il y a deux ans à Siam un malheureux qui annonça qu'il se brûlerait publiquement, il monta en effet sur le bûcher; mais à peine eut-il ressenti l'ardeur des flammes, qu'il s'élança et courut se jeter à la rivière.

Les Siamois sont spirituels et intelligens, mais leur paresse et leur état de servitude ne leur permettent point de développer leur industrie. Ce sont les Chinois qui font tout et qui exercent seuls les arts mécaniques. La plupart des Siamois n'ayant pas le moyen de payer des ouvriers, sont obligés de faire tout par eux-mêmes et d'être à la fois maçons, charpentiers, tisserands, tailleurs; ils ont le même genre d'architecture que les Chinois, ce ne sont que des colifichets, des pavillons, plusieurs toits placés les uns sur les autres, des colonnes, des pyramides dorées; mais ce luxe est réservé aux pagodes et aux monumens publics, les simples particuliers n'y regardent pas de si près, ils dressent simplement quelques pieux sur lesquels ils fabriquent une cabane de paille ou de roseaux, qui ressemble assez à un nid d'oiseau, là sont entassés aïeux, père, mère, enfans et animaux domestiques. La richesse de l'habillement ressemble à la magnificence de l'architecture, une natte de sparterie pour s'asseoir, une claie pour dormir, une pierre au foyer pour y placer la marmite, quelques petits vases, un filet pour suspendre les petits enfans quand ils veulent

dormir, voilà tout ce qui décore l'intérieur de ces tristes réduits. Lès moins pauvres ont des maisons de bois, les princes quoique riches ne sont guère mieux logés, et donnent quelquefois audience sous un hangard. La ville de Bangkok est construite dans ce goût là; elle est coupée en tous sens d'un grand nombre de canaux sur lesquel vogue une quantité considérable de barques et de gondoles. Celles du roi et des princes sont décorées, celles des particuliers et même des grands mandarins ne doivent pas l'être; on ne peut sortir et faire des visites qu'en gondoles, il y a peu de chevaux et point de palanquins, c'est la Venise de l'Inde. Les marchands chinois pour épargner des frais de loyer, contruisent leurs habitations sur la rivière, il forment des radeaux avec des bambous et les amarrent à des solives plantées le long du courant, et y élèvent des barraques qui leur servent de boutiques et de logement.

La ville de Bangkok a des remparts, mais ils sont faibles et découverts de tous les côtés. Depuis quelques années on a construit du côté du port une muraille de briques garnie de canons.

La profession la plus ordinaire des habitans de Bangkok est la pêche et la navigation, mais ils n'en possèdent pas pour cela la science nautique; s'ils n'ont pas le vent arrière et la terre à côté, ils perdent bientôt la tête.

Les sciences ne sont pas plus florissantes que les

arts à Siam, les docteurs de ce pays là savent tout juste lire et écrire; ils n'ont aucune idée de la physique ni de l'astronomie et sont obligés de recourir aux Chinois pour avoir un almanach. Du reste ils ne sont nullement embarrassés pour découvrir les secrets de la nature et pour expliquer un phénomène; ils ne se perdent pas en conjectures, et quand quelque fait les embarrasse, ils ont leur réponse toute prête: *pen-phra*, *pen-phi* disent-ils, c'est-à-dire c'est un dieu, c'est un démon; voient-ils un baromètre annoncer la tempête ou le calme, ils s'écrient saisis d'étonnement : *pen-phi*, c'est le diable! Les mathématiques leur sont absolument inconnues, ils ont cependant quelques connaissances de l'arithmétique; ils expriment les quantités avec les dix mots suivans : nung, 1; song, 2; sain, 3; si, 4; hoe, 5; hok, 6; tchet, 7; peet, 8; kaou, 9; soun, 0; le calcul des décimales est admis par tous les peuples civilisés de l'Asie. Les Siamois procèdent comme nous pour la multiplication des unités jusqu'à 10 millions; mais ils n'ont pas de termes dans leur langue pour exprimer les quantités supérieures, ils ont des noms particuliers pour désigner les nombre cent, mille, dix mille, cent mille, million, dix millions. 100, roi; 1,000, phan; 10,000, mun; 100,000, seen; 1,000,000, kot; 10,000,000, lan.

Ils ne sont pas plus versés dans la géographie; ils prennent toutes les villes dont ils entendent parler

pour autant de royaumes, ils ne conçoivent pas qu'on puisse être Français et Parisien en même temps.

Aucun Siamois ne s'occupe de littérature ni d'histoire. Le seul ouvrage qui existe en ce genre ce sont les annales du royaume qui sont sous la garde d'un mandarin. Le roi doit se les faire lire lorsqu'il est libre de toute occupation sérieuse. Presque tous les Siamois se mêlent de médecine; mais cette science n'est chez eux qu'un empyrisme, et le bain et quelques breuvages de décoction d'herbes, sont les seuls remèdes qu'ils prescrivent: les bains se donnent par immersion et par affusion d'eau sur la tête et sur tout le corps.

Les incendies sont très fréquens dans les villes. Quand l'incendie menace d'être général, on fait venir les éléphans, ces animaux dont la force est prodigieuse renversent toutes les maisons voisines que les flammes n'ont pas encore atteintes, et ils arrêtent ainsi les progrès du feu.

L'étiquette et les politesses siamoises diffèrent beaucoup de celles d'Europe. Lorque les Siamois saluent, ils joignent les mains et les portent devant leur visage ou au-dessus de leur tête; ils s'asseyent à terre ou se couchent selon que la personne est plus ou moins élevée en dignité; s'ils sont obligés de changer de place, ils marchent profondément inclinés ou ils se traînent sur leurs genoux et sur leurs mains; devant le roi et les princes ils sont toujours prosternés sur leurs genoux et sur leurs coudes,

quand ils parlent à un égal ils l'appellent *than* (monsieur), et se désignent eux-mêmes par le mot *kha* (serviteur). Régner se traduit en Siamois par le mot *savenirat* qui veut dire manger le peuple; on ne dit pas d'un tel mandarin qu'il est gouverneur de telle ou telle ville, mais on dit il mange telle ville, et souvent on dit plus vrai qu'on ne pense.

Les Siamois parlent toujours à la troisième personne, même en parlant d'eux-mêmes. Le roi, les princes, les magistrats et tous ceux qui sont constitués en dignité se placent dans un lieu élevé et éloigné de leurs inférieurs; ils ont toujours des carreaux pour s'appuyer, la posture la plus noble consiste à mettre la jambe droite sur le genou gauche et à tenir le pied avec la main.

Les Siamois prennent leurs repas à 7 heures du matin et vers 5 à 6 heures du soir; à midi les gens d'une condition honnête font une espèce de collation; ils n'ont ni tables ni sièges, on met le couvert sur une natte ou sur un tapis, on sert les plats dans de grands vases d'airain ronds et couverts d'un couvercle en forme de cône, la viande est coupée en petits morceaux et servie dans de petites assiettes de porcelaine, quelquefois plus petites qu'une soucoupe; ils n'ont ni cuillères, ni fourchettes, ni couteaux, ils ont seulement une petite cuillère de nacre pour se servir dans les plats, les doigts leur suffisent de reste. Dans plus d'une occasion les ongles leur servent de couteaux, de cure-dent et de cure-oreille. Les Sia-

mois aiment les ragoûts fortement épicés, le porc frais, le poisson, les fruits, les confitures et la pâtisserie. Les pauvres se contentent d'une poignée de riz et d'un peu de poisson sec, ils mangent quelquefois une espèce de terre qu'ils font frire, c'est un aliment très malsain. La boisson des Siamois est l'eau et l'infusion de thé; les gens de basse condition boivent avec excès d'une liqueur très forte appelée arack, c'est du riz fermenté et distillé; le roi, les princes et les grands ont cette boisson en horreur; une politesse siamoise dans les repas, est de boire tour-à-tour la sauce qui est dans le plat commun. Chez le roi, un officier de confiance fait préparer les mets en sa présence, et quand ils sont prêts il les couvre et y applique le sceau royal que le roi seul peut lever, et avant de toucher aux plats, il fait goûter tous les mets qu'on lui sert par un officier. Le temps des repas est pour les Siamois un temps sacré, ils ne se dérangent jamais en ce moment-là pour aucune affaire, le roi lui-même respecte cet usage. Quoique les Siamois ne soient pas difficiles sur le choix des mets, ils peuvent cependant passer pour délicats si on les compare aux Chinois et aux Cochinchinois, qui font leurs délices d'un ragoût de chiens, de rats, de lézards, de serpens, de vers à soie. Les œufs couvés lorsque le poussin est déja formé sont un mets très recherché qu'on ne sert guère que sur la table des princes et des mandarins; les Cochinchinois font aussi leurs dé-

lices de la vermine dont leurs cheveux sont abondamment fournis.

Depuis quelques années, l'opium qui était inconnu à Siam, y est devenu d'un usage immodéré; on le mastique et on le fume comme le tabac. Avoir un gros ventre et manger à l'excès est une preuve de grand mérite chez les Siamois. Le roi actuel ne crut pas devoir donner une preuve plus grande du mérite de la reine-mère qu'en nous racontant la quantité de fruits que la princesse mangeait à son dîner. Si à tous ces avantages un homme joint celui d'avoir une taille bien carrée et replète, le visage large et plat, presque point de nez, les yeux petits et fendus de travers, les dents bien noires, les ongles longs de trois pouces et une longue tresse de cheveux, cet homme est le comble de la perfection et du beau idéal.

Si tant d'usages et de préjugés opposés aux nôtres ont quelque chose de choquant pour nous, il y en a bien d'autres aussi parmi les Européens, qui déplaisent aux Asiatiques. Par exemple, ils abhorrènt les grands nez, les cheveux blonds, les dents blanches, les joues vermeilles, les yeux grands et bleus; ils méprisent ceux qui se coupent les ongles. Les yeux bleus est ce qui leur fait plus de peine même chez les animaux. Un Siamois avait volé un cheval à un Européen; c'était la nuit; le lendemain, s'apercevant que l'animal avait les yeux vérons ou porcelaines, il se hâta de le ramener au propriétaire.

Notre costume, notre manière de nous asseoir, de manger, notre usage de nous promener fait beaucoup rire ces peuples à nos dépens. Mais ils ne peuvent contenir leur indignation quand ils voient les dames européennes s'asseoir à table, sortir de leur maison, aller à la promenade, monter à cheval. Comment, disent-ils, les Européens peuvent-ils tolérer de tels abus.

Lorsqu'un Siamois est mort, les parens déposent le corps dans un cercueil bien couvert; ils le font descendre par un trou pratiqué dans le mur, et lui font faire avec promptitude trois fois le tour de la maison. On découvre ensuite le cercueil, et on remet le corps entre les mains du *samparen* chargé de le brûler moyennant une pièce de monnaie qu'on a soin de mettre dans la bouche du défunt. Le samparen lui lave le visage avec de l'eau de coco. Si le défunt a ordonné que son corps soit mangé par les vautours et les corbeaux, le samparen le dépèce et donne ses chairs aux oiseaux de proie qui ont soin de se rendre de bonne heure à la cérémonie. C'est ce qui a engagé les Siamois à mettre ces oiseaux au rang des anges; après cette horrible opération, le squelette décharné est jeté dans un bûcher allumé.

Dans les grands deuils, les Siamois portent des vêtemens blancs et se rasent la tête.

Les Siamois ont deux ères, l'une civile et l'autre religieuse qui n'est en usage que parmi les talapoins. Ils sont aujourd'hui dans le douzième siècle

de leur ère vulgaire, c'est-à-dire l'an 1191. Ils ont une période de douze années qu'ils reprennent quand elle est terminée. Chacune de ces années porte le nom d'une des 12 constellations du zodiaque: tout cela est d'origine chinoise. Voici leur nom et leur ordre. 1re année, du rat; 2e, de la vache; 3e, du tigre; 4e, du lièvre; 5e, du grand serpent; 6e, du petit serpent; 7e, du cheval; 8e, de la chèvre; 9e, du singe; 10e, de la poule; 11e, du chien et 12e, du porc. L'année religieuse commence le 1er jour de la lune de décembre, la civile commence le 1er jour de la lune d'avril. L'année 1831 est l'année du tigre. L'année est composée de 12 mois lunaires, les deux premiers mois ont un nom particulier, les autres sont désignés par le nombre ordinal le 3e, le 4e, etc.; ainsi si l'on demande à un Siamois en quelle année, en quelle mois il est né: je suis né, répondra-t-il, dans la cinquième lune de la poule par exemple. Tous les trois ans l'année a 13 mois; alors ils comptent deux fois le huitième mois, qui répond à notre mois de juillet, ils ont des semaines comme nous, elles commencent le dimanche qu'ils nomment jour du soleil, le lundi jour de la lune; les autres jours portent le nom de certaines étoiles. Le jour naturel se divise en 8 parties égales de 3 heures chacune qu'ils appellent *jam*, le jour artificiel se divise en trois *mongs* ou trois de nos heures; les jams et les mongs se divisent en trois *malicas*, le malica en 8 *bats*, le bat en 16 *natlies*, c'est la dernière division

du temps chez les Siamois. Ces divisions sont extrêmement importantes aux yeux des Siamois, qui sont très adonnés à l'astrologie, et dont ils tirent des pronostics.

Le 1er, le 8e, le 15e et le 22e jour de chaque lune sont des jours saints qu'on appelle jours du seigneur, tout travail est sévèrement défendu ces jours là, sous peine d'amende et de bastonnade; le 1er et le 15e de la lune, prédication générale par les talapoins.

Les 3 premiers jours de la lune d'avril, sont des solennités, ces jours là les ames des morts sortent de l'abîme et viennent sur la terre prendre un repas splendide au sein de leur famille. Pendant cette fête le roi reste renfermé dans son palais, on nomme un autre roi précaire qui jouit pendant ce temps de toutes les prérogatives royales; le dernier jour on tire le canon pour la retraite des ames et du diable.

Au commencement de la lune de juillet, fête des talapoins, le roi leur envoie en grande pompe des fleurs de nenuphar et de petits cure-dents de bois pour curer leurs dents; le 15e de la même lune, ordination générale des talapoins, commencement de leur carême, qu'ils célèbrent en se livrant à toute sorte d'excès et de crimes.

Le 15e jour de la lune de novembre, les talapoins célèbrent une espèce de Pâques. Le roi accompagné de toute sa cour, se rend avec une magnificence extraordinaire aux principales pagodes, pour saluer les talapoins à qui il fait distribuer des robes neu-

ves; le peuple célèbre cette fête par des orgies et une licence effrénée.

Le gouvernement de Siam est monarchique et féodal; dans la capitale et aux environs tout se fait au nom du roi, mais dans les provinces éloignées, rien ne se fait qu'au nom des gouverneurs, dont la dignité est héréditaire dans la famille. La couronne de Siam est héréditaire, le roi a la faculté de choisir son successeur parmi ses fils, le droit d'aînesse n'a pas de privilège, dès que les enfans du prince ont atteint l'âge de 13 ans, ils n'habitent plus le palais avec leur père, on leur forme une maison particulière.

Le palais du roi est composé de plusieurs bâtimens particuliers, qui n'ont guère plus d'apparence qu'une maison bourgeoise; l'architecture en est très simple. Ce palais est enfermé dans trois enceintes de murailles, les enceintes extérieures sont gardées par des soldats, l'enceinte intérieure est confiée à un corps militaire de 400 femmes soldées et disciplinées. Dans cette troisième enceinte est un vaste parc qui contient en miniature tout ce qu'on trouve en grand sur la terre, il y a des bois, des montagnes, des champs cultivés, des rivières, une mer avec des îles et des écueils, des vaisseaux de guerre et des vaisseaux marchands de toutes les nations, une ville, des villages, un bazar, un marché tenu par des dames du palais, une forteresse armée de ses canons, des temples de toutes les religions con-

nues des Siamois, des mannequins représentant les différens peuples de la terre, avec leur forme et leur costume particulier; enfin on y a rassemblé tous les quadrupèdes, oiseaux, arbres et plantes rares que le roi a pu se procurer. Ce parc est sur le modèle de celui de Peking, les Siamois l'appellent *Suam-utha-jam*, jardin de délices; pendant la nuit il est éclairé par une infinité de lustres, les dames du harem y descendent et s'y amusent jusqu'au lever de l'aurore.

Le roi de Siam ne marche et ne mange qu'au son des cymbales, des tamtams, et de quelques autres instrumens grossiers. Les marques distinctives de la royauté sont la manière de frapper sur le bassin d'airain, le parasol de drap d'or, et la chaise d'ivoire doré avec un appui de chaque côté en forme de balustrade; les princes ont le parasol de soie verte, rouge ou blanche, les grands dignitaires l'ont en coton rouge.

Le *vaugna* est après le roi la première personne du royaume; il a plus de puissance que les anciens connétables de France, il commande en chef l'armée en l'absence du prince, il a un palais et une cour en particulier.

Une partie de l'armée a le mousquet et la bayonnette, il y a un corps d'artillerie et plusieurs corps de cavalerie légère; la profession militaire et les grades sont héréditaires, on est soldat jusqu'à la mort. Les Siamois n'ont de costume militaire que lorsqu'ils sont

sous les armes ; les différens régimens sont distingués par la couleur de l'uniforme ; les chefs ont pour costume une petite robe de soie brochée d'or. Les chrétiens sont habillés à l'européenne, ils sont tous officiers de génie, canonniers ou officiers de santé. On ne connaît point le droit des gens dans la guerre, on la fait comme la faisaient jadis les Assyriens; on détruit les villes, on dévaste les campagnes et on emmène les habitans en captivité : ces dévastations sont également funestes aux vainqueurs et aux vaincus.

Les Siamois ont quelques lois assez bonnes, mais beaucoup de très imparfaites. L'argent est un moyen infaillible pour les éluder et se retirer d'embarras ; l'usure est permise, le droit d'asile est admis à Siam, les églises catholiques et le clos qui les environnent jouissent aussi de ce privilège. Un criminel qui se sauve dans une pagode et qui prend la robe de talapoin obtient sa grace du roi.

Le code pénal n'est pas sévère, le roi se décide bien difficilement à signer un arrêt de mort ; un simple particulier condamné au dernier supplice a la tête tranchée, les grands seigneurs sont assommés, cousus dans un sac et jetés à la rivière.

La peine la plus grande et la plus déshonorante est d'être condamné à nourrir les éléphans ; il faut aller chaque jour cueillir une certaine quantité d'herbes considérable pour ces animaux, et si l'on ne remplit pas bien sa tâche, on est rudement bâtonné.

Ces malheureux criminels sont marqués au front d'un fer rouge, et leur peine dure autant que leur vie.

On parle plus de vingt langues différentes dans le royaume de Siam, les plus répandues sont le portugais, l'anglais, le malais et le siamois; la langue malaise est douce et harmonieuse, elle flatte agréablement l'oreille, les Français l'apprennent en moins de trois mois. Le siamois est très difficile par le défaut de grammaire et de dictionnaire, c'est une langue pauvre qui a peu de mots; elle est monosyllabique et dure, on ne la parle pas, on la psalmodie; il n'y a ni déclinaison, ni genre, ni nombre, ni conjugaison: pour dire j'ai un cheval, ils disent *moi avoir cheval être mâle être un.*

On distingue six tons dans cette langue, le très bref marqué (:), le bref (o), le long (—), le haut (′), le bas (‵) et le moyen. Les Siamois écrivent comme nous de gauche à droite, avec un style de bois et de l'encre, leur papier est plié en zig-zag, comme une pièce d'étoffe. Leur alphabet est composé de 54 caractères, dont 16 voyelles et 38 consonnes.

Les Malais qui habitent Siam ont des caractères arabes et écrivent de droite à gauche. Les Tongkinois et les Chinois ont les caractères chinois et écrivent de haut en bas.

Tel est l'état actuel du royaume de Siam, qui offre aux Européens une mine assez riche à exploiter, soit pour des importations, soit pour des exportations. La compagnie anglaise des Indes a déja commencé à trafiquer avec cette nation, avec laquelle elle augmente chaque jour ses relations commerciales.

OBSERVATIONS

SUR

L'ORIGINE ORIENTALE DES *ROMNICHAL*

OU TRIBU MÉLANGÉE

DES GYPSIES OU BOHÉMIENS,

EXTRAITES DE L'ANGLAIS DE JOHN STAPLES HARRIOT,
PAR EDMOND DE MANNE.

Pendant son séjour dans le Hampshire, en 1819 et 1820, M. Harriot, qui avait passé plusieurs années au Bengale comme colonel d'infanterie, porta son attention sur une race de vagabonds qu'on voit rôder sur les grandes routes, dans les environs de *Waltham*, d'*Overton* et de *Whitechurch*, qui semblent être en dehors de la protection des lois (dans cette contrée aussi bien que dans toute autre) et qui sont connus dans le monde entier sous différens noms :

En Angleterre, on les appelle *Gypsies* ou *Égyptiens*.
En Écosse, *Tinkler*, et dans les haute terres, *Caird*.
En France, *Bohémiens* et *Egyptiens*.
En Portugal, *Siganos*.

En Espagne,	*Gitanos.*
En Allemagne,	*Zigeuner.*
En Suède, En Danemark,	*Tartar.*
En Italie,	*Zingari* et leur langue *Zingaresque.*
En Hongrie,	*Cygani*, *Czygaï*, ou *Tzigani* et *Pharaoh Nepek* ou peuple de Pharaon.
En Russie,	*Tzingani.*
En Turquie, ou	*Chingana.*
En Syrie,	*Kaouli* pour *Kabouli* ou habitant du *Kaboul.*
En Perse,	*Louli* ou *Louri* dérivé de *Lohani* (Inde) *Karaschmar* dans le dialecte du *Korosan.* *Karachi* littéralement *basané*, mot turc de l'*Azerbaïjan.*
En Hindoustan,	*Nat' Bèria* et *Kangiar.*

Le mot anglais *gypsy* est la corruption du mot égyptien et a pris naissance dans l'erreur générale qui place leur berceau en Egypte; par une raison semblable, le même peuple est appelé en France *Egyptien* ou *Bohémien*, parce que le premier jongleur, ménestrel ou baladin qui y parut, dit qu'il sortait de l'Egypte ou de la Bohême.

L'histoire de ce peuple singulier, bien qu'il soit répandu ou plutôt dispersé sur la plus grande partie de l'ancien monde, est imparfaitement connue. Leur aspect misérable, leur pauvreté vient évidemment de la vie errante qu'ils mènent, et l'on peut dire de cette étrange portion de l'humanité, que sans abri et sans patrie, sans liens de parenté et presque sans cou-

tumes religieuses, sans aucune communication avec les êtres de son espèce qui peuplent la terre d'Europe ou d'Asie, elle a toujours conservé les mêmes usages, les mêmes règles de conduite, parlé la même langue, employé des moyens pareils d'existence et est toujours animée du même esprit d'indépendance.

Les Gypsies sont disséminés sur toute la surface de l'Europe, la plus grande partie de l'Asie et une partie de l'Afrique.

Leur véritable nom, en Angleterre, celui sous lequel eux-mêmes se désignent exclusivement est *Romnichal*. *Romanes* est le nom donné à leur langage.

Leur vocabulaire, qui renferme un grand nombre de mots d'origine indienne, s'est enrichi par des emprunts faits au dialecte des pays où ils ont séjourné.

Thomas Brown nous apprend que leur première apparition en Allemagne, eut lieu vers l'année 1400; avant cette époque, ils n'avaient été vus dans aucune autre partie de l'Europe. Suivant *Munster* et *Grellman*, cette première apparition date seulement de l'année 1417. Ils n'ont été connus en Suisse qu'en 1422; en Italie, vers le même temps; en France, en 1427 et en Angleterre, presqu'au commencement du règne de Henri VIII. 1509.

Ils prirent alors la qualité de pèlerins et de pénitens, afin de se faire mieux accueillir des rois et des peuples de ces pays.

L'apparition des Bohémiens en Allemagne, en Italie, etc., dans le quinzième siècle, attestée par *Dulick*, *Thomas Brown*, *Muratori*, renverse l'opinion de ces auteurs qui les considèrent comme étant venus à la suite d'un certain *Zinganus*, banni d'Egypte en 1517, par le sultan Sélim, d'où leur serait venu le nom de *Zingani*. On lit dans la chronique de Forli, par le frère Jérôme de Forli, dans le 19e vol. de l'Histoire d'Italie, par *Muratori*, que le 4 août 1422, deux cents *Cingari* arrivèrent dans sa ville natale, se dirigeant vers Rome, et que plusieurs d'entr'eux dirent qu'ils étaient de l'Inde. *Munster* confirme ce récit, d'après ce que lui dit un de ces *cingari* dans l'année 1524, et à cette époque il existait une opinion généralement accréditée, qui les faisait venir de ce pays.

En 1560 ils furent expulsés de la France, et de l'Espagne en 1591. En 1530, un édit d'Henri VIII et plusieurs autres successifs des reines Marie et Elisabeth, où ils sont ainsi désignés : « *un peuple étranger, prenant le nom d'Egyptiens et ne faisant aucun métier ni commerce*, » les bannit du territoire anglais, sous peine de mort. Mais en dépit de cet édit sanguinaire, les Gypseis n'en ont pas moins continué à errer dans ce pays.

Dans les États de l'Allemagne, on fit de fréquentes tentatives pour les faire renoncer à leur genre de vie; mais le pouvoir absolu de *Marie-Thérèse* et de l'empereur *Joseph* échoua contre

leur invincible répugnance pour une position fixe.

Burn, dans son ouvrage intitulé le *Vagabond*, énumère les classes d'individus qu'en Angleterre les lois mettent au rang des voleurs et des gens sans aveu et voici comment il désigne la 8e classe : « Gens « qui prétendent être les *gypsies*, errans comme les « Egyptiens, formant une réunion d'imposteurs et « de jongleurs et appelés originairement *Zingari* « par les Turcs. »

Baronius en parlant d'eux, fait remarquer qu'aucune partie de l'univers n'est exempte de ces bandits, « que nous appelons, dit-il, par erreur *Egyp-* « *tiens* ou *Bohémiens*. Quand nous étions au Caire « et sur les bords du Nil, nous rencontrâmes plu- « sieurs bandes de ces voleurs se reposant à l'ombre « des palmiers. En Egypte on les regarde comme des « étrangers. » Léon l'Africain parle de ces tribus qui habitent l'intérieur de l'Afrique et qui dépouillent les marchands d'*Agadès*.

Swinburne dans ses voyages connut les Bohémiens italiens; *Russel* dans son *tableau d'Alep*, parle de ceux de *Syrie*, et *Bright*, voyageur plus moderne, de ceux de la Hongrie; de plus, il donne une liste considérable de mots et de phrases employés par les Bohémiens Hongrois et Espagnols.

Un article de l'Encyclopédie britannique vient corroborer l'opinion de Baronius. Il y est dit que le langage des *Gypsies* se distingue entièrement du

cophte et que leurs mœurs diffèrent beaucoup de celles des Egyptiens.

Les noms le plus généralement adoptés dans le Hampshire pour les désigner sont ceux de *stanley*, d'*aires*, de *lee*, de *peters*. Leur teint est basané, et leurs yeux, ainsi que leurs cheveux, sont noirs; ce qui est une présomption à l'appui de leur origine orientale. Quelques-uns servent dans l'armée et un très petit nombre comme matelots.

En Europe, ils paraissent s'adonner de préférence à faire des panniers et des nattes; à fabriquer des aiguilles, des poinçons, des filets, des tapis et des balais; tourner ou façonner des auges, des assiettes de bois, des écuelles, des cuillières; à ferrer et vendre les chevaux, etc. Ils cherchent en général à se faire employer dans les campagnes pour moissonner, sarcler et récolter le houblon.

Les tours de souplesse, la lutte, la danse, le chant, la musique, sont généralement exercés par eux.

Ils pratiquent la chiromancie, la divination, les exorcismes, et l'astrologie, ils disent la bonne aventure.

Enfin, ils ont encore pour ressource la mendicité, le braconnage, le vol; quoiqu'à cet égard, il soit juste de déclarer qu'ils sont réprimés par ceux d'entr'eux qui paraissent jouir d'une certaine prépondérance.

Ils préfèrent pour s'asseoir, la terre, à toute espèce de siège.

L'usage de reposer sous des tentes, sur des couvertures ou des nattes, dans des granges, des hangars ou des caves; leur antipathie insurmontable pour les maisons, leur aversion pour l'agriculture, leur goût pour une vie errante, leur insouciance pour la religion, ou plutôt leur dédain pour tout ce qui a l'apparence d'un rit religieux, semblent constituer le trait le plus frappant de leur caractère individuel et national, et on peut leur appliquer avec justice ce que l'on a dit de l'ancien Bédouin du désert : « *Le* « *bras de chaque homme est contre eux*, *et leur bras* « *est contre chaque homme.* »

Un voyageur qui a parcouru l'empire russe, il y a quelques années, vit plusieurs familles de Bohémiens dans la Sibérie.

Le colonel Franklin accompagnant la légation anglaise de Londres à Constantinople, en 1799, remarqua en traversant la Hongrie et la Transylvanie et plus particulièrement dans les environs de *Bude* et d'*Hermanstadt*, des bandes nombreuses de Bohémiens. Ils habitaient dans des caves creusées sous terre et assignées à chaque famille. Dans les villages, le colonel Franklin en vit fréquemment qui se rendaient aux auberges pour y amuser les voyageurs par leurs danses et expliquer les songes en chantant; leur teint, leurs cheveux et leurs yeux sont noirs, comme ceux de leurs frères qu'il a vus dans l'Inde, en Perse, en Turquie, et ailleurs.

Des Zingari de Perse.

C'est dans ses derniers voyages en Perse que M. Harriot recueillit les renseignemens suivans sur les *Zingari*. On les désigne communément dans ce pays sous le nom de *Louli* ou de *Kabouli*.

Dans la vaste province d'*Azerbaïdjan*, ils sont appelés *Karachi*, mot turc qui signifie noir ou basané, de *Kara*, noir, avec la terminaison du participe *chi*. Les *Louli* sont extrêment nombreux dans le *Kurdistan*.

M. *Cormiek*, chirurgien anglais attaché au prince *Abbas-Mirza* à Tauris, parle des *Karachi* ou *Kaouli* de l'*Azerbaïdjan* (*Kurdistan*), comme aimant à se rapprocher des villes, des villages, enfin des lieux habités. Leur genre de vie est celui des tribus errantes appelés *Il* ou *Ilyat*, sans avoir toutefois avec elles de grands points de ressemblance sous d'autres rapports. Les hommes s'emploient à garder les troupeaux, à faire des ouvrages d'osier. Ils mendient aussi, disent la bonne aventure, chantent, dansent, font des tours de force. En automne, ils quittent le *Sadilar* ou les froides montagnes de l'*Azerbaïdjan*.

Dans l'*Irak-Ajemi*, à *Ispahan*, à *Chiraz*, enfin par toute la Perse, ce peuple se présente sous le même aspect. Dans la première de ces provinces on ne les connaît que sous le nom de *Kaouli*. Dans la Perse proprement dite, ils sont orfèvres et forgerons.

Dans le *Kurdistan* où ils abondent, les jeunes femmes de ces tribus, avec leurs yeux et leurs longs cheveux noirs, leurs belles figures basanées, leurs chansons et leurs minauderies, ne sont pas sans danger pour le cœur du voyageur.

Le poète de *Feth-Ali-Châh*, dont les vastes connaissances sur l'histoire, les mœurs et les coutumes de la Perse, sont incomparables, a dit à M. Harriot, que d'après les documens les plus positifs recueillis par lui, quatre mille *Louli* avaient été amenés en Perse, depuis 1400, par *Bahram-gor*, monarque régnant alors, qui voulant avoir auprès de lui des musiciens, les envoya chercher dans le *Kaboul (cabylu)* province située au nord-ouest de l'Hindoustan; ce qui explique leur origine et leur nom. De la Perse ils se sont répandus successivement dans la Syrie et dans l'Egypte.

Cette conjecture est si juste et si vraisemblable à la fois, et l'on saurait d'autant moins la rejeter, que sa simplicité satisfait plus l'esprit que l'étymologie donnée par le Persan *Mulla* au voyageur *Chardin*, sur le même objet, il y a 150 ans. M. Harriot pense avec le poète du roi *Feth-Ali* que le *Nat'* de l'Inde mène la vie errante du *Kaouli* de la Perse et du *Bohémien* d'Europe. Dans chacune de ces contrées, ils avaient et ont encore conservé jusqu'à nos jours, la même instabilité et les mêmes habitudes de fainéantise; partout ils se livrent à la danse, à la musique, à la magie et quant à ceux qui portent le nom

de *Kaouli* que plusieurs savans font dériver de *Kâboul*, il indique bien évidemment le pays d'où commença leur première émigration.

Dans le *Beloutchistan*, pays situé à l'ouest de l'*Indus* et qui formait jadis l'extrémité sud-est de la Perse, il existe une tribu appelée *Louri* par corruption de *Louli*. Les *Louri* sont, dit-on, vagabonds, paresseux et enclins au vol. Ils n'ont point de demeure fixe, ils parlent un langage qui leur est propre; on sait qu'ils dérobent les enfans. Ils ont un chef qui conduit chaque bande. Les *Louri* conduisent avec eux des ours et des singes qu'ils dressent à des exercices grotesques. Ils sont immodestes, très sensuels et ne se marient jamais. La religion professée par cette tribu est l'islamisme; mais ils apportent dans la pratique une grande insouciance.

Hasan, homme intelligent, natif du *Mekran*, que l'auteur rencontra en allant à *Bombay*, décrit les *Louri* ou *Bohémiens* de ce pays, à peu-près dans les mêmes termes que M. *Pottinger*, en ajoutant toutefois qu'étant *lohar* ou *lohari*, c'est-à-dire forgerons ou chaudronniers de profession, leur nom de *Louri* dérive par contraction d'un de ces deux mots.

En comparant les *Louri* du *Beloutchistan* avec les *Louli* de l'*Irak-Ajemi*, on découvre en eux tant de conformité, qu'on peut, sans craindre de commettre une erreur, les regarder comme ayant une com-

mune origine. Dans le Nord du *Khorasan* les Bohémiens sont très nombreux et portent le nom de *Karasmas*.

Tout ce que M. Harriot a pu apprendre, relativement à leur langage, c'est que les *Louli*, *Kaouli* et *Karachi*, parlent un dialecte particulier qui est inintelligible pour les naturels de la Perse; et que les mots employés par eux; comme *pita*, boisson; *pani*, eau; etc., ont une analogie frappante avec l'Hindou vulgaire.

Si on en croit sir *W. Ouseley*, la tribu *Karachi* en Perse, a de nombreux points de ressemblance avec nos Bohémiens, tant par son langage, que par sa prédilection pour la vie vagabonde; comme nos Bohémiens, les *Karachi* sont totalement dépourvus de sentimens religieux, quoiqu'ils sachent fort bien en affecter l'apparence, lorsqu'ils le jugent nécessaire à leurs intérêts.

Le tableau suivant des mots bohémiens, établira encore mieux leur affinité avec ceux de l'Inde et de l'Angleterre.

	Bohémiens.	
	Anglais.	*Persans.*
Eau.	Pani.	Pani.
Cheval.	Gri.	Agora.
Maison.	Ker.	Gar.
Sel.	Lon.	Nul.
Homme.	Musch.	Maner.
Argent.	Aup.	Ourp.
Nez.	Nak.	Nak.

Main.	Vást.	Khast.
Pied.	Pero.	Paf.
Mouton.	Bakro.	Bekra.
Femme.	Juva.	Jivi.
Feu.	Jag.	Aik.
Soleil.	Kem.	Gam.
Père.	Dade.	Dadi.
Sœur.	Pen.	Behn.
Noir.	Kålo.	Kålå.
OEil.	Yak.	Aki.
Vent.	Bevo.	Wai.
Couteau.	Churi.	Cheri.
Doigt.	Vangashti.	Angul.
Oreille.	Kân.	Kân.
Chaud.	Tallov.	Tala.
Froid.	Schilalu.	Si.
Corde.	Shelo.	Sehli.
Trois.	Trin.	Teran.
Quatre.	Star.	Ishtar.

Des Bohémiens de l'Inde.

Dans la portion de l'*Hindoustan* que baigne le Gange, ainsi que dans le *Malva* et dans tout le *Deccan*, on rencontre souvent une classe abjecte d'individus, que l'on suppose avoir appartenu dans le principe à la tribu de *Chatriya* ou des *Radpout* et qui sont généralement connus sous le nom de *Nat'* et de *Beria*, tandis que dans le Bengale et dans les provinces de *Behar* et d'*Alahabad* on les appelle *Kanjar*; *Bazijar* ou jongleur et *Panchpiri* sont les

noms qu'emploient ordinairement les Musulmans pour désigner cette classe de vagabonds.

La tribu *Nat'* ou *Beria*, peut être comparée sous plusieurs rapports aux *Kaouli* de Perse, aux *Chingana* de Syrie, etc., etc. Comme ces peuplades, elle n'a pas d'habitation régulière et repose sous des tentes qu'un jeune bœuf ou un âne transporte quand elle émigre. Ils enterrent leurs morts, contrairement à la coutume des Hindous. Ils élisent un chef, et lorsqu'il s'élève quelque querelle, c'est un jury (*Panchayat*) qui la juge, quelle qu'en soit la nature.

L'auteur a su de M. Harris, voyageur distingué, qu'ils sont nombreux à *Cachemire*, et il paraît qu'ils ne sont pas inconnus dans le *Pendjab*.

Kuraver, *Kuru-Mena*, *Lambadi*, *Sukater* paraissent être les noms par lesquels on désigne le plus ordinairement les *Gypsies* de l'Inde méridionale. Ils se retirent sous de petites huttes formées de bambous entrelacés, hautes de 3 pieds, sur 5 ou 6 de largeur et de longueur.

Les *Kanoji* sont une autre classe de *Gypsies* dont on doit se défier autant que de leurs pareils. Ceux qui sont nommés *Dombaru* sont essentiellement jongleurs ou saltinbanques : ils mènent avec eux des serpens apprivoisés et s'occupent des sciences occultes.

Les *Paka-Nati* établissent aussi leur domicile en rase campagne et passent leur temps à chasser, à pêcher, à mendier : les chefs de cette tribu jugent

les querelles et partagent le butin. Mais les *Kalla-Bantru* l'emportent sur tous par leur adresse et leur industrie. Ce sont, ou du moins c'étaient des voleurs si entreprenans, si rusés et tellement disciplinés, que *Tippou-Saheb*, roi de *Maïssour*, réunissait en temps de guerre un bataillon régulier de *Kalla-Bantru* destinés, non à se battre mais à s'introduire la nuit dans le camp ennemi pour enlever les chevaux et les équipemens des officiers, enclouer les canons et jouer le rôle d'espions; absolument comme on l'a dit des Bohémiens de la Hongrie et de la Turquie.

M. Harriot est porté à penser que les Bohémiens Indiens peuvent être une race bâtarde, non-seulement de la tribu *Chatriya*, mais encore de toutes celles qui ont été chassées par les autres tribus: c'est pourquoi, se regardant comme une classe à part, en butte au mépris universel, ils ont perdu tout respect pour eux-mêmes. Dans le *Deccan*, ils ont un goût prononcé pour la charogne, mais qui peut être justifié, puisque tuer une vache est un crime que les Indiens punissent de mort.

La tribu appelée *Nat'* ou danseurs, est très nombreuse dans le *Bengale*, le *Behar*, le *Bendel Kand*, le *Malva* et le *Guatzer*. On leur donne indifféremment les trois noms suivans:

Nat', maraudeur; *Beria*, danseur; *Bazigar*, bateleur.

Les deux premiers mots sont hindous et expriment fort bien leur profession. Le troisième est Turc.

Les *Bérin* ou femmes des Bohémiens, ont un genre de danse qui leur est particulier.

Les *Nat'* semblent être plus industrieux ici qu'ailleurs.

M. Harriot termine ainsi ses observations.

« J'ignore si ce peu de mots qui sont le résultat de mes observations, jettera un jour nouveau sur la véritable origine de ce peuple à part; mais les personnes qui désireront obtenir des notions plus détaillées sur ce sujet, feront bien de consulter le *Mithridates* d'*Adelung*, les ouvrages de *Marsden* et de *Richardson*, le voyage de *Pottinger* (1) et l'*Histoire des Bohémiens*, par M. Grellman. C'est en comparant ces livres, que peut-être on connaîtra l'histoire générale de cette singulière nation. »

(1) *Le voyage de Pottinger dans le Béloutchistan* a été traduit en français. Paris; 1818. — 2 vol. in-8°.

NOTICE

SUR LES CHALDÉENS,

PAR

M. COUPPERIÉ, ÉVÊQUE DE BABYLONE (1).

Les Chaldéens sont une des nations primitives qui se sont distinguées sur la terre aussitôt après la dispersion des hommes. Cette nation était un mélange des enfans de Sem et de Cham, car d'un côté Abraham était Chaldéen et le patriarche eût pour père Tharé qui descendait de Sem par Arphaad, Heber et Nachor. D'un autre côté Nemrod premier roi des Chaldéens était fils de Chus et petit-fils de Cham. Il paraît que le nom de Chaldéen vient du mot hébreu *chasdim* qui signifie démons ou brigands; car dans le livre de Job il est dit que ces peuples étaient des brigands qui ne vivaient que de pillages. Ces peuples habitant les vastes plaines de la Mésopotamie, s'appliquèrent à connaître le cours des astres, ils furent les premiers astronomes, mais

(1) Suivant les lettres de Bagdad ce prélat y est mort du choléra, le 26 avril dernier.

aussi les premiers astrologues; ils s'abandonnèrent aux illusions de l'imagination et créèrent des esprits et des intelligences qui présidaient aux différentes parties du monde et ils leur rendirent un culte religieux.

Les Chaldéens parlaient hébreu, mais ils se formèrent dans la suite un dialecte qui a le plus grand rapport avec cette langue. Ils habitaient le milieu et la partie méridionale de la Mésopotamie, qui formait les plaines de Sennaar. Ce pays est désigné dans les anciennes cartes sous le nom de Chaldée ou de Babylonie, mais dans les cartes modernes il est nommé *Irak-Arabi.*

Le premier empire qui a jeté de l'éclat dans l'univers, a été celui des Chaldéens. Ses premiers souverains furent Nemrod, Ninus, Sémiramis. Le dernier fut l'impie Balthazar qui périt sous les ruines de Babylone, lorsque Cyrus s'en empara. Cet empire avait été divisé en deux, savoir : l'empire des Babyloniens et l'empire des Assyriens. Babylone et Ninive en étaient les capitales, ainsi Salmanasar qui détruisit le royaume d'Israël et qui emmena captives les dix tribus, régnait à Ninive. Mais Nabuchodonosor qui prit Jérusalem et qui renversa le royaume de Juda, était souverain de Babylone; il le fut aussi de l'Assyrie et de tout l'empire des Chaldéens.

L'empire des Mèdes et des Perses ayant remplacé celui des Chaldéens, la Chaldée fut réduite en une province à laquelle présidait un gouverneur parti-

culier: dès ce moment l'empire Chaldéen disparut d'entre les puissances de la terre. Son peuple resta toujours soumis à des monarques étrangers. Lorsque Alexandre eut ruiné l'empire des Perses, et qu'après son retour de l'Inde il revint à Babylone, l'histoire parle des Chaldéens non plus comme peuple mais comme d'une race d'astrologues et de devins; ils prédirent à Alexandre qu'il mourrait s'il entrait dans Babylone; le conquérant Macédonien méprisa leurs sinistres prédictions, et entra dans cette capitale où il fut reçu comme une divinité. Sous les successeurs d'Alexandre, la Chaldée fut sujette à différentes révolutions, elle eut le sort de Babylone, elle fut anéantie pour jamais, ainsi que l'avait prédit le prophète Isaïe.

Après la mort de J.-C. plusieurs apôtres vinrent prêcher la foi dans la Mésopotamie, où ils convertirent une multitude d'idolâtres qui comprenaient les Chaldéens, les Assyriens, les Perses et les Arabes. Ils furent régis par le patriarche d'Antioche, l'un des quatre évêques établis dès le commencement de la religion chrétienne.

Mais la grande distance d'Antioche et les querelles continuelles rendaient les communications très difficiles, et un évêque Chaldéen nommé à la résidence de Séleucie, se rendit peu-à-peu indépendant de toute autorité.

Dans les trois premiers siècles de l'église, les rois Parthes de la dynastie des Arsacides et les premiers

rois de la dynastie des Sassanides possédèrent la Chaldée qui jouit sous leur règne d'une grande tranquillité, car les Romains y avaient peu d'influence, ce qui fit que dans le 4e siècle un grand nombre de moines disciples de S. Antoine, vinrent s'établir dans la Chaldée. Mais peu après le roi Sapor s'étant emparé de ce pays, y exerça de grandes cruautés pendant près de 40 ans.

La Chaldée respirait à peine lorsque vers les 5e et 6e siècles les chrétiens s'étant divisés en trois sectes, les Orthodoxes, les Nestoriens et les Eutychéens ou Jacobites jetèrent le trouble et le désordre dans toute la nation. Les derniers sectaires restèrent les plus nombreux et les plus forts, et s'étendirent dans toute l'Asie et y prêchèrent leur doctrine. Quelques Chaldéens nestoriens se concentrèrent à Ctésiphon sous la direction de leur patriarche jusqu'au milieu du 8e siècle. Cette ville alors capitale du royaume de Perse fut prise et entièrement saccagée par les Arabes musulmans. Jésujabus patriarche à cette époque, se présenta à Mahomet pour lui demander protection et asile, ce qui lui fut amplement accordé. Aussi le fondateur de l'empire Ottoman et ses premiers successeurs furent assez favorables aux Chaldéens qui leur rendirent d'importans services. Les empereurs en employèrent un grand nombre dans le gouvernement des provinces et des villes conquises. Les califes et les pachas s'en servirent comme secrétaires et comme médecins; aussi après la fondation de la

ville de Bagdad, l'empereur Ottoman désigna un Chaldéen pour patriarche de cette ville; mais ces faveurs ne durèrent pas long-temps. Bientôt toutes les sectes furent rangées sur la même ligne. Au milieu du XIIIe siècle l'empire des Arabes fut renversé par les Tartares ou Mogols; après ceux-ci vinrent les Turkomans, puis les Turks. Pendant près de trois siècles tout l'Orient fut agité par des révolutions. Néanmoins les Chaldéens se conservèrent au milieu des ruines et des dévastations, et furent toujours gouvernés par des chefs ou patriarches. Ils tentèrent plusieurs fois de se réunir à l'église romaine; des projets d'arrangement eurent lieu avec les papes Innocent IV, Nicolas IV, Jules III et Paul V; mais ces tentatives restèrent sans effet.

Dans ce moment il existe encore dans l'Inde trois cent mille Chaldéens, revenus depuis trois siècles à la religion catholique, et 30 à 40 villages peuplés de Chaldéens Jacobites. Dans la Mésopotamie il y a des Chaldéens à Mardin et à Diarbekir; ils sont tous catholiques de même que ceux de Bagdad et de tout le pachalik. Tout le pachalik de Mosul est aussi peuplé de Chaldéens; et les Musulmans leur laissent exercer leur culte religieux.

Les Chaldéens habitent encore le Kurdistan, le Bah-Dinan, l'Agari et quelques provinces de la Perse. Le nombre total de la population chaldéenne catholique peut s'élever en ce moment à 250 mille ames dans le diocèse de Babylone, en Syrie et en Arménie.

Il y a chez les Chaldéens une hiérarchie ecclésiastique composée d'un patriarche qui réside dans le pachalik de Mosul, de plusieurs évêques, de prêtres et de ministres inférieurs. La première église consacrée à Dieu par les chrétiens de la Chaldée fut à Séleucie où le patriarche résidait alors; mais cette ville n'offre plus que des ruines couvertes de broussailles et d'épines; il y existe encore quelques huttes habitées par des Arabes Bédouins, qui donnent à ces huttes le nom de *cokes*, nom que Séleucie portait dès les temps les plus reculés, et que les Maures portèrent en Espagne; car les Espagnols appellent *bicoca* une chétive maison, et nous leur avons emprunté ce mot dont nous avons fait bicoque pour exprimer la même chose.

Les Chaldéens catholiques ont six évêques qui résident à Diarbekir, Mardin, Seber, Karkouk, Salmas et Mosul. Ils ont beaucoup de fêtes dans l'année; le 15 mai et le 15 juin sont deux jours consacrés à la vierge dite Notre-Dame-des-Épis. C'est une fête que les anciens Assyriens consacraient à Cérès, déesse de l'agriculture. Ces peuples étant devenus chrétiens, les évêques avaient changé l'objet du culte et consacré ces jours à la religion, comme ils l'ont fait dans beaucoup d'autres circonstances telles que la fête de la Purification du 2 février.

Les Chaldéens conservent l'ancien calendrier, ils ne connaissent point la réforme introduite par le pape Grégoire XIII; ils se règlent sur un calendrier

imprimé toutes les années à Venise pour les Arméniens, envoyé à Constantinople et de là dans les provinces orientales. Autant les Chaldéens furent dans les temps reculés savans en astronomie, autant ils sont aujourd'hui ignorans dans cette science.

Les Chaldéens suivent rigoureusement les anciens préceptes de la religion catholique; ils ont environ 180 jours de jeûne dans l'année; ils ne regardent pas les liquides pris comme interrompant cette pratique, car ils prennent du café sans scrupule; mais on voit des individus fanatiques qui poussent leur rigide observance au point de ne pas allumer leur pipe les jours maigres, à la flamme d'une chandelle de suif, parce que cette flamme participe à la graisse de la mèche qui l'entretient.

La langue des Chaldéens est la syriaque pour leur liturgie, mais l'arménien est celle dont ils se servent dans le commerce de la vie; les prêtres savent au juste de la première ce qu'il faut pour leurs prières, mais ils ne la parlent pas.

Dans les églises les hommes sont séparés des femmes; ils ont toujours la tête couverte comme dehors, mais ils ont grand soin de laisser à la porte de l'église leur chaussure; il n'y a ni bancs, ni chaises; dans l'été, on étend des nattes sur le pavé des temples, et quelquefois l'hiver on y étend des tapis sur lesquels le peuple se met à genoux, ou le plus souvent s'y tient assis les jambes croisées comme les tailleurs.

Les Chaldéens dans les villes exercent les métiers

de maçons, menuisiers, teinturiers, tisserands, etc.; les plus riches s'adonnent au commerce, mais on ne voit point parmi eux de grandes fortunes. Dans le fond il leur est difficile d'en acquérir, ils ont trop de mauvaises chances à courir, leurs caravanes sont souvent attaquées et pillées par les Kurdes et les tribus errantes, qui, si elles ne les dévalisent pas, leur imposent des droits arbitraires qui enlèvent tous les bénéfices. Les douanes sont exorbitantes : outre cela les avanies du gouvernement et la mauvaise foi dans les paiemens ne permettent pas aux négocians de faire de grands profits.

Dans les campagnes, la plupart des Chaldéens sont cultivateurs; ils ne sont pas propriétaires des terres, car elles appartiennent au gouvernement, de sorte qu'après avoir payé les droits et redevances, il leur reste peu de chose. Il en est un grand nombre au service des riches Musulmans, dont ils sont les hommes d'affaires; ils jouissent à cet égard d'une grande réputation de probité.

Ce sont les Chaldéens qui fabriquent ces belles mousselines connues et estimées jusqu'en Europe; ils impriment aussi en couleurs des toiles de coton dont il se fait une consommation considérable dans ces contrées.

Ordinairement les Chaldéens font leurs transactions telles que mariages, successions, dispositions testamentaires entre eux ou devant leurs prêtres, le gouvernement musulman n'y intervient point; mais

s'ils portent leurs différens par-devant le cadi ou autre juge, les deux parties se trouvent mal du jugement, parce que celle qui est condamnée doit payer tout de suite, et celle qui gagne doit payer les frais de justice qui ne sont pas médiocres.

Les Chaldéens, comme tous les sujets du grand seigneur qui ne sont pas Musulmans, sont obligés de payer le *karadjé*, c'est une capitation qui varie suivant les villes et les provinces; c'est un tribut imposé sur chaque homme qui a atteint l'âge de 14 à 15 ans; c'est un droit qui a été exigé des chrétiens dès le règne des successeurs de Mahomet; le coran en fait un devoir, il n'y a pas moyen de s'en délivrer.

Les Chaldéens ainsi que les autres Orientaux, portent l'habit long dès la plus haute antiquité, cet habillement est plus grave et plus décent que celui des Européens; les hommes ont la tête couverte d'un bonnet rouge entouré d'un turban qui fait connaître par sa couleur qu'ils sont chrétiens. En général ce peuple mène une vie dure, sa sobriété est extrême, sa nourriture est simple et en petite quantité; la plupart des individus n'ont pour lit qu'un tapis ou une natte étendue sur la terre. Tous prennent leur repos sans se déshabiller. Ainsi quand on lit dans les vies des pères du désert, qu'ils ne vivaient que de dates, qu'ils couchaient sur terre tout habillés, ils ne faisaient que ce que la classe nombreuse de gens peu aisés pratiquait et pratique encore dans le Levant.

Les femmes dans les grandes villes comme Bagdad et Mosul portent un voile épais sur le visage quand elles sortent dans les rues, à la manière des femmes turques; mais dans les petites villes et les villages elles ont la face découverte comme les femmes arabes; d'ailleurs elles sont vêtues modestement.

Les mariages se font entre personnes assez jeunes, les fiançailles ont lieu trois, cinq ou six ans même avant la célébration des noces; cette cérémonie se fait à domicile. Le prêtre porte à la fille un anneau de la part du jeune homme et reçoit publiquement son consentement, les parens se font réciproquement des présens et on les renouvelle de temps à autre pour conserver la mémoire des engagemens contractés de part et d'autre. La cérémonie du mariage se fait ensuite à l'église et elle est suivie d'une débauche d'eau-de-vie, mais point de festin ni de danse. Quoique la polygamie n'y soit pas permise, on voit tous les jours le peuple s'accroître. Les enfans sont nombreux et bien constitués, tandis que chez les Arabes, les Kurdes et les Turcs qui ont plusieurs femmes, il y a une dégénérescence marquée. Mais il existe chez les Chaldéens un abus révoltant, c'est la vente des enfans : ainsi un père pauvre, poursuivi par des créanciers ou qui a des avances à payer au gouvernement, ne fait pas difficulté de vendre ses enfans, souvent même pour une somme très modique; cette coutume est autorisée par les Musulmans

chez qui elle a lieu ainsi que chez les Géorgiens et les habitans du Caucase.

Les Chaldéens ne tiennent point de registres pour les actes civils, naissances, mariages et décès; la plupart de leurs affaires se terminent moyennant des témoins qui signent avec les parties les contrats et qui apposent leur sceau. Il est très peu d'hommes qui portent des noms de famille, le plus grand nombre est distingué par un pronom suivi de la formule *fils d'un tel*, comme dans les temps antiques: ainsi on dit Pierre fils de Jean, Marie fille de Simon; si l'on a besoin d'une autre distinction, on ajoute la profession du père, par exemple on dira Thomas fils de Jacob le maçon. On voit beaucoup d'exemples de cet usage dans l'histoire sainte, ainsi dans l'évangile, St. Pierre est appelé Simon Barjonas, c'est-à-dire fils de Jean; Bartholomeus signifie fils de Tholomé; St. Simon Barsabbé, évêque Chaldéen, signifiait Simon fils du teinturier. Dans les temps fabuleux Bacchus signifiait fils de Chus, dont s'est formé le nom de Bacchus. Le mot *bar* chez les Chaldéens veut dire fils comme *eben* chez les Arabes.

La durée de la vie chez ces peuples n'a rien de particulier; ils ont moins de maladies qu'en Europe, ce qui est fort heureux pour eux, car ils n'ont point de médecins. Il n'y a guères qu'à Bagdad ou quatre à cinq personnes exercent la médecine. Quand on est malade chacun se traite à sa guise ou en suivant les conseils du premier venu, comme cela se prati-

quait anciennement à Babylone. Les désordres publics contre les bonnes mœurs sont très rares en Chaldée ; car les personnes qui seraient tentées de s'y abandonner, sont retenues par la crainte de la punition terrible qui ne manque jamais ou de la part de la famille des coupables, ou de la part de ceux qui ont en main l'autorité.

Tel est l'état actuel des Chaldéens, nation si ancienne, si illustre et si malheureuse ; depuis plus de deux mille ans elle porte un joug étranger, sans espoir de reconquérir son ancienne indépendance.

COURSES

A RAMBOUILLET, MAINTENON, CHARTRES ET DREUX.

Luciennes, juillet 1831.

Avant de sortir de mon petit pavillon, je m'abandonne malgré moi à des réflexions philosophiques, voire même un peu tristes; mais j'en serai sobre par la suite. D'abord, vous quittez une maison riante, votre jardin, vos roses, vos livres, et ce qui vaut mille fois mieux, ceux qui vous aiment, qui vous aident à porter la vie... pour aller je ne sais où, voir des bois, des prairies, des ruines, interroger des passans, vivoter dans de mauvaises auberges. Loin des vôtres, la foudre pourrait vous frapper, la maladie vous atteindre, vous clouer dans un village. Je n'achève pas. Mais le démon de la curiosité vous pousse, le besoin de s'instruire vous aiguillonne, il vous faut du nouveau, n'en fût-il plus au monde; vous refermez la porte sur vous, vous voilà parti.

Quatre heures sonnent à Luciennes. Déja le soleil éclaire l'horizon. Tout est en paix, les arbres ne sont agités que par une brise légère, les oiseaux s'éveillent en chantant, et non comme les enfans des hommes qui commencent leur journée par bâiller et se plaindre. Au milieu de ce calme de la nature, qui dirait que la guerre des élections commence dans tout le royaume, que toutes les capacités, toutes les médiocrités, toutes les ambitions petites et grandes s'agitent? qui dirait que les Polonais achètent la liberté, et peut-être l'esclavage par de sanglantes funérailles?

qui dirait que le Belge inconstant donne et reprend un sceptre populaire? Qui dirait que le choléra-morbus moissonne des milliers de Russes, et nous menace d'une invasion fatale? Qui dirait que la France est assise sur un volcan? Les hommes gâtent les dons de la nature; et tandis qu'il ne tiendrait qu'à nous de jouir des biens qu'elle nous prodigue, nous les empoisonnons; encore une heure ou deux, le tapage, les passions, le tien, le mien, les crimes vont se disputer le monde.

Belle morale qui nous mène à l'entrée du parc de Versailles. Bientôt nous voilà dans cette ville jadis royale; aujourd'hui solitaire, morte. C'est dans quelques quartiers, comme si vous vous promeniez à travers ces rues que recouvrent encore les laves du volcan; pourtant un train d'artillerie mène à sa suite son lourd et bruyant bagage, des carabiniers s'exercent sur les bords de la pièce des Suisses. Passons vite cette grille de l'Orangerie, elle me fait mal. C'est là que périrent, égorgés par des anthropophages, de jeunes officiers que j'ai vu arracher des prisons d'Orléans : ces militaires aimables, légers, forts de leur innocence, se jouaient dans leurs chaînes, comptant sur la justice; en ce temps-là c'était s'aventurer. Je vois encore ces évêques septuagénaires chargés d'infirmités, M. de Cossé-Brissac avec ses beaux cheveux flottans et son vieux serviteur, qui plus tard essaya de le sauver aux dépens de sa vie; et toutes ces victimes de la fureur populaire que ne put arracher au poignard des assassins, l'éloquence d'un magistrat courageux (1).

Il est assez rare que, dans les voitures des environs de Paris, vous ne rencontriez pas quelque bonne nourrice, enveloppant dans le pli de son tablier, un enfant né depuis

(1) M. Garan de Coulon, procureur à la haute Cour nationale d'Orléans.

quarante-huit heures ; ce voisinage bruyant, cette toilette souvent nauséabonde déplaisent assez communément aux voyageurs. Pour moi, j'endure avec patience les cris du nouveau venu. Ce n'est pas sa faute, si sa mère l'abandonne de force ou de gré, et le fait allaiter et caresser pour dix écus par mois, puis c'est merveille de voir, comme cette femme s'attache à son nourrisson, comme elle le couve des yeux, comme elle lui prodigue des soins tendres et empressés !..... Ne dirait-on pas qu'il est à elle? Il faut qu'il y ait dans le cœur d'une femme une surabondance d'amour qui puisse suffire au fruit de ses entrailles et à son fils d'adoption. Nous, entre les cris d'un enfant à la mamelle, les cahots de la voiture, et le jargon de deux ouvriers allemands, tout empreints de la fumée d'un gros tabac, nous arrivons à Rambouillet. Rien sur la route qui vaille deux lignes ou un coup de pinceau, si ce n'est l'espoir d'une belle moisson; et monsieur le maire de T., nestor du lieu, magistrat causeur, avec son écharpe en poche, et n'ayant plus besoin pour faire un mariage, que d'un Code civil qu'il vient emprunter à l'aubergiste du *Cheval Blanc* : assez bonne caricature !

Il est onze heures et demie, l'estomac gronde et murmure. — Monsieur F., entrons vite au *Dauphin*. — Accordé. Mais quel désappointement ! Les électeurs ont tout accaparé ; un chef de cuisine accouru de Paris sue sang et eau; madame orne la salle du banquet, ses petites filles, en jupe blanche, se trémoussent ; une grosse fille de Beauce, louée pour ce grand jour, va et vient, chassant les mouches et les chiens. Pour comble de malheur, un régiment, venant de mon doux pays de Tours, a passé la nuit à Rambouillet, tout le logis est encombré de militaires ; on heurte à chaque pas un soldat ou un électeur. Enfin nous parvenons à soustraire au repas politique, des débris

de volaille, un beefteak et du café à la crême. En voilà tout autant qu'il faut pour des misérables qui n'exercent pas leurs droits et qui s'amusent au lieu de voter.

Le déjeûner frugal n'est pas encore achevé que nous voilà dans l'église de Rambouillet, furetant partout pour découvrir quelque tableau. Bonne trouvaille! c'est le Christ au roseau, d'après Salvator Rosa. Résignation divine! Il y a ici plus qu'un homme qui souffre.

Entrons au château, assemblage informe de quelques bâtimens accolés à la vieille tour de François Ier. Rien de remarquable, excepté la chambrette irrégulière où mourut le restaurateur des arts; réduit misérable qui ferait reculer un bourgeois de la rue Saint-Denis; et un joli tableau plein de figures un peu maniérées, représentant S. Louis entrant victorieux au château de Montlhéry. Puis des eaux admirables, des bois épais, une forêt retentissante, le souvenir de deux princes vertueux, le duc de Penthièvre et Louis XVI; un temple de marbre blanc avec des fontaines jaillissantes où l'infortunée Marie Antoinette se plaisait à jouer le rôle de fermière (1), et où le soldat heureux qui mit dans son lit une archiduchesse d'Autriche, venait se reposer des tortures de l'ambition; car je vous fais grâce des béliers et de la laine de la ferme expérimentale et même du vers de Virgile placé au dessus de la porte d'entrée, pour l'instruction du fermier qui ne sait pas un mot de latin.

Au soleil couché, promenade sous les mélèzes, promenade sous les peupliers, promenade en gondole; nous côtoyons des îles, dont les arbres inclinés se repètent dans les eaux: des cygnes aux ailes d'argent nous apparaissent dans le lointain, au milieu des ombres qui s'épaisissent, comme des points lumineux; nous abordons au principal embarcadère, entre deux jolies colonnes surmontées d'une

(1) On lit encore au fronton, *Laiterie de la reine*.

boule dorée ; comme dans les jardins de l'Orient..... Neuf heures sonnaient à la vieille horloge du château, la journée était assez remplie, il fallut songer au repos.

Le jour suivant, avant six heures, je gravissais les ruines du château de Gazeran, ancien manoir des ducs de Béthune, elles dominent le village du même nom, et se font voir sur la gauche de la route. On aperçoit encore les profondes rainures par où descendait la herse, au moment du péril ; l'entrée d'un cachot destiné aux criminels de lèze-baronnie, et un souterrain de forme circulaire, dont la voûte avec ses nervures est parfaitement conservée. C'était là, dit-on, que se gardaient les poudres en temps de guerre : Bonaparte durant un séjour au château de Rambouillet, qu'il affectionnait beaucoup, comme plus propre que tout autre, par sa solitude à ses méditations conquérantes, vint visiter cette antique forteresse à la même heure où je m'y trouvais : depuis lors, il a fait bien d'autres ruines que nos neveux visiteront à leur tour.

Le soleil monte sur l'horizon et nous promet une journée brûlante : il faut cependant escalader un roc sur lequel autrefois était assis le château d'Epernon ; il n'en reste pas une pierre ; mais du point culminant, l'œil découvre les tours de N. D. de Chartres, la route de Gallardon, à jamais célèbre par le laboureur Martin, le prophète moderne, celle de Nogent et celle de la capitale, qui sillonnent dans des sens opposés cette Beauce fertile, si justement appelée le grenier de Paris et les prairies où circule la petite rivière de la Guesle. Au lieu de ce fort crenelé, gardé par des hommes d'armes et d'où la terreur volait dans toute la contrée, on a construit sans art une étroite enceinte dans laquelle, entre des arbres battus par le vent, une croix a été élevée ; le pauvre peut y prier à la fin de sa journée laborieuse. Sur le plateau qui s'étend derrière le monti-

cule, sont plantées des vignes qui demandent d'incroyables travaux. Une femme que nous y rencontrâmes, travaillant en plein midi, était à la lettre, inondée de sueur. Il faut s'éloigner des villes et des environs de Paris pour connaître à quel prix, des créatures sorties des mêmes mains que nous, intelligentes comme nous, appelées aux mêmes destinées que nous, peuvent manger un peu de pain noir.

Les moissons dorées qui flottent sous nos yeux, dans un rayon immense, ces masses de verdure si variées, cet espoir consolant d'une riche récolte, tout ce magnifique tableau ne dédommage pas d'un ciel de feu, d'une poussière embrasée, des cahots d'un char-à-bancs qui nous brise sur le pavé raboteux...... Mais enfin la tête des mille peupliers disséminés sur les bords de l'Eure, commence à poindre; on soupçonne une rivière de couler au fond de ces prairies; on se promet des ombrages et de la fraîcheur. Je crois entrevoir les arceaux de l'aquéduc de Maintenon, suspendus comme des couronnes sur le fleuve. Je respire et j'oublie que j'ai été brûlé et moulu pendant trois heures. Il en coûte pour voir et pour apprendre quelque chose !

Bientôt nous sommes introduits dans le château, ébauché sous Philippe Auguste, rebâti en partie par Cottereau, trésorier des finances sous François Ier, acheté par la veuve de Scarron, moyennant 250,000 fr., et *moult* embelli par les soins de son royal amant. Nous pénétrons dans cette chapelle étroite, dont les ornemens sont d'un style si léger, nous admirons des vitraux où les couleurs sont vives, éclatantes, comme celles du quinzième siècle. Ils représentent les principaux traits de la passion; le serviteur qui donne à laver au faible Pilate, porte le costume des pages de ce temps; son haut de chauses collant est de couleur jaune clair, ses bas verts et ses souliers rouges. Au-dessus

du Christ attaché à la croix se voient le soleil et la lune. Le figure du premier de ces astres est celle d'un vrai Gille de la foire avec sa fraise à gros plis. Nous visitons la chambre habitée par celle qui fut la femme de Louis XIV; après avoir été celle d'un cul-de-jatte.

Son portrait peint par Mignard s'y voit encore. Dieu! les belles mains et les jolies mignardises! Puis dans une longue galerie sont tous les Noailles, les guerriers, les évêques, les commandeurs de Malte et toutes les illustrations; il n'y manque que le fameux archevêque de Paris, dont le nom se trouve si mêlé aux déplorables querelles du jansénisme. Il faudrait un jour pour admirer les belles figures de ces grandes dames habillées en pèlerines, en bergères; elles se réfugiaient et se déguisaient sous ces costumes piquans, fatiguées qu'elles étaient des robes de velours, des plumes et des diamans. « Messieurs, dit le *Cicerone*, voici la chambre où Charles X coucha dans les premiers jours d'août. » A côté de ce roi voué à l'exil, campaient les princes et princesses de la famille royale et quelques gardes. Alors cette scène de nuit (1), de confusion, d'abattement se représentait à nos esprits: qu'il y avait loin de Louis XIV, arrivant dans tout le fracas de la pompe royale, avec ses courtisans, avec Louvois, Vauban, Mansard et Lenôtre, passant en revue trente mille hommes employés aux travaux de l'aquéduc, méditant « un ouvrage digne des Romains et du roi, » ajoute madame de Maintenon, ne rêvant qu'aux moyens d'orner la demeure de sa dernière maîtresse, de cette reine anonyme..... et son petit-fils perdant la plus belle partie, demandant un asile à l'un de ses serviteurs, et allant ainsi de ville en ville jusqu'à Cherbourg! Combien la fortune de France était devenue faible et chanceuse!

(1) Le roi arriva sur le deux heures et demie du matin.

Pour oublier ces hautes infortunes ; enfonçons-nous dans les profondeurs du parc, mon cher F. ; voyons à travers le feuillage, ces tourelles aiguës, ces créneaux dentelés, ces masses de brique et de grès qui se réfléchissent dans les eaux limpides ; passons vite sous ces arceaux découronnés, dont les ruines hâtées par la main des hommes ont déja le cachet d'une antiquité prématurée (1). Cachons-nous dans l'allée où Racine composait les belles scènes d'Athalie et d'Esther. Impitoyable nécessité, préoccupations de l'esprit, rapidité du temps qui vole! Pourquoi ne faut-il qu'effleurer tant de beautés? Ce n'est pas une observation lente, une jouissance complète des monumens qui nous est accordée, c'est une course d'artiste, un avant-goût de bonheur, la préface d'un beau livre que nous parcourons à la hâte.

Le char-à-bancs si malencontreux glisse à présent sur une route unie, comme une glace. Au bout d'une heure, l'extrémité des flèches de Chartres apparaît dans le lointain. Cette vue nous soutient, nous anime, dans les plaines monotones de la Beauce, comme l'aspect des pyramides égyptiennes console les voyageurs errant dans les sables dévorans de l'Égypte. A peine casés tant bien que mal à l'*hôtel de la Poste*, nous voilà au pied de cette vieille basilique, objet de notre pèlerinage. Nous mesurons avec un œil d'effroi, la hauteur de ces tours, et malgré les approches de la nuit, nous essayons de démêler ces myriades de fi-

(1) On trouve à ce sujet, dans la *Correspondance de L. Ph. d'Orléans*, le passage suivant, remarquable par sa modération et sa simplicité. « J'ai été voir à Maintenon les aquéducs ; les arcades sont « d'une très belle proportion ; il y en a environ quarante-cinq ; je ne « sais pas exactement leur hauteur. Louis XV les a abîmés en en « faisant ôter toutes les pierres de taille, avec lesquelles il a fait bâtir « à madame de Pompadour le château de Cressy. Ces aquéducs furent « bâtis pour une femme et abîmés pour une autre. »

gures sacrées et profanes, cachées dans des niches sculptées avec autant de délicatesse que de bizarrerie. La nuit met fin à nos extases. Nous nous retirons à regret, remettant au lendemain matin nos admirations. En effet, à peine la cloche sonore, argentine, vibrant comme la plus forte corde d'une harpe, avait annoncé l'ouverture du temple, que déja nous faisions le tour des triples porches si remarquables du nord et du midi; que nous voyions, avec ravissement, les vitraux de la porte principale, vifs et variés dans leurs couleurs comme un large cachemire de l'Inde. Nous demeurions stupéfaits devant le groupe colossal de marbre de Carrare, plus blanc que la neige, représentant l'*Assomption de la Vierge;* nous n'avons pas assez d'yeux et de temps pour nombrer les détails infinis de toutes les scènes sculptées sur le pourtour extérieur du chœur, bas-reliefs charmans, pleins d'expression, de finesse, sujets d'études délicieuses, mine inépuisable pour un peintre, bonne fortune pour un amateur..... qu'il faut abandonner, quand d'autres plus heureux peuvent la fouiller à leur aise. Nous montons à 300 pieds dans l'une des tours, pour contempler l'étendue qui nous environne, découvrir pour ainsi dire l'Eure qui se cache sous des ombrages épais (1). Emerveillés de la solidité de ces constructions aériennes, nous regagnons la terre où nous avions vu les hommes s'agiter,

(1) Ce chef-d'œuvre de la sculpture moderne échappa au vandalisme par la présence d'esprit d'un honnête homme, ami des arts, et pourtant membre de la société des Jacobins, qui tenait ses séances dans le chœur de la cathédrale. Affectant une sorte de mépris pour ce monument religieux, il fit la motion de le dérober aux yeux des frères et amis par une barrière de planches, qui fut bientôt couverte de drapeaux et autres signes de la révolution. Le chef-d'œuvre de Bridant fut bientôt oublié; et quand le règne de la folie et de la terreur fut passé, on le retrouva parfaitement conservé et d'autant plus précieux, que nos pertes dans ce genre étaient immenses.

comme de petites marionnettes, pour les affaires d'un jour, d'un moment, tandis que nous, nous jouissions d'un chef-d'œuvre qui avait coûté cent ans de travaux et les efforts combinés de l'industrie humaine. Nous faisons un pas, puis nous nous retournons comme vers une personne aimée qui nous quitte, sans pouvoir nous rappeler la moitié, le quart, la centième partie des belles choses qui nous ont ravis.

Pendant le repas, chez un aimable prélat qui connaît et apprécie les beautés innombrables de la cathédrale, et qui voit, dans ces basiliques éternelles, comme un gage d'une religion impérissable et un hymne à la gloire du Dieu qu'il sert si bien par ses vertus et ses talens, la conversation ne tarit pas sur le puissant génie de ceux qui nous ont légué ces monumens. Durant la nuit on y rêve encore; on ne les oublie que parce que la voiture de Chartres à Dreux nous transporte déja sur un autre terrain et nous appelle à d'autres plaisirs.

Quelle bonne fortune pour un jeune et beau caporal de la garde parisienne, accoutumé qu'il est au bivouac des rues de Paris, et à la vie de corps-de-garde, de rencontrer en son chemin, un régiment, de voir sur sa route ces faisceaux d'armes bien alignés, ce désordre d'une halte, ces cabarets encombrés de soldats affamés, ces vivandières au teint basané, à l'œil un peu viril, qui font en courant leur commerce de fromage et d'eau-de-vie, ces femmes de caserne, qui traînent avec elles une nombreuse progéniture, l'espoir de la patrie! Qu'il y avait là de charges, de croquis! Voilà ce que mon aimable compagnon de voyage trouva entre Chartres et Dreux. Nous nous entretenions encore des pauvres éclopés regagnant *pede claudo*, le gros de la troupe, quand les édifices anciens et nouveaux de la ville se montrèrent à nos yeux avides, et que la vallée développa devant nous ses lignes incertaines.

Après le déjeûné, car ce misérable corps qui devrait être un esclave, commande en maître, et veut toujours être servi le premier, nous songeâmes à visiter la cité des Durocasses ou plus élégamment des Druides, nom celtique revendiqué par ses habitans. Nous eussions desiré prendre pour guide un Anglais (1) arrivé de Chartres avec nous; mais, soit que la moisson d'antiquités ne fût pas assez abondante, soit que son itinéraire lui traçât une autre marche, nous restâmes abandonnés à nos propres forces, dans nos explorations demi-savantes. Un hôtel de ville, dont les pierres sont noircies et crevassées en quelques endroits, qui peut se vanter de tourelles et de clochetons, d'un escalier en escargot et d'une vieille girouette, dont les armes sont l'échiquier d'Angleterre; puis des sculptures, des fenêtres en ogive, me plaît mille fois plus qu'un bâtiment fait d'hier, tout blanc, tout neuf, tout régulier, sans histoire, sans souvenirs; mais je suis contristé de trouver, dans ces grandes salles du seizième siècle, des divisions mesquines et modernes, nées des besoins nouveaux, par exemple, de petits cabinets en sapin pour M. le greffier, pour les robes de MM. les juges, pour le vestiaire de MM. les avocats. Surtout quel malheur de rencontrer, au lieu de ces hautes et larges cheminées autour desquelles se rassemblaient, dans les circonstances graves, les autorités de la ville, un poêle mesquin avec ses longs tuyaux

(1) Nous n'avons pas encore en France une pépinière de jeunes gens voués au culte sérieux de l'antiquité, qui se mettent en route dans le but unique d'étudier les vieux monumens, de débrouiller les inscriptions, de dessiner les châteaux délabrés..... Les archéologues de vingt ans sont rares parmi nous. Tel n'était pas notre jeune Anglais : il arrivait du fond de la Bretagne et se proposait d'explorer la Normandie; nous parlâmes d'aller à Paris, il ne savait pas ce que nous voulions lui dire: c'était l'antiquaire de Walter Scott réalisé avec quelques années de moins.

noircis par la fumée ! Des barbares avaient proposé, je ne sais pourquoi, de détruire deux jolies tourelles ornés d'arabesques qui flanquaient le bâtiment carré; mais un maçon du pays, ami des arts, a protesté contre ce projet vandale, et l'Hôtel-de-Ville a conservé son plus bel ornement.

Dans la salle principale, je vins à songer aux angoisses cruelles des notables de la ville, lorsqu'en 1593, Henri IV, bon compagnon, mais qui se fâchait, quand on ne lui ouvrait pas la porte du premier coup, fit brèche aux murailles du château, et après quinze jours d'un siège pénible, parvint à s'en rendre maître. Hélas! six bons bourgeois payèrent pour leurs concitoyens et furent pendus haut et court, dans une rue basse appelée aujourd'hui la rue *des Soupirs*. Les murs d'enceinte et les fortifications détruits par le canon et la pioche des vainqueurs n'offrirent plus que de vastes ruines, dont l'aspect rappelait aux vaincus leur révolte et leur défaite.

C'est sur l'emplacement de ce château, au milieu de ces murailles percées à jour, que le roi, alors duc d'Orléans, a fait élever une chapelle dans le style grec, destinée à renfermer les dépouilles mortelles de sa famille. Là reposent les restes de ce tant vertueux duc de Penthièvre, de son fils le prince de Lamballe, mort à la fleur de son âge, empoisonné par le vice. Hélas ! sa veuve n'a pu dormir près de lui, les septembriseurs l'ont jetée, toute sanglante, entre les victimes de l'abbaye des Carmes. La terre a dévoré toute entière l'enveloppe de cette belle ame. On pleure avec plaisir, au pied du tombeau de la mère de Louis-Philippe : cette ame si traversée par la douleur, se soutint contre les épreuves domestiques, par les vertus chrétiennes. La vie de la veuve du duc d'Orléans a presqu'effacé les paroles de mort prononcées par son mari, paroles qui retentiront dans la postérité la plus reculée.

Religion de charité couvre de ton voile les erreurs et les crimes ; laissons la haine et la vengeance au pied des tombeaux.

L'administration des télégraphes a conçu l'heureuse idée d'élever un observatoire en forme de colonne, sur les restes d'une vieille tour ; l'emplacement est admirablement choisi ; cette tour en brique, avec son couronnement en pierres blanches, est un point de vue agréable pour les habitans de la ville : il égaie les ruines, il les anime.

En errant dans ces décombres, nous aperçûmes le cimetière de la ville ; au milieu de simples croix de bois noir et quelques tombes décorées avec un peu plus d'élégance, nous distinguâmes une pyramide élevée : c'est le monument consacré à l'un des descendans de Rotrou, de l'ami de Corneille, de l'auteur de deux bonnes tragédies, dans un temps où elles n'étaient pas encore communes, d'un homme de courage surtout et de dévouement qui, sachant qu'une maladie épidémique ravageait la ville de Dreux, dont il était le premier magistrat, accourut de Paris à son poste, et vint périr en remplissant ses devoirs. Une statue attend encore celui qui n'a pas même un tombeau dans sa patrie.

L'église paroissiale ne manque pas de noblesse ; mais une des tours carrées et d'une belle proportion, n'a jamais été achevée. Les statues qui décoraient le portail ont été horriblement mutilées ; mon ami se plut à dessiner une niche de feuillage, comme nous en avions vu des milliers à la N. D. de Chartres, pendant que j'examinais les vitraux. L'un d'eux offrait le crucifiement de N. S. Les larrons d'une belle couleur rose, étaient enveloppés dans des réseaux de la même nuance. Je crois que c'est le premier peintre qui se soit imaginé un pareil attirail de pudeur pour des pendus.

Nos momens étaient comptés, le congé que je m'étais accordé, touchait à sa fin; il fallut songer au retour, dîner et s'entasser dans la caisse intérieure d'une voiture où le thermomètre eût marqué au moins trente-six dégrés, et où quatre dames ne dirent pas quatre mots même sur la chaleur et la poussière.

Nous avions dormi deux ou trois heures à Versailles et nous nous étions réveillés gaîment dans la chambre de quelque hôtel de l'ancienne cour, bien disposés à regagner notre hâmeau, riches de souvenirs et de dessins, quand un homme grave s'approcha de nous, d'un air mystérieux, et nous prenant au moins pour des conspirateurs, exigea nos passe-ports. Je ris encore de l'interrogatoire sevère qu'il me fit subir; il y avait là un article pour le *Figaro*. Quand j'eusse été un homme dévoué aux cours d'assises, un gibier de la police, je n'aurais pas été traité plus sérieusement. Pendant l'interrogatoire, un adjoint de M. le commissaire, armé de sa canne, meuble obligé, croyant déja tenir une double proie, nous disait en ricanant: « Ces Messieurs n'ont pas long-temps dormi. » Enfin, après cinq minutes d'une vexation gratuite, le magistrat à robe courte nous rendit la liberté et notre passe-port; nous nous éloignâmes, nous demandant à nous-mêmes, si un commissaire de police devrait traiter un honnête citadin qui voyage à pied, son paquet sous le bras, avec un brave licencié, ami des arts, comme des criminels échappés du bagne; mais en frappant à la porte du petit pavillon, j'oubliai cette mésaventure, tache imperceptible qui ne fera que redonner du ton à l'esquisse que je viens de tracer.

A. E.

BULLETIN.

MÉLANGES.

Notice sur une principauté nouvelle de l'Inde fondée par un Allemand; extraite d'une lettre d'un officier français, datée de Bagdad, décembre 1830.

Depuis mon départ de Bagdad, j'ai parcouru beaucoup de pays sans pouvoir me fixer, n'ayant pu trouver d'emploi selon mes goûts. Arrivé à Agra j'ai été agréablement surpris d'y voir un évêque catholique, qui m'a fait le meilleur accueil, et m'a donné l'hospitalité avec toute l'affection de la charité chrétienne.

Après quelques jours de repos, muni de lettres de recommandations de ce respectable pasteur qui me prêta son palanquin, je me suis dirigé sur la ville de Sirdhana, chef-lieu d'une principauté située dans le Mogol, de nouvelle création et sur laquelle je vais vous donner quelques détails qui pourront vous intéresser.

Cette principauté fut donnée par le grand Mogol à un officier ou plutôt à un aventurier allemand, qui du fond de sa patrie, était venu chercher fortune dans les états de ce prince. Il parvint à gagner son estime et sa confiance, et finit par commander en chef les troupes impériales. En récompense de ses services, il reçut plusieurs villages qui constituent la principauté actuelle de Sirdhana.

Ce général, ayant conçu une vive passion pour une jeune bayadère cachemirienne, la retira chez lui et s'apercevant qu'elle avait un ame noble, de grands talens et un esprit fort au-dessus de sa condition, il la fit élever dans le christianisme par un franciscain, missionnaire et l'épousa. Elle prit au baptême le nom de Marie.

Le démembrement de l'empire mogol arriva ; le général allemand se retira dans ses terres ; mais il y fut attaqué ; désespérant de pouvoir s'y maintenir, il se donna la mort. La princesse Marie, sa femme, montra alors un courage héroïque ; elle monta sur un éléphant et s'étant mise à la tête de sa troupe qui lui était restée fidèle, elle repoussa l'ennemi et ramena l'ordre et la tranquillité dans son pays. Elle obtint ensuite du général anglais une capitulation, en vertu de laquelle elle gouverne depuis quarante ans son petit état.

La princesse de Sirdhana est indépendante et absolue dans son pays. Le code judiciaire est chez elle le même que celui de l'ancien empire du Mogol. Les impôts indirects sont réglés d'après l'équité de la princesse. Les propriétaires des immeubles sont tenus d'après les lois du pays de payer la moitié de leur produit. Les revenus du Sirdhana se montent à dix lacs de roupies (environ 2,500,000 fr.). Indépendamment de cela, la princesse possède plusieurs palais, de grands terrains et un trésor dont on ignore la valeur. Elle n'a point d'enfans, et elle est âgée de 90 ans, Elle peut disposer de ses états envers qui bon lui semblera ; mais si elle meurt sans désigner d'héritier, la compagnie anglaise de l'Inde incorporera cet état dans ses possessions déja immenses. La force armée de ce petit pays consiste en six bataillons d'infanterie, un escadron de cavalerie monté et habillé d'après le modèle de la lourde cavalerie autrichienne, et en un bataillon de canonniers. Les pièces de canon sont en bronze et en bon état ainsi que le parc d'artillerie. Un indien ayant le grade de colonel commande l'infanterie et l'artillerie, un officier italien commande la cavalerie et il est en même temps conseiller d'état et ministre de la justice. Il y a aussi quatre autres officiers Européens qui occupent différens emplois ou qui ont des pensions de retraite.

La ville de Sirdhanah, capitale de la principauté, est située dans une plaine entre le Gange et le Jemnah, à 40 lieues d'Agra et à 12 ou 15 de Delhi ; elle est ceinte de murailles à l'antique d'une lieue environ de circonférence. Le terrain y est très fertile. Les fruits et les légumes y sont excellens. La population est d'environ six mille habitans, dont la majeure partie est catholique, le reste est

musulman ou idolâtre; l'exercice des cultes est libre.

La princesse Marie a pour chapelain et aumônier le père Cajetan, missionnaire sicilien de l'ordre des franciscains. Ce bon père est fort bien logé; mais il mène une vie exemplaire et édifiante; il jouit du respect et de l'estime de tout le monde. Il est immédiatement sous la dépendance de l'évêque du Tibet qui réside à Agra.

Hors de la ville, mais tout près des murs, la princesse a fait bâtir une église qui est sans contredit la plus belle et la plus riche de toute l'Asie. Sa forme est celle d'un parallélogramme rectangle. Deux rangs de colonnes la divisent en trois nefs. L'autel est en marbre orné et enrichi de pierres précieuses. Le frontispice de l'église est somptueux. Deux pyramides d'une hauteur immense, élevées à quelque distance de ses angles, augmentent la surprise des étrangers. L'une est destinée à servir de clocher et l'autre à une horloge. La princesse a fait élever son tombeau dans l'église qu'elle a dotée de deux lacs de roupies (500 mille francs) pour son entretien et les frais du culte.

La princesse jouit d'une excellente santé et de toute l'intégrité de ses fonctions intellectuelles; elle est fort aimée et révérée de tout son peuple. »

Ajoutons à ces détails les renseignemens que nous fournissent les écrivains anglais.

Sirdhana, ville de la province de Delhi, et résidence de la célèbre Begom Somrou, est située par 29° 12′ de lat. N. et 77° 31′ de longit. E. de Gréenwich, à 47 milles au N. N. E. de Delhi.

Elle est la capitale d'une petite principauté longue de 20 milles et large de 12, qui, avec la ville, fut conférée à Somrou, par Nedjeff Khan. A la mort de Somrou en 1777, elle fut transmise à la begom sa veuve, à condition qu'elle entretiendrait un corps d'armée de trois bataillons d'infanterie.

Le vrai nom de Somrou était Walter Reinhard, né d'une famille obscure dans l'électorat de Trèves. Il entra de bonne heure au service de France, et se fit appeler Summer, mot que les habitans de l'Hindoustan prononcent Somrou. Etant ensuite venu au Bengale, il fit partie d'un corps suisse à Calcutta. Au bout de deux mois et demi il déserta, et gagna les provinces supérieures. Pendant quelque temps il y servit comme simple cavalier dans les troupes de

Sefdar-Djeng nabab d'Aoude, et père de Chouja ed Dowlah. Il abandonna aussi ce pays, et après avoir erré pendant quelque temps, il finit par s'attacher à un certain Grégoire, Arménien qui jouissait de la plus haute faveur auprès de Cossim Ali nabab du Bengale. Ce fut dans ce temps qu'il contribua au massacre des prisonniers anglais à Patna en 1763. Ensuite il quitta Cossim Ali et servit successivement Chouja ed Dowlah, Djowahir singh radjah des Djats, le radjah de Djeypour, puis de nouveau Djowahir Singh, qu'il délaissa encore une fois pour Nedjeff Khan, chez lequel il mourut en 1777.

Après son décès, son corps d'infanterie continua d'exister sous le nom de son fils et de Zeid eul Nissa Begom, sa concubine favorite, plus connue dans l'Inde sous le nom de Somrou begom.

Le cours des conquêtes ayant rangé la petite principauté de Somrou dans les possessions anglaises, en 1803, la begom se conduisit si adroitement, que par les clauses du traité, son territoire, au grand détriment de toutes les mesures exécutives de police, fut exempté de la juridiction du pouvoir civil. Elle possède, en argent comptant, une somme considérable qui est placée principalement dans les fonds du gouvernement; jusqu'à ces derniers temps, elle a principalement résidé à Delhi, où elle vivait sous la protection des autorités anglaises; l'empereur l'aimait beaucoup.

Sirdhana est une ville bien peuplée et vivante avec un bazar nouveau qui est spacieux : c'est tout ce qui la distingue. Près de cette ville il y a un vaste fort en terre, renfermant l'arsenal de la begom et un grand édifice hindoustani où demeure le commandant de ses troupes; le reste de l'espace est principalement occupé par des bâtimens en terre. Il y a aussi, près des cantonnemens un autre citadelle plus petite, plus forte, mais vieille et maintenant abandonnée. En 1820, la begom commença à éprouver les infirmités de la vieillesse, elle était alors âgée d'environ soixante-sept ans, et quoiqu'elle conservât son palais à Delhi, elle restait presque toujours dans sa capitale; elle y vivait dans une grande maison construite à l'anglaise. Par derrière il y avait une longue suite d'écuries pour ses chevaux qui sont en

grand nombre; au nord se trouvent des casernes entourées d'un retranchement pour ses troupes. En 1824, la begom avait un prêtre catholique romain pour chapelain; elle commença la construction d'une jolie église à Sindhana.

En 1827, elle vint de même que les autres chef des provinces, rendre ses devoirs à lord Amherst à Delhi.

Son territoire peut probablement, pour l'état de la culture, soutenir la comparaison avec tout autre canton de même étendue dans l'Hindoustan, et en 1816 les magistrats donnèrent des éloges à la manière dont elle l'administrait. A cette époque il continuait à être exempt de la juridiction des cours britanniques, civiles et criminelles.

Cette notice est tirée de l'*East India gazetteer*, deuxième édition. Parmi les autorités que cite ce dictionnaire, se trouve la relation du docteur Heber, évêque de Calcutta : Voici le passage de cet auteur qui écrivait en 1824, il était alors à Mérout, ville de la province et à 30 milles au N. E. de Delhi.

20 Décembre, « je remarquai le matin, à la porte de M. Fisher, chapelain à Mérout, une sentinelle avec le costume oriental le plus strict, c'est-à-dire un turban et une robe longue; mais armé d'un fusil à bayonnette, comme nos cipayes. Il dit qu'il appartenait au régiment de la begom Somrou. Cette princesse est tenue de fournir tous les jours, un certain nombre de soldats pour la police de Mérout et des environs. Elle réside dans le centre de son djaghir à Sirdhana, éloigné d'environ douze coss de Mérout; mais elle a une maison dans cette dernière ville où elle fait souvent un long séjour. C'est une femme de très petite taille, l'air fin, les yeux brillans, mais méchans; son visage offre des restes de beauté; elle s'exprime avec beaucoup de facilité et de talent dans la conversation, mais ne parle que l'hindoustani. Ses soldats et ses sujets et la généralité des habitans de ces cantons ont pour elle beaucoup de respect, tant à cause de la prudence qu'on lui suppose que de la bravoure qu'elle a montrée; car dans la guerre contre les Mahrattes, elle a, après la mort de son époux, mené hardiment son régiment au combat, marchant elle-même à cheval à la tête de sa troupe, au milieu du feu de l'ennemi.

« Mais sa conduite est tyrannique. Comme elle jouit

dans son petit territoire du droit de vie et de mort; on raconte plusieurs exemples de sa cruauté, ainsi que des nez et des oreilles qu'elle a fait couper. On prétend même qu'elle ordonna d'enfermer vivante, dans un caveau dont la porte fut ensuite murée, une danseuse qui l'avait offensée; la malheureuse y mourut, dit-on, de faim et de désespoir : on ajoute que la begom avait fait boucher, en sa présence, l'ouverture du caveau, afin d'être bien sûre que personne ne viendrait délivrer sa victime, dont le sort avait excité beaucoup de sympathie chez les domestiques et les soldats du palais; et qu'ensuite elle voulut que son lit fut placé précisément au-dessus du caveau, et qu'elle y coucha pendant plusieurs nuits, jusqu'à ce qu'elle eût cessé d'entendre les gémissemens et les pleurs de l'infortunée; mais rarement on peut ajouter foi à ces sortes de récits faits par les indigènes.

Cette begom se qualifie chrétienne de la communion catholique romaine qui était celle de son mari. Elle a un prêtre de cette croyance pour aumônier, et a dernièrement commencé à construire une église très grande et très belle à Sirdhana, qui égalera par ses dimensions et le style de son architecture, celle de Mérout, si même elle ne l'emporte pas sur celle-ci.

Le 27 décembre, l'évêque reçut un présent de fruits de la begom, ainsi qu'un message très poli qui exprimait l'espérance de le voir à Sirdhana. Le prélat lui répondit en anglais. Il ne put lui aller rendre visite.

Narrative of a journey through the upper provinces of India.

Newyork et Philadelphie en 1832.

C'est le samedi 3 avril, que notre vaisseau est entré dans la rade de Newyork, après 8 jours de navigation; nous avions en vue depuis 2 jours Long-Island, île qui a 25 lieues environ de longueur; rien de plus imposant que le spectacle qui s'offre aux voyageurs arrivant d'Europe, dans la rade de Newyork; il s'est présenté à nous dans toute sa beauté. Le ciel était pur, la mer unie comme une

glace, une légère brise nous poussait vers la terre ; à droite se déployait l'île immense qui s'était montrée d'abord à nos regards avec de vastes forêts qui s'élevaient en amphithéâtre au-dessus des villages et des terres cultivées. A gauche on distinguait une côte plus basse semée d'arbres verts et d'habitations au milieu desquels s'élevait un grand édifice régulier, c'est l'établissement des bains de mer. Devant nous, sur un coteau couvert de verdure, s'alongeaient deux hautes tours qui servent de phares. Une troisième paraissait sortir de la baie dans laquelle nous allions entrer, et plusieurs autres se faisaient remarquer de loin en loin par leur éclatante blancheur. Une multitude de voiles frappées des premiers rayons du soleil, traversaient la rade en tous les sens, et animant le tableau y apportaient un nouveau charme. Enfin nous avions derrière nous l'Océan, le soleil qui paraissait en sortir, et les deux extrémités des côtes qui, en s'éloignant toujours davantage, allaient se confondre avec l'horizon.

Bientôt nous franchîmes la barre, seul passage ouvert aux vaisseaux, et nous nous trouvâmes dans une baie, environnée de toute part de paysages ravissans. Un peu sur la droite, on commençait à distinguer une large ouverture dominée par des fortifications; c'était la route que nous allions prendre pour entrer dans le Hudson. Ce canal naturel est bordé d'édifices publics, de petites maisons fort jolies et de riches campagnes, il s'élargit bientôt, et l'on se trouve dans une seconde baie, au fond de laquelle est la ville. Elle est bâtie dans une île entre les deux bras du Hudson, fleuve large et majestueux qui coule à pleins bords. On remarque au loin de nombreux clochers construits avec élégance et hardiesse, et la forêt de mâts qui borde les deux rivages et forme comme une enceinte autour de la cité, plusieurs petites îles plantées de beaux arbres ou couvertes de batteries, rendent l'aspect de la baie plus pittoresque encore. Quant à la rivière, il n'en est point en France qui puisse lui être comparée soit pour la largeur, car elle a 800 toises ou un tiers de lieue dans le principal bras, soit pour le coup-d'œil dont on jouit sur ses bords.

Newyork par sa beauté, son commerce et son opulence, peut être regardée comme la ville la plus importante de tout le continent américain. La population actuelle est

de 200 mille ames. Son port est le rendez-vous de toutes les nations. On y voit en même temps les vaisseaux de l'Amérique du sud, des principales parties de l'Europe; de la Chine et de l'Inde. Il n'est pas rare de voir débarquer en même temps des marchandises arrivées de Liverpool, du Havre, de Calcutta, de Canton, de Mexico; elles encombrent le port bordé de plusieurs milliers de vaisseaux à l'ancre, et animé par une multitude de matelots et de marchands de toutes les nations du monde.

L'aspect des villes des États-Unis est bien différent de celui de nos villes d'Europe. De longues rues tirées au cordeau s'étendent à perte de vue. De magnifiques trottoirs accompagnés de lanternes supportées par des colonnes de fonte, et en certains endroits plantés de beaux arbres, des façades uniformes et régulières, avec un perron ou escalier en marbre orné de grilles de fer riches en ornemens; des constructions en briques simples, mais élégantes; partout une admirable propreté et un air d'aisance plutôt que de grandeur, voilà ce qui frappe au premier coup-d'œil. Une multitude de temples s'élèvent de toutes parts, leur façade de pierre ou de marbre, et de hautes tours les font distinguer. Le cimetière est à côté donnant sur la rue, environné de grilles magnifiques. Ces temples sont en général petits, mais le nombre en est très grand à Newyork; car on y en compte plus de cent. La cathédrale catholique est le plus bel édifice religieux de cette ville. La tour n'est point encore achevée. Cette église est construite dans un goût gothique, mais noble et pur. Il y a en outre quatre autres églises catholiques, ce qui n'est pas assez pour 40 mille ames de cette religion dont il y a bien 15 mille Français.

Il n'y a à Newyork qu'un seul édifice public profane remarquable; c'est l'Hôtel-de-Ville. Il est construit en marbre blanc, presque semblable à celui de Carare. Plusieurs maisons de banques et de négocians sont construites de même.

Les promenades les plus fréquentées sont *la Batterie*, vaste enceinte, à l'extrémité de la ville et au confluent des deux bras du fleuve d'où l'on découvre toute la baie et ses rivages couverts de verdure et d'habitations; et *City-hall*, belle place qui s'étend en avant de l'Hôtel-de-Ville. Ces

deux promenades sont plantées d'arbres, semées de gazon et environnées de hautes grilles de fer.

On se rend de Newyork à Philadelphie en un jour, quoiqu'il y ait près de cent milles d'une ville à l'autre, on traverse la baie et un bras du Hudson que l'on suit en *Steam boat* (bateau à vapeur), jusqu'à New-Brunswick. Là une vingtaine de *stages* (calèches) prennent les voyageurs et les conduisent en poste jusqu'à Trenton, petite ville célèbre par la victoire remportée sur les Anglais par Washington, en 1776. On s'embarque sur la Delaware, dont les bords sont parfaitement cultivés et ornés d'habitations très élégantes qui forment avec les jardins et les bosquets dont elles sont entourées, le coup-œil le plus ravissant.

Philadelphie est la ville la plus belle et la plus régulière des Etats-Unis. Les rues en sont tirées au cordeau. L'une d'elle qui traverse toute la ville, a deux lieues de longueur. En se plaçant au milieu de cette rue, dont le plan est incliné imperceptiblement à droite et à gauche, on aperçoit aux deux extrémités, d'un côté le cours de la Delaware et de l'autre celui *de la Schuylkill.* La ville s'étend d'une de ces rivières à l'autre. La Delaware est navigable au-dessous de Philadelphie pour les plus grands bâtimens de guerre. Il y en avait dernièrement sur le chantier un de 160 pièces de canon; je doute qu'il y en ait d'aussi grands en Europe.

Philadelphie est remarquable par la politesse de ses habitans, la régularité de ses rues qui se croisent toutes à angles droits, l'élégance et la propreté recherchées des maisons particulières, enfin par les monumens et établissemens publics. On distingue surtout la banque des Etats-Unis, vaste et bel édifice de marbre blanc. La banque Gerard aussi bâtie en marbre avec un perystile d'ordre corinthien, de la plus grande richesse et d'un travail achevé. La banque de Pensylvanie, l'académie, le musée, etc.; ce dernier peut le disputer à ceux de l'Europe, par la richesse de ses collections. On y admire avec surprise la dépouille du mamouth ou mastodonte quadrupède gigantesque, découvert en 1799 et 1801 à Newbury dans l'état de Newyork. On a placé auprès de ce squelette celui d'un éléphant qui paraît un nain auprès de ce colosse énorme.

A un mille de Philadelphie est une prise d'eau pour arroser et abreuver la ville. C'est l'ouvrage le plus considérable, le plus curieux et le plus simple que j'aie vu. Des roues mues par un courant, mettent en jeu des corps de pompe, et élèvent une grande masse d'eau à près de 150 pieds de haut; trois immenses réservoirs la reçoivent, et delà elle est conduite par des canaux qui traversent toutes les rues et fournissent jusqu'aux étages les plus élevés.

Il y a 160 mille ames à Philadelphie; les quakers y sont très nombreux, les catholiques y ont trois églises.

Ile Pentallaria.

... A la fin la tempête s'apaisa: en continuant à naviguer vers l'est, nous aperçûmes de nouveau l'île Pentallaria qui ressemblait à une aigue marine, verdâtre, entourée d'une monture en bleu. Le soleil qui se leva bientôt après sembla éclairer avec plaisir cette terre charmante.

Combien elle enchanta nos regards, lorsque nous nous en fûmes approchés, et que nous glissâmes encore une fois le long de ses rivages d'un vert d'émeraude. La verdure éclairée par les rayons de soleil, avait pris une teinte plus foncée et plus vive, et la végétation étalait une richesse qui surpassait beaucoup celle qu'elle nous avait offerte la veille. Des vergers en pleine fleur déployaient des nuances variées à l'infini. Dans tous les jardins, l'amandier était couvert d'une profusion de fleurs couleur de rose. Les fleurs des orangers et des citroniers exhalaient les émanations les plus suaves, et toute la nature souriait sous l'influence d'une matinée délicieuse. Les vagues de la mer réduites à des ondulations douces en approchant du rivage, brisaient sur ses bords en cercles blancs, comme la neige et ressemblant à des colliers de perles orientales.

Non, je ne décris pas des beautés imaginaires: mes expressions ne peuvent suffire pour rendre les impressions véritables produites par le tableau qui s'offrait spontanément à mes regards. Souvent nous étions à peine éloignés d'une portée de trait de la côte, parce que la profondeur

de la mer permet partout de s'en approcher autant. Nous étions du côté où peut-être la perspective est la plus belle et la plus variée, et nous pûmes en jouir à loisir.

Nous contemplâmes la ville qui est bâtie à l'extrémité nord-ouest de l'île, et sa jolie alameda ou promenade. Nous aperçûmes les habitans, les uns occupés, d'autres en plus grand nombre marchant d'un air tranquille ou assis et faisant la conversation à l'ombre des arbres fleuris. Des paysans travaillaient aux vignes et aux oliviers; sur les chemins conduisant de la ville à la Cala Tramontana et à San Gaetano, des muletiers, et des hommes et des femmes allant et venant à pied, animaient la scène générale. Quand nous eûmes doublé la pointe septentrionale du port et quitté la ville, le paysage nous offrit un caractère différent; mais non moins agréable. Le monastère de S. Théodore dominait sur nous du haut d'un coteau verdoyant et boisé. Des maisonnettes, dans des situations pittoresques, se présentaient successivement à nos regards. Plusieurs petites vallées d'un agrément merveilleux attiraient notre attention. De temps en temps nous apercevions un ruisseau limpide se glissant à travers l'herbe fraîche pour aller se mêler avec les eaux qui baignaient ces rivages enchantés. En un mot, l'île se déployait comme un vaste jardin partagé en enclos sans nombre, dont les limites circonscrites marquaient la valeur et la fertilité des plus petits espaces. C'était réellement un tableau ravissant. L'imagination la plus riche n'aurait pu concevoir rien de plus gracieux.

Autrefois cette île avait une apparence bien différente. Les anciens la nommaient *Cossyra.* Senèque la décrit comme étant de son temps stérile et inculte. Il est probable que les feux volcaniques n'y étaient éteints que récemment, et que son terrain fertile et ses ressources naturelles ont été par la suite créés pour la plupart ou peut-être développés. L'histoire nous apprend qu'elle éprouva des vicissitudes. De même que d'autres îles plus importantes, elle passa successivement sous le sceptre des dominateurs du monde, partageant presque toujours le sort de la Sicile. Aujourd'hui elle dépend de ce royaume, et appartient, avec le titre de principauté, à la famille Requisino. Elle a fait long-temps partie du douaire des reines de Sicile. C'est arbitrairement qu'on l'attribue à l'Europe, car elle

est tout aussi proche du continent africain, et si les maîtres du monde ancien ou plutôt civilisé résidaient sur ce dernier rivage, ils considèreraient sans doute Pentallaria comme une de ses dépendances.

Bigelow's, *Travels in Malta and Sicily.*

Ouragans.

M. W. C. Redfield de New-York publia en avril 1831 dans l'*American journal of Sciences*, un mémoire dont l'objet était de prouver que les tempêtes et les ouragans consistent dans le mouvement ou l'action en rond d'une masse de l'atmosphère qui marche, que cette action est la seule cause de la violence qu'ils peuvent développer, et que les tempêtes de l'Océan atlantique sont poussées dans une direction déterminée conformément à celle du courant atmosphérique général dans lequel elles surviennent. L'ouragan des Antilles en 1831, ayant par sa violence particulière attiré l'attention générale, M. Redfield inséra dans le cahier d'octobre du journal cité plus haut, une notice sur l'apparition et la marche de ce phénomène, rédigée d'après les notes qui lui étaient parvenues de divers lieux.

« Les premiers renseignemens que j'ai reçus sont de la Barbade où l'ouragan déploya sa fureur dans la nuit du 10 août. Le 11 ce fut aux îles S. Vincent et Ste. Lucie, et il étendit son action au nord jusqu'à la Martinique et aux îles voisines, et au sud jusqu'à la Grenade; mais sa plus grande force se manifesta entre 12° 30', et 14° 30' de lat. N. Le 12 il arriva sur la côte méridionale de la côte de Porto-Rico. Du 12 au 13, il plana sur l'île d'Haïti, et se fit sentir au sud jusqu'à la Jamaïque. Le 13 il se manifesta sur la partie orientale de Cuba, ravageant dans sa course de vastes cantons et peut-être la totalité de cette île immense. Nous n'avons pas de notions précises sur sa marche dans la journée du 15, mais le 16 et le 17 il parvint sur les côtes septentrionales du golfe du Mexique, à peu-près sous le 30° parallèle, dévastant simultanément Pensacola, Mobile, et la Nouvelle-Orléans, où il ne cessa

d'exercer sa fureur que le 18; ayant ainsi employé six jours à venir de la Barbade à la Nouvelle-Orléans.

De la côte du golfe du Mexique, la tourmente se porta sur les états de l'Union voisins où il paraît qu'elle se termina par des pluies. Si son action particulière s'est prolongée plus long-temps, ce doit avoir été dans la région supérieure de l'atmosphère, puisque nous n'avons pas reçu d'avis de désastres occasionés par ce terrible météore à la surface de la terre, au-delà des états méridionaux de l'Union.

Autrefois quand on recevait la nouvelle d'ouragans, survenus dans des îles différentes, à des époques diverses, on regardait comme démontré que ces vents impétueux suivaient dans leur marche une ligne droite, et que dans la plupart des cas, les récits qui les concernaient, se rapportaient à autant de tempêtes différentes. Toutefois nous découvrons maintenant qu'il n'y a pas la moindre difficulté à suivre leur marche progressivement d'une île ou d'une localité à une autre, et on trouve que la direction du vent à un point ou à un lieu, n'a pas de connexité avec la marche ou la direction générale du météore.

Durant le dernier ouragant le vent, dans la plupart des îles, soufflait du nord au commencement de la tempête, et dans sa dernière période, il venait au contraire du sud de l'horizon; il résulte de ce fait que le mouvement giratoire agissait de droite à gauche; de même que dans les tempêtes qui passent au nord des grandes îles et le long de notre côte baignée par l'Océan atlantique. La distance parcourue par la tourmente depuis la Barbade jusqu'à la Nouvelle-Orléans est de 2,300 milles; le temps qu'elle y a employé a été de six jours; ce qui donne une vitesse moyenne de 16 milles par heure; résultat qui s'accorde avec le taux de la marche que j'avais préalablement attribuée aux tempêtes de cette région.

L'ouragan s'est manifesté dans une latitude plus méridionale que d'autres, mais il a suivi en général la même direction que celui de 1830, à la même époque, il a passé au sud ou à travers des grandes îles, a traversé le golfe du Mexique, en décrivant une courbe vers le nord à mesure qu'il s'est approché du continent.

Il s'ensuit donc que son atmosphère doit avoir passé

subséquemment sur une portion considérable, sinon sur la totalité des états atlantiques de l'Union, selon la tendance dominante du courant atmosphérique général dans cette partie du globe. Dans sa marche de la Barbade à la Nouvelle-Orléans, l'ouragan a constamment agrandi sa dimension et sa sphère d'action, ce que démontrent la durée de son accroissement en allant à l'ouest, et d'autres preuves.

Il est peut-être bon de noter que l'apparence particulière de notre atmosphère et la couleur extraordinaire et l'aspect du soleil, qui excitèrent tant l'attention il y a quelques semaines, se montrèrent peu de jours après l'apparition de l'ouragan à la Barbade, ils furent à la Mobile et à la Nouvelle-Orléans les précurseurs immédiats de la tempête.

New-York 27 septembre 1831. W. C. Redfield.

American journal of sciences and arts.

Expédition de MM. Burnes et Gérard dans le nord-ouest de l'Indoustan.

On a des lettres du capitaine Burnes, elles sont en date du 19 mai 1832, et écrites d'Attock. Cet officier venait de traverser l'Indus, dont les eaux n'allaient que jusqu'aux genoux d'un homme, mais coulaient avec une rapidité égale à celle d'un torrent impétueux, et manquèrent emporter quelques gens de la troupe. M. Burnes fut traité avec la plus grande distinction par Rendjet Singh; il était très satisfait de la perspective que lui offrait son voyage. Il espérait arriver en six jours à Pechaour et passer la plus grande partie d'avril à Caboul, jusqu'au moment où le passage de l'Hindou Kouh serait bien ouvert. Nous apprenons que M. Burnes a envoyé ici quelques médailles très curieuses qui ont été trouvées à Manikyala; ce lieu que M. Elphinstone visita quand il voyagea dans ce pays en 1809, est remarquable par un tope ou monument en forme de dôme, qui fut ouvert par un officier français au service de Rendjet Singh; plusieurs objets d'antiquité extraordinaires, en furent tirés et envo-

yés à Paris. M. Erskine a supposé que ce monument était un temple bouddhique; mais on pense généralement que c'est une construction grecque du temps d'Alexandre.

Avant de franchir la frontière à Attock, MM. Burnes et Gérard passèrent le Sindh ou Indus à gué, avec un corps de deux cents chevaux, à cinq milles au-dessus de cette ville. On sait depuis long-temps que Rendjet Singh a traversé le Sindh à gué; cependant, il paraîtrait par l'ouvrage de M. Elphinstone, que jusqu'en 1809, cette entreprise était regardée comme impossible, et on attribuait à un miracle le succès de celle de l'armée de Chah Choudjah, qui cette année là effectua le trajet.

Ainsi la démonstration oculaire qu'un de nos officiers a obtenue sur ce sujet est extrêmement satisfaisante dans une affaire de cette importance.

La garnison d'Attock était en proie à la mutinerie, les soldats avaient chassé leurs officiers, et refusaient de laisser entrer personne dans la place, ou de permettre l'usage du bac, à moins qu'on ne leur comptât leur paie qui était arriérée de deux ans. Ce fut avec beaucoup de peine que la troupe de nos officiers put se procurer un bateau pour passer le fleuve; ils furent très contrariés de ne pas être admis dans une forteresse si célèbre, étant porteurs d'un ordre du maharadjah, de la leur laisser voir. (*Bombay Courier*, 28 avril 1832.)

Iles Nicobar.

L'amiral Owen a récemment annoncé que le gouvernement danois avait occupé de nouveau les îles Nicobar où jadis il avait formé un établissement de mission, qui était abandonné depuis long-temps.

On se souvient qu'un navire français arrivé, il y a quelques mois à Calcutta, raconta qu'il avait vu un navire suspect, sous pavillon danois, dans le voisinage de ces îles; on en conclut naturellement que c'était un pirate. Toutefois l'amiral Owen expédia en février dernier, le bâtiment la *Comète* pour s'assurer de la vérité d'un bruit qui s'était répandu que les Danois avaient pris possession

de quelques îles dans le groupe des Nicobar ou des Andaman. Il résulte du rapport du capitaine qui descendit sur le lieu que d'après les suggestions d'un M. Rosen, approuvées par la cour de Danemark, le gouverneur de Tranquebar envoya, au mois d'août dernier, un petit détachement de cipayes à l'île de Camorta, la plus septentrionale du groupe des Nicobar; on y avait monté deux canons de campagne, et élevé un mât de pavillon; M. Rosen y avait établi sa résidence, comme représentant du roi de Danemark. L'établissement embrasse le port de Nancowry, et nous supposons que l'intention du Danemark est de s'arroger la souveraineté de toutes les îles du groupe; car nous apprenons que le résident a déja distribué des brevets de nomination à des chefs de village.

On dit que M. Rosen et un chirurgien sont les seuls Européens de l'établissement qui est presque entièrement borné au cantonnement occupé par les cipayes, et à la demeure de M. Rosen, sur le côté d'une petite baie, opposé à celui où est le mât de pavillon, et où le chirurgien et le corps-de-garde sont placés. La colonie ne s'est pas encore avancée au-delà des deux habitations temporaires de ces personnes, ce sont quelques cabanes et de petits jardins. La faible garnison composée d'un détachement commandé par un sergent, a déja quelques hommes malades.

Nous ignorons encore quel peut être l'objet de cet établissement; certainement il ne peut être un agrandissement politique, car la possession d'îles éloignées et surtout petites, ne peut qu'ajouter à la faiblesse d'un état faible. Si l'on a en vue la propagation du christianisme, l'absence de missionnaires et d'ecclésiastiques quelconques, est une omission singulière. Le commerce des Nicobar était déja ouvert aux Danois ainsi qu'à toutes les nations; sa valeur pour les premiers méritait à peine les frais du plus mince établissement pour le protéger. Le vrai motif n'est peut-être que l'avidité de possessions et l'amour de ce qui nous a autrefois appartenu, passions qui engagent un état à s'accrocher à un territoire qu'il a jadis acquis, n'importe qu'il soit avantageux ou nuisible à son intérêt, et à saisir, sous un prétexte plausible, tout ce qui est obtenu sans résistance. (*Calcuta Courier*, 28 avril 1832.)

Punition des pirates de Qualla Batou.

L'année dernière, les habitans de Qualla Batou, sur la côte occidentale de l'île de Sumatra, attaquèrent un navire américain: ils assassinèrent le capitaine ainsi que la plus grande partie de l'équipage, et enlevèrent une somme considérable en argent comptant.

Des nouvelles récentes arrivées de Batavia, nous apprennent que le *Potamoc*, frégate nord-américaine de 60 canons, venait de mouiller dans ce port, de retour de Qualla-Batou où elle avait tiré une vengeance signalée de la perfidie et de la cruauté des habitans de ce lieu. Elle avait fait une décharge d'artillerie chargée à mitraille, sur le village et sur les insulaires accourus sur le rivage pour vendre leur poivre; on pense que cent-soixante-dix Malais ont perdu la vie dans cette occasion; le village a été entièrement détruit.

Nous estimons que c'est un châtiment bien mérité par les habitans de cette côte pour les nombreux actes de perfidie, de meurtre et de pillage qu'ils ont commis et commettent journellement envers les navigateurs paisibles, venus dans ces parages pour trafiquer. Il faut espérer que les états malais de la côte occidentale dont quelques-uns sont encore presque barbares, profiteront de la leçon donnée à Qualla Batou.

(*Sincapour Chronicle*, 22 avril 1832.)

Le muletier espagnol.

Cette classe d'hommes fait tout le commerce dans l'intérieur de l'Espagne; elle est pour ainsi dire seule maîtresse du territoire, traverse les Pyrénées et les Asturies jusqu'aux Alpuxarras, la Serranîa de Ronda, et va même jusqu'aux portes de Gibraltar. Le muletier mène une vie très rude, sa nourriture est excessivement frugale, des *alforjas* de très gros drap renferment toutes ses provisions. Sa gourde de cuir, suspendue à l'arçon de sa selle, contient du vin et de l'eau, et l'aide à traverser les montagnes et les plaines frappées de stérilité.

Une couverture de laine qui sert à ses mules est étendue

à terre et devient son lit pendant la nuit, et sa selle est son oreiller. Sa stature moyenne mais trapue, sa membrure forte et nerveuse, témoignent de sa vigueur; son teint est noir et brûlé par les rayons du soleil, ses yeux sont pleins de résolution, leur expression est douce et calme, mais son regard s'allume aussitôt qu'il est agité par une émotion soudaine; son port est plein de gravité, de franchise, de simplicité et même de politesse; il ne passe jamais devant vous sans vous adresser ce salut: *Dios garde à usted* (Dieu vous garde); *Va usted con Dios, caballero* (Dieu soit avec vous, cavalier). (*The Alhambra.*)

Territoire cédé par les Indiens aux Etats-Unis du nord.

Jadis les Européens s'emparaient sans façon et même violemment, lorsqu'ils étaient les plus forts, des terres qui étaient à leur convenance, dans les contrées lointaines qu'ils découvraient. Enfin on s'aperçut qu'une telle conduite était contraire à la morale et à la religion. Un Français, Jacques Duparquet, gouverneur de la Martinique, donna le premier, en 1650, le bon exemple de traiter à l'amiable avec les sauvages pour obtenir d'eux les terres qu'on désirait occuper. Il conclut avec les Caraïbes de la Grenade un marché par lequel, en échange d'une certaine quantité de marchandises, ils lui cédèrent le territoire de leur île. Guillaume Penn, en 1682, en usa de même avec les habitans des bords de la Delaware, pour acquérir le terrain où s'élève Philadelphie.

Depuis cette époque, on a continué à suivre cet exemple, et ce n'est que par vertu d'accords avec les aborigènes, que les citoyens des États-Unis de l'Amérique du nord ont aggrandi leurs possessions.

Dernièrement leur gouvernement a conclu un traité important avec les Ouinnebegous. Ceux-ci cèdent aux Etats-Unis leurs terres situées au sud et à l'est de l'Ouisconsin, de la rivière des Renards et de la Baie-Verte, ce qui offre une surface d'à peu près 5,000,000 d'acres; ils recevront en échange 270,000 dollars, payables en vingt-sept ans. Une école sera organisée pour eux, et il leur sera fourni une certaine quantité d'ustensiles de labou-

rage; mais ils abandonnent leur pays, et de même que les autres aborigènes avec lesquels des conventions semblables ont été signées, dans ces derniers temps; ils doivent aller habiter à l'ouest du Mississipi.

Un traité pareil a été conclu avec les Indiens Saks et Renards, qui sont voisins des précédens, et qui ont consenti à ce que plusieurs de leurs chefs fussent remis comme otage entre les mains du président des Etats-Unis.

Il est bon d'ajouter, pour l'intelligence de cette nouvelle, donnée par plusieurs gazettes françaises, que l'Ouisconsin est un des affluens de gauche du Mississipi, et que la rivière des Renards a son embouchure dans la Baie-Verte qui appartient au lac Michigan. Les sources des deux rivières sont si rapprochées l'une de l'autre que, dans le temps des grandes eaux, elles communiquent ensemble, ce qui pourra être très utile pour joindre le Mississipi avec le Michigan.

On sait que les Français ont les premiers parcouru les pays dont il est question dans cet article, et imposé aux rivières et aux peuples des noms que l'on peut lire sur les cartes de d'Anville. Il convient par conséquent de les leur conserver quand on en parle dans un écrit français. Par malheur, tous ceux qui traduisent l'anglais dans notre langue ne savent pas très bien la géographie, ou bien ne veulent pas se donner la peine de consulter nos cartes ou nos livres, quand il s'agit de faits où cette science entre pour quelque chose. C'est par cette raison qu'un journal quotidien très estimable, en rapportant la nouvelle dont nous venóns de parler, cite les *Indiens* et la *rivière Fox*, et le *Green-Bay*. Cette manière de s'exprimer prouve que le traducteur a craint d'émouvoir le blâme mérité par celui qui, au lieu de dire *la baie Hunter*, avait mis *la baie du Chasseur*, et avait pris l'évêque de *Bath and Wells*, pour l'évêque de *Bath et du Pays de Galles*.

Incidit in Scyllam cupiens vitare Charybdim.

Nègres bien traités et reconnaissans.

Un planteur français de l'île Maurice, M. Perille, se distingue par son humanité envers ses esclaves; on en

citait comme une preuve signalée qu'il ne les fait pas travailler le dimanche. Cependant, il y a quelque temps, les trous pour recevoir les jeunes plants de canne à sucre étant déja creusés dans une grande pièce de terre, après une longue sécheresse, il arriva qu'un dimanche il tomba de la pluie. Alors M. Perille ne put résister à la tentation de profiter de la circonstance pour mettre les cannes en place, et dit à ses esclaves de faire cet ouvrage qui était commandé par la nécessité, leur promettant, pour le soir, de les récompenser de leur peine. La besogne finie, il les appela pour recevoir leur salaire; mais tous refusèrent unanimement d'accepter la moindre chose : « Nous sommes tes serviteurs, lui dirent-ils, et obligés de faire, en tout temps, ce que tu nous commandes; d'ailleurs, tu en uses si bien envers nous, que nous ne pouvons recevoir de paiement pour le travail de ce jour. »

MM. Tyermann et Bennet qui rapportent ce fait dans la relation de leur voyage, ajoutent que M. Perille prenait le plus grand soin de l'instruction religieuse de ses esclaves; ils eurent le plaisir de leur voir célébrer le service divin : deux nègres récitèrent tout haut le symbole des apôtres et l'oraison dominicale; les autres les répétaient en même temps; ensuite, des hymnes furent chantées, chacun, à la fin du service, fit le signe de la croix.

Bel exemple à suivre, dit un journal américain, pour nos états du sud; nous souhaiterions qu'il influât sur la conduite des maîtres d'esclaves de ces contrées, qui ont appelé les lois à leur secours pour empêcher que leurs nègres ne reçussent l'instruction religieuse. Rien peut-être ne tend plus à déprécier notre patrie dans l'esprit des Européens, que de savoir qu'un fait semblable y existe. Entraver l'instruction, et précisément la meilleure de toutes, sous le prétexte qu'elle conduit à l'insubordination, c'est comme si l'on crevait les yeux à quelqu'un, de crainte que la main ne refusât de travailler.

Habitans de Goa. — Nombre des catholiques dans l'Hindoustan.

Les habitans de Goa offrent une multitude composée de Portugais, d'Hindous, de Musulmans et d'esclaves afri-

cains amenés de la côte de Mozambique et de toutes les sortes de mulâtres que peut produire leur mélange, ce qui donne des teints dont la couleur varie suivant toutes les nuances, depuis le blanc de l'Européen jusqu'au noir de l'Africain. Le costume n'est pas moins diversifié que les races et les teintes; quelques individus vont presque nus, d'autres sont à moitié vêtus, d'autres enfin sont complètement habillés à la portugaise ou à l'anglaise.

Les catholiques romains de l'Inde ont sept évêques; leur nombre, dans chaque diocèse, a été calculé de la manière suivante par M. l'abbé Dubois (1).

Archévêché de	Goa, métropole.	500,000
——	de Cranganor.	200,000
Évêché de	Cochin.	50,000
——	San Thomé ou Meliapour	60,000
——	Bombay.	10,000
——	Pondichery.	36,000
——	Virapoli.	80,000
		916,000

Travels of Tyermann and Bennet.

Singe d'une pagode hindoue.

Les avenues et les cours du temple de Dourga à Benarès, sont plus animées que celles des autres édifices de ce genre, à cause du nombre et de l'activité des singes qui les fréquentent et qui, dit-on, s'empressèrent d'y arriver quand ce sanctuaire fut ouvert, circonstance que la superstition des constructeurs interpréta naturellement comme un présage heureux. Il y a dans l'intérieur des cours plusieurs grands arbres très vieux dont quelques-uns étendent l'ombre de leur feuillage jusque sur les murs. On voit sur leurs branches, sur le toît du monument, et sur le haut des portiques qui forment l'enceinte, des multitudes de ces animaux turbulens qui sont comme appri-

(1) Nous avons rendu compte dans les *Nouvelles Annales des Voyages*, t. XXVII, p. 225, de l'excellent ouvrage de cet ecclésiastique: il est intitulé, *Mœurs, institutions et cérémonies des peuples de l'Inde*. 2 vol. in-8°. Paris, 1825, chez Merlin, quai des Augustins.

voisés, se regardent comme chez eux et persuadés de leur impunité complète, font toutes sortes de tours partout et sans se gêner aucunement. Quelques-uns des plus âgés et des plus graves se tenaient tranquillement à leurs places, regardant les gambades de leurs compagnons; au-dessus d'eux et avec plus d'intérêt encore, par des motifs personnels, mais louables, les momeries moins gaies des individus placés plus bas, c'est-à dire des prêtres et des dévots de Dourga qui peuvent leur paraître comme étant leurs semblables; car plusieurs de ces derniers après avoir présenté des fleurs et des feuilles à la déesse, jetaient des offrandes plus savoureuses et non moins agréables, puisque c'était des friandises, aux singes de l'enclos.

Nous nous amusâmes beaucoup à voir la manière dont les guenons prenaient soin de leurs petits, et comme ces hôtes privilégiés de l'enceinte sacrée sont familiers au point de ne rien craindre, nous pûmes nous approcher assez pour observer distinctement toutes leurs actions. Quelques mères avaient des petits, nés seulement depuis peu de jours; d'autres donnaient encore à leur jeune progéniture l'éducation dont elle avait besoin pour se former; toutes s'acquitaient de leurs devoirs avec une vigilance et une affection extrême, et tenaient ordinairement leurs petits à portée de la main, et toujours à vue d'œil. Si en se balançant sur les branches de l'arbre ou en cabriolant le long des murs, le jeune singe essayait de trop s'éloigner, la mère allongeait le bras, le saisissait par la queue, ou si elle lui glissait de la main, l'empoignait par une jambe, et le ramenait doucement. A la moindre allarme, au moindre trouble, elle le serrait aussitôt contre son sein, le nourrison appliquait aussitôt sa bouche sur la mamelle, embrassait fortement de ses bras et de ses jambes, le corps de sa mère et y restait ainsi attaché pendant qu'elle montait sur le tronc de l'arbre, ou se refugiait à l'extrémité d'une branche. Souvent les petits grimpaient sur le dos de leur mère, puis la quittaient, gambadaient ou se couchaient, à un grognement, un geste, ou une grimace qu'elle faisait; car on aurait dit qu'elle réglait leurs mouvemens par une suite de signaux bien compris.

Travels of Tyermann and Bennet.

TABLE DES MATIÈRES

CONTENUES

DANS CE VOLUME.

BULLETIN.

ANALYSES CRITIQUES.

MÉLANGES.

ANNONCE.

NOUVELLES.

NÉCROLOGIE.

Errata du volume précédent.

Page 252, ligne 18; *au lieu de* la principale île Hitland, *lisez:* la principale île des Shetland.

